

La Voie terrestre

Robert Reed

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROBERT REED

La Voie terrestre

Science-Fiction



ROBERT REED

La Voie terrestre

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR BERNARD SIGAUD

Préface de Gérard Klein



LAFFONT

Titre original :
DOWN THE BRIGHT WAY

© Robert Reed, 1991
© Éditions Robert Laffont S.A., 1994,
pour la traduction française.

PRÉFACE

L'habit fait-il le moine ? Robert Reed semble voué à explorer cette interrogation dont on connaît la réponse proverbiale. Dans *La Jungle hormone*^[1] le Costaud est un malingre, une fois démuné de ses prothèses. Personne n'est ce qu'il semble. Dans *Le Lait de la chimère*^[2], le bon Docteur Florida s'avère un redoutable mégalomane.

Mais c'est probablement dans *La Voie terrestre* que Robert Reed pousse le plus loin le jeu des apparences. Non seulement personne n'y est tout à fait ce qu'il semble, mais il arrive même que certains deviennent ce qu'ils ne sont pas parce qu'ils le semblent. L'habit, littéralement, fait le moine. Comment ? Je vous laisse le plaisir de le découvrir dans un des romans les plus tordus, les plus paradoxaux, d'un auteur qui fait commerce d'apories comme d'autres d'aphorismes.

Une autre qualité, à mes yeux, de Robert Reed, c'est que lorsqu'il fait usage d'un thème classique de la science-fiction, au besoin passablement éculé et pour cette bonne raison négligé depuis quelque temps par ses petits camarades, il le chamboule entièrement, le retourne comme un gant et fait si radicalement du neuf avec du vieux que le thème paraît reparti pour un long usage.

C'est ce qu'il réussit ici avec le thème des univers parallèles^[3]. Les vieux lecteurs de science-fiction, ou les collectionneurs acharnés, se souviennent certainement de *Chaîne autour du soleil* de Clifford Simak, publié dans la mythique collection « Le rayon fantastique ». Simak n'était ni le premier ni le dernier utilisateur de l'idée à peu près dépourvue de justification scientifique des mondes parallèles, mais il parvint à surprendre avec sa chaîne de Terres à peu près identiques à ceci près que la plupart étaient vierges de toute humanité et donc ouvertes à la colonisation infinie. Comme ces pionniers de l'Ouest exaspérés et qui repartaient plus loin dès qu'ils héritaient d'un voisin à moins d'une journée de marche, les héros de Simak en quête de verdure à la Thoreau n'avaient qu'à changer d'Amérique puisque celles-ci avaient été littéralement fabriquées à la chaîne par un généreux démiurge.

Toutefois, l'impression qu'on éprouve en lisant ce roman de Simak relève d'un léger sentiment de frustration, voire d'ennui. Si toutes les Terres sont identiques, quand on en a vu une, on les a toutes vues.

Rien de tel à redouter avec Robert Reed. Toutes ses Terres sont différentes. Ce qui a une conséquence intéressante. C'est que la morale devient une dimension de l'espace. Enfin, de l'hyperespace. Il y a nécessairement des Terres idylliques et des Terres infernales. Plus ou moins infernales.

Cette idée que la morale puisse être une dimension spatiale n'avait à ma connaissance jamais été exploitée. Je ne vous en dirai pas plus. Sinon que sur cet axe d'un nouveau genre, notre Terre semble occuper une position médiocre.

Comme d'habitude.

GÉRARD KLEIN

Pour Z.

Il m'a fallu des années pour découvrir que la science, malgré tout son éclat, n'illumine qu'un chapitre transitoire de la création, un chapitre dont les deux bouts sont au contact de l'infini – qui peut s'étendre mais jamais se terminer.

Charles Lindbergh

LIVRE I

LINCOLN

Kyle

1

Quelquefois, lorsque je suis fatiguée et distraite, j'oublie – trahissant mon âge, peut-être ? – et j'examine mes collègues comme si je les voyais pour la première fois. Ce sont des Vagabonds, d'authentiques êtres humains, et pourtant ils ont de nombreux visages et il n'y en a pas deux exactement de la même forme ni de la même couleur. Chacune de nos espèces a ses propres talents, sa propre intelligence bien définie, et je suis forcée de m'en émerveiller : je ne pourrais m'imaginer pareille multitude, même si j'essayais. Nous avons tous débuté sous la forme du même primate bipède rôdant dans les savanes tropicales d'un million de Terres identiques, et regardez-nous maintenant. Nous avons tellement de manières de vivre, et tellement de couleurs de pensée... !

Pareilles révélations peuvent me remplir d'une joie extrême.

Or, parfois, à des moments diaboliquement imprévisibles, il arrive que cette joie s'éteint brusquement et que mon sang se glace. L'obscurité se fait en moi, sans raison aucune, et je commence à frissonner... et à gémir discrètement.

Journal intime de Jy

Le premier échantillon d'une Terre nouvelle quelconque est un volume réduit d'eau de mer commune. On étudie ses rapports isotopiques et ses gaz dissous, on identifie les éléments radioactifs à l'état de traces, puis on élabore un profil provisoire de la nouvelle Terre. Ensuite, si l'échantillon est relativement dépourvu de toxines, chaque éclaireur, conformément à la tradition, mouille un doigt, le place sur sa langue et goûte les sels comme les plus amers des planctons.

Chroniques d'un éclaireur

Elle ne jouait pas le jeu, songeait Kyle. C'est bien une femme. Il était deux heures du matin, deux heures et demie peut-être, et ils étaient couchés sur son lit à lui, les draps de tous les côtés, toutes les fenêtres ouvertes à la brise tiède qui soufflait paresseusement sur eux. La fille blottissait son corps humide contre le sien, et elle parlait. Elle

se servait de sa voix plaintive de petite fille et disait :

— Je sais que c'est beaucoup te demander, mais je me disais comme ça... après le meeting et le reste, peut-être qu'on pourrait avoir la bagnole de Janice, enfin, moi je peux l'avoir, et qu'on pourrait aller voir le nouveau portique. Là où Jy est censée habiter. Non ?

Une pause. Un soupir bien calculé.

— Et si c'est pas trop te demander, peut-être que tu pourrais me faire rencontrer Jy ? Comme ça vous arrive des fois. Hein ?

Vous, c'est-à-dire les Vagabonds. Tous les Vagabonds.

— S'il te plaît ! S'il te plaît ! dit-elle en se pelotonnant tout contre lui. Ça me plairait tellement ! Rien que pour lui serrer la main. Rien qu'une fois.

Kyle ne dit rien.

Billie se mordit la lèvre inférieure.

— Alors c'est d'ac ? On pourrait ?

La brise se réchauffa brusquement, presque brûlante. Comme si on avait allumé la chaudière en plein mois d'août.

Billie observait son visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— C'est trop ?

— Quoi... ?

— Je t'en demande trop ?

Il essaya de secouer la tête.

— Non.

— T'en es sûr ?

— Mais si, c'est très bien, assura-t-il. Rien de mal à ça.

Elle ne répondit pas. Elle se contenta de retenir son souffle et d'attendre, l'oreille collée à la poitrine de Kyle.

La fille ne se montrait pas déraisonnable. Comment aurait-il pu la trouver déraisonnable ? Un Vagabond pouvait amener des invités pour les présenter à Jy. Seulement, ça n'arrivait pas très souvent, et jusqu'ici Billie n'en avait pas parlé. Kyle n'avait même pas envisagé cette éventualité, pas même une seule fois. *Je vais lui dire que c'est impossible, voilà tout. Elle comprendra. J'inventerai un prétexte quelconque. Je peux la faire marcher.* Seulement, il n'arrêtait pas de penser à la petite voix plaintive de la fille et à sa déception assurée, alors tout à coup il se mit à parler. Il entendit sa propre voix et se sentit bizarrement détaché.

— Très bien, disait-il. On ira voir si on peut la voir et...

— Jy ! ?

— La Resplendissante elle-même, promit-il.

— C'est vrai ce que tu dis ?

Billie se redressa sur son séant, applaudit, battit des jambes et

poussa des cris aigus.

— Vrai de vrai ?

Il fit oui d'un signe de tête.

— Oh ! extra, super ! le pied ! le pied !

Il regarda le corps de la fille à la lueur jaunâtre des réverbères. Elle était petite, avec une petite poitrine et une fermeté fatalement juvénile. Kyle était toujours agréablement surpris de cette jeunesse. Il se mit à lui caresser son ventre frais et humide en se demandant pourquoi il avait dit oui. Et qu'allait-il arriver deux nuits plus tard ? Ils iraient voir Jy comme si de rien n'était, peut-être ? Ils frapperaient à sa porte en disant : « Salut ! On était dans le coin. Comment ça va ? » Mon Dieu, songea-t-il. Billie ne jouait pas le jeu. Elle avait été adorable ce soir-là, elle avait fait tout ce qu'il avait voulu et l'avait mis dans un état d'esprit où il ne pouvait plus lui dire non. Il était tellement stupide. Des fois, il était le trouduc le plus stupide de cette Terre... et probablement de toutes les Terres... et il cligna les yeux en entendant la voix de Billie.

— Tout va bien ? demandait-elle. Kyle ?

— Tout baigne, marmonna-t-il.

— C'est vrai ?

— Absolument.

Il ferma les yeux et retira sa main.

Billie avait l'air de le croire. Elle commença à parler toute seule, se demandant ce qu'elle devrait mettre et se promettant de ne pas causer d'ennuis, oh non, pas du tout, et puis Janice allait flipper quand elle apprendrait ça, pas vrai ? Janice était la fille qui partageait son appartement et la meilleure copine du monde.

— Je vais rencontrer Jy !

Elle recommença à battre des mains, à toute vitesse, comme une enfant. Elle allait se trouver face à face avec la personne la plus importante d'un million de Terres et elle ne pouvait plus attendre. Comment pourrait-elle tenir une minute de plus ? En tremblant, elle lui avoua qu'elle était excitée, au bord de la folie – et est-ce que c'était grave si elle en parlait à d'autres gens ?

— Je peux ?

Il y avait Janice. Et ses collègues de travail. Plus d'autres amis, et peut-être sa famille aussi. Peut-être... !

— À qui tu voudras, lui dit Kyle.

Il se força à ouvrir les yeux, inspira longuement et profondément. L'air ne fraîchissait pas, et il sentait la pulsation élastique et véloce de son cœur.

— Merci, dit Billie en l'embrassant sur le genou.

— Il commence à se faire tard, observa-t-il.

— Oh, mais je crois pas que je vais pouvoir dormir.

— Peut-être que tu devrais rentrer et essayer.

Il le dit avec conviction. Il se redressa et l'embrassa deux fois avant de descendre du lit. Il commença à s'habiller avec ses vêtements de la veille, sous les yeux de Billie. Il sentait le poids de son regard. Il pouvait presque entendre fonctionner son esprit. Mais elle ne l'interrogea pas sur ses états d'âme ni sur rien d'autre, Dieu merci, alors il se rassit près d'elle et l'encouragea gentiment à se rhabiller. Si c'était possible. Si elle le voulait bien.

— Tu dois travailler toute la journée, pas vrai ?

Elle hocha la tête.

— Alors il faut que tu rentres à un moment ou un autre pour te préparer, dit-il. Et tu sais ce qui arrivera si tu restes ici.

— Personne ne dort, répliqua-t-elle avec un soupir.

Il embrassa son front au goût de sel, son petit nez arrondi et sa bouche parfaite – deux fois, la bouche – puis se leva et sortit de la pièce. Dans le couloir, l'air vicié était encore plus chaud. Ou n'était-ce qu'une impression ? Il resta sur place et se mit à gratter le papier peint qui s'effritait sur le mur. Un long convoi roulait vers le sud, faisant hurler son klaxon à chaque passage à niveau. Probablement un train de charbon qui venait du Wyoming. Il s'imagina une centaine de wagons-trémies identiques remplis du terrestre combustible, écouta les klaxons et le rugissement grave des locomotives. Puis Billie émergea en short et T-shirt sombre, sa sacoche à bouquins sur l'épaule. Ils passèrent la porte de l'appartement, descendirent les marches et sortirent par la porte de l'immeuble. Il ne ferma rien à clef, vu qu'elle habitait à deux pas de là. Ils marchèrent au clair de lune jusqu'au deuxième croisement, puis passèrent derrière une autre vieille maison, gravirent les marches usées d'un escalier en bois et aboutirent sous une véranda en surplomb. Billie fouilla dans son sac. Elle n'arrivait jamais à trouver ses clefs dans son sac, non, jamais, et cette prédictibilité irritait Kyle.

— Et voilà !

Le trousseau complet en main, elle trouva la bonne clef, déverrouilla sa porte et se retourna vers Kyle. C'était une fille petite, aux cheveux noirs et raides, au joli visage tout rond avec cette bouche douce et parfaite. Au bout d'un long moment, elle lui dit :

— Je suis désolée. J'aurais pas dû te demander ça.

Elle secoua la tête.

— C'était impoli de ma part. Je crois que...

— Non, c'est très bien, répliqua Kyle. T'inquiète pas.

— T'en es sûr ?

— Tu m'as surpris. C'est tout.

Elle vacilla un instant, puis avoua :

— C'est que je suis un peu... je sais pas. J'ai peur que...

- Que quoi ?
- Tu es en colère contre moi ?
- Comment pourrais-je être en colère ?
- Je sais pas.

Elle rentra les épaules, regarda ses pieds et soupira. Billie avait le chic pour soupirer de tout son corps, en un seul mouvement spectaculaire. Personne ne pouvait paraître plus heureux qu'elle, ou plus triste.

- Tu n'es pas en colère, hein ? demanda-t-elle.
- Non.
- À propos de rien ?
- Mais non.
- Qu'est-ce qu'il y a, alors ?
- Je suis très fatigué.

C'était la vérité.

- Et toi, ça t'arrive jamais d'être fatiguée ?

Elle se mordit la lèvre inférieure et ne répondit pas.

- Nous ne sommes pas exactement de la même espèce, Billie...
- Je sais.
- Je t'ai avertie, pourtant.

Il conservait un ton neutre et détendu.

— C'est pas vrai ? Tu ne peux pas lire en moi comme tu peux le faire avec tes amis et tout le monde. Je suis une personne différente...

- « Un humain d'une lignée différente », cita-t-elle. Je sais.
- C'est comme ça.
- Mais je comprends, insista-t-elle.

Une fois de plus, elle soupira et resta un long moment ramassée sur elle-même.

- Je viendrai te voir demain. À ton travail. Ça ira ?

Kyle lui donna un baiser appuyé, puis dit :

- Bonne nuit, petite fille.
- Elle approuva d'un signe de tête.

- Raconte à tout le monde que tu vas rencontrer Jy. D'accord ?

Elle lui en sut gré. Ses douces lèvres sourirent.

- Elles vont toutes être drôlement jalouses, assura-t-elle.
- Vraiment ?

- Oh, mais c'est qu'elles le sont déjà !

Billie leva les yeux vers lui, fière d'avoir son propre Vagabond.

- Mais si, confirma-t-elle.

Kyle amorça une descente, une main sur la rampe en bois. Il prit soin de ne rien révéler. Il restait détaché, le visage vide d'expression.

- Salut, Kyle.
- Salut.

Puis Billie essaya de prononcer son nom en entier. Kyle-bla-bla-

bla. Et elle demanda :

— Je suis pas tombée loin, non ?

— Pas loin du tout.

— Alors, salut !

Il dit « Salut » et continua de descendre. Il entendit la porte se refermer, la clef tourner dans la serrure. Il était déjà au bas des marches, fatigué. Il arriva devant chez lui, chercha ses clefs dans le noir, les trouva et se souvint qu'il n'avait pas verrouillé la porte. Puis il monta dans sa chambre, se déshabilla et se coucha sur le dos sur le vieux lit, dans l'odeur de sa sueur et de celle de la fille, en pensant... à quoi ? Il ne savait pas très bien ce qu'il avait dans la tête. Il resta couché ainsi un long, un très long moment sans bouger, les yeux ouverts. Un autre train passa. Les klaxons tonitrueux firent tinter les vitres dans leurs châssis, puis il y eut le clic-clac ferme des roues soulignant une cassure entre deux rails. Ensuite, un train de roues faussées grinça en queue de convoi. Et puis plus rien. Il n'entendit plus que les bruits du vent, incessants, chargés de la moiteur estivale. Alors il grogna, roula sur le ventre et glissa insensiblement dans un sommeil inutile.

2

L'expérience montre qu'il s'agit ici d'une Terre potentiellement dangereuse. Ses habitants étaient chasseurs à l'origine de leur évolution – signe toujours inquiétant – et leur histoire est fortement marquée par des luttes intestines. Certains de leurs États les plus importants maintiennent des stocks d'armes nucléaires, même s'ils ont jusqu'ici évité un véritable conflit nucléaire... ce qui signifie qu'ils ne savent apprécier la profondeur de leur colère. Comme tant de peuples modestement évolués, ils confondent l'absence de guerre avec une authentique paix durable et indestructible.

Rapport final d'un éclaireur

— Je fais partie d'une mission.

Le soleil entrait à flots dans la chambre. Kyle se redressa sur son séant, secoua la tête et dit ce qu'il disait tous les matins. Il était rodé.

— Je fais partie d'une mission, proclama-t-il. Je viens d'une Terre différente, et je suis un Vagabond.

Il soupira et se passa la main sur le visage.

— Je suivrai la Clarté jusqu'à ce que je rencontre ses Créateurs, quels qu'ils puissent être, humains ou autres. Et je m'engage en

suivant la Clarté à contribuer à rassembler l'Humanité sous toutes ses variétés. Du mieux que je pourrai. Par des moyens purement pacifiques. Toujours.

C'était le milieu de la matinée – plus tard, peut-être. Kyle se leva, s'épongea avec un drap puis prit une douche en vitesse et commença à s'habiller. Trois chemises grises propres étaient pendues dans l'armoire. Il n'y avait rien d'autre. Il en choisit une, la passa, puis retrouva son pantalon de la veille et ses sandales. Son argent était caché sous le lit. Il prit deux billets et sortit dans un jour sans nuage, sous un soleil liquide dont la chaleur tentait de vous ébouillanter. Deux jeunes garçons, entre sept et huit ans, remontaient la rue à bicyclette, émettant des bruits d'avion, des bruits de mitraille, et puis plus rien. Ils freinèrent et ouvrirent de grands yeux.

— C'est lui, dit l'un d'eux tranquillement, d'un ton de conspirateur.

Kyle sentit leurs regards peser sur lui. Ils commencèrent à le suivre et il fit de son mieux pour ignorer leur présence. Bien entraîné à la marche, les bras détendus, il faisait claquer ses sandales sur le trottoir, *slap-slap*. Sa chemise propre était froide là où la sueur traversait le tissu gris uni.

Kyle était grand, et il était laid. Il avait un gros nez écrasé sur un visage rosâtre, des cheveux blonds qui s'éclaircissaient et de gros yeux trop rapprochés. Et pourtant, il avait une bouche minuscule, un menton délicat, ce qui donnait l'impression que sa tête était faite d'éléments disparates.

Kyle faisait trente ans, plus ou moins. Mais il évoluait comme quelqu'un qui aurait pu avoir plusieurs fois mille ans. Il le faisait exprès. Il y avait dans sa démarche une prudence, une régularité, une infinie patience, comme s'il possédait une appréciation profonde et chèrement gagnée de la durée. Les gens remarquaient de loin sa manière de se déplacer. Ils apercevaient ses vêtements révélateurs – l'uniforme des Vagabonds – et quand ils s'approchaient, il y avait ce visage bizarrement proportionné, centré sur ces gros yeux. Il avait des yeux de Vagabond, sages et intenses, et il savait s'en servir.

Les jeunes cyclistes se rapprochaient.

— Il va pas te mordre, marmonna l'un d'eux. Avance.

— Avance, toi.

— Toi d'abord !

— Non, toi !

Kyle fit brusquement volte-face, les regarda fixement puis sourit. Il s'appliquait toujours à paraître froid et distant. Les gamins freinèrent immédiatement et le contemplèrent, bouche bée.

— Comment allez-vous, messieurs ? énonça Kyle de sa meilleure voix de Vagabond, à la fois fluide et très sèche. Puis-je faire quelque

chose pour vous ?

— Non, monsieur, piaula l'un des gamins.

Il fit demi-tour d'un coup de guidon et démarra dans un jaillissement de gravier.

— Hé ! cria son copain. Où tu vas ?

Et il partit lui aussi. Les deux gamins remontèrent la rue en pédalant furieusement et tournèrent à la première intersection.

Les maisons de ce quartier, anciennes pour la plupart, avaient été presque toutes divisées en appartements. Il y avait là des étudiants comme Billie et des familles défavorisées. Kyle continua jusqu'à la voie suivante – une grande artère avec une petite station-service-snack-bar au coin – et acheta des journaux aux distributeurs en façade. Puis il entra et acheta des beignets et un jus d'orange à la grosse femme entre deux âges qui officiait au comptoir. C'était là qu'il avait l'habitude de prendre son petit déjeuner. La femme lui donnait du « monsieur » d'un ton affecté, mais à part ça elle le laissait tranquille. Kyle se glissa dans un box en plastique rigide et ignora poliment le va-et-vient de la clientèle. Il avala une gorgée du jus tiède et pulpeux et se surprit tout à coup à penser à Billie. Pourquoi diable avait-il accepté de lui faire rencontrer Jy ? C'était dingue. Idiot. Digne d'un crétin. Il jouait le jeu depuis si longtemps qu'il avait oublié ce qui était possible et ce qui ne l'était pas... Bon Dieu ! il n'arrivait pas à y croire !

Il mordit à belles dents dans son beignet, cligna les yeux et se força à lire les journaux. Pas mal de manchettes sur Genève, comme d'habitude. Les Vagabonds s'efforçaient toujours de susciter une fédération de nations – bref, une forme modeste et durable de gouvernement mondial – mais n'en finissaient pas de rencontrer des résistances. La Corée du Nord, l'Albanie et certains États-poubelles africains demandaient à cor et à cri qu'on les laisse tranquilles, quand ils n'exigeaient pas des cadeaux particuliers en raison de leur écrasante pauvreté, tandis que les grandes puissances, passées au second plan dans la hiérarchie du projet ultime, dénigraient l'idée en bloc. De quoi vous décourager de faire l'unité mondiale.

Les Vagabonds chargés de la diplomatie étaient patients, mais très fermes. C'était manifeste dans ce que Kyle lisait et ce qu'il voyait à la télévision.

Cette Terre-ci était mûre pour certaines technologies. Telle était l'opinion réfléchie de tous les Vagabonds. Ils parlaient de fusion à bon marché, de nouveaux métaux, de céramiques et de la construction de véritables vaisseaux spatiaux à long rayon d'action. La seule pierre d'achoppement était la situation politique d'alors. Comment pouvaient-ils distribuer des merveilles à des gens divisés en camps hostiles, qui mitonnaient du plutonium et n'obéissaient qu'à leurs

propres lois ?

Les Vagabonds n'avaient d'autre désir que de rendre cette Terre prospère. Des vaisseaux spatiaux et des écologies en cycle fermé ouvriraient le Système solaire tout entier à la colonisation, et les Vagabonds croyaient que pareil avenir serait stable et vibrant de dynamisme. Ç'avait été le cas pour des milliers d'autres espèces humaines. Il fallait seulement une modique transformation de l'ordre social. Il fallait qu'il y ait un véritable tribunal mondial, plus le minimum d'unité raciale pratiquement réalisable. Les Vagabonds n'étaient pas ici pour construire une utopie. Ils ne cachaient pas leur pragmatisme et se contenteraient de propositions raisonnables et d'une reconnaissance de leur grandiose mission.

Kyle approuva d'un signe de tête.

La mission.

« Nous nous sentons responsables, déclarait une diplomate à Genève. Nous ne voulons provoquer ni guerres ni génocide. Voilà pourquoi nous tenons à nos exigences. » Kyle lut la citation et examina la photographie de la diplomate. Avec son pantalon gris et son ample chemise grise, elle ressemblait à une Indienne sasquatch. De longs cheveux couleur rouille s'éparpillaient en travers de son visage et ses seins massifs tendaient le tissu. Ce qu'on voyait de sa bouche et de ses yeux suggérait une forte détermination. « Prouvez-nous vos bonnes intentions, avait-elle annoncé, et nous vous donnerons les moyens d'explorer votre propre galaxie. Une fois que vous serez prêts, nous n'aurons pas d'autre choix. »

Kyle songea aux cadeaux promis.

Il ferma les yeux et se remémora une émission qu'il avait vue à la télévision quelques mois plus tôt. Les Vagabonds avaient acheté des tranches de temps d'antenne sur toutes les chaînes, puis avaient montré toute une gamme de Mars possibles. Mars pouvait apparemment être reconstruite et rendue habitable. Kyle se rappela un fleuve bleu nuit se déversant dans un canyon des hautes latitudes arctiques, et d'insolites moutons à longues pattes bondissant à l'assaut des altières falaises rouges. En revanche, une deuxième Mars était presque entièrement océanique. La glace martienne et un satellite de Saturne capturé pour l'occasion avaient été fondus par un soleil artificiel, et la population vivait dans des villes tentaculaires en bordure du nouveau rivage. Et puis il y avait une troisième Mars étouffée par la jungle, où cent miroirs en orbite nourrissaient la végétation et où d'élégants volatiles aussi gros que des avions de ligne chevauchaient les thermiques qui s'élevaient des vastes flancs de Nix Olympica.

Les Vagabonds savaient comment chaque Mars avait été construite.

Toutefois, ils se plaisaient à dire que cette Terre-ci pouvait prendre les nouvelles technologies et inventer sa propre vision élégante. L'inédit et l'unique avaient toujours du bon.

Les connaissances des Vagabonds étaient d'une richesse époustouflante. Les Fondateurs, leur race la plus ancienne, pulvérisaient les atomes plus d'un million d'années auparavant. On disait qu'ils étaient si intelligents qu'ils n'avaient jamais trouvé de Terre technologiquement supérieure. Jamais. Certes, s'ils avaient glané un truc par-ci, un truc par-là... eh bien, c'est qu'ils avaient appris à profiter des travaux et de l'expérience brute d'autrui.

Les Vagabonds étaient un mélange de dieux et d'étudiants avides de savoir.

La plupart d'entre eux ne faisaient que visiter le pays, adressant la parole à quiconque les intéressait. Ils ne proféraient pas de menaces, ne pouvaient être intimidés et, sauf exception, observaient une discrétion polie quant à l'étendue de leurs pouvoirs.

Mais ils n'avaient pas gardé pour eux tous leurs trésors.

Quand ils étaient apparus pour la première fois, impatients de prouver leurs bonnes intentions, ils avaient montré aux savants comment réparer la couche d'ozone, rapidement et proprement. Ils avaient ensuite décrit une cinquantaine de méthodes éprouvées pour se débarrasser des déchets toxiques et des poisons nucléaires. Ils firent venir d'autres Terres de nouvelles cultures – des cultures étonnantes conçues pour les forêts pluviales, les déserts et le grand large océanique – et la plupart des famines ne seraient bientôt qu'un souvenir. En outre, les Vagabonds aidaient chaque puissance militaire à mettre à jour ses systèmes de sécurité, rendant pratiquement impossibles les guerres accidentelles et les intrigues stupides.

Les Vagabonds parlaient de « cadeaux de courtoisie » pour évoquer ces largesses.

En retour, d'une voix calme et mesurée, ils avaient demandé du terrain pour implanter leurs portiques, plus de l'argent local en quantité adéquate. Tandis qu'à Genève ceux du corps diplomatique s'attaquaient aux problèmes les plus nobles – la politique, comme tout le reste, étant un domaine dans lequel les Vagabonds excellaient – les autres voyageaient, se comportant en touristes peu exigeants mais à la curiosité infatigable, toujours polis, toujours empressés de payer quand il le fallait. Le bruit courait qu'ils resteraient quelques mois de plus avant de disparaître à nouveau dans la Clarté... la plupart, du moins... et de voyager par millions jusqu'à la prochaine Terre... puis la suivante...

La Clarté.

C'était une route, étrange, très ancienne et très vaste.

Jy et son espèce, les Fondateurs, avaient derrière eux plus d'un

million d'années d'histoire attestée, et pourtant ils n'étaient rien à côté de la Clarté. Elle était au moins aussi ancienne que toutes les Terres – un million, au bas mot – additionnées, et elle aboutissait à... eh bien, personne ne savait vraiment où elle pouvait bien aboutir. Ni comment elle avait été construite, d'ailleurs. Ni par qui.

Les Vagabonds avouaient être tout aussi ignorants que n'importe qui. Ils étaient presque réjouis de l'avouer.

Bien sûr, ils faisaient des conjectures, des suppositions, mais ils prenaient soin de les décrire comme telles. Plus d'une fois, Kyle avait expliqué à Billie ces différentes possibilités, et elle l'avait écouté sans mot dire, le couvant des yeux, ses petites mains jointes posées sur les genoux, toutes affaires cessantes. Les Créateurs avaient construit la Clarté, avait-il dit. Les Créateurs étaient des entités ultra-avancées, ou des dieux. Ou peut-être le vrai Dieu, avait-il ajouté de son propre chef. Et la Clarté elle-même avait été construite pour servir les Créateurs, ou les êtres humains. Ou peut-être quelqu'un ou quelque chose de complètement différent. Qui pouvait le dire ? Personne, assurait Kyle. Il avait regardé la fille bien dans les yeux et avait affirmé que personne ne connaissait les réponses et que personne ne pouvait les connaître, point final. Du moins, tant qu'on n'aurait pas retrouvé lesdits Créateurs.

Kyle était en train de mâcher son dernier beignet, et il recommençait à penser à la fille.

Il sentit refluer en lui des émotions confuses, certaines grisantes, d'autres simplement douloureuses. *Je peux encore dire non si je le veux. J'inventerai un prétexte quelconque, je prendrai une grosse voix, et qu'est-ce qu'elle pourra dire ?* Il cligna les yeux et reprit son souffle, s'apercevant que quelqu'un parlait... à lui, peut-être ?

— Monsieur ? Excusez-moi.

D'instinct, il se retourna. Deux hommes étaient au comptoir, debout. Des peintres, conclut-il. De grands gaillards bronzés, ventrus, avec des salopettes blanches maculées de peinture, des casquettes de peintre audacieusement calées sur l'occiput et des cigarettes fumantes.

— Comment allez-vous, monsieur ? demanda l'un d'eux avec une politesse démesurée.

— Très bien, répondit-il. Et vous, messieurs ?

Ils hochèrent la tête avec de grands sourires.

— Est-ce que vous êtes bien traité ? s'enquit l'autre peintre.

— Mais oui.

— On vous embête pas trop ?

— Non.

— Et comment trouvez-vous notre petite ville ? demanda le premier interlocuteur.

— Sympa, dit Kyle en leur décochant le sourire des Vagabonds.

Elle me plaît beaucoup.

— Bien, dirent-ils en chœur.

Puis ils réglèrent leurs cafés, prirent congé de Kyle et sortirent, manifestement satisfaits de leur prestation.

Kyle se replongea dans sa lecture et se concentra sur les informations régionales. Une photo en couleur géante décorait la une du quotidien local. Une scène provisoire avait été construite à un bout du stade universitaire, et des ouvriers s'affairaient à monter le matériel exotique des Vagabonds. Il était prévu que Jy arrive dans l'après-midi du lendemain. Ces meetings étaient programmés de nombreux mois à l'avance et ses déplacements étaient organisés plus minutieusement que ceux de n'importe quel président ou potentat. L'entrée était libre et tout le monde était invité. La photo de Jy elle-même figurait en bas de page. Toute légende aurait été superflue. Elle ressemblait à un bizarre petit singe qui regardait Kyle fixement : une dame alerte avec du charme, de la présence et une vaste intelligence. Elle portait la tenue grise de rigueur, et son visage noir et aride souriait. Elle avait un million d'années. Kyle y repensait sans cesse. Ses yeux sombres étaient cerclés d'or, et son cerveau hypertrophié lui allongeait démesurément le front. Jy était l'âme de cette mission. Elle en était le chef, ou peu s'en fallait. C'était Jy qui avait poussé sa propre espèce – les Fondateurs des temps héroïques – à suivre la Clarté. C'était sa conviction et son regard inflexible qui obligeaient tous les Vagabonds à aller de l'avant, siècle après siècle, sans jamais toucher au but.

Kyle reposa le journal et soupira en secouant la tête.

— Merde, qu'est-ce que je vais faire ? subvocalisa-t-il.

Il avait promis l'impossible à Billie. La nuit se prolongeant, il avait baissé sa garde et elle l'avait coincé dans cette galère. Merde alors ! Ce qu'il pouvait être con ! Il n'arrivait pas à y croire.

— Qu'est-ce qui va se passer ? marmonna-t-il.

— Pardon ?

La préposée aux beignets avait quitté le comptoir et essuyait les tables.

— Qu'est-ce que vous avez dit, monsieur ?

— Rien.

Elle se fendit d'un bizarre sourire surdimensionné.

— Si vous voulez encore du jus de...

— Non, réussit-il à dire. Non, merci.

Considérez, si vous le voulez bien, le mot *Vagabond*. C'est ainsi qu'on nous appelle communément, mais ce terme est terriblement inapproprié. Nous ne pouvons vagabonder : nous n'avons aucune liberté de mouvement ni quoi que ce soit d'approchant. Nous suivons la Clarté exactement comme elle se présente à nous. Nulle déviation n'est possible, et chaque Terre doit être abordée dans l'ordre et dans l'état où elle se trouve.

C'est sur une Terre très ancienne que nous avons acquis ce nom. Comme toujours, nous étions occupés à étudier les indigènes, la faune et tout ce qui était nouveau pour nous. À l'époque, nous n'étions pas si nombreux que maintenant, mais, à part cela, peu de choses ont changé. Nous voyageons de-ci, de-là, de tribu en tribu, et les tribus ont observé nos déplacements constants et apparemment sans but. Et, dans leurs langues primitives, elles nous ont appelés les Vagabonds, parce que, pour autant qu'elles puissent le constater, nous errions complètement au hasard.

Les discours de Jy

Son état civil complet était Kyle Stevens Hastings et il n'était en aucune manière un Vagabond. Ni de rang élevé. Ni de rang inférieur. Ni même un novice.

C'était une ruse de sa part.

C'était son petit jeu personnel, complexe et insolite.

La vraie terre natale de Kyle se trouvait à moins de mille kilomètres à l'est de Lincoln. Il ne venait d'aucune de ces étranges Terres parallèles en amont de la Clarté. Avant que les Vagabonds n'arrivent, une quinzaine de mois plus tôt, c'était un individu insipide avec une carrière sans relief, de rares amis et une famille dispersée qu'il voyait rarement. Kyle n'avait pas une vie heureuse, mais de toute façon il ne s'attendait pas à en avoir une. Il avait la sécurité et de confortables habitudes. Il ne se sentait proche de personne, mais on peut supporter la solitude, quel qu'en soit le degré, n'est-ce pas ? Il le croyait. En outre, Kyle était assez intelligent pour se distraire par ses propres moyens. Il existait au jour le jour avec peu de changements et pas de véritables aspirations. Lors de ces rares soirées où il envisageait l'avenir qui l'attendait, il imaginait une bonne trentaine d'années de travail régulier, une retraite tranquille et puis une mort sans histoire.

C'est alors que, sans prévenir, les Vagabonds arrivèrent. Ils firent remonter la Clarté à l'un de leurs gros portiques cristallins – une énorme sphère qui flotta brusquement dans l'océan Pacifique – et par ce portique arrivèrent leurs vaisseaux volants en forme d'œuf. Dans l'heure qui suivit, la première vague de leurs diplomates s'était dispersée aux quatre coins de la Terre, dix mille voix apportant les

salutations de quelqu'un du nom de Jy. Plusieurs millions d'autres Vagabonds se tenaient prêts à accompagner Jy. La nouvelle saturait tous les téléviseurs de la planète. Les diplomates s'adressaient aux dirigeants politiques, aux scientifiques et aux gens du commun. C'étaient d'étranges apparitions au physique et au visage bizarres – ou pas si bizarres que ça – qui toutes parlaient l'anglais, le russe ou le swahili à la perfection. Les Vagabonds parlaient couramment toute langue exigée par les circonstances. Ils expliquèrent la Clarté et leur grandiose mission en termes clairs et concis, presque simples. Puis ils exposèrent les chances qu'ils allaient donner à tout un chacun. Il s'agissait d'assistance, pas d'ingérence. Ils ne séjourneraient ici qu'un minimum de temps. Et ils ne désiraient que faire le bonheur de cette Terre.

Kyle se revit en train de regarder les informations, tout excité, en proie à une incontrôlable sensation de terreur respectueuse. Il était assez intelligent pour apprendre les rudiments de tout le système – la Clarté, la mission, les Créateurs – et pourtant cette compréhension ne diminuait pas la beauté du spectacle. C'était trop prodigieux, trop insolite... assez pour, aujourd'hui encore, le faire haleter à petits coups et frissonner de tout son corps, ou presque.

Cette Terre n'était qu'une Terre parmi tant d'autres Terres similaires. Il se pouvait qu'il y en ait un nombre infini. Personne ne pouvait en être certain.

Chez lui, à l'aise dans son fauteuil favori, c'était presque comme si Kyle sentait changer le monde autour de lui... où rien ne pouvait résister à ce tourbillon imprévu...

La Clarté était comme une corde tissée à travers l'univers ultime. (C'est ainsi que Kyle se la représentait car il appréhendait la géométrie épurée de la corde.) La Clarté elle-même semblait être construite à partir de fragments de matière dégénérée et de poches d'antimatière, d'étranges plasmas complexes et autres entités totalement inaccessibles aux humains. Tous ces éléments étaient intégrés à la matrice de chaque Terre : le noyau, le manteau, la croûte. Personne ici-bas n'avait soupçonné l'existence de cette structure. Elle était parfaitement camouflée. Les Vagabonds eux-mêmes pensaient que la Clarté avait été construite quatre milliards et demi d'années plus tôt, utilisant chaque Terre comme un pont utiliserait des piliers pour franchir un fleuve large, très large. Un million de piliers s'alignaient, supportant le pont d'un bout à l'autre des fluides errances de l'espace-temps.

Pendant des milliards d'années, chaque Terre avait eu la même histoire. Le même climat, la même évolution des espèces, les mêmes organismes individuels, les mêmes arbres et les mêmes grains de poussière tourbillonnants. Jusqu'à des électrons identiques, fantômes

véloces qui avaient parcouru les mêmes gracieuses trajectoires aux frontières de la Réalité.

Il y a deux millions d'années, les Terres avaient divergé.

Personne ne pouvait dire précisément pourquoi. Les fossiles ne disaient pas : « Voilà ce qui a tout déclenché ici. » Les Vagabonds aimaient parler d'infimes déplacements au niveau subatomique et des processus par lesquels ils pouvaient déterminer de profonds bouleversements au niveau macroscopique. Il se pouvait que les atomes d'un coup de vent isolé prennent des directions différentes, et ces différences augmenteraient avec le temps. Une tempête suivrait une infinité de scénarios, à supposer pour commencer qu'elle ait effectivement lieu. Des systèmes climatiques divergeraient. Une Terre se dessècherait tandis que ses voisines seraient envahies par l'eau, avec une réaction correspondante des semences végétales et des troupeaux d'herbivores, ce qui amènerait de subtils changements dans la sélection naturelle, des mutations variables et finalement des adaptations nouvelles.

Les humains existaient sur la plupart des Terres déjà découvertes.

Dans leur apparence physique et leur nature, ils faisaient preuve d'une variabilité considérable.

Quelques-uns avaient développé des cerveaux volumineux et atteint le stade industriel dans un passé reculé ; certains avaient conservé leurs traits primitifs et chassaient le gibier avec des épieux et leurs seuls muscles ; et les autres se situaient quelque part entre les deux, multitude qui comprenait Kyle et ceux de son espèce.

Une espèce avait une fantastique avance sur toutes les autres : les Fondateurs, peuple rigoureusement pacifique, assoiffé de vérité. Ils avaient découvert la Clarté environ un million d'années auparavant, découverte accidentelle qui amena Jy à définir la mission. Les Créateurs attendaient quelque part, et l'Humanité devait être unifiée par cette quête grandiose. Deux groupes de Fondateurs d'importance égale avaient commencé à voyager sur la corde cosmique, un dans chaque direction. Et après dix mille siècles et l'apport de recrues venant de chaque Terre habitée, ils étaient à la tête de deux énormes groupes d'humains hautement qualifiés, très motivés et extrêmement variés.

Kyle avait passé des jours et des nuits à observer ces humains insolites à la télévision. Les Vagabonds étaient velus ou glabres, géants ou nains. Parfois, ils étaient impossibles à distinguer de M. ou Mme Tout-le-Monde. Il les vit répondre aux questions avec du charme, un humour bienveillant et une honnêteté évidente. Les Vagabonds semblaient si différents les uns des autres... et pourtant ils ne l'étaient pas. Pas à certains égards, estima Kyle. Il vit leurs tenues grises immuables, observa leurs manières de se tenir et examina leurs yeux

sages et attentifs. C'étaient des yeux d'immortels, après tout. Voilà à quoi ressemblaient des gens qui avaient vécu cinq mille ans. Ou cinq cent mille.

Chaque Terre habitée était représentée quelque part dans le nombre.

Il y avait les Fondateurs de la planète natale de Jy et les Cousins originaires des Terres les plus primitives – un ou deux de chacune, n'est-ce pas ? et les Terres plus peuplées et plus avancées envoyaient des représentants par douzaines, voire par centaines. Elles en avaient le droit en tant que planètes plus riches, plus complexes.

La plupart des Vagabonds ici présents étaient d'un rang élevé. Il fallait apparemment du temps et des états de service impeccables pour se retrouver promu à l'avant-garde de la mission.

Tous les Vagabonds adoraient parler des Créateurs. Kyle sentait un délicieux picotement chaque fois qu'il les entendait aborder le sujet, surtout quand c'était Jy qui parlait. Elle expliquait qu'un jour tous les êtres humains seraient rassemblés, que l'humanité montrerait ainsi son meilleur visage... et que devant eux se dresseraient les Créateurs, que toutes les énigmes seraient résolues et que tous les efforts se révéleraient payants...

Chez lui, dans son fauteuil, Kyle se demandait souvent quelle impression ça ferait d'être parmi les Vagabonds. Quel effet ça ferait d'appartenir à leur élite. Ils étaient si déterminés, si passionnés, si bizarres avec leur immortalité et leur apparente sagesse. Kyle se surprit à commencer à les imiter. Au début, c'était presque fortuit. Il lui arrivait de les citer tout haut, en prenant leur voix. Ou peut-être qu'il regardait dans la glace et essayait une expression de Vagabond. Puis il se mit à enregistrer des interviews. Il calait de grands miroirs de chaque côté du téléviseur et se regardait en train d'utiliser les mêmes attitudes et les mêmes voix expertes. Il peaufinait son numéro sans cesser de se demander qui au juste il pourrait abuser.

Délicieuse question.

Kyle fit exécuter à un tailleur les vêtements appropriés, dans le même tissu que l'original, en reproduisant même les boutons en bois poli des chemises et des robustes pantalons, et il réussit quelques opérations cosmétiques sur son visage ingrat. Il s'épila les sourcils, se fit une coupe de cheveux insolite, puis, plusieurs week-ends de suite, il alla dans des villes voisines en se faisant passer pour un émissaire venu de la Clarté. Rien que pour rire. Rien que pour voir s'il pouvait y arriver.

Kyle s'amusa follement.

Il se surprit à adopter insensiblement sa nouvelle identité. Sa joyeuse imposture du week-end devint une modeste obsession et il trouva soudain sa propre existence morne, incolore et tout à fait

négligeable.

Comment avait-il pu vivre ainsi ? s'étonnait-il.

Toutes ces années gaspillées prenaient l'ampleur d'une tragédie, et il pensa qu'il avait de la chance de s'en être aperçu avant qu'il ne soit trop tard.

Les gens le traitaient différemment quand il était Vagabond. Ce qui était normal, présumait-il, mais néanmoins révélateur. Kyle se faisait immédiatement remarquer. Il était un prince au milieu de paysans heureux. Bien sûr, il y avait quelques individus qui étaient contre les Vagabonds – les paranoïaques, les fanatiques religieux, etc. –, mais ils ne comptaient pas. Des craintes et des rancunes injustifiées ne faisaient qu'ajouter du piment à son existence. Il sillonnait les routes sans travailler, vivant de ses économies... c'était merveilleux. La plupart des gens le voyaient comme un être d'essence divine. Kyle en avait le regard, l'attitude, et la voix experte, sèche et suave. Après avoir voyagé pendant des semaines en stop et en autobus et rencontré des centaines d'innocents... après tout cela, il en était arrivé au stade où il se prenait pour un Vagabond sans avoir à se forcer. C'était certes une imposture, mais il ne la percevait plus comme telle. Kyle en arriva à penser comme il s'imaginait que les Vagabonds pensaient, en considérant la Clarté, les Créateurs et tous les mystères qui s'incarnaient en eux. Il rêvait d'atteindre la fin de la Clarté, d'un jour où tout le monde se tiendrait par la main, où des millions et des millions d'individus mal assortis seraient en présence de...

... de quoi ?

De quoi, justement ? pensa le Vagabond en lui.

Justement !

4

On me pose souvent des questions sur l'immortalité, on me demande quel effet cela fait. Si c'est agréable, ou ennuyeux, peut-être, et si je peux décrire ce que je ressens. Eh bien, j'aime répondre pour commencer en disant que personne parmi nous n'est immortel, que nous jouissons effectivement d'une longue vie, oui, et que nous sommes protégés de nombreuses atteintes, oui, à cause de nos médicaments et des mémoires dures implantées dans notre esprit. Les mémoires dures enrichissent la plupart de nos processus intellectuels et reflètent notre individualité la plus essentielle, et elles peuvent survivre à la plupart des tragédies. Certes, il est vrai que j'ai perdu des

amis, d'innombrables bons amis, au fil de tous ces millénaires. Avec le temps, l'accident impensable trouve toujours le moyen d'arriver, et il ne survit pas assez de mémoire dure pour nous permettre de survivre. Nous pourrions fabriquer un nouveau corps, certes, mais il n'y aurait rien à mettre dans ce corps. Nous sommes loin d'être immortels et nous nous faisons très peu d'illusions. Il faut me croire.

Les discours de Jy

Les habitants du centre de l'État-nation le plus puissant ont tendance à être plus réservés que le reste de leurs compatriotes. Ne croyez pas que vous allez attirer les foules en voyageant dans ces régions, surtout une fois que les autochtones se sont habitués à nous voir parmi eux. Et il faudrait vous attendre à avoir du mal à évaluer l'état d'esprit des individus les plus agricoles. Ces gens transportent leurs émotions dans des bouteilles en général dissimulées aux regards. Ne serrez une main que si une main vous est tendue. Ne mettez pas de l'ostentation à rendre une politesse : on accorde des faveurs sans désir explicite de réciprocité. Faites-leur des compliments sur leur terre et sur leur sens moral : ce sont des gens qui, par nature, manquent plutôt d'assurance. Et si tous les autres sujets de conversation les laissent insensibles, essayez de parler du temps qu'il fait...

Rapport final d'un éclaireur

Kyle se dirigea vers le sud, vers le campus et le centre-ville. Il y avait un viaduc au-dessus des voies du chemin de fer, et le stade se trouvait sur la gauche. Des semi-remorques et des camions plus petits encombraient les voies d'accès. C'est à peine si les ouvriers remarquèrent Kyle. Une femme serrée dans un pantalon bleu lavande brandissait bien haut une pancarte écrite à la main, debout sur le trottoir. « LA SATAN ET SES ANGES SONT LÀ !!! » déchiffra Kyle. Elle le regarda avec des yeux étincelants. Il lui sourit maladroitement en enjambant les câbles entortillés, essayant de traiter cette femme avec la distance et la réserve appropriées. Il s'appliqua à ne pas laisser voir la moindre trace d'irrespect.

Il ne courait absolument aucun danger. Il n'arrêtait pas de se le dire.

Que ce soit vrai ou non, les gens croyaient que tous les Vagabonds étaient protégés par des champs de forces et autres gadgets. Tout le monde avait entendu parler de fanatiques religieux et de voleurs à main armée retrouvés inconscients après une agression manquée, sans avoir subi d'autre préjudice que le ridicule de leur désarroi. Kyle ne comptait plus les individus louches qui s'étaient écartés à son approche, inquiétés par cette seule réputation.

À présent, il se permit un mince sourire en se retournant vers la

contestataire, mais ce n'était plus lui qu'elle regardait. Ses yeux étaient fixés sur autre chose.

Kyle reprit son souffle et se retourna encore.

Des Vagabonds – de vrais Vagabonds à mémoire dure – se tenaient dans l'ombre de l'entrée principale du stade et parlaient avec des ouvriers.

Son cœur commença à cogner contre ses côtes.

Ils étaient deux. Un homme, à ce qu'il vit, et une femme. La femme avait une silhouette carrée, la peau luisante, d'un noir de charbon, et une masse de cheveux blanc et argent qui jaillissaient en désordre de sous son casque de chantier fluorescent. L'homme était grand, comme Kyle, peut-être, avait la peau basanée, tannée comme cuir, des cheveux bruns et une carrure étroite. Son beau visage était glabre et les manches retroussées de sa chemise grise révélaient des avant-bras puissants. Les deux Vagabonds semblaient ici dans leur élément : ils avaient l'air normaux. Ce fut l'homme qui, par hasard, jeta un coup d'œil en direction de Kyle. Et Kyle sentit son cœur vaciller et stopper net entre deux battements. Puis le Vagabond lui fit un signe de tête. Ses yeux sombres confirmèrent cette reconnaissance et il ébaucha un sourire. Sur quoi il retourna à son travail et dit quelque chose aux ouvriers en désignant du geste l'un des gros semi-remorques.

Il ne s'était rien passé.

C'était comme s'il avait subi un test en entrant dans cette enceinte. Et Kyle continua sur sa lancée comme si de rien n'était, se sentant vide, léger comme une plume et à deux doigts de l'allégresse. Il n'avait jamais été si près d'un vrai Vagabond : il avait jusqu'ici intentionnellement évité tout contact direct. Et pourtant, il avait dupé l'autre. Pas vrai ? Bien sûr qu'il avait réussi. Kyle dut résister à l'envie de lever le poing. Envie juvénile, ou quoi ? Mais réussir à tromper ce type était un bon signe, n'est-ce pas ? Bien sûr que c'était positif. Réflexion faite, il se dit que les Vagabonds étaient humains, après tout, et qu'ils voyaient ce qu'ils s'attendaient à voir. S'il pouvait jouer le rôle au mieux de ses capacités... bon, peut-être que ça marcherait. Il prendrait son pied comme jamais. Un pied monstrueux... Les faire tous marcher et rencontrer Jy elle-même, pour de vrai. Ça décoiffe rien que d'y penser !

Il y avait partout des étudiants du semestre d'été : des jeunes filles au bronzage cultivé, des adolescents attardés arborant des polos et des sourires suffisants, et des étudiants étrangers basanés à des degrés variés et sérieux pour la plupart. Des étudiants regardèrent passer Kyle et certains le saluèrent d'un signe de tête. D'autres marmonnèrent un bonjour en passant, et rien de plus. Soit ils le reconnaissaient pour l'avoir déjà vu plusieurs fois en ces lieux, soit ils

supposaient qu'il faisait partie de l'entourage de Jy. Quelques Vagabonds étaient arrivés en avance pour surveiller l'avancement des travaux, distribuer des poignées de main et dire à tout le monde les paroles de bienvenue pleines de sagesse qu'on attendait d'eux, préparant le terrain pour Jy.

Kyle se remémora son arrivée à Lincoln. Après avoir voyagé en bus toute la nuit, il était descendu sur le trottoir, les jambes flageolantes, portant à deux mains son sac de voyage trop rempli. C'était tout juste le milieu d'une matinée d'été, la fraîcheur était inattendue pour la saison et il avait, pour une raison ou une autre, décidé de s'attarder dans cette ville. Il avait mis son sac dans un casier à la consigne de la gare routière et avait trouvé le campus. Un dépliant touristique avait recommandé le musée d'Histoire naturelle, et il savait que les Vagabonds aimaient ce genre de distractions. Il trouva donc le grand édifice en brique, et, toujours poli, acheta un billet à la jeune fille troublée qui contrôlait les entrées puis parcourut les longs couloirs climatisés et les imposantes salles d'exposition où s'alignaient des squelettes de mammoths, des squelettes de plésiosaures et des dalles de calcaire criblé de crinoïdes.

Il aboutit au sous-sol, encore alerte malgré le trajet en bus. Il y avait une série de dioramas, vastes et minutieusement réalisés : des bisons empaillés dans des prairies en plâtre, des daims aux yeux de verre en arrêt derrière des chênes en carton, un couple de grues blanches cabossées enracinées dans un marais en plastique. Une fille était assise devant le diorama des grues, au milieu d'un inconfortable banc en bois. Kyle se souvenait de tout. À côté d'elle, un manuel d'astronomie, fermé et délaissé. Elle lisait une nouvelle d'un recueil de Tchekhov. Kyle passa une fois devant elle, regarda son joli minois et ressentit quelque vague envie qui l'obligea à s'arrêter et à repasser. Elle était jolie, songea-t-il, et peut-être plus jolie qu'elle en avait l'air. Absurde, n'est-ce pas ?

— Mademoiselle ? réussit-il à dire.

Elle ne semblait pas l'avoir entendu. Ses yeux bruns oscillaient de droite à gauche, ligne par ligne, et sa bouche était légèrement ouverte.

— Mademoiselle ? demanda Kyle. Pourrais-je m'asseoir près de vous un instant... Mademoiselle ?

Elle leva la tête, et ses yeux s'agrandirent démesurément.

— Si cela ne vous dérange pas.

— Oh ! mais non... pas du tout !

Elle ferma son livre, se redressa et resta un instant sans bouger, comme si elle allait s'évanouir. Puis elle posa le Tchekhov sur le manuel d'astronomie et lissa sa robe des deux mains.

— Attendez que je...

Elle se pencha en avant et tira une sacoche de livres de dessous le

banc. Kyle l'observait. Des semaines plus tard, il se rappellerait encore sa robe d'un rouge tropical et la manière dont son décolleté s'incurva lorsqu'elle se pencha. L'espace d'un instant, il contempla l'un des seins menus avec son mamelon couleur limon de rivière, tendre et précieux. Puis elle poussa un grognement, puis un autre et rangea sous le banc la sacoche bourrée de livres.

— Et voilà, annonça-t-elle.

Elle se rassit et le contempla en mâchonnant sa lèvre inférieure tandis que ses mains se tordaient sur ses genoux.

Kyle s'assit à côté de la fille, pas trop près, et lui dit merci.

Elle émit tout bas un son craintif, imprécis et attachant.

Il se souviendrait toujours de l'exquis picotement qui avait couru sous sa peau et de la manière dont il avait souri de toutes ses dents, sûr de lui, son chemin tout tracé.

— Vous êtes au courant pour les grues blanches ? demanda-t-il en montrant du doigt le diorama. L'espèce est éteinte depuis combien de temps ici ? Trente ans ? Eh bien, nous allons en amener quelques-unes d'une autre Terre. Le saviez-vous ?

C'était exact : il l'avait lu dans le bus.

— Vraiment ? dit la fille en se recroquevillant.

Elle avait de jolies jambes lisses et elle les lançait en l'air.

— Nous vous en faisons cadeau, ajouta-t-il. Avec quelques autres espèces.

Il énuméra quelques exemples – des lamantins, des mammouths laineux et des protoptères déserticoles – puis avoua :

— Ils ne sont pas tout à fait identiques à vos grues, etc. Pas génétiquement, pas en profondeur. Mais pour l'aspect extérieur et le comportement, c'est du pareil au même, et si vous prenez soin d'eux, vous ne devriez pas avoir de problèmes...

— C'est merveilleux, lâcha-t-elle.

Il sourit et approuva de la tête.

— Tout ce que vous faites... c'est tellement étonnant, et tellement unique...

— Nous désirons être utiles, déclara-t-il.

— Je le sais. Mais si.

Elle hocha la tête et serra les épaules.

— Je pense tout le temps à vous...

Kyle bomba le torse.

— ... et je suis si heureuse que vous soyez venus sur notre Terre, l'informa-t-elle.

Kyle ne dit rien.

Manifestement, la fille était excitée. Elle n'arrêtait pas de parler. Elle le remercia pour tout ce que les Vagabonds avaient fait de bien, elle avoua qu'elle n'en avait jamais approché un de si près – non,

jamais – et elle donnait des coups de pied en l’air, et elle rectifiait des deux mains le pli de sa robe rouge, et elle espérait qu’elle n’était pas trop bavarde. C’était son problème.

— Des fois, je démarre, vous savez... quand je suis... intimidée, c’est ça ? Et je peux plus m’arrêter. Oh ! je peux essayer. Mais les mots continuent de venir, alors...

Kyle eut l’idée d’un mensonge tonitruant.

— Vous savez quoi ? coupa-t-il. Sur ma Terre, très loin en amont sur la Clarté, vous savez quoi ? Vous seriez l’une de nos grandes beautés. C’est vous dire à quel point vous êtes jolie.

— Moi ? dit-elle, le souffle coupé.

Elle se mit à rire et à secouer la tête, surprise, abasourdie et absolument ravie.

— Vous en êtes sûr ? Vraiment sûr ?

— Je suis sûr que vous êtes une beauté ici aussi, suggéra-t-il.

— Ça risque pas !

— Non ? dit-il, enjôleur.

Puis il la toucha, caressant du bout des doigts le tissu mince et doux de sa manche.

— Je vous trouve absolument adorable. Mais si.

Il avait toute l’assurance d’un Vagabond, et si elle lui riait au nez, cela prouverait seulement qu’elle était bête, et non qu’il s’y prenait mal.

Non seulement elle ne rit pas, mais elle sembla retenir son souffle un long moment.

Cette fille avait une certaine... densité. Les autres gens s’intéressaient aux Vagabonds, mais elle était transie d’admiration. Kyle observa le jeu fluide des expressions qui défilaient sur son joli visage sombre. Elle était peut-être un petit peu chinoise, ou quelque chose dans ce genre... et quoi encore ? Il était amoureux ? Brusquement, ce fut comme un gigantesque coup de poing. Le simple fait de poser la question le rendait un peu fou. Il sentit poindre un désir, une crainte, aussi, et, d’une voix sur le point de se briser, il lui demanda comment elle s’appelait et elle le lui dit. Billie Zacharia. Un nom étrange, unique et en quelque sorte parfait, un nom qui plut à Kyle, incontestablement. Puis il l’entendit lui demander son nom à lui – *monsieur* – et il l’énonça. Le faux nom, dans toute sa sinueuse intensité, en ajoutant :

— Vous pouvez m’appeler Kyle. C’est suffisant.

Et la fille de répéter *Kyle* plusieurs fois, conférant à ce monosyllabe une couleur exotique. Puis il se trouva qu’elle regarda sa montre, et Kyle s’en aperçut. Fallait-il qu’elle aille quelque part ? Avait-elle un cours ?

— Mais non, c’est rien, piaula-t-elle.

Il se rappela le manuel délaissé.

— Vous êtes en astronomie ?

— Ça se passe tout en... enfin, au planétarium, dit-elle en montrant le plafond. Mais je suis pas obligée de... je veux dire que je peux bien... bon...

— Emmenez-moi.

Kyle se sentait heureux et plein d'énergie. Sa solution les surprit tous les deux.

— Je serai votre invité.

— Mon invité ? dit-elle, abasourdie.

— Je suis ici pour apprendre, répondit-il. Montrez-moi un cours d'astronomie.

— Bon... d'accord.

Elle se leva lentement, les bras tendus, comme si elle était sur le point de perdre l'équilibre. Kyle s'agenouilla, ramassa son sac de livres et lui proposa de le porter. Puis ils prirent l'escalier, rentrèrent dans le musée par l'arrière et arrivèrent juste au moment où les grandes portes se refermaient et où les lumières s'éteignaient. Personne ne sembla remarquer Kyle. L'obscurité lui donnait un délicieux anonymat. Debout sur l'estrade, le professeur, petit homme affable armé d'un minuscule rayon laser rouge sang, désignait les constellations et simulait leur lent mouvement giratoire. Il appelait leur planète « La Terre », comme s'il n'y en avait qu'une dans toute la Réalité, et lorsqu'il entendait les gens bavarder entre eux il toussait, la main devant la bouche, en signe d'avertissement.

Billie garda les yeux fixés sur Kyle jusqu'à ce qu'il regarde de son côté, puis elle se concentra sur le cours. Ou du moins faisait-elle semblant de se concentrer.

Immobile sur son siège, Kyle écoutait sans jamais cesser d'être conscient de la présence de la fille à côté de lui.

Au bout d'un petit moment, elle se pencha vers lui.

— Est-ce que le ciel change ? demanda-t-elle.

— Pardon ?

— D'une Terre à l'autre, est-ce que les étoiles restent à la même place ? Je me le suis toujours demandé.

Les gens lui avaient posé toutes sortes de questions. Ils voulaient savoir comment était sa Terre natale, comment on voyageait sur la Clarté, et aussi quel genre de personne était Jy. Mais personne ne lui avait encore jamais demandé si les étoiles conservaient leur position.

— Oui, chuchota-t-il. Elles sont exactement comme on les voit d'ici.

C'était vrai. Kyle l'avait lu dans les revues scientifiques lorsqu'il avait fait ses premières recherches.

— Les étoiles se moquent bien de la Terre, confia-t-il à Billie. Les

humains peuvent devenir n'importe quoi, et faire ce qu'ils veulent, les étoiles et la galaxie continueront de tourner sans changer leur disposition.

Elle approuva d'un signe de tête, et il sentit physiquement sa présence. Elle était proche sans le toucher, il émanait d'elle une chaleur humide et parfumée. Kyle dut changer de jambe d'appui.

— C'est réconfortant, lui signala-t-il. Il y a des choses qui ne changent jamais, comme les constellations, et ça me plaît.

Nouveau hochement de tête.

Le professeur les entendit, et il cessa un instant de parler pour tousser et scruter rageusement l'obscurité.

Kyle observa le visage de Billie sous la clarté stellaire artificielle. Elle avait un doux sourire rêveur. Le sang lui afflua aux tempes et il sentit le martèlement régulier et élastique de son cœur. Alors il imagina qu'ils étaient assis l'un près de l'autre, la nuit, au milieu d'une clairière tapissée de mousse. La climatisation était une brise humide et tenace, et la voix usée et monotone du professeur était celle d'une grue blanche qui marmonnait dans son sommeil. La grue rêvait de grenouilles grasses et de serpents froids, sans aucun doute, et puis Kyle imagina qu'il faisait passer la robe rouge de Billie par-dessus sa tête, qu'elle le touchait de ses petites mains, qu'il sentait son odeur et qu'il lui caressait son épaisse chevelure noire. Il savait exactement comment seraient ces cheveux, raides et rebelles, chauds en profondeur... Kyle reprit son souffle et s'obligea à regarder le ciel simulé et les étoiles immuables, et sentit poindre un... un quoi ? un sentiment de culpabilité tangible, le premier qu'il ait éprouvé depuis très, très longtemps. Mais il résista à l'envie d'avouer quoi que ce soit. Et pourquoi le ferait-il, d'ailleurs ? Alors il reprit son souffle, une fois de plus, et demanda à Billie où elle habitait. Sur le campus ? À côté, peut-être ? Elle le regarda et se mordit la lèvre, apparemment alarmée.

— Si cela ne vous gêne pas de me le dire, ajouta-t-il. Vous voulez bien ?

Le professeur manifesta audiblement son irritation, puis poursuivit son exposé.

— C'est que, dit Kyle, il se pourrait que je reste ici quelques jours. Et vous pourriez peut-être me montrer ce que je devrais voir ici. Si vous le voulez. D'accord ?

— Oh... oui.

— Vous en êtes sûre ?

Billie soupira de tout son corps et fit oui de la tête, oui, oui... les mains jointes, comme si elle ne leur faisait pas entièrement confiance.

L'un de nos secrets est que nous nous déplaçons rapidement et que chaque Terre ne nous voit passer qu'un instant ou deux, et en masse. Et puis nous voilà partis – du moins la plupart d'entre nous – et personne n'a le temps de nous trouver de défauts. Nous l'espérons.

Il nous plairait d'imaginer qu'une fois partis nous soyons acceptés et admirés, et notre plus cher désir est d'être appréciés à très, très long terme, après un millier de siècles d'or, dirais-je. Nous nous efforçons d'être comme ces amours de jeunesse dont la valeur ne fait qu'augmenter avec le temps, et lorsque vous atteignez votre maturité et que vos cheveux deviennent aussi gris que les miens, que votre vie est totalement assurée... alors vous pensez à nous en hochant la tête, avec un petit sourire mélancolique (...).

Les discours de Jy

Il y avait une place dégagée, avec en son milieu une fontaine ronde d'où l'eau jaillissait à grand bruit. Le Centre universitaire, monument à la brique, au verre et au strict fonctionnel, était derrière la fontaine. Kyle traversa la place et entra dans le Centre. Une fois passée la porte à tambour, il sentit la fraîcheur de l'air et cligna les yeux jusqu'à ce que sa vue s'adapte à la lumière atténuée. Autour de lui, les gens bourdonnaient, puis ce bourdonnement diminua. Il vit des visages interrogateurs, perçut la pause collective des conversations, puis des chuchotements. Il descendit à la librairie et entra.

Janice était là. La copine avec qui Billie partageait sa chambre, sa meilleure amie. Billie était en train de regarnir les rayons au fond du magasin, et les deux filles étaient en train de rire, pour une raison quelconque. Puis elles se retournèrent en même temps et le virent s'approcher.

— Bonjour ! bonjour ! cria Billie d'une voix aiguë.

Et elle attrapa Kyle par la taille.

— Je le leur ai dit ! l'informa-t-elle. À tous. Et ils sont excités, et jaloux, et je sais qu'ils me détestent ! Exactement comme je m'y attendais. Et moi, je tiens plus en place !

Janice leur sourit à tous les deux et poussa un petit gloussement amusé.

— Qu'est-ce que je vais mettre ? demanda Billie, qui avait soudain retrouvé son calme. Dis-le-moi.

— N'importe quoi, dit Kyle. Ne te fais pas de soucis.

Billie se mit à danser sur place. Elle débordait, elle rayonnait, elle jetait des étincelles et crachait des girandoles crépitantes. Elle était comme un genre de conduite à forme humaine par laquelle s'écoulait

tout ce qui se rapportait à la vie. Personne d'autre n'était capable de pareilles émotions. Tout à coup, Kyle eut l'impression d'être une mécanique inerte. Il n'était qu'un fade automate qui se tenait debout par accident et qui souriait par habitude – ce qui était la vérité, n'est-ce pas ? – et il était complètement incapable d'imaginer l'état d'esprit de Billie.

Janice regardait Kyle et ne disait mot.

Son expression le mettait mal à l'aise, sans raison précise. Il se détourna d'elles, et Billie dit :

— Faut que je termine. D'accord ? Est-ce que vous pourriez m'attendre, vous autres ? J'en ai pour une seconde.

— On sera là, l'assura Janice.

La copine s'approcha de lui en souriant de toutes ses dents, et il ne put s'empêcher de remarquer son corps et son visage. Combien de fois avait-il déjà serré Janice de près ? Mais ce matin-là, ça tombait plutôt mal. Elle avait l'air particulièrement belle, et Kyle souffrit d'une délicieuse envie et du sentiment de culpabilité qui allait obligatoirement avec. Il se surprit à penser qu'il n'y avait pas que Billie dans le monde, pas vrai ? Il n'était pas lié à elle pour l'éternité, non ? Bien sûr que non. Il finirait par partir un jour, et elle serait obligée de se faire une raison. Comment les choses pourraient-elles se terminer autrement ? Cet épisode irait jusqu'à son terme. Il n'y avait pas d'autre choix, et il ne reviendrait jamais ici.

Quelquefois, Kyle avait envie de plier bagage en pleine nuit et d'aller à pied à la gare routière, sans prévenir. Il avait une carte de bus tous trajets qui lui avait coûté un max, l'été tirait à sa fin et cette Billie le rendait dingue, nom de Dieu ! Toujours en train de poser des questions, presque comme si elle lui faisait passer un test. Elle lisait certains des livres en vogue, ceux tirés des discours de Jy et de morceaux choisis de ses journaux intimes, puis elle lui posait des questions sur les Terres au fin fond de la Clarté. Elles avaient l'air prodigieusement intéressantes, et c'était bien dommage que les Vagabonds ne puissent décrire chaque Terre dans tous ses détails. Mais elle comprenait. Elle se rendait compte que les Vagabonds avaient de l'expérience en la matière et qu'elle n'était qu'une primitive, etc., n'empêche qu'elle adorait qu'on lui parle de villes inconnues et d'humains insolites. Elle écoutait les bobards que lui servait Kyle, et des fois elle trouvait... bon, des trucs qui ne collaient pas. De minuscules incohérences sans importance, concédait-elle. « Tu as dit ça et ça, et maintenant tu me dis que c'est ça et ça ? » Non qu'elle se doute de quoi que ce soit, évidemment. Billie n'y voyait que du feu. Elle supposait simplement qu'elle était une idiote à côté du premier Vagabond venu, Kyle compris. À l'intérieur de la tête de Kyle, il y avait tous ces bizarres circuits à mémoire dure qui agrandissaient

son intellect et préservait son âme au fil des siècles, et elle était curieuse, voilà tout. Elle adorait vraiment – si ! si ! – l’entendre parler de n’importe quel sujet. Elle adorait promener ses doigts menus sur son cuir chevelu, et Kyle avait parfois l’impression de jouir d’une modeste divinité. Il se sentait alors prodigieusement bien. À d’autres moments, il basculait dans l’anxiété et songeait à partir en douce à la faveur de la nuit. Il déconnaît, pas vrai ? Il prenait son pied, et l’instant d’après il voulait être ailleurs...

Janice était en train de parler de l’enthousiasme de Billie. Elle était précieuse, non ? *Précieuse*. Il cligna les yeux en entendant ce mot.

— Avant vous, lui dit Janice, cette fille ne s’était encore jamais prise au sérieux. Croyez-moi. Elle sortait avec des minables, toujours des minables, et je n’arrivais pas à la convaincre qu’un type bien s’intéresserait à elle.

Elle secoua la tête, et ses longs cheveux brun clair se répandirent en douceur sur ses épaules.

— Vous lui avez fait du bien.

— Vous croyez ?

— Est-ce qu’elle va vraiment serrer la main de Jy ? demanda Janice.

— Je ne sais pas. On verra.

— Elle le fera, dit Janice avec conviction.

Ils traversaient la section littérature classique. Kyle s’arrêta pour choisir deux épais romans, un Dickens et un Dostoïevski. Il les connaissait pour les avoir lus à l’école. Il les examina et envisagea de les acheter, ensuite il ferait semblant de les lire l’après-midi. Les Vagabonds avaient la réputation d’être des lecteurs rapides. Ils digéraient les langues et les cultures en un rien de temps, et puisqu’il se trouvait en terrain familier, il pourrait frimer en sautant des pages et la fille n’en reviendrait pas. Il l’avait déjà fait des tas de fois.

— Rien que de penser que c’est demain soir, j’en suis tout excitée.

— On va s’amuser, lui promit-il.

— Vous avez déjà rencontré Jy ?

— Oh, oui.

— Quand ça ?

Cette question l’obligea à réfléchir un instant. Puis il parla, inventant une Terre pas trop différente de cette Terre-ci. Il cita des grandes villes, évoqua des véhicules qui marchaient à l’alcool et non à l’essence. Et il avait rencontré Jy en Afrique. Ce que Janice appelait l’Afrique. La Resplendissante se préparait à tenir un meeting, et ils ne s’étaient pas parlé depuis très...

— Une bosseuse, cette fille.

— ... Mais elle a été étonnante, dit Kyle. Jy est tout ce qu’elle a l’air d’être à la télé.

Maintenant il se rappelait l'histoire qu'il avait racontée à Billie. Il avait inventé une autre Terre quelques semaines plus tôt, et il l'avait oublié. Et si elles comparaient leurs notes ? s'inquiéta-t-il. Et alors ?

— J'aimerais pouvoir rester avec vous autres après le meeting, dit Janice. J'aimerais lui serrer la main moi aussi.

Il sentit un sein lui frôler le coude et il lutta pour garder un visage impassible, les yeux fixés sur les livres. « Une vraie allumeuse, cette Janice », avait dit Billie. Janice était une collectionneuse, une nymphomane, mais elle était sacrément trop belle. Billie l'avait averti : « Si vous voulez voir ce qui est beau sur cette Terre, vous n'avez qu'à regarder ma copine. »

— C'est toi que je préfère, lui avait dit Kyle plus d'une fois.

— Vraiment ?

— Absolument. Les plus jolies filles ont des seins minuscules, une bouche comme la tienne et se taisent. Alors ne dis plus rien. Tu veux bien ?

Kyle reprit son souffle, jeta un coup d'œil à Janice et lui concéda un sourire modéré. Il ne put s'empêcher de prendre note de tous ses charmes, et c'est évidemment à ce moment que Billie arriva. Elle descendit l'allée, Kyle se retourna, se redressa et resta un instant parfaitement immobile. Il s'accrochait à ses livres et travaillait son expression.

— Et vous avez trouvé ce que vous cherchiez, monsieur ?

— Oui, mademoiselle, réussit-il à dire.

— Bien. En plus, vous avez fait un excellent choix, monsieur.

C'était un jeu. Kyle comme client. Elle prit les livres qu'il lui tendait et se dirigea vers la caisse. Puis elle se mit à faire des bonds. Un livre dans chaque main, elle lança les bras en l'air, tourna deux fois sur elle-même et poussa un petit cri de chouette pétillant d'allégresse.

— Billie, dit Janice, il faut que je parte. Je prends la bagnole. Je te verrai ce soir à la maison, ma petite.

— Il faut que tu partes ? s'exclama Billie avec une moue de petite fille. Tu me laisses tomber comme ça ?

— Eh oui.

— Oh ! gloussa-t-elle. Alors d'accord. Au revoir.

— Essayez de votre côté de la rendre heureuse un petit moment, dit sa copine en faisant rouler ses yeux verts. C'est possible ?

— Je vais essayer, promit-il. Au revoir, Janice.

Janice affichait un sourire rusé. Elle n'avait pas le droit de l'aguicher. Elle était en train de le draguer ou quoi ? Ou alors c'était peut-être une façon de le mettre à l'épreuve, de le provoquer pour protéger sa petite camarade. *Est-ce qu'on peut faire confiance à Kyle ?*

Billie semblait ne se rendre compte de rien. Janice était partie, et

elle fit le total des achats.

— Ça va te prendre combien de temps pour les lire, plaisanta-t-elle. Dix minutes ?

Il rit doucement, se gardant de répondre.

Elle mit les livres dans une pochette en plastique, la plia et la lui remit d'un geste précis et cérémonieux.

— J'aimerais bien qu'on puisse discuter des heures, mais j'ai des tonnes de boulot. Une vraie montagne. Alors je peux pas.

— Je comprends.

— Mais je viendrai te voir ce soir. D'ac ?

Il sentit poindre en lui un désir rassurant et dit :

— Je compte sur toi.

Il plierait bagage avant le meeting, décida-t-il. Il rangerait ses affaires demain, son sac serait prêt et il filerait discrètement après qu'ils auraient essayé de voir Jy. Peu importe ce qui se passerait alors. Il pourrait écrire un mot d'explication pour la consoler – dire par exemple qu'il ne pouvait pas se permettre de rester trop longtemps au même endroit – et peut-être qu'il pourrait lui faire un cadeau quelconque. Pourquoi pas tous les bouquins qu'il avait achetés cet été ? Billie adorerait ça. Il la regarda furtivement pendant qu'elle le reconduisait à la porte. Elle lui prit la main et la serra dans les siennes. Les étudiants les observaient. Il sentit le poids de leurs regards et dit : « Bonne journée » avec une raideur empruntée. À quoi pensait-il ? Peut-être qu'il n'aimait pas ce lieu public, ou peut-être était-ce son identité. Est-ce qu'elle lui pesait ? Puis un sourire de Vagabond fit surface sans qu'il l'ait sollicité. Billie était en contemplation devant son visage. Elle avait le chic de tout voir comme si elle était la première. Pour elle, tout était nouveau et ne s'adressait qu'à elle seule, et Kyle lui envoyait parfois cette intensité. Cette hyperconscience. Mais à présent, c'était le ressentiment qui dominait. Il se força à faire demi-tour et à partir. Billie lui dit au revoir et il acquiesça de la tête, gravissant les marches d'un pas mal assuré avant de pousser la porte à tambour.

Dehors, une chaleur presque insupportable l'assaillit brutalement et il se retrouva sur la place, au centre des regards. Les étudiants l'observaient, et la plupart des conversations s'étaient arrêtées.

Comme s'ils savaient qui il était et qui il n'était pas.

Tout secret semblait impossible.

Comme si toute l'ingéniosité mise en œuvre par Kyle ne servait à rien et que tout ce qui lui arrivait faisait partie de quelque gigantesque plaisanterie dont il était la seule et unique victime.

Cotton

1

Les murs étaient en simple pierre indigène, lissée au fil du temps par le passage lent et régulier des corps, et le plafond était fait de la même pierre, étayée et renforcée par des piliers et des arches en alliage métallique. Une faible lueur bleuâtre émanait des panneaux en verre mince et cassant fixés au plafond. Le plancher lui-même disparaissait sous les corps entassés les uns contre les autres. Nous observâmes ces corps tandis que notre sonde restait suspendue au-dessus d'eux, imitant l'un des rares insectes indigènes. Nous vîmes des cheveux gris-bleu, ternes et clairsemés, et des visages ternes aux yeux ouverts, fermés ou entre les deux. Tous les traits se ressemblaient. Les nez et les pommettes étaient interchangeables. Nous ne vîmes absolument rien d'intéressant, du moins au premier coup d'œil. Les corps étaient habillés d'un lambeau d'étoffe qui ceignait la taille, et tous étaient apparemment immobiles. Les yeux fermés restaient fermés, les yeux ouverts restaient apparemment indifférents au monde extérieur. Quel contraste avec les zones pittoresques baignées de soleil, ces riches enclaves érigées par les castes supérieures au sommet des montagnes ! Tous les habitants – les rares habitants – de ces royaumes étaient continuellement en mouvement, fonçant dans tous les sens en jacassant d'une voix bizarrement accélérée, et les plateaux de viandes cuites et de noix somptueuses étaient nettoyés en un rien de temps (...).

Cette société est véritablement la plus bizarre que nous ayons jamais rencontrée (...).

Notre avis est de ne jamais se départir de la plus grande prudence. Jamais, non, jamais nous n'avons vu d'humains qui ressemblent à ceux-là (...).

Rapport final d'un éclaireur

Il était en train de manger des sucreries. Il avait acheté plusieurs sachets de réglisse rouge en bâtons dans un magasin plein de merveilles, et il découvrait qu'il les aimait encore plus que les chocolats. Il était donc en train de terminer deux bâtons de réglisse lorsque, du coin de l'œil, il remarqua quelqu'un qui s'approchait. Il se

tourna, vit un Vagabond et s'arrêta de mastiquer un instant. Il fixa cette silhouette et conclut que ce devait être un des Vagabonds qui travaillaient pour l'entourage de Jy. Mais à quel titre ? Cotton essaya de se détendre, se calant contre l'arbre parasol dont il sentait l'écorce lui entailler la colonne vertébrale. Il se força à se détendre, puis finit de mâcher et déglutit, réduisant sa bouche à une minuscule fente rose tandis que ses yeux commençaient à piquer.

Moliak voulait qu'il soit prêt.

« Gonfle-toi de calories, lui avait dit Moliak. Prends plaisir à festoyer. Charge simplement à bloc ton foie et tes muscles, et emmagasine autant de graisse que tu peux dans les jours qui viennent. Mange tout ce dont tu as besoin, mais ne te fais pas remarquer. Et reste calme. »

Il était déconcertant d'entendre Moliak parler la langue indigène, avec tous ses accents, toutes ses cadences, et Cotton trouvait encore plus déconcertant d'en comprendre jusqu'au moindre mot. Les connaissances appropriées avaient été injectées dans leurs mémoires dures : ils savaient l'anglais mieux que leur propre langue.

« Entre deux bouchées, avait suggéré Moliak, pourquoi ne pas essayer de faire ton trou ici, de te mettre à l'aise ? Ça ne pourrait que t'aider à te fondre dans le décor. Entendu ? »

— Entendu, maugréa Cotton pour lui tout seul.

Il n'arrêtait pas de manger depuis le début de la journée – des beignets et des sucreries, des hamburgers et encore des sucreries – et de trop nombreuses calories se démenaient pour rester stockées dans son corps. Cet excès commençait à brûler, et il n'y pouvait rien. Son métabolisme augmentait tout doucement : le monde extérieur prenait peu à peu une lenteur sirupeuse, les sons s'étiraient poussivement comme dans un rêve. Il avait l'impression d'avoir aperçu le Vagabond plusieurs minutes plus tôt, et pourtant le *slap-slap* de ses sandales ne s'était pas beaucoup rapproché. *Attention*, se dit Cotton. *Ne laisse rien voir*. Il s'obligea à rester contre l'arbre et attendit en escomptant que le Vagabond passe devant lui sans s'arrêter. Après tout, il n'était rien. Il n'était qu'un simple élément du décor.

Le Vagabond était relativement grand. Il portait l'immuable tenue grise et marchait sur le trottoir fissuré, un sac jaune sous le bras, ses gros yeux fixés sur le sol.

Cotton rota et sentit dans sa gorge le goût de la réglisse rouge fraîchement mastiquée.

Il se rappela qu'il était un petit homme, tout à fait ordinaire, d'un âge imprécis. Ses cheveux étaient blonds, ses traits délicats et, vu de près, il avouait une certaine usure. Il avait deux cicatrices d'un blanc laiteux sur le cou, et l'une de ses oreilles avait été partiellement sectionnée. Sa peau était abîmée par un réseau de rides longues et

finies – indiquant que son poids avait radicalement changé – et il y avait en lui une certaine lassitude, qu'il ne pouvait guérir en s'empiffrant et en dormant, et qu'on percevait le mieux dans l'expression froide et morte de ses yeux perdus dans le vague.

Le Vagabond était en train de passer, lui accordant lentement un bref regard.

Cotton inclina la tête et dit « Monsieur » en gardant un ton normal.

— Bonne journée, répondit le Vagabond qui continua son chemin, perdu dans ses pensées.

Cotton le regarda s'éloigner. Puis il tira du sachet de nouveaux bâtons de réglisse – trop vite – et les fourra dans sa bouche.

Le tout dans un mouvement flou, comme celui d'un crapaud happant une mouche.

Il plissa les yeux, mastiquant avec une infatigable allégresse. S'il mangeait assez maintenant – pensée insolite – il n'aurait jamais plus besoin de manger. Il pourrait vivre sur ses réserves et porter son métabolisme à son maximum, le maintenant à ce niveau exceptionnel tant qu'il pourrait l'alimenter. Voilà le genre de performance que Moliak attendait de lui, et Cotton était tout à fait disposé à faire n'importe quoi pour atteindre cet idéal. Sa presque rencontre avec le Vagabond avait aiguisé son sens de la loyauté, donnant à toute chose une immédiateté encore plus intense ; il était ici pour servir Moliak comme il servirait n'importe quelle bonne cause. Et, d'une manière ou d'une autre, Cotton devait persuader sa chair lasse et son âme lasse de donner le meilleur qu'on puisse attendre de lui.

« Encore une fois, disait Moliak avec sa nouvelle voix. Rien qu'une fois, mon ami. Peux-tu faire cela pour moi ? »

Cotton rota à nouveau et perçut l'odeur de la réglisse mêlée aux relents torrides de ses propres sécrétions intestinales. Il pensait à tout ce qui allait suivre. Au minutage des opérations, à leur but commun, puis à la purification finale. « Une glorieuse purification. » Moliak avait tout expliqué. Il n'avait jamais de secrets pour Cotton. Leur plan ne laissait rien au hasard, et personne ne pourrait les arrêter.

Cotton regarda le Vagabond qui cheminait encore au bout de la rue.

Cette créature était le vivant portrait de l'innocence, songea Cotton. Et il perçut le goût de quelque chose qui n'était ni tout à fait de la pitié ni tout à fait de la haine ni rien qui soit facile à nommer.

L'innocence.

Il écouta les sandales s'éloigner paresseusement, *slap-slap*, et, au bout d'une éternité, il n'entendit plus rien.

Il n'y a qu'un seul tabou diététique rigoureux chez les Termites – un aliment qu'aucun citoyen sain d'esprit ne voudra manger – et, compte tenu de son abondance, c'est un trait plutôt remarquable (...).

Rapport final d'un éclaireur

Cotton était la traduction anglaise qui se rapprochait le plus de son nom de Termite, et Moliak lui avait permis de le conserver pour des raisons de commodité.

Il était originaire de ce que les Vagabonds appelaient la Termitière. Leurs éclaireurs avaient constaté la surpopulation, la rigidité du système de castes, les pratiques alimentaires courantes... et avaient pensé à des insectes. Aucune autre Terre n'avait autant d'habitants, et les castes inférieures se nourrissaient de bois traité. C'était donc une gigantesque colonie de termites. Les Vagabonds n'avaient évidemment mis aucune méchanceté dans cette appellation. Ils n'avaient jamais considéré les habitants comme de simples insectes. Non. Cotton connaissait les Vagabonds. Ils n'étaient pas méchants. Leurs démons correspondaient à des maux différents. Et de plus grande envergure. Il le savait. Leurs démons étaient bien pires qu'un simple sobriquet injurieux, et bien plus subtils.

Le système de castes de la Termitière était très ancien.

L'entassement de la population avait commencé des dizaines de milliers d'années auparavant, et la structure sociale s'était perfectionnée à chaque avancée de la science et de la technologie. Les Termites étaient des humains de petite taille. Cotton était deux fois plus petit que la normale. Leur métabolisme variable était rendu encore plus variable par la manipulation génétique, et plus efficace. Ils consommaient peu d'eau et rejetaient peu de déchets. Chaque caste avait une apparence et un comportement particuliers, et nul ne doutait jamais de son rang. Les membres des castes les plus élevées pouvaient s'offrir une nourriture de qualité jour après jour, et vivaient à une vitesse prodigieuse. Leur corps était brûlant, leur esprit rapide, et ils mouraient de vieillesse au bout de dix-huit ou vingt ans. Comparés à eux, les éléments les plus humbles des castes inférieures vivaient des siècles. Les membres des castes inférieures vivaient dans les profonds tunnels qui sillonnaient la croûte, dans la chaleur moite, debout, épaule contre épaule, comme des statues. Au toucher, ils semblaient sans vie, froids et humides à cause de la condensation, et ce n'était qu'à force de patience que l'observateur plus rapide pouvait les voir faire glisser leurs pieds en avant, l'un après l'autre, entendre leurs voix lentes et ténues, ou saisir l'amplitude minuscule de leurs

mouvements respiratoires.

Cotton appartenait à l'une des castes moyennes.

C'était peut-être l'existence la plus étrange qu'on puisse imaginer sur une Terre unique. Du moins, c'est ce que prétendait Moliak. L'enclave de Cotton était hétérogène du point de vue de la richesse. Les défavorisés vivaient dans une extrême pauvreté. Avec de l'ingéniosité et du talent, certains éléments pouvaient se permettre des périodes fastes où rien ne les distinguait des membres des castes supérieures – essentiellement lors de fêtes publiques et familiales, occasions de banquets où chaque famille faisait de son mieux pour se procurer des aliments respectables et des sucreries rares –, et leur vie se passait à des vitesses variables qui changeaient même parfois d'un jour à l'autre.

Les Vagabonds préféraient employer les castes moyennes. Ils offraient un salaire substantiel à tout volontaire qui faisait pour eux des travaux pénibles et dangereux. Lorsque Cotton était jeune, dans un monde hostile où chaque jour lui semblait durer une semaine entière, il avait vu dans les Vagabonds le seul moyen d'échapper à son sort. Il s'était présenté aux étrangers vêtus de gris et s'était engagé à travailler pour eux. Il n'avait peur de rien, prétendait-il, et – visez-moi ces biceps ! – pour un Termite, il était plutôt grand, et robuste avec ça. Les périodes de formation et de travail l'avaient occupé très longtemps : il n'était pas revenu au pays avant des années et avait tant bien que mal réussi à rentrer vivant et plutôt intact, pas tellement enrichi pour sa peine mais certainement disposé à rester confortablement au chaud pour le reste de ses jours.

Un jour, plusieurs mois après son retour, il était assis devant chez lui et regardait la foule qui transitait par l'artère principale – regardait des Termites de la même taille et de la même couleur de peau que lui en essayant de ne penser à rien, absolument rien. Il voulait faire le vide dans son esprit. Il aurait aimé dormir un peu. Or, juste au moment où il commençait à se détendre, un Vagabond apparut sans prévenir. C'était un petit Vagabond, pas tellement plus grand que Cotton, et il avait un air vaguement familier.

— Salut, dit le Vagabond.

La voix ne lui disait rien, en revanche.

— Cotton ?

Le Vagabond avait la peau d'un bleu-noir vif, absolument glabre, et un visage aux traits fins qui fit un signe de tête et énonça « Cotton » une fois de plus.

Il utilisait la langue officielle des Fondateurs.

— Comment vas-tu, l'ami ?

— Ami ? dit Cotton, déconcerté, puis au bord de la colère. On se connaît, ou quoi ?

— Tu ne te souviens pas de moi ?

Il contempla le visage sombre sans rien dire.

— Je suis très heureux de te revoir, l'ami.

Cotton avait assez mangé pour se maintenir au chaud, tout en essayant de conserver un semblant de discipline. Il regarda les yeux et remarqua leur intensité, leur acuité, et ne put se débarrasser de l'impression qu'il les avait déjà vus.

— Je vous appelle comment ? demanda-t-il.

Le Vagabond feignit d'ignorer sa question. Il ferma lesdits yeux, tripota un bouton en bois sur le col de sa chemise puis se retourna pour considérer la foule chaude des piétons qui glissaient devant eux, d'un coup d'œil rapide, sans oublier les individus plus froids massés au milieu de l'avenue, dodelinant de la tête et demandant, de sa voix inconnue :

— Tu trouves à t'occuper, Cotton ?

— Non, répondit celui-ci.

— Bien.

Un large sourire émergea.

— J'imagine que tu dois être en train d'essayer de retrouver ta personnalité d'avant. C'est ça ?

Cotton ne dit rien.

— Oui, mais voilà : tu ne dors pas bien à cause des cauchemars, hein ? dit le Vagabond. Les cauchemars te réveillent, et ensuite, tu frissonnes et, à mon avis, rien ne te semble totalement normal non plus quand tu es réveillé. Tu avais quitté ton enclave, et maintenant te voilà revenu – l'un des rares qui aient pu le faire – et parfois tu te demandes si c'est bien là l'endroit que tu as quitté, parce qu'il n'a pas le goût qu'il devrait avoir, pas vrai ? Pas vrai ?

— Arrêtez ! cracha Cotton.

L'inconnu sourit et demanda :

— Tu nous détestes ?

— Je déteste qui ?

— Les Vagabonds.

— Peut-être, dit Cotton.

Réponse sincère. Cotton ne savait que penser du goût qu'il avait dans la bouche. Un goût de haine, certes, mais aussi un bizarre sens du devoir, presque désespéré, parce qu'il avait fait tellement de choses et pendant si longtemps pour ces miraculeux étrangers accablés de démons...

— Tu ne me détestes pas, hein ?

Cotton ne dit rien.

Le visage bleu-noir riait, amèrement.

— Oh, mais je te connais et je sais exactement ce que tu penses.

— Non ! feula Cotton.

— Mais si, dit-il en secouant la tête. Tu trouves le monde tel qu'il est à vomir parce que tu es intelligent et que tu as sans nul doute vu beaucoup de choses. Tu étais innocent dans le temps, mais plus maintenant, et plus d'une fois je t'ai entendu dire bien haut ce que tu ferais exactement si tu en avais l'occasion.

Cotton retint son souffle.

— Qu'est-ce que tu ferais, Cotton, si tu en avais l'occasion ?

Personne d'autre ne pouvait comprendre cette conversation. Le fondateur était une langue archaïque, complexe, et pratiquement inusitée sur cette Terre.

— Tu m'as exposé ton plan, l'ami.

Cotton sentit comme un léger picotement froid.

— La première fois... si je me souviens bien...

L'index sur la tempe, il fit mine de se concentrer.

— ... Nous avons perdu trois camarades ce jour-là, alors que personne n'aurait dû mourir – toutes pertes dues à la négligence d'autrui – et ensuite tu buvais de l'alcool pour la première et dernière fois. Le poison était en train de jouer des tours à ton métabolisme et nous étions tous les deux assis dans un de ces petits bunkers que les autres enterrent à faible profondeur parce qu'ils comptent sur leur petite taille pour survivre, et toi, complètement saoul, assis en face de moi aussi près que maintenant, tu...

— Moliak ?

— Oui ?

— C'est vous ? demanda Cotton. *Vous êtes Moliak... ?*

— Qui d'autre ?

— Non !

Le Vagabond lui fit un clin d'œil d'un style particulier en penchant la tête sur le côté, et Cotton fut convaincu. C'était exactement le genre de clin d'œil que Moliak faisait, et à présent il reconnut les yeux.

— As-tu jamais pensé que tu me reverrais, l'ami ?

— Non, l'ami.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Moliak lui parut un peu froid au toucher, car ses sucres brûlaient de plus en plus vite, de minute en minute.

— Mais qu'est-ce que vous faites ici ? s'étonna Cotton. Ce déguisement, c'est pour...

— C'est une histoire compliquée, dit Moliak. Tout le monde me croit mort à présent, mort et disparu. J'ai extrait le corps que tu vois des banques génétiques et l'ai moi-même cultivé, pour moi et pour...

— Expliquez-vous !

— Pas ici.

Le sourire avait disparu.

— Plus tard, peut-être. Mais d'abord, j'ai besoin de savoir si tu pensais ce que tu disais cette fois-là, et les autres aussi. C'est vrai ?

Cotton esquissa un hochement de tête. Ivre ou pas, il pensait toujours ce qu'il disait.

— Oh, mais c'est formidable, dit son ami avec le plus profond sérieux.

— Maintenant, venez à l'intérieur, dit Cotton en le poussant, indiquant du geste l'étroit immeuble d'un étage où il habitait. Nous pourrions être tranquilles pour causer et peut-être faire un petit festin tant que nous y...

— D'abord, dit Moliak, es-tu d'accord pour m'aider en restant en permanence à ma disposition et en obéissant à tous les ordres que je te donnerai ?

— Évidemment !

— Bien. Je savais que tu le dirais comme ça.

Et l'insolite visage s'inclina. Une main gratta le crâne chauve.

— Parce que, s'exclama-t-il, nous allons faire ce truc très bientôt.

Cotton faillit en rire.

Il fallait que ça soit une plaisanterie remarquable. C'en était une, au fait ?

— Je pense ce que je te dis, répliqua Moliak. Tu ne me crois pas ?

— Et pourquoi je vous croirais ?

— L'indicible, voilà mon projet.

Il contempla les foules qui s'écoulaient en hochant la tête. La Termitière était chaude, comme toujours, et tout à fait calme ; la visibilité était inhabituellement bonne et le ciel d'un bleu vertigineux était piqueté d'innombrables exploitations et centrales d'énergie orbitales. Cotton leva lui aussi les yeux au ciel, frissonna, et Moliak dit :

— Je vais le faire, l'ami, et tu es le seul à le savoir.

3

À bien des égards, ce n'est pas pour moi le candidat idéal. Cotton, qui a passé beaucoup trop de temps en métabolisme maximal, a vieilli prématurément et je suis obligé de tenir compte de l'usure de ses nerfs (sans parler de celle des miens). Mais Cotton a certaines caractéristiques intangibles, notamment une dévotion confirmée à ma personne, et il a des talents. Avec son expérience et son audace alliées au désir de corriger le monde entier et de voir nos erreurs effacées, je n'ai d'autre choix que de prendre d'abord contact avec lui puis de

l'obliger à me prouver sa valeur.

Ainsi en ai-je décidé.

Journal intime de Moliak

Le grand Vagabond était parti, et deux enfants vinrent alors à passer. Ils étaient à bicyclette et riaient. En voyant Cotton près de l'arbre, ils freinèrent.

— M'sieu ! Hé, m'sieu !

Cotton se tourna vers eux, prenant soin de bouger lentement.

— Vous l'avez vu ? demanda l'un des gamins.

— On croyait l'avoir vu venir par ici, dit son compagnon.

— Qui ça ? demanda Cotton.

— Le mec, le Vagabond, l'informèrent-ils. Il est où ?

— Oh, lui ! fit Cotton.

Il tira de sa poche le dernier sachet de réglisse, l'ouvrit et dit :

— Vous en voulez ?

Mangera, mangera pas ? Les gamins voulaient goûter la rouge friandise. Leurs bouches s'ouvrirent, leurs dos se redressèrent, puis ils avancèrent en poussant leur bicyclette et prirent un bâton chacun, le manipulant du bout des doigts. Ils attaquèrent d'abord la réglisse à petites bouchées prudentes. Puis ils l'engloutirent et sourirent de toutes leurs dents.

— Le Vagabond a tourné au coin de la rue, là-bas, dit Cotton quand ils eurent fini de manger. Encore ?

Bien sûr. Et cette fois-ci sans hésiter.

— C'est marrant, dit Cotton. J'aurais pas cru qu'une grosse légume de chez eux se baladerait par ici. Vous pigez ?

— Oh, mais il habite ici, dit l'un des gamins.

— Ouais ! dit l'autre.

En d'autres termes, il ne faisait pas partie de l'entourage. Cotton le comprit instantanément.

— Dans une vieille baraque, dit le premier gamin.

— Pas loin d'ici, dit son copain. On pourrait vous montrer où c'est.

Cotton secoua la tête. Non, merci.

— Tenez, dit-il.

Il leur donna le reste du sachet, puis recula d'un pas.

— Il va pas rester ici très longtemps, dit le premier gamin.

Il arrondit les lèvres en une moue prétentieuse.

— Ah bon ? Pourquoi pas ? demanda Cotton.

— Parce qu'il va s'en aller. Tous les Vagabonds s'en vont.

— Vraiment ? dit Cotton.

— Si, si, m'sieur, dirent les gamins en secouant la tête. Vous êtes pas au courant ?

- Et ils vont où ?
- Là où vont les Vagabonds.
- Et c'est où ?

Ils le regardèrent comme s'il était idiot, puis lui dirent :

- Vous savez bien. Là où habitent les Créateurs.
- Ah bon ?
- Ben oui !
- Et c'est où ?

L'un des gamins poussa un gémissement et dit :

- Ça, personne le sait.

Cotton éclata de rire et secoua la tête, s'appuya à nouveau contre l'arbre-parasol et sentit la rassurante morsure de l'écorce.

- Vous en voulez, m'sieur ?

Ils lui proposaient sa réglisse.

- Prenez-en.

- Merci, dit-il en tirant un bâton du sachet.

Il le tint dans sa main trop chaude. La réglisse commença à se liquéfier en surface, devint gluante et se mit à couler.

Quencé

1

Le portique a été construit sur le site du Pacifique central, non loin du lieu où les Vagabonds sont arrivés sur notre Terre. Tous les matériaux utilisés ont été prélevés sur le fond de l'océan et dans l'eau de mer ambiante, et la construction n'a guère exigé plus de cinq semaines. Un aéroporteur ordinaire des Vagabonds a ensuite acheminé le portique sur le site préparé pour lui, et il a été mis en service en début de matinée.

La colline elle-même se trouve au nord-ouest de Lincoln. Elle avait été désignée comme « repère géographique stable » par la Vagabonde responsable du projet, Mlle Kruk'kee'kee, qui nous a expliqué que le soubassement est en grès du Dakota et que des collines semblables existent sur toutes les autres Terres. La mise en place du portique a été un processus laborieux. Il a fallu l'aligner avec les éléments cachés de la Clarté et avec tous les autres portiques implantés sur des sommets similaires – des centaines de milliers en tout.

« Ce n'est pas une installation importante, a avoué Mlle Kruk'kee'kee, mais elle joue un rôle vital en reliant votre Terre à toutes les autres. À cet égard, elle est comparable aux installations les plus vastes et les plus fréquentées. »

Mlle Kruk'kee'kee a déclaré que les visiteurs étaient bienvenus et qu'ils le resteraient, mais qu'évidemment personne ne serait autorisé à pénétrer à l'intérieur du portique.

« C'est pour votre sécurité, nous a-t-elle dit, aussi bien que pour la nôtre. »

Dépêche d'agence

Je vais vous dire quelque chose, dit l'homme assis en face de Quencé. Je ne me suis jamais senti comme ça, ou alors, tout petit, quand mes vieux m'ont emmené voir le Père Noël pour la première fois.

Il y eut un silence.

Quencé perçut ce silence plus qu'il ne l'entendit. C'était lui le grand Vagabond maigre aperçu par Kyle le matin même : un

représentant zélé de l'entourage. À présent, il leva la tête et observa tous les assistants. Que se passait-il ? Certains avaient l'air choqués ; d'autres avaient peur que lui et Wysh se mettent en colère. Il déchiffra les visages et les attitudes. Ce n'était peut-être là qu'un problème mineur. Or, les problèmes mineurs étaient au centre des préoccupations de Quencé ce soir. Ces gens étaient ici pour préparer le terrain avant la visite du lendemain et il ne voulait pas de malentendus, quels qu'ils soient.

Noël ?

Les dossiers culturels de sa mémoire dure produisirent un personnage nommé Père Noël. C'était un vieux monsieur inoffensif, petit et gros, avec une barbe blanche comme neige et une hypertension manifeste. Tiré par des ongulés magiques, son traîneau descendait de l'Arctique chaque hiver, la veille de la principale fête chrétienne, et il apportait des cadeaux aux petites filles et aux petits garçons.

Alors où sommes-nous là-dedans ? songea Quencé. À quoi pensent ces gens ?

L'allusion à un mythe enfantin à propos de Jy pouvait sembler dévalorisante. Ou s'agissait-il plutôt d'une figure magique distribuant des jouets aux mignons chérubins ? Y avait-il là comme une tonalité satirique ? Quencé regarda son vis-à-vis droit dans les yeux et se posa mentalement la question. Cet individu, M. Phillips, était un homme d'affaires arrivé, l'un des plus en vue de la ville, bien considéré et plutôt terne. Quencé étudia les calmes yeux bleu pâle de l'homme et son agréable sourire unidimensionnel. M. Phillips, quinquagénaire grisonnant qui commençait à perdre ses cheveux, semblait tout à fait incapable de médisance. Quencé le comprit instantanément. Il se représenta l'homme, à l'âge de trois ou quatre ans, encadré par d'affables parents, en train d'attendre de voir le Père Noël dans quelque grand magasin de la ville. Les dossiers culturels lui fournirent une scène typique. Le jeune M. Phillips avait le visage rond et souriant, un soupçon de morve sous le nez, et l'excitation le faisait frissonner de tout son corps. En deux secondes, Quencé avait compris ce que l'homme voulait dire. Puis il hocha la tête et demanda :

— Vous voulez dire que vous trembliez d'émotion, n'est-ce pas ? Est-ce bien ce que vous voulez dire ?

— Exactement !

Des visages se tournèrent vers M. Phillips, puis se retournèrent vers Quencé.

— Je n'ai pas tellement dormi la nuit dernière, avoua l'homme. Je n'arrête pas de compter les heures en attendant de rencontrer Jy.

Les tensions s'évaporèrent. Il y eut quelques hochements de tête approbateurs – il n'était pas le seul à souffrir – et de petits rires

nerveux. Quencé balaya la longue table du regard, trouva Wysh et vit qu'elle ne s'était rendu compte de rien. Elle épluchait la liste des invités afin de s'assurer qu'un échantillon représentatif de la population soit reçu dans le vaisseau personnel de Jy. On voulait un mélange associant les gens importants, les gens ordinaires et aussi les pauvres. Quencé regarda le visage sombre de Wysh, ses cheveux d'un gris argent éclatant, son regard attentif, dépourvu d'imagination, et elle s'aperçut peut-être qu'il la fixait. Elle cilla et leva les yeux sur lui en disant :

— Tout est apparemment en ordre. D'accord ?

Ils avaient réquisitionné un restaurant situé à l'intérieur du meilleur hôtel de la ville. Tout le monde avait pris place de part et d'autre d'un alignement approximatif de petites tables. Ils étaient là depuis le dîner – steaks gigantesques et pommes de terre au four brûlantes fournis par la chambre de commerce –, mais à présent il ne restait plus qu'une seule serveuse pour apporter un verre de temps en temps et passer toutes les cinq minutes au cas où quelqu'un aurait eu besoin de quoi que ce soit.

Wysh n'était pas spécialiste des nuances.

Elle était concrète et suprêmement compétente – impitoyablement compétente, à l'occasion – et ils formaient à eux deux une équipe équilibrée. Quencé avait un faible pour les nuances, entre autres. Les listes, les chiffres et autres banalités l'ennuyaient. C'était la zone d'incertitude derrière les faits bruts qui captait son attention. Jy levait les yeux vers lui en souriant et disait fièrement : « Tu es mon spécialiste de la petite nuance, Quencé, et c'est pour cela que j'ai besoin de toi. » Nul doute qu'il aimait entendre ces paroles, surtout quand il savait qu'elles disaient vrai.

Quencé était célèbre pour être l'un des favoris de Jy.

Tous les membres de l'entourage, Wysh comprise, le reconnaissaient à contrecœur. Mais ils n'y pouvaient rien.

Non, Quencé n'était pas le meilleur Vagabond de l'entourage. Il n'avait pas le feu sacré habituel pour la mission et ne se perdait jamais dans les infinis mystères de la Clarté. *Pourquoi pas ?* se demandait-il souvent. La gestion des personnes et des situations humaines était son principal talent. Il avait un indéniable sixième sens pour débrouiller les affaires complexes et les circonstances fuyantes. Une anomalie biologique quelconque, subtile et à peine expliquée, lui permettait de contenir et d'interpréter des quantités supplémentaires de mémoire dure, et lorsque ces traits vinrent s'ajouter à ses capacités innées, Quencé se retrouva parfaitement apte à certaines tâches essentielles.

Ici, dans ce restaurant aux lumières tamisées, il était dans son milieu naturel et s'affairait à conditionner l'état d'esprit de chacun.

— Oh ! monsieur Phillips ? dit Wysh d'une voix obligeamment

contenue. Monsieur ? Vous avez inscrit ici... attendez... un neveu, c'est ça ? C'est votre invité ?

— Oui, dit l'homme. Où est le problème ?

Quencé jeta un coup d'œil à son propre listing et dit :

— Nous avons simplement besoin d'avoir quelques renseignements sur lui, pour nos archives.

Puis il sourit, sans trace de rancœur. Il fit admirer son sourire, puis demanda :

— C'est votre neveu à vous ?

— Oui, c'est le fils aîné de ma sœur aînée.

— Il s'appelle comment ?

M. Phillips le lui dit, puis expliqua :

— Il est arrivé ici l'autre jour, voyez-vous, alors je me suis dit comme ça que...

— N'en dites pas plus, dit Quencé, rassurant. Ça ira.

M. Phillips était un célibataire sans proches parents, et il avait droit à son invité.

— Votre neveu est le bienvenu, dit Quencé. J'espère qu'il passera une bonne soirée.

— J'en suis sûr, répondit l'homme avec un sourire de reconnaissance.

Il y eut un long silence courtois. Même Wysh semblait calmée. Quencé retrouva la fiche de M. Phillips dans sa mémoire dure et la parcourut rapidement pour détecter d'éventuelles irrégularités. La vie privée et les affaires de l'intéressé étaient sans reproche. Rien qui trahisse la folie, aucune trace de colère refoulée. Le fait d'amener un neveu à la dernière minute était une question mineure et Quencé décida de fermer les yeux.

Chaque Terre recelait ses propres dangers potentiels.

Or, Quencé ne disposait pas de pouvoirs infinis. Il y avait des systèmes de sécurité qui protégeraient Jy. Il y avait des systèmes de surveillance cachés, des triples boucliers invisibles, étanches, à déclenchement automatique, et des dispositifs de brouillage pour détruire la plupart des armes. Si l'on s'inquiétait d'éventuels assassins, c'est parce qu'ils étaient gênants, et qu'ils étaient dangereux pour le commun des mortels, et c'était là vérité pragmatique. Toutes les armes de cette Terre et toutes ses furies seraient incapables de causer le moindre mal à Jy. Quencé essayait simplement d'empêcher tout événement déplaisant provoqué par un quelconque fanatique.

La réunion abordait maintenant l'emploi du temps du lendemain pour une ultime vérification. Les meetings auraient lieu toutes les deux heures ; le vaste stade se viderait, puis se remplirait à nouveau ; la municipalité elle-même maintiendrait l'ordre dans ces marées humaines. Puis l'entourage de Jy s'envolerait pour gagner le sommet

de la colline et s'arrêter devant le portique tout neuf – symbole adéquat entouré d'aires de stationnement et de suffisamment d'espace libre.

Ces gens étaient fiers de leur portique. Il le voyait au premier coup d'œil.

Le portique était encore inutilisé. Un unique Vagabond, un novice, y montait la garde – fonction toute protocolaire puisque chaque portique était protégé tous azimuts par son propre système auto-défensif. Ce petit portique n'était qu'un itinéraire de dégagement, et prévu pour du fret, en plus. Les Vagabonds eux-mêmes transiteraient par des chaînes de portiques plus confortables et plus spacieux, même dans les pires circonstances.

— Imaginez un peu, dit une femme. Nous sommes reliés à la plus importante des... des quoi ? Des autoroutes ? À l'autoroute la plus importante qui ait jamais été construite ?

Les gens hochaient la tête et affichaient de grands sourires. Quencé consigna une idée dans sa mémoire. Une ou deux générations plus tard, à quelque date commodément symbolique, les Vagabonds consentiraient à faire étape ici. J'y serait alors un souvenir dans la mémoire des vieux et le portique serait devenu un élément particulier du paysage. Deux ou trois Vagabonds de rang modeste pourraient descendre pour une soirée de festivités, sous prétexte de voir comment la vie évoluait ici. Pourquoi pas ? se demanda Quencé. *Bonne idée.*

Wysh en avait terminé avec le minutage des cérémonies. Elle se leva et clôtura la séance avec un sourire affecté.

D'autres participants se levèrent aussi, s'étirèrent en riant et en pouffant d'épuisement.

— C'était un plaisir de travailler avec vous, dit M. Phillips.

Il tendit la main à Quencé par-dessus la table. Quencé la prit et la serra.

— Peut-être que nous nous reverrons demain soir ? suggéra l'homme. Après les meetings ?

— C'est très possible, répondit Quencé. Et je l'espère moi aussi.

Le visage de l'homme était comme transparent. Quencé ne le remarquait que maintenant. La chair semblait être faite de verre teinté en rose, et sollicitait le regard. Derrière, il n'y avait ni rancœur, ni désespoir ni quoi que ce soit qui évoque, même de loin, une personnalité sinistre.

D'autres participants étaient impatients de serrer la main de Quencé.

Il leur accorda un moment à chacun, répétant leur nom sans jamais laisser vaciller son sourire un seul instant. Quelqu'un lui demanda combien de temps lui et Wysh allaient rester. Jusqu'au surlendemain, répondit-il. Il devait y avoir une imposante série de

meetings à Chicago, et ils seraient obligés de travailler sans relâche. Puis ils iraient à Detroit, à Washington, D.C., et à New York. Il y avait en plus deux douzaines de meetings de moindre envergure dans de petites villes dispersées, et peut-être qu'ensuite Jy dirait à Quencé, en souriant : « Tu as fait un travail magistral, et je t'en remercie. Je savais que tu ne me laisserais pas tomber. » Quencé imagina ce moment, et c'était presque comme s'il pouvait sentir la douce chaleur qui commencerait à le traverser lorsque Jy poserait légèrement sa main sèche sur la sienne. Sa vision était tellement réaliste qu'il reprit son souffle et ne put retenir un petit frisson.

— Tu t'en vas ? demanda Wysh. Tu vas dans ta chambre ?

— Non, dit-il. J'ai deux ou trois trucs à faire avant.

Tous les autres étaient partis. Il la congédia d'un signe de la main.

— Va dormir et je te verrai à la première heure.

Ils avaient le lendemain un petit déjeuner protocolaire avec quelques-uns des représentants des Églises locales, et Quencé devait y prendre la parole.

— D'accord ?

Elle le regarda un instant, noire et immobile. Puis elle acquiesça d'un signe de tête et le quitta sans rien dire et sans qu'il ait besoin de rajouter quoi que ce soit.

Quencé s'assit à la table vide et se mit à réfléchir.

C'était presque le lendemain – zéro heure locale.

Dans une trentaine d'heures, il effacerait de ses mémoires dures le souvenir de ce lieu et de ces gens. Leurs visages, leurs noms, leurs professions et leurs biographies s'évaporerait dans une absolue blancheur. Peut-être que certains s'attarderaient dans ses neurones mous, mais il avait des doutes là-dessus. Lorsque Quencé serait sur la Terre suivante, aux prises avec ses particularités et ses nuances, tout ce monde serait déjà complètement oublié. Triste, mais vrai. Quitter les gens et les lieux lui donnait ce genre de regret.

C'était le destin de Quencé, l'éternel partant.

2

L'incident commença après mon meeting, lorsque les villageois se présentèrent à moi et m'annoncèrent que notre repas serait accompagné d'un spectacle, si je le désirais. Je dis : « Oui, ça serait charmant », et ce fut donc peut-être en partie ma faute. Je venais d'apprendre le dialecte local, et il se peut qu'on m'ait dit plus que je n'en avais pu comprendre. Toujours est-il qu'on m'apporta un énorme

bol d'un ragoût gras et trop salé et, tandis que tout le monde mangeait, la place du village fut préparée pour le spectacle : deux pieux massifs furent enfoncés dans le sol, munis de chaînes au bout desquelles furent alors attachés par leur collier deux énormes ours.

Il s'agissait d'humains très résistants, et je dois sans cesse me remettre ce détail capital en mémoire. Leur rude existence leur a conféré des gènes appropriés : ils sont insensibles à la douleur – celle qu'ils ressentent et celle d'autrui. Ils endurent des maladies atroces sans le moindre gémissement, survivent à d'horribles accidents et à des périodes de famine sans merci, et leur résistance est peut-être de nature à retarder leur développement. Ils ne s'arrêtent presque jamais pour se demander si une tâche donnée pourrait être accomplie plus facilement ou moins brutalement. Tout porte à croire qu'ils sont intelligents et que nos espoirs sont fondés... mais l'opiniâtreté est chez eux une qualité insigne dont l'intensité risque de les desservir.

Attablée devant mon bol de soupe, je regardai mes hôtes forcer les ours enchaînés à s'affronter, spectacle brutal et révélateur. Les dresseurs étaient manifestement insatisfaits de l'ampleur du carnage, et je vis les fouets claquer, j'entendis des jurons vulgaires fuser de toutes parts et finalement c'en fut trop pour moi. J'avais dans mon allocution revendiqué une certaine justification morale. Les Vagabonds étaient investis d'une mission de paix, et cette paix impliquait certains niveaux de décence. Mais, au lieu de manifester mon trouble en public, je me contentai de donner un discret signal et vis les ours mutilés et leurs maîtres tomber dans un très profond sommeil sans le moindre avertissement, prodige accompli par un de mes gardes du corps avec une neurosonde. Abasourdis, les villageois furent réduits au silence, osant à peine respirer tandis que mon entourage et moi-même finissions de manger notre ragoût. Puis nous nous levâmes, remerciâmes nos hôtes pour le repas et leur hospitalité, et partîmes en passant entre les créatures mutilées – bêtes et gens.

Les chroniques de Jy (La Terre de Quencé)

Les Vagabonds vinrent sur la Terre de Quencé quand il était tout jeune et avait à peine seize ans. Ils trouvèrent là un paysage peuplé de simples fermiers et pêcheurs menant une existence austère, routinière et souvent difficile. Il y avait peu de véritables nations et peu de routes dignes de ce nom, et soudain il y eut partout des étrangers, qui traversaient les forêts à pied ou passaient dans le ciel sur des vaisseaux magiques, signaient des traités avec chaque groupe de villages et chaque lambeau d'humanité endurcie.

Des Vagabonds subalternes passèrent dans le hameau de Quencé et il tint à leur parler. Ils apprirent le dialecte du jour au lendemain, et firent tous de leur mieux pour expliquer les portiques, la Clarté et la

grandeur de leur mission. Quencé les trouvait étonnants, pleins d'insolites et vivaces pouvoirs, et ils s'adressaient à lui ! Lui ! Rien n'était apparemment plus étonnant que l'attention qu'ils lui portaient.

Les Vagabonds promirent d'apporter des changements graduels et modérés à cette Terre : de nouvelles manières de cultiver la terre, de nouvelles manières de voyager, de nouvelles et exquises manières de penser. Tout cela s'accomplirait par l'entremise d'un petit conseil de Vagabonds qui resterait sur place pour contrôler le passage d'un stade à l'autre. Non, avouèrent les visiteurs, Quencé ne verrait pas beaucoup de nouveautés de son vivant. Il était dangereux de laisser des humains – n'importe quels humains – progresser trop rapidement. Des horreurs inimaginables pouvaient en résulter, prétendaient-ils. En plus, ils ne voulaient pas déranger ce que cette Terre avait d'unique et d'irremplaçable, quoi que ce puisse être.

Quencé considéra le rude paysage, et tout particulièrement sa propre parcelle de roc et de sol épuisé. Son père et ses grands-pères étaient morts de vieillesse avant d'atteindre la quarantaine, soit un peu plus que deux fois son âge. Il s'apercevait à présent que ce n'était pas inévitable. L'avenir était riche de promesses. Un jour, tout s'améliorerait, la vie deviendrait facile et il en avait mal au cœur. Ce fut l'unique fois où il se sentit presque en colère contre les Vagabonds.

Rien ne lui plaisait plus que les histoires qu'ils racontaient à propos de Jy.

Jy était en train de visiter cette Terre ; elle visitait toutes les Terres. Son entourage – bizarre collection des plus anciens et des plus valeureux humains – l'accompagnait partout où la population était relativement abondante et l'aidait à organiser des meetings pour satisfaire la curiosité des foules.

C'était un être exceptionnel et omniscient. Tous les Vagabonds disaient que c'était une sainte.

Quencé était plus que simplement curieux. Comment pouvait-on se lancer dans une entreprise aussi incroyable ? se demandait-il. Et comment pouvait-elle faire en sorte que tous ces gens bizarres restent unis tout le temps ?

Il voulait rencontrer Jy pour en avoir le cœur net. Il voulait voir son corps étrangement velu comme celui d'un singe et son insolite faciès simiesque au cerveau proéminent. Parfois, Quencé avait du mal à penser à autre chose, tout en travaillant sa terre ingrate avec ses outils usés, les mains couvertes d'ampoules. Si seulement il pouvait parler à Jy, et toucher son corps étrange et vénérable ! Elle était le plus grand esprit parmi ces esprits et il n'arrêtait pas d'imaginer comment sa magie pourrait le transformer. Son existence en serait certainement bouleversée de fond en comble.

Jy ne vint jamais jusqu'à son village, beaucoup trop insignifiant.

Mais il y avait un village riche sur la côte et Jy devait s'y rendre bientôt, au dire d'un des Vagabonds. Quencé fit donc en un éclair des provisions pour la route, dit au revoir à sa famille et descendit des montagnes. Il n'était jamais allé aussi loin de chez lui. Ce fut une expédition éprouvante : le sac à dos lui sciait les épaules, le sentier serpentait au milieu de montagnes pleines d'ours, de chutes de rochers et de bandits fantomatiques. Il arriva toutefois sans incident, épuisé mais plein d'allégresse. Le village en bord de mer était une agglomération gigantesque où près d'un millier de familles vivaient derrière une interminable palissade en rondins. Et Quencé sillonna les rues boueuses en demandant :

— Où est-elle ? Mais où est-elle ? Est-ce qu'elle arrive bientôt ?

Personne ne connaissait son dialecte, ou alors personne ne voulait parler au dernier des bouseux descendu de sa montagne.

— Où est Jy ? insista-t-il. Je veux voir Jy !

— Vraiment ? lui répondit-on finalement. C'est bien ça ?

Et de lui rire au nez en disant :

— Ça fait plus d'une semaine qu'elle s'est envolée, paysan. T'étais où ? En train de chier au milieu de tes champs, hein ?

Partie ? Vraiment ? Quencé sentit la vie l'abandonner en un instant.

— Retourne à la ferme, paysan, lui dit-on. Tes chèvres ne pensent qu'à toi.

Feignant d'ignorer les insultes et les gestes grossiers, il partit en chancelant sans dire mot. Il lui fallut des jours entiers pour retrouver un semblant de calme. Rentrer chez lui bredouille ? C'était impensable. Il voulait plus que jamais voir Jy et lui parler. Mais comment pourrait-il la rattraper, à moins qu'il ne lui pousse des ailes ? Oui, comment ?

Quencé poursuivit sa route en longeant la côte rocheuse, puis retourna vers l'intérieur des terres. Il escalada une petite montagne jusqu'au site où avait été érigé l'un de ces fameux portiques ensorcelés. Il contempla cet édifice bizarre, plus vaste que la maison la plus vaste, et plus transparent que le verre le plus précieux. L'entrée en était hermétiquement fermée, et il savait qu'elle était protégée par des sortilèges. Il y avait aussi un Vagabond. Une Vagabonde, en fait, de haute stature, encore plus grande que Quencé. Elle le vit en arrêt devant la paroi, le visage collé au cristal, et gravit la pente rocheuse pour le contempler de ses yeux bizarrement incolores.

— En quoi puis-je vous être utile, monsieur ? demanda-t-elle dans un dialecte commun. Vous voulez un renseignement ?

Elle sourit comme tous les autres, avec confiance et une certaine froideur inflexible.

— Non, vous ne pouvez pas aller à l'intérieur. Je suis désolée.

Mais si vous pouviez me dire ce que vous voulez...

— M'engager, annonça-t-il.

— Vous engager ?

— Je veux devenir un Vagabond.

Elle sourit plus franchement. Il lui manquait une dent sur deux – brutalité cosmétique datant de sa vie antérieure.

— C'est une voie difficile, monsieur, l'informa-t-elle.

Il y avait dans sa voix une certaine inflexion. De l'amusement ? Ou du mépris ? Quencé se hérissa, retint son souffle et attendit.

— Vous devrez subir des tests et faire des stages, je le crains. Cela prendra de nombreuses années, voire toute la durée de votre vie naturelle, et c'est alors seulement que nous saurons si vous avez les qualités requises pour mener une existence de Vagabond.

— Qu'importe ! dit-il sèchement. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Le sourire réapparut.

— Je dois vous avertir que, même à ce stade-là, vous n'en serez qu'au commencement. Il y aura des tâches simples sur les Terres qui se trouveront avoir besoin de vous. Vous aurez des emplois peu reluisants dans l'entretien et le transport, à moins que vous ne gardiez les portiques.

Elle désigna d'un geste la simple cabane en pierre perchée à mi-pente. C'était son logement, exigü et pratiquement dissimulé aux regards.

— Les jeunes Vagabonds, l'informa-t-elle, font tout ce qu'on décide pour eux. Ils ne peuvent avoir aucune initiative personnelle.

— Je veux m'engager quand même, insista Quencé. Je veux être un Vagabond.

Il fallait qu'il rencontre Jy, qu'il voie la Clarté et qu'il trouve peut-être une planète meilleure que cette Terre-ci. Il cherchait un lieu où les gens ne s'usaient pas et ne mouraient pas à la fleur de l'âge.

— J'ai voulu m'engager, mentit-il, dès la première fois que j'ai entendu parler de vous et de votre mission.

— Monsieur, lui dit-elle, je suis moi-même une humble novice.

Après cet aveu, elle fronça les sourcils.

— Je ferais un bon Vagabond, promit-il. Attendez un peu et vous verrez !

Elle haussa les épaules comme si cela ne la regardait pas et qu'elle s'en moquait complètement.

— Savez-vous depuis combien de temps je suis novice ? Devinez.

Elle marqua une pause avant de répondre.

— Plus de quarante-trois mille ans, monsieur.

Quencé hochla la tête et sentit ses jambes se dérober légèrement sous lui.

— Sincèrement, vous voulez vraiment faire cadeau de votre vie ? La perdre en espérant mener une existence de ce genre ?

Elle regarda la montagne, les arbres rabougris, les plaques de neige sale et les rochers omniprésents.

— Êtes-vous vraiment prêt à monter la garde dans un lieu aussi sauvage, dans une attente perpétuelle, avec les autochtones et vous-même comme seuls interlocuteurs ? maugréa-t-elle. Les Vagabonds de haut vol passeront en masse sans s'arrêter tandis que vous resterez au même endroit. Vous n'aurez qu'un infime espoir d'être un jour appelé à partager leur royaume.

La réponse de Quencé était toute prête.

Son amertume lui dictait ce qu'il allait dire.

— Je veux m'engager, confirma-t-il.

Il songea à son pays natal et n'éprouva qu'une sensation de vide sans chaleur. Puis, avec une témérité que seul le hasard rendrait prophétique, il dit à la novice :

— Ça ne me prendra pas autant de temps qu'à vous.

— Vraiment ?

— Et cessez de sourire, dit-il d'un ton menaçant. Continuez à me regarder comme ça et vous allez perdre encore des dents. Je ne plaisante pas !

3

Chaque Terre a exactement mille portiques implantés à intervalles réguliers sur toute sa surface, et nous ne savons pas comment ils fonctionnent. Vous allez trouver cela bizarre, n'est-ce pas ? Mais c'est une impression fausse, à mon avis. Considérez votre propre société et votre propre technologie de haut niveau. Pensez aux réacteurs à fission qui produisent de la chaleur et de l'eau chaude à partir de la désintégration des atomes lourds : vous ne savez pas pourquoi un atome donné se désintègre ni quand cela se produira, et vos meilleurs experts ne disposent que d'un modèle hypothétique du noyau et savent qu'eux aussi sont fondamentalement ignorants.

Nous ne savons pas comment fonctionnent nos portiques et nous ne le saurons peut-être jamais, bien que nous poursuivions nos recherches et élaborions sans cesse de nouvelles hypothèses. En attendant, nous nous efforçons de rester pragmatiques au meilleur sens du terme. Nous savons que certains mécanismes complexes, utilisés d'une manière déterminée, font que la matière à l'intérieur du portique quitte cette Terre, arrive sur la Clarté, et qu'avec

suffisamment d'énergie nous pouvons y déplacer des personnes et du matériel sur une distance considérable. Est-ce vraiment ainsi que les Créateurs ont utilisé leur ouvrage ? Nous ne le savons pas. Y a-t-il des méthodes plus simples ? Peut-être, mais nous n'avons jamais découvert comment y accéder. Et peut-être – et c'est là une hypothèse puissante – peut-être qu'entre les Terres que nous connaissons existent encore d'autres Terres, des millions d'autres Terres, et que l'immensité de la Clarté sera un jour multipliée mille milliards de fois.

Est-ce possible ?

Qui peut le dire ?

J'avoue que je suis perplexe et que devant vous je me sens stupide et complètement désemparée.

Les discours de Jy

Quencé arrêta de travailler sur son discours du matin, se cala contre le dossier inconfortable de sa chaise et se débarrassa de ses sandales. Il respirait profondément, apparemment épuisé. Les lumières du restaurant étaient presque toutes éteintes, le silence était absolu et il se dit qu'il devait être seul, oublié par le personnel et enfermé dans l'établissement. Puis il perçut un mouvement et vit la serveuse assise en face de lui, perchée sur un tabouret, et qui fumait. Elle était blonde et n'avait apparemment guère plus de vingt ans. Elle portait une courte robe noire coupée pour ressembler à une tenue de femme de chambre. Elle inclinait la tête sur le côté chaque fois qu'elle tirait sur sa cigarette, puis rejetait la fumée très haut vers le plafond obscur, avec une certaine recherche. Elle semblait ne pas avoir remarqué la présence de Quencé, mais quelqu'un lui avait apporté une nouvelle bouteille d'eau minérale française. Il en but une gorgée, commença à se détendre et mit son cerveau au repos en utilisant une chaîne de commandes internes pour déconnecter la majeure partie de sa mémoire dure.

La fille écrasa sa cigarette, se leva et s'approcha de lui.

Elle avait l'air jolie, et puis le charme disparut. Elle avait des traits durs, exagérés, que soulignait l'indigence de l'éclairage.

— Je peux vous apporter quelque chose ?

Quencé vit son sourire, son assurance féroce.

— Quelque chose de plus fort, peut-être ? suggéra-t-elle.

— Non, mademoiselle, concéda-t-il. C'est parfait comme ça.

Elle le regarda droit dans les yeux. Son nez était trop long et sa bouche trop grande à son goût, mais elle avait une robe moulante, des formes affirmées et une certaine insouciance dans son attitude.

— Ça vous ennuerait de vous asseoir à côté de moi ? demanda-t-il. Une minute, par exemple ?

— Pourquoi pas ?

Elle haussa les épaules, sourit de toutes ses dents et prit la chaise à côté de lui.

Quencé était de mauvaise humeur, les nerfs à vif après avoir travaillé toute la journée, alors il sourit jusqu'à ce que le sourire de la fille s'illumine et qu'une certaine complicité espiègle se lise sur son visage. Puis il se présenta. Elle lui dit son nom, Sally quelque chose, et ils se serrèrent la main avec une emphase ironique. Quand Sally retira sa main, elle lui effleura la paume et les doigts, lentement, en disant :

— Vous savez quoi ? Y a des gens qui sont persuadés que toucher l'un de vous, juste une fois, ça suffit pour les transformer. Que vous êtes si vieux et si intelligents – vous me suivez ? – que votre sagesse se diffuse en nous. Et nous reconstruit.

Elle fit un grand sourire et alluma une nouvelle cigarette.

— Vous avez déjà entendu ça ?

— Une fois, peut-être.

Elle souffla la fumée, toujours avec recherche, vers le plafonnier, et secoua la tête.

— Alors, qu'est-ce que vous pensez de notre petite Terre ?

— Pardon ?

— Est-ce qu'elle est différente ? Ordinaire ? Elle est quoi ?

— Chaque Terre est différente, répondit-il. Et la vôtre a exactement les mêmes dimensions que toutes les autres.

Elle lui jeta un regard oblique et soupçonneux.

— Vous êtes un diplomate, ou un truc dans ce genre ?

— Mais c'est vrai, dit-il en riant et en haussant les épaules, les mains tournées vers le ciel. Des Terres, j'en ai vu quelques-unes, croyez-moi, et toutes sont différentes. La génétique est différente, les langues sont différentes. Et tous les détails sont uniques.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Même celles qui font les mêmes choses – aller dans l'espace, par exemple – ne les font jamais deux fois de la même façon. Ce qui vous arrive à vous et à votre Terre ne se répétera jamais.

— Sans doute, concéda-t-elle.

Il avait cent exemples en tête, mais il n'en dit rien.

— D'ac, dit-elle. Mais est-ce qu'on pose des problèmes ?

— Des problèmes ?

— Est-ce qu'on est faciles à manipuler, quoi ? dit-elle en haussant les épaules entre deux bouffées. Est-ce que vous prenez des précautions particulières ? Est-ce qu'on est dangereux ?

Il comprit. Elle voulait que sa Terre à elle pose des problèmes aux Vagabonds. Elle avait, semblait-il, une tendresse romantique pour les hors-la-loi. Quencé approuva d'un geste en disant :

— Bien sûr, il y a vos excités du nucléaire. Et votre histoire est chargée de violence à tous les niveaux. Alors, c'est vrai, nous essayons

d'être prudents. Nous ne voulons pas vous faire de mal, et nous ne sommes sûrement pas venus ici pour déclencher une quelconque apocalypse.

Apparemment satisfaite de sa démonstration, Sally hocha la tête, tira sur sa cigarette, puis dit :

— J'ai entendu dire que vous avez eu des problèmes avec certaines Terres. Au fin fond de la Clarté. C'est vrai ?

— Nous avons commis des erreurs. Vous ne vous en êtes peut-être pas rendu compte, mais nous sommes humains.

Il haussa les épaules. Autant qu'il s'en souvienne, les pires erreurs avaient été commises avant qu'il ne fasse partie de la mission. Elles dataient de plusieurs dizaines de milliers d'années.

— Nous ne pouvons pas donner de détails, dit-il, mais nous ne cachons pas la vérité pour autant.

Elle hocha la tête.

— Nous avons transformé trop vite certaines Terres à moitié évoluées, avoua-t-il. Elles étaient pauvres et inhospitalières, mais elles recelaient un certain potentiel. Nous espérions pouvoir faire l'économie de certaines périodes sombres...

— Mais vous n'avez pas pu.

— Le souvenir nous ronge encore, même aujourd'hui.

— C'est bien, répliqua-t-elle.

Quencé songea à sa propre Terre. Elle avait fait mauvaise impression, à l'époque, et les Vagabonds avaient pris un maximum de précautions. Or, à présent qu'il savait ce qui risquait – éventuellement – de mal tourner, il reconnaissait le bien-fondé de cette évolution lente et graduelle. En gros, ses parents éloignés étaient plus à l'aise aujourd'hui. La science était établie, l'industrie débutait, et les populations étaient assez réduites pour que la Terre elle-même ne souffre pas de ce processus.

— Il y a tout de même un mot que je n'aime pas, signala Quencé.

— Quel mot ?

— « Manipuler ».

— Manipuler quoi ?

— Dans votre esprit, c'est ainsi que nous agissons avec vous, dit-il en secouant la tête. En vérité, nous pratiquons très peu la « manipulation ». Pour nous, les gens ne sont pas de la pâte à modeler.

Elle le regarda, apparemment amusée.

— Ah oui ? C'est ce que vous croyez ?

Elle montra ses dents impeccables et dit :

— Vous êtes malins, vous autres. Vous faites ça en douceur. Faites pas la gueule, c'est pas un reproche. Ce que vous faites ici, je suis tout à fait pour. Mais la manière dont vous orchestrez ces meetings, le chic que vous avez pour être aux infos tous les soirs, toujours souriants,

toujours bienveillants... bon, c'est drôlement impressionnant. Pour moi, au moins.

Quencé but une gorgée d'eau minérale.

— Je suis heureux de l'entendre.

— On m'a raconté une autre histoire, une histoire différente, poursuivit-elle. Je la tiens d'un copain d'un copain.

Elle lui lança un regard appuyé, puis dit :

— C'est quand vous êtes arrivés ici, vous autres. Y paraît que vous avez baladé un tas de gros bonnets au bout de la Clarté. Des hommes politiques et des gens du même genre. Vous les avez bombardés Vagabonds honoraires pour la journée et vous avez dépensé un paquet d'énergie pour leur montrer un endroit plutôt spécial...

— Nous ne pouvons pas promener des gens sur la Clarté, coupa-t-il. Énergétiquement parlant...

— Je sais, je sais. Ça revient trop cher, évidemment, et même vous, vous avez des limites. Je sais tout ça, soupira-t-elle. Bon, d'après mon histoire à moi, vous avez emmené les gros bonnets de cette planète faire une visite sur le terrain. En secret. Y a une Terre où les gens ont la Bombe, et sont superéquipés, alors vous leur avez montré ce qui peut se passer quand on réfléchit pas avant d'appuyer sur le bouton. Vous avez fait patauger dans les débris tous les présidents et dictateurs des puissances nucléaires, avec des tenues spéciales pour les maintenir en vie et...

— On vous a raconté cette histoire ?

— Vous refuseriez de la confirmer ?

— Je suis diplomate, concéda-t-il. Comment répondrait un diplomate en pareil cas ?

— « *No comment.* »

— *No comment.*

— Très bien, dit-elle en riant.

Elle semblait satisfaite. Ils gardèrent le silence quelques instants.

Quencé vida la bouteille, elle écrasa sa cigarette. Puis elle se mit à le dévisager. Sa grande bouche était diabolique, ses yeux luisaient de contentement.

— À quoi pensez-vous, Sally ? demanda Quencé.

— Je me demande... Vous venez d'où, au fait ? Sur votre Terre à vous, évidemment.

— D'où je viens ?

— Moi, je vous prendrais pour un genre d'Arabe. La peau, le visage, c'est ça. Vous êtes trop grand, mais à part ça, vous avez le type.

— Je suis né, avoua Quencé, sur l'île nord de l'archipel que vous appelez le Japon. C'est ce que vous voulez dire ?

— Alors vous êtes un Jap ! s'écria-t-elle en haussant les épaules et en riant doucement. Toutes les Terres sont différentes. Je le sais. Je peux pas généraliser. Les gens étaient pareils quand on était tous des singes, ou quelque chose comme ça... et maintenant, nous sommes comme deux espèces de moineaux, vous et moi. On a l'air pareils, on vole pareil et on chante pareil pour les gens qui n'y connaissent rien. Seulement, on est pas pareils.

Elle reprit son souffle. Ses cheveux blonds et soyeux accrochèrent la lumière quand elle secoua la tête.

— Vous savez quoi, Quencé ? On raconte encore autre chose au sujet des Vagabonds.

— Ah oui ?

— Il paraît que vous êtes tellement profonds et tellement mystérieux que personne peut vraiment savoir à quoi vous pensez...

— J'ai déjà entendu ça.

— Une fois, peut-être ? dit-elle d'un ton enjoué.

Elle se renversa sur sa chaise, retira un soulier, et Quencé sentit la pression du pied contre sa jambe, sentit les longs orteils se recourber.

— Chéri, annonça Sally, tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Je vais te dire un truc : t'as beau être vieux, mystérieux et toutes ces conneries, je trouve que c'est vachement facile de deviner à quoi tu penses.

4

C'était si facile, avant. Dans notre premier demi-million d'années, nous avons trouvé des Terres vides et des Terres quasiment vides où la majorité des êtres humains vivaient de la chasse et de la cueillette, et les chasseurs-cueilleurs ont un comportement tellement prévisible qu'il finit par perdre de l'intérêt. Leur taille, leur force physique, leur tendance à la violence, la qualité artistique de leurs outils varient, mais ils ont un aspect similaire et des limitations similaires. Alors, pour dire la vérité, nous étions devenus relativement blasés après cinq cent mille ans du même défi, comme vous pouvez très bien vous l'imaginer.

Puis nous arrivâmes sur une certaine Terre, une Terre tout à fait différente, dont les habitants n'avaient pas seulement acquis l'intelligence supérieure ou inventé des merveilles comme l'agriculture et le travail du fer. Ses habitants avaient construit des villes sur la Lune et mis des robots en orbite autour d'étoiles lointaines. Nous –

Fondateurs et Cousins – dûmes alors affronter un gigantesque défi sous la forme d’êtres aussi évolués que nous-mêmes, et là, je vais vous faire un aveu. Ce fut un don du ciel, un jet d’eau glacée en plein visage. Nous comprîmes alors que *c’était là l’avenir, du moins pour de nombreuses Terres...*

Aurions-nous deviné cet avenir si nous avions été laissés à nous-mêmes dans l’élaboration des directives applicables à l’humanité ?

Je pense que non.

Sincèrement non.

Les discours de Jy

Quencé gardait un souvenir vague et plutôt confus de toutes ces années passées à garder les portiques – tâche ingrate et sans joie qui aurait à la longue fini par étouffer sa vocation –, mais il se souvenait avec une extrême netteté du jour où un authentique Vagabond de rang modeste vint le tirer de là. Des batteries de tests avaient mis en évidence les talents particuliers de Quencé. Apparemment, cet ancien cultivateur avait un sens inné des situations complexes.

— Nous avons un travail important à vous confier, annonça le Vagabond. Vous devriez vous sentir honoré.

En vérité, il était terrifié. Ils progressèrent sur la Clarté au ralenti pour économiser l’énergie. Ils dépassèrent ainsi presque tous les autres Vagabonds, Jy comprise, et atteignirent une Terre nouvelle par un minuscule portique provisoire. Du jour au lendemain, Quencé avait rejoint l’avant-garde de la mission. Il apprit qu’il avait l’étoffe d’un éclaireur. Le travail était vital et dangereux, et plusieurs milliers de Vagabonds et de novices ne faisaient rien d’autre. Ils inspectaient les Terres en voie de découverte et faisaient des recommandations. Quelles technologies les stabiliseraient ? Lesquelles seraient nocives ? Comment pourrait-on amadouer les gouvernements ? Et qu’en était-il de la population elle-même ? Et comment les Vagabonds pourraient-ils à l’avenir assurer la sécurité de leurs portiques ? *Qu’est-ce qui marcherait ?*

Quencé avait toujours gardé en lui une image du Vagabond idéal. Dans ses fonctions d’éclaireur, puis de chef d’équipe, il s’efforça de se conformer à cette idée de la perfection. Dans ces rudes et splendides siècles, la plupart des Terres avaient atteint un certain niveau d’industrialisation et de puissance énergétique brute. Les défis à surmonter ne manquaient jamais : il fallait détecter les changements de mentalité, désamorcer les conflits armés et réprimer les haines ancestrales. Une Terre en particulier donnait du fil à retordre, avec ses nations surpeuplées, ses guerres prolongées qui avaient rendu inhabitables des régions tout entières, ses virus incontrôlés et ses toxines persistantes qui empoisonnaient l’eau et le sol. Ce fut Quencé

qui échaufauda le plan complexe consistant à diffuser l'intensité des conflits et à amorcer le processus de nettoyage. Il utilisa des mariages politiques et des campagnes médiatiques imaginatives. C'est lui qui inventa les visites guidées des Terres mortes. Il emmena les dirigeants endurcis sur les sites les plus atrocement dévastés, ridiculisant ces hommes et ces femmes. Il les accusa d'incompétence et pis encore ; il les mit au défi d'amender leur conduite ; et, plus tard, lorsque tout fut rentré dans l'ordre, Quencé apprit que l'entourage voulait le voir. Il fallait qu'il parte immédiatement.

Il était convaincu qu'il était en mauvaise posture. Il se rendait compte qu'il avait traité les habitants sans ménagement, et il lui faudrait maintenant se défendre. Les Vagabonds de l'entourage mettaient un point d'honneur à traiter les habitants de toutes les Terres avec un respect uniforme. Mais qu'était-il censé faire ? Il avait insulté quelques imbéciles à la vue basse et sauvé une Terre. Il commença à se hérissier à la pensée de ce qui l'attendait.

Des Fondateurs et des Cousins des Terres primitives entouraient Quencé. Il ne se laissa pas faire.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Est-ce que vous pouvez me le dire ?

— Elle veut vous rencontrer, lui dit-on. Maintenant.

— Elle ?

— Absolument.

Ils le regardaient calmement en hochant la tête.

— Elle vous accorde une audience, jeune homme.

La Resplendissante elle-même ?

Quencé n'en revenait pas. Il était ému au point de perdre confiance en lui-même. Il voulait rencontrer Jy depuis des siècles, et voilà qu'il était introduit chez elle tandis que son vaisseau personnel flottait au-dessus d'un paysage paradisiaque. C'était une Terre pacifique, sans problèmes, et elle était en vacances.

— Salut, Quencé.

Elle l'accueillit comme s'ils étaient de vieux, de très vieux amis. Ils passèrent tout l'après-midi ensemble en buvant des thés parfumés sans que personne n'ose les interrompre. La dureté du travail fut instantanément oubliée. Quencé ne regretta aucun des sacrifices qu'il avait faits. Jy avait une présence indescriptible qui confinait peut-être à la sainteté, et certainement une sagesse imparable. Elle était l'être suprême chez les Vagabonds – autrement dit, la quintessence de l'humanité – et c'est alors que Quencé comprit qu'il n'arriverait jamais au sommet de cette existence-ci. Jamais il ne pourrait atteindre le niveau d'excellence de Jy. Il l'entendit évoquer les Créateurs et la Clarté, ses yeux cernés de jaune remplis de feu, et il se sentit dépassé. Au seuil de la médiocrité. Il ne pouvait appréhender ne serait-ce

qu'une parcelle du mystère, et le froid se fit au tréfonds de son être.

— Qu'y a-t-il, Quencé ?

Il l'entendit à peine, les yeux fixés sur sa tasse de thé fumant.

— À quoi pensez-vous, avec cet air maussade ?

S'il était là, c'était pour ses compétences, et non pour son apparence. Il ne se faisait pas d'illusions. Un authentique Vagabond lierait son destin à la Clarté. Quencé ne voyait que son travail, intéressant, intense, mais travail quand même. Lui qui était arrivé jusqu'ici à force de ténacité et d'orgueil se trouvait démuné en présence de la Resplendissante. Il était inconsistant et totalement indigne de son attention.

— Je voulais vous rencontrer, expliqua Jy, qui semblait avoir oublié ses questions. J'avais une requête à vous faire.

La tête simiesque allongée oscilla et le regard patient se fixa sur lui.

— Envisageriez-vous d'abandonner votre affectation actuelle pour vous joindre à moi en tant que membre à part entière de mon entourage ?

Elle attendit, savourant l'effet de surprise.

— Ce n'est pas un ordre, et vous pouvez faire ce qu'il vous plaît, dans un sens ou dans l'autre, mais j'aurais besoin de vos talents.

Un sourire émergea. Les dents massives étaient usées.

— Vous avez l'air tout secoué. C'est vrai ?

Tout ce que Quencé put faire pour rester conscient, c'était de s'asseoir bien droit et de respirer régulièrement.

— Si vous avez des doutes, dit-elle, retardez votre décision. Prenez votre temps, n'écoutez que l'avis de votre propre conscience, mon ami, et ne pensez surtout pas qu'on vous force la main.

Il s'entendit pourtant lui donner sa réponse, d'une voix sèche et égale.

— Oui, réussit-il à dire. J'aimerais participer à ce qui se fait... ici.

Il avait beau être indigne, il réfléchissait. Il était conscient de ses échecs et s'attendait absolument à ce que Jy les découvre et retire alors sa proposition. Elle ne fit cependant rien de la sorte, et Quencé en fut troublé – chose qui lui arrivait rarement. Pour répondre à ce trouble, il travailla encore plus durement, impatient d'obtenir de Jy de menus encouragements et d'aimables compliments, sentant sa bonté et sa force le submerger tandis qu'une voix intérieure lui disait avec une certitude continuelle que vingt millions d'années ne seraient pas suffisants pour l'amener à la perfection ni à quoi que ce soit d'approchant.

Les rêves commencèrent ensuite.

Ils ne survenaient pas souvent, ni régulièrement, et il n'en parla à personne. Beaucoup de Vagabonds faisaient des rêves réalistes. Les

siens n'étaient pas étrangers au fait que sa mémoire dure bascule un excès de données sur ses neurones mous ; de plus, il était stressé par son travail et l'impression de ne pas être à la hauteur. Parfois, son esprit se saturait, se concentrait trop, et il rêvait de paysages éclatants de couleurs et de textures, pleins d'effluves tenaces et inconnus. Quencé se surprenait à visiter une Terre parfaite, belle et confortable, peuplée d'êtres parfaits. Les détails variaient d'un rêve à l'autre. Il y avait des châteaux dorés au sommet des collines, ou bien des villes sculptées dans le diamant et le plasma, ou de simples maisons en pierre exécutées avec un art étonnant. Les technologies étaient plus fonctionnelles qu'évoluées. Quencé ne cessait d'arpenter les avenues, admirant les humains robustes et heureux qui l'entouraient. Et, quelque part, il heurtait de l'épaule une femme... une beauté qui le faisait trembler... qui lui ôtait ses forces...

La femme et lui s'entretenaient un petit moment, continuaient leur promenade ensemble et finissaient dans quelque appartement ou maison particulière où ils faisaient l'amour. Maintes et maintes fois ils se donnèrent le plaisir : Quencé était infatigable, elle insatiable, mais le rêve s'évaporait toujours *in medias res*. Quencé se réveillait en sursaut, trempé de sueur et de sperme, puis il haletait, toujours couché, immobile et désespéré. Ensuite, des mois et des années durant, il se souviendrait de tout, sans effort, avec une déconcertante précision. Il ne pouvait s'empêcher de voir et de sentir ce qui n'était en réalité qu'une tempête d'électrons incandescents qui faisait rage à l'intérieur de son vieux crâne fatigué.

Le seul détail qui lui échappait était le visage de son amante.

Il ne pouvait extraire de sa mémoire la couleur de ses yeux ni la courbe de son nez, ni aucune autre trace de sa personne.

C'était là un signe. Quencé n'avait pas l'impression d'être superstitieux : il avait laissé cette partie de lui-même sur sa Terre natale. Non, croyait-il, il était pragmatique. Ces rêves n'étaient que la preuve la plus tangible de ses doutes et de ses faiblesses, de sa situation d'intrus. C'était idiot de pourchasser des fantômes sur une autoroute cosmique... Totalemt idiot. Voilà ce qu'il pensait vraiment.

5

La difficulté augmente, et ne cesse d'augmenter, parce que nous ne pouvons aller plus vite et qu'entre-temps les populations et les Terres devant nous progressent, apprennent de nouveaux tours et se

créent de nouveaux ennuis, car le pouvoir d'invention humain fait de son mieux pour nous circonvenir. Je m'en veux de penser en ces termes, mais je ne peux m'empêcher de me demander ce qui se passera dans un million d'années. Que se passera-t-il lorsque ce pot-pourri d'espèces évoluera pour donner des formes encore plus étranges ? Comment pourrons-nous les appréhender, les amener à la raison, et pourrons-nous nous adapter à notre tour ?

Je pense qu'alors nous nous adapterons, évidemment. Nous nous sommes toujours adaptés.

Il n'y a pas d'autre choix possible.

Journal intime de Jy

On frappait à la porte, à coups fermes et réguliers. Quencé écouta un long moment, ou rien qu'un instant. Il avait une notion imprécise du temps. Puis les coups cessèrent. Il se redressa sur son séant et n'entendit plus que la respiration lente et humide de la fille. Il se leva, trouva son pantalon et s'habilla avant d'ouvrir la lourde porte réglementaire.

— Nous avons ce petit déjeuner, dit Wysh dans la langue des Fondateurs.

Elle regarda fixement son torse nu, puis son visage.

— Je sais. Je ne dormais pas.

Il mentait. Il savait tellement bien l'anglais que le fondateur était pour lui comme une seconde langue.

— Un instant, s'il te plaît, dit-il.

Wysh commença à se pencher très légèrement en avant, puis elle renifla. Elle possédait un odorat puissamment développé – trait rarissime chez les primates, et plutôt irritant. Quencé la vit renifler à fond sans perdre de temps. Puis elle cligna les yeux et demanda :

— Qui est-elle ?

— Qui ça ? dit Quencé.

Il attendit. Wysh ne dit rien. Sa bouche mince était figée, elle avait l'air très sérieuse.

— Je sors dans une minute, promit-il.

— Elle aime le tabac, dit Wysh.

Elle sourit mélancoliquement, puis ajouta :

— Elle va avoir ses règles.

— Je la réveillerai pour lui annoncer la bonne nouvelle, répliqua Quencé.

Des lustres auparavant – était-ce possible ? – Wysh et lui avaient été amants. Mais ça n'avait pas trop bien marché entre eux et leur liaison s'était vite terminée. Il ne se rappelait aucun détail.

— Tu as encore autre chose à me dire ?

— Dépêche-toi, s'il te plaît, dit Wysh.

— Va m'attendre dans le hall. C'est comme si j'y étais.

Ignorant le regard de Wysh, Quencé referma lourdement la porte – *bonk*. La fille dormait d'un sommeil de plomb. Il s'assit sur le bord du grand lit inconfortable et la regarda tout en passant une chemise propre. Les draps la découvraient jusqu'à la taille, et il voyait les seins qui lui pendaient en travers de la poitrine, avec leurs imposants mamelons au goût de sel. Trop gros pour allaiter des enfants, songea-t-il. Ces mamelons étaient faits pour le sexe. Puis il s'aperçut qu'il ne ressentait plus rien du tout. Il n'y avait en lui plus de désir, ni d'affection, ni même rien d'aussi concret que de l'indifférence.

Quencé se remémora son tout dernier rêve réaliste.

La scène semblait dater de quelques minutes seulement. Son amante s'appuyait sur ses mains et ses genoux parfaits et, derrière elle, Quencé s'activait avec une énergie toute onirique. La femme criait « Oui ! » une fois, une fois encore, puis enfin de quelque part très loin en elle, avec force, et Quencé se réveillait instantanément. Il s'était accroché aux douces hanches de sa partenaire, essayant de ne pas se laisser emporter, et il avait évidemment fini par perdre la partie.

Cela s'était passé onze ans auparavant. Quatre Terres plus tôt.

À moins de mettre en circuit sa mémoire dure, il ne pouvait se rappeler le continent où il avait fait ce rêve ni le moindre autre détail factuel. Il n'y avait que la voix de la femme disant « Oui ! », son long dos musclé où s'éparpillaient ses cheveux, et pas de visage. Seuls étaient réels sa voix et le contact raffiné de sa peau.

Quencé secoua la tête.

Sally Quelque chose changea de position, enfouissant sa poitrine et son visage sous les petits coussins durs fournis par l'hôtel.

Il se leva, trouva ses sandales. Un jour, raisonna-t-il, il se trouverait par hasard sur cette Terre parfaite avec son amante idéale, et il viendrait trouver Jy pour lui dire : « Je suis désolé, mais je ne peux continuer. Je ne vous veux que du bien, à vous-même et à tous les autres, et j'espère que vous me pardonnerez. Mais c'est ici que je dois sortir de la Clarté. Désolé, mais... »

La chose arrivait parfois à d'autres Vagabonds.

Ils perdaient leur amour de la Clarté – allez donc savoir pourquoi – et terminaient leurs jours là où ils avaient donné leur démission. C'était le règlement. En démissionnant, ils renonçaient à tous les avantages dont ils jouissaient en tant que Vagabonds. Pour eux, plus de miracles médicaux, plus de révisions de leurs précieuses mémoires dures. Ils étaient soumis aux lois et aux coutumes comme les simples citoyens et ne pouvaient jamais plus s'engager.

La plupart de ceux qui démissionnaient étaient relativement jeunes, de rang subalterne, ou étaient novices. Mais cela pouvait

arriver à l'élite de l'élite. Personne n'était à l'abri, quel que soit le rang qu'il ou elle occupe.

Quencé finirait par s'apercevoir qu'il avait maintenu l'imposture trop longtemps.

Il ne faisait pas partie de ce milieu. Son énergie se tarirait un jour ou l'autre... c'était inévitable...

En entrant dans la salle de bains pour se soulager, il regarda son visage dans la grande glace. Sally Quelque chose marmonnait doucement dans son sommeil.

— Jy, subvocalisa Quencé. Je suis vraiment désolé... je ne peux pas aller plus loin et je vous souhaite bonne chance.

Puis il cilla, éteignit la lumière de la salle de bains et quitta la chambre d'hôtel aussi discrètement que possible.

Jy

1

L'un de mes tout premiers souvenirs est le jour où j'ai décidé de partir de chez moi. J'étais grande pour mon âge, trois ou quatre ans, et plutôt intrépide, je suppose. Je quittai clandestinement notre village et me mis en devoir de traverser un champ où poussaient cent espèces différentes, me frayant un passage entre les rangées de graminées reprogrammées, d'arbustes chargés de fruits, de petits noyers et de viande sur pied. J'arrivai à une butte au milieu du champ. M'aidant des pieds et des mains, je parvins à grimper jusqu'à son sommet et à me mettre debout pour jeter un dernier coup d'œil aux vénérables bâtisses blanches du village. Elles me parurent minuscules et douloureusement éloignées, et j'eus l'impression d'avoir parcouru une distance fantastique et d'être allée plus loin que prévu. Je fis alors le vœu de ne jamais, non, jamais plus aller si loin de chez moi.

Les chroniques de Jy

C'est Jy qui avait eu l'idée de faire une entorse à leur rigoureux programme et d'atterrir au Kansas, dans certaine localité de son choix. Elle sortit de ses appartements et s'adressa en anglais à ses collaborateurs.

— Nous allons nous arrêter quelques minutes pour les impressionner.

Elle attendit un moment, puis annonça :

— Je m'arrête ici, si vous le voulez bien.

Elle sourit en désignant du doigt la carte tridimensionnelle qui flottait contre l'un des murs arrondis.

C'était le nom de l'endroit qui avait attiré son attention.

White Cloud.

Ses plus proches collaborateurs regardèrent fixement Jy en battant des paupières, supputant les ennuis au-devant desquels ils allaient et s'armant de courage pour oublier leurs appréhensions. Ils ne pouvaient se permettre de douter de sa parole : c'était inutile. Beaucoup parmi eux accompagnaient Jy à un titre quelconque depuis le tout début. « Et quand on connaît quelqu'un depuis quelques milliers de siècles, plaisantait Jy, on commence à comprendre sa façon

de penser. »

Inutile de discuter. Jy avait arrêté sa décision, et tous les autres devraient s'en accommoder.

Il y avait des Fondateurs comme elle-même – créatures aux longs bras, au volumineux cerveau – et aussi des Cousins, plus un assortiment d'espèces plus jeunes. Jy en vit certains approuver de la tête, d'autres se tourner pour préparer l'atterrissage. Elle leur dit merci et repartit vers ses appartements. On lui obéissait, comme toujours.

Tout mouvement impliquait un effort. Jy s'accrocha à des poignées et à des cale-pieds pour remonter un tunnel en spirale, et elle pensa à White Cloud pour oublier ses muscles surmenés. Combien de communautés de ce nom avait-elle déjà visitées ? Des milliers ? Des dizaines de milliers, probablement. Elle pénétra dans sa petite chambre et activa le plancher : une chaise longue se déploya en quelques secondes. Elle était exactement à ses mesures. Jy se laissa aller contre le dossier et regarda par les fenêtres de sécurité tandis que sa mémoire dure se connectait à la bibliothèque du vaisseau qui y déversa des White Cloud par douzaines. Elle voyait des villages de montagne, des ports de mer, des hameaux incultes qui méritaient à peine un nom, plus au moins deux grandes métropoles. Elle aperçut furtivement des rues pavées, des chaussées en béton, des constructions de toutes sortes, et partout une multitude de visages inconnus. Tous les continents étaient représentés. Il y avait même deux White Cloud sur le froid continent austral, l'un à l'épreuve des intempéries, enseveli sous la banquise, et l'autre implanté sur une Terre plus chaude, partiellement mondée.

La position assise était reposante. Les muscles de Jy avaient désespérément besoin d'être remplacés, à moins qu'elle ne se fasse faire un nouveau corps. Épatant, non ? Ses yeux fatigués lui faisaient mal même lorsqu'ils étaient fermés. Jy était une créature fragile, et cette fragilité était un trait irritant mais capital pour elle. Tandis que la plupart des Vagabonds se maintenaient dans une forme et une jeunesse rigoureuses, Jy réussissait à éviter les tentations de la médecine à outrance. La plupart des Terres s'attendaient implicitement à ce que de vieilles dames pleines de sagesse fassent au moins leur âge, avec des os fragiles, des muscles mous et un je-ne-sais-quoi d'attendrissant dans leur démarche instable. Jeune, Jy aurait une force remarquable, même pour une Fondatrice. Il semblait regrettable que la raideur de ses mouvements et le gris lustré de sa fourrure lui donnent des avantages. La plupart des gens étaient automatiquement émus en présence d'une personne âgée, et il était triste que Jy ait besoin de tout leur respect pour contribuer au succès de la mission.

Immobile sur son siège, elle regardait vers l'avant.

La campagne était verte, avec des arbres et des cultures encore

plus vertes où chaque champ était consacré à une seule espèce. Et Jy prit note de la richesse du terroir, de la géométrie arbitraire des parcelles carrées et des routes blanches et rectilignes tout en échafaudant simultanément des projets pour White Cloud et vingt autres programmes.

Elle n'était faible qu'en apparence ; sa force était dans son esprit.

Le vaisseau avançait, lentement, cérémonieusement, et Jy, toujours assise, laissa le gros de son esprit basculer dans le passé pour lui rappeler des lieux, des personnes, et certains des propos qu'elle avait tenus aux uns et aux autres.

2

Toute espèce humaine est le fruit des circonstances.

Chez les Fondateurs, tout commença par une bizarre anomalie écologique qui fit que mes ancêtres devinrent jardiniers avant d'être véritablement intelligents, à l'instar de ces espèces de fourmis qui récoltent les moisissures poussant sur certains lambeaux de feuilles. En ces temps anciens, ils cultivaient des plantes simples, vivaient en sédentaires, et leurs premiers outils servaient à la culture et à l'irrigation. Ils n'étaient pas chasseurs : ils étaient bergers du vivant. Les Fondateurs primitifs ne mangeaient de la viande que lorsqu'il y avait des charognes et la guerre n'était pas une perspective positive, car un sens inné de la violence aurait suscité des tensions dans un village replié sur lui-même, sans compter que le maniement des outils meurtriers leur était inconnu. Nous autres Fondateurs sommes encore naturellement passifs. Une terre soigneusement cultivée, un foyer d'habitation fixe et un taux de naissance très bas... tout cela fait partie de l'héritage des Fondateurs. C'est l'état dans lequel les circonstances nous ont placés. Nous étions civilisés avant d'être intelligents, et quand nous sommes devenus intelligents ce fut effectivement un enchaînement de mutations qui nous a rendus très, très intelligents.

Les chroniques de Jy

Sur toutes les Terres, tout le monde posait apparemment la même question :

— Comment ce tourbillon a-t-il commencé, Jy ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il n'y avait pas de réponse exacte, ni même sincère, et Jy était assez sage pour ne pas dévoiler toute l'histoire. Au lieu de quoi, elle avait peaufiné un récit qui ne s'écartait pas trop de la vérité. Le public

apprenait qu'elle faisait partie d'un groupe de dix éclaireurs explorant une Terre vide quelques années après la découverte de la Clarté. Elle travaillait en solo lorsque son aéroglisseur perdit de la puissance, s'écrasa et prit feu. Elle s'en tira d'extrême justesse. Elle se retrouva sans eau ni provisions ni aucun moyen de demander du secours. Elle avait des côtes fêlées et des contusions partout ailleurs. Elle était au milieu d'une Terre déserte et personne ne pouvait savoir qu'elle souffrait.

Elle racontait à ses auditeurs qu'elle était sur une plaine aride, uniformément plate, où le soleil tapait juste au-dessus de sa tête.

En ce temps-là, disait-elle, la Clarté, qui venait tout juste d'être découverte, était d'un emploi onéreux et ses potentiels n'avaient pas encore été exploités. Elle était très vraisemblablement la personne la plus *seule* alors en existence.

Jy choisit une direction au hasard et se mit en route. Parfois, elle suçait la sève des végétaux, et, la nuit tombée, elle dormait dans le premier abri venu. Entre autres, un fossé peu profond et une mare de boue à sec où s'étaient vautrés des animaux. Puis la chance lui sourit. Un après-midi, elle arriva devant un empilement de pierres grises battues par les intempéries, pleines de recoins ombragés. Près des pierres, elle trouva une demi-douzaine de melons mûrs qui poussaient sur de robustes tiges vertes. Jy fit éclater les melons contre les pierres, les mangea, puis trouva un creux confortable, le tapissa d'herbe, se roula en boule et finit par s'endormir, entourée des pierres protectrices d'où suintait lentement une délicieuse chaleur.

Il se passa alors un événement qu'elle ne révéla jamais en public, ni même à ses plus proches collaborateurs.

Le lendemain matin, elle s'éveilla et entendit une voix. Une voix claire et persistante, absolument incompréhensible. Alors Jy ouvrit les yeux et regarda vers le ciel. Debout sur la plus haute pierre se dressait une inconnue. Jy contemplait une jeune Fondatrice au visage noir et souriant, aux longs bras qui lui battaient les flancs.

Jy eut peur, naturellement.

Elle tenta de s'adresser à l'inconnue au langage inarticulé mais ses côtes endolories étranglèrent sa voix. Brusquement, elle se mit à transpirer ; sa fourrure fut trempée de sueur, son corps se mit à trembler. C'était le début d'un accès de fièvre. Plus tard, elle raconta qu'elle s'était réveillée avec la fièvre et de vagues hallucinations, et, dans l'histoire vraie comme dans l'histoire officielle, Jy ferma les yeux et reprit son souffle, se forçant à rester immobile tandis que son corps semblait flotter dans un espace obscur où régnait un silence total.

C'était une hallucination, se dirait-elle plus tard. L'apparition avait dû être suscitée par les souffrances de Jy et ses angoisses.

Une fois de plus, elle ouvrit les yeux. Elle était seule, en proie à

une soif atroce. Elle redescendit entre les pierres jusqu'au sol cuit par le soleil. La femme avait disparu. Jy fit le tour du tas de pierres et ne trouva personne. Alors elle choisit une direction raisonnable en espérant trouver de l'eau contre toute attente. Ou au moins quelques melons, si ce n'était pas trop demander. Elle marcha tout le matin. Le tapis d'herbe brune et morte s'étirait jusqu'à rejoindre le voile lumineux qui nimbait les lointains, la chaleur était intense, le ciel était incapable de retenir le moindre nuage et, si le miracle ne se produisait pas avant la fin du jour, son corps mourrait, elle en était convaincue.

Jy décrivit à ses auditeurs son état d'esprit durant cette mortelle randonnée. Elle avait, semblait-il, parcouru une distance énorme pour en arriver là. Elle avait remonté la Clarté à grands frais, et pourquoi ? Dans quel but ? Les charognards trouveraient son cadavre et lui déchiquetteraient la cervelle à coups de bec, mettant à nu sa mémoire dure primitive, et personne ne la retrouverait à temps. La mémoire dure se répandrait dans la fiente de busard et entre les grains de sable. Triste fin, sinistre et stupide gaspillage !

Elle se mit à songer à la Clarté comme si c'était la première fois.

C'était un artefact incommensurable, qui dépassait manifestement la compréhension humaine. Les humains étaient comme des mulots découvrant une autoroute à lévitation magnétique au milieu de leur champ. Qu'est-ce que des mulots comprendraient aux flux et aux supraconducteurs ? Tout ce qu'ils percevraient serait une chaussée naturelle se prolongeant dans les deux sens. Dans le cas des humains, au contraire, accéder à cette chaussée et l'emprunter représentait un investissement considérable. Envoyer un seul individu sur la Terre la plus proche monopolisait l'énergie de tout un réacteur à fusion. Expédier des colonies à l'autre bout de la galaxie se révélerait moins cher que d'implanter des colonies sur les Terres parallèles et, de toute façon, les Fondateurs n'avaient nul besoin de nouveaux territoires. Certes, quelques missions d'exploration avaient un intérêt pratique. Dans l'intérêt de la recherche et de la sécurité, il était souhaitable d'appréhender l'environnement. Mais jusqu'où les éclaireurs devraient-ils aller ? Qu'entendait-on par « investissement raisonnable » ? Et que faire des humains bizarres et primitifs qui habitaient certaines de ces Terres ? Tous donnaient l'impression d'être des chasseurs à l'intelligence fruste, sans comparaison possible avec les Fondateurs. Ne serait-il pas préférable de les laisser tranquilles, tout simplement ? De leur laisser leur patrie et de les oublier ? Tel était le verdict généralement énoncé... ainsi parlait la voix prudente de la raison.

« J'ai examiné le problème sous tous les angles, avouait Jy à ses auditeurs. Je marchais vers ma propre mort, et il y avait des moments où je me retrouvais dans le camp des sceptiques et ne pouvais

imaginer de raison valable d'emprunter la Clarté. À d'autres moments, visant au-delà de ma propre contingence, au-delà de ma douleur et de ma mort certaine, j'étais saisie d'une curiosité délirante. J'aurais voulu pouvoir me déplacer à volonté sur la Clarté. J'aurais voulu pouvoir visiter des centaines de Terres et en trouver des splendides, aussi agréables ou plus agréables que la mienne... si pareille chose était possible. »

Elle raconta qu'elle progressait au milieu d'une chaleur de fournaise, avec un soleil au zénith, le corps au bord de l'évanouissement et l'esprit occupé à débattre avec lui-même. Une partie de son être lui reprochait furieusement son infortune. Elle allait mourir intégralement, et cette situation était inadmissible. Or, une autre partie d'elle-même voulait confusément un but, une justification morale quelconque, et elle se surprit à chercher un lien logique qui donne du poids à son agonie et une modeste ampleur à son trépas.

À un moment donné, elle s'arrêta et remarqua par hasard une rangée de grands arbres qui se dressaient élégamment au-dessus de l'herbe. Que faisaient des arbres ici ? se demanda-t-elle. Y avait-il de l'eau ? Et peut-être aussi quelque gros félin prêt à bondir sur sa proie ? Qu'importe. J'y repartit en chancelant. Elle soutenait du bras son flanc endolori et haletait à petits coups ; son corps jeune et fort s'était brusquement remis à trembler. Elle avançait en s'aidant de son bras libre, penchée en avant, mais les arbres refusaient de se rapprocher. Ses pieds meurtris saignaient de partout, et elle courbait la tête, marchant sans relâche parce qu'elle n'avait pas le choix. Puis, soudain, elle sentit la fraîcheur de l'ombre tavelée sur son dos et sa nuque. Elle leva ses yeux fatigués et regarda entre les troncs noirs et rectilignes des arbres. Il y avait de l'eau. Une mare battue par les vents, pleine de l'effluent le plus fétide qui ait jamais décoré un paysage, et Jy s'y précipita. Elle sentit la tiédeur de la boue sur la berge et avança en titubant. L'eau elle-même était presque chaude, pleine de vase, puante, sublime. Elle se désaltéra, puis but encore avant de regagner l'ombre où elle sanglota de bonheur. Jamais elle ne s'était sentie si en forme. Et au bout d'un moment, totalement épuisée, elle inclina la tête et s'endormit.

Du moins c'est ainsi qu'elle raconta l'histoire un million d'années plus tard.

Elle dormit, fit un rêve et tout devint clair pour elle. Elle eut une intuition momentanée, une inspiration, et voilà comment elle répondit à la question : « Comment le tourbillon a-t-il commencé ? »

Or, elle mentait. Comment pouvait-elle dire à tous ces gens qu'elle n'avait jamais rêvé, et qu'en s'éveillant elle avait vu la Fondatrice apparue sur les pierres assise près d'elle, adossée à un arbre, qui lui parlait d'une voix égale en souriant comme la veille ?

Comment pouvait-elle avouer quelque chose d'aussi invraisemblable ?

Cette fois-ci, Jy comprit les paroles de la créature.

L'événement était en même temps incroyable et absolument ordinaire. En écoutant parler la femme, Jy sut qu'il s'agissait d'une hallucination de plus et se promit de ne jamais révéler à âme qui vive ce qui s'était passé là.

— Voici ce que tu vas faire, Jy.

Faire ? Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Qu'est-ce que je dois faire ?

— Jy ? Tu m'écoutes ?

— Je... je t'entends, bredouilla-t-elle.

— Bien.

L'hallucination était d'autant plus fantastique qu'elle avait toute l'apparence de la réalité. Il n'y avait pas de voiles de lumière floue ni rien qui sorte de l'ordinaire.

— La Clarté te guide, l'informa la créature. Elle te guide et vous la suivrez, toi et ton peuple, parce que c'est votre destin, parce que toi et les tiens n'avez pas d'autre avenir...

— Mais pourquoi ? interrompit Jy.

— Trouve ceux qui ont fait la Clarté et tisse en un peuple unique tous les humains que tu trouveras sur ton chemin...

— Je dois trouver qui ?

— ... Et sois forte, conclut l'hallucination. Reste toujours fidèle à ta nature, et persévère.

— Qui es-tu ? demanda Jy.

Elle s'obligea à ramper, malgré les crampes qui lui raidissaient les deux jambes et une plante épineuse qui lui entaillait le genou. Elle baissa la tête un instant, gémit, et lorsqu'elle releva les yeux l'hallucination avait disparu. Il n'y avait plus que l'arbre et le souvenir parfait de tout ce qui s'était dit.

« C'est votre destin... »

Le soir même, les autres éclaireurs avaient retrouvé Jy. Des capteurs avaient détecté la signature spectrale d'un corps humain isolé, malade mais vivant, et les aéroglisseurs descendirent vers la mare. « Ce qui mit joyeusement fin à mes réflexions, disait Jy. Et ce fut le début de la mission. Il y eut d'abord un seul Vagabond, puis toute une espèce, dévouée, pacifique et unie. Ensuite, notre nombre augmenta pour inclure des représentants d'un milliard de milliards d'individus, comme une armée de mulots flairant de tous côtés pour s'orienter sur cet étrange chemin...

« Ne vous méprenez pas, nous sommes bien des mulots. Nous sommes prévoyants, courageux à l'occasion, mais nous sommes quand même des mulots. »

Et là, elle s'interrompait encore et souriait comme l'hallucination lui avait souri.

« Non, déclarait-elle, nous ne connaissons pas les réponses et nous ne savons ni où ni comment nous pourrions les trouver. Mais n'est-ce pas le lot de toute question essentielle ? Toute grande mission doit dépasser la portée humaine, mais il suffit d'avoir foi en ses propres objectifs. Il faut avoir foi en la lutte qui mène aux marges imprécises de la réponse. Il faut se persuader qu'au sein du gigantesque enchevêtrement de la Réalité réside quelque chose de plus grandiose et de plus subtil que des mulots, et qui nous attend. »

Elle observait une longue pause, le temps de laisser son auditoire assimiler au moins une partie de ses paroles, puis reprenait :

« En l'absence de pareille quête, plus rien n'aurait d'importance. Rien ne servirait à rien. Où peut-on trouver l'austère cheville ouvrière du dessein si l'on se refuse à tenter l'impossible ? »

3

Nous nous appelions Fondateurs bien avant de découvrir la Clarté. Ce nom vient d'un récit légendaire de la Création dans lequel les dieux primitifs avaient organisé un concours entre eux. Ils allèrent se promener sur la Terre toute neuve, où chacun devait capturer un spécimen des animaux nouvellement créés. Le dieu qui ramènerait la créature la plus remarquable deviendrait le chef de tous les dieux pour l'éternité et dans tous les domaines.

La Raison, divinité très secondaire, eut beau chasser et chasser, elle était si petite et si chétive qu'elle ne put absolument rien prendre, même après des jours et des jours d'efforts renouvelés. Elle finit par s'asseoir en pleurant, et une créature humaine vint à passer par là. Mue par la compassion, la créature l'aborda et lui demanda ce qu'elle avait, et ce qu'elle pouvait faire pour aider une pauvre divinité.

— Je t'en prie, viens avec moi, répondit la petite déesse. Tu veux bien ?

Et la charitable créature humaine, dans sa bonté, y consentit. Elle prit la déesse par la main et chemina jusqu'au sommet du volcan enneigé où résidaient tous les dieux.

En voyant l'être humain, les autres dieux comprirent immédiatement qu'il s'agissait d'un animal rare et insolite et que la Raison avait gagné. Elle était désormais leur souveraine incontestée.

— Mais comment as-tu capturé la créature ? demandèrent ses amis. Les humains sont très rares et très rusés, et nous n'avons pas eu de chance avec eux.

— C'est bien simple, leur confia la Raison. Je n'ai pas bougé de là

où j'étais, et c'est elle qui m'a trouvée.

— Elle l'a trouvée ! s'écrièrent les dieux.

— L'a trouvée, l'a trouvée ! répondit l'écho.

D'où le nom de *Fondateur*^[4].

Les discours de Jy

Quelle impression cela fait-il d'avoir un million d'années et de posséder un noyau de mémoire dure qui persiste depuis si longtemps ? Eh bien, à dire vrai, c'est presque comme si on avait éternellement dix ans. Voilà le secret. Les prouesses de l'ingénierie et des technologies médicales améliorent tout ce que j'ai toujours été, sans le réduire ni le rabaisser : voilà, dans toute son élégance, la clef du mystère (...).

Les discours de Jy

— Puis-je entrer ? dit une voix.

Jy se retourna. Elle connaissait la voix mais voulait voir le visage. Elle se passionnait pour les humeurs et les motivations d'autrui.

Il s'agissait d'un Cousin du nom de Xen, petit homme tout en muscles, à la mince fourrure noire et à la tête anguleuse. Il s'approcha de Jy et sourit, les mains vides, inclinant légèrement son corps vêtu de gris en signe de respect. Comme chez tous les Cousins, le cerveau naturel de Xen était plutôt petit et rudimentaire. Des centaines de milliers d'années auparavant, une mémoire morte et des neurones synthétiques avaient fait de lui un collaborateur compétent. Un larynx artificiel lui permettait de parler normalement. Tous les Cousins avaient subi le même traitement. Quel autre moyen y avait-il pour inclure les humains plus frustes ? Les Fondateurs avaient choisi chaque Cousin ou Cousine pour sa personnalité et son caractère et leur avaient conféré une intelligence stupéfiante. D'où leur farouche dévotion à la mission. Ils étaient reconnaissants des chances qu'on leur avait données. D'un seul coup, de manière suprêmement radicale, ils avaient été complètement et définitivement coupés de leur Terre d'origine. À certains égards, disait-on, les Cousins étaient des Vagabonds idéaux.

— Entrez, lui dit-elle.

— Merci, Jy.

Le peuple de Xen avait continué d'évoluer à une allure naturelle. Des Vagabonds montaient en permanence la garde auprès de tous les vieux portiques implantés sur sa Terre, mais les interactions étaient rares et la plupart du temps sans conséquences. Et pourtant, Jy savait que, dans quelques milliers d'années, ces humains sortiraient de leur âge de pierre. Ils étaient devenus une race délicate d'hommes et de femmes grands et sveltes – tout le contraire de Xen – et Xen serait obligé de faire un long voyage pour les rencontrer et se présenter à

eux. C'étaient ses propres descendants, et il aurait la responsabilité de leur faire passer en douceur le cap de leur avenir.

C'était la tradition chez les Cousins.

Jy ne regretterait pas Xen. Il pouvait être plutôt casse-pieds, toujours préoccupé par l'application scrupuleuse des règles édictées par Jy elle-même, sans jamais voir au-delà. Il était casse-pieds parce qu'il venait souvent se plaindre d'une infraction par-ci, d'une omission par là, etc. Il y avait belle lurette que, pour Jy, Xen était devenu totalement prévisible dans les moindres détails de son comportement. Et, quand il quitterait l'entourage, elle aurait toute liberté pour promouvoir la génération montante. Elle y trouverait un nouvel esprit et de nouvelles manières de penser, et personne ne serait choqué par la rétrogradation de Xen. Même un individu comme Xen avait droit à un minimum de respect, estimait-elle. Et c'est en songeant à cela qu'elle demanda :

— Qu'y a-t-il, mon ami ?

— Nous approchons de White Cloud, l'informa-t-il. C'est pour bientôt.

— Merci.

Il hésita un bref instant.

— C'est tout ? demanda-t-elle, se doutant que non.

— Deux choses... Nous avons reçu les dernières nouvelles en provenance de l'Autre Côté, et la quantité semble plutôt importante. Plusieurs milliers de volumes.

L'Autre Côté, c'était les autres Vagabonds, qui progressaient sur la Clarté dans la direction opposée. La distance et les limitations imposées aux déplacements avaient depuis longtemps séparé les deux groupes. Sur la Clarté, toute communication radio ou laser était impossible, et toutes les données devaient donc être acheminées sous une forme physique quelconque, de préférence en petits paquets se déplaçant à vitesse modérée. Évidemment, si un groupe ou l'autre venait à trouver les Créateurs, il y avait moyen de faire transiter rapidement quelques individus choisis entre le million de Terres qui les séparaient. Dans tous les autres cas, les Vagabonds devaient s'accommoder du cadeau occasionnel de multivolumes pleins de rapports écrits et d'hologrammes leur montrant ce que les gens de l'Autre Côté avaient vu et appris dans un passé récent.

Jy serait obligée de prendre le temps d'en lire un résumé.

Y avait-il des nouvelles importantes dans ces rapports ? se demanda-t-elle. Puis elle comprit que ce ne serait pas Xen qui l'en informerait si c'était le cas. Un des Fondateurs serait venu à sa place.

— Il y a autre chose, marmonna Xen.

Elle l'observa. Il était manifestement nerveux, et elle s'amusait de le voir prendre son courage à deux mains sans réussir à s'exprimer. Il

faisait des efforts vains et ridicules pour cacher son émoi. Il commença à se tordre les mains, comme d'habitude, avec son mince sourire de névrosé, puis dit, d'une voix trop onctueuse :

— J'ai des informations sur quelqu'un, un collaborateur, et j'ai pensé que vous aimeriez avoir des...

— Des nouvelles de qui ?

— Quencé.

Jy cligna les yeux et attendit.

— Wysh est inquiète à son sujet. Elle a transmis un rapport sur ses... interludes... avec certaines femmes.

Jy avala sa salive et se contenta de hocher la tête. Une fois.

Xen devint grave. Dans son esprit, le désir charnel était toujours une lourde faute. Son espèce avait un sens plutôt remarquable de la monogamie, et c'est d'un ton tranchant qu'il poursuivit :

— Il y a eu un certain nombre d'incidents sur cette Terre. Un, deux, trois...

— Xen ?

Il s'arrêta et leva les yeux sans se départir de son immobilité.

— À quoi voulez-vous en venir en me parlant de Quencé ?

Il fit claquer sa langue contre son palais, puis avoua :

— Je me suis demandé si je devais ou non porter cette affaire à votre connaissance. Vous m'aviez dit que s'il devenait gênant...

— Il est gênant ? insista-t-elle.

Il s'agita nerveusement avant de répondre, d'une voix atone, soupesant chaque mot :

— Wysh le pense. Sinon, je ne crois pas qu'elle aurait fait un rapport.

C'était probablement vrai, songea Jy.

— Je lui parlerai, dit-elle. Si vous estimez que je dois le faire.

— Oui.

Xen acquiesça de la tête. Il y eut une lueur fugace dans son regard, trahissant une certaine allégresse, et Jy fut obligée de demander :

— A-t-il d'une manière quelconque outragé les convenances ?

Les actes sexuels en eux-mêmes et par eux-mêmes n'étaient pas indécents.

— Pas ouvertement.

— A-t-il conçu des enfants, ou brisé des unions entre deux personnes ou plus, voire enfreint des tabous culturels quelconques ?

— Il y a derrière ces manquements un certain état d'esprit, rétorqua Xen. Ils se produisent selon un scénario qui ne change jamais.

Jy attendit.

Xen surprit son regard et ferma la bouche.

— Je promets de parler à Quencé, l'informa-t-elle. Cela suffira-t-il ?

— Je veux seulement servir notre cause, Jy.

Une non-réponse typique.

— Pouvons-nous en rester là sur ce sujet ? demanda Jy.

— Oui, madame.

— L'autre sujet, maintenant. Apportez-moi le résumé des rapports, dès que vous le pourrez.

Elle le congédia d'un geste vague.

Xen se redressa pour la première fois. L'étiquette aurait exigé qu'il incline légèrement la tête, mais la colère le fit se rebeller. Xen savait que Jy donnait trop de liberté de manœuvre à Quencé et qu'il était, doué ou pas, monté en grade trop vite – c'était l'opinion générale dans l'entourage – et voilà que Jy essayait d'ignorer les problèmes de Quencé. Elle pouvait au moins l'admettre en son for intérieur. Elle ne pouvait pas trop malmenier Quencé, et puis, non, elle ne traitait pas la situation avec le sens de l'équité requis par le sacrosaint règlement.

Il n'y avait là rien de grave, conclut-elle. Ce serait différent si Quencé oubliait toute discrétion lorsqu'il se laissait guider par ses glandes.

Xen et les autres étaient-ils jaloux de Quencé ?

Elle avait l'impression que ce n'était pas trop invraisemblable.

Toutefois, Jy était, quelque part en elle-même, obligée d'être d'accord avec Xen. Elle ressentait un douloureux pincement dans les entrailles à la pensée que son jeune collaborateur couche avec des créatures lors de ses déplacements sur la Clarté. Il y avait presque une éternité qu'elle n'avait pas pris d'amant, les amants étant des causes de distraction et bien pis. C'était un luxe que la Resplendissante ne pouvait se permettre. De plus, la qualité d'amant de Jy donnerait à quelqu'un beaucoup trop d'influence au sein de cette minuscule communauté.

Jy décida de choisir un lieu et un moment propices et d'effrayer Quencé avec quelques paroles bien senties et un regard desséchant. Elle l'alarmerait et lui ferait peut-être du mal d'une manière ou d'une autre. Elle voulait qu'il se rende compte du risque qu'elle avait pris en l'amenant ici. Elle essayait d'insuffler du sang neuf aux échelons supérieurs de la hiérarchie, impatiente de s'entourer des meilleurs et des plus jeunes tandis que les Terres devenaient sans cesse plus étranges.

Nous sommes rares et remarquables pour de nombreuses raisons. Ce n'est pas simplement parce que nous autres Fondateurs avons accédé à l'intelligence au travers d'une série d'heureuses mutations, ce n'est pas simplement parce que nous sommes des primates insolites chez qui les femelles dominent à la fois physiquement et socialement, et encore moins par le seul fait que nous n'avons aucune tendance instinctive à la violence. C'est la combinaison de ces traits rares qui fait de nous des êtres d'exception. Plus d'une fois, je me suis arrêtée pour me demander, au tréfonds de moi-même, si d'aventure nous ne serions pas trop rares et trop remarquables, et si notre espèce ne devrait pas son ascension à d'autres forces que le hasard...

Journal intime de Jy

Persuader les Fondateurs de suivre la Clarté fut une véritable épopée. Jy dut convaincre les habitants vivants de toute une planète – obstinés, prudents, et peut-être inquiets – et elle dut aussi convaincre les morts. Les Archivés étaient les mémoires dures des générations précédentes. Comme la vie et l'expérience étaient précieuses, ils étaient conservés dans des constructions spéciales en pierre, peintes en rouge pour signaler leur importance. Selon la loi des Fondateurs, tout Archivé jouissait du même droit de vote que tout citoyen encore en vie. Sans leur soutien, il ne pouvait y avoir de changements majeurs de politique ou d'orientation. Pour tout projet de l'ampleur de ceux que Jy proposerait, les Fondateurs exigeaient l'unanimité : des milliers de générations disant d'une seule voix qu'elles donnaient leur accord incondtionnel.

Les Archivés devinrent les partisans des plus farouches de Jy.

Elle savait que la mémoire morte ne donnait pas une vie ultérieure facile. Les Archivés étaient des organismes incorporels qui pouvaient se distraire avec des paysages simulés, des jeux compliqués et rien d'autre. On les gardait pour leurs connaissances, mais, en vérité, il était exceptionnel qu'un vivant entre dans les bâtiments rouges pour demander leur avis. Les Archivés étaient des entités obstinées en proie à un ennui absolu, et leur mécontentement fut une aubaine pour Jy.

— Aidez-moi ! implora-t-elle. J'envisage un voyage d'un type unique et je sais comment je peux l'accomplir, mais j'ai besoin de l'engagement de tous. Laissez-moi vous convaincre et vous pourrez m'aider à convaincre les autres, notamment vos enfants et petits-enfants récalcitrants.

Elle attendit un moment et ajouta :

— Vous représentez un trésor de sagesse considérable.

Et elle s'inclina devant les yeux de verre qui la contemplaient du

haut des rayons. Il y avait des milliers d'édifices rouges comme celui-ci, et tous les Archivés écoutaient ses propos manifestement flatteurs.

— Je suis sûre que votre opinion sera décisive. Voulez-vous, s'il vous plaît, m'écouter ?

Il y eut une longue pause déconcertante.

Jy se tenait dans l'entrée ensoleillée du vieil immeuble rouge au centre de son village. La coutume voulait qu'elle vienne se présenter à ses ancêtres pour déposer sa requête. Elle reprit son souffle, lutta contre le tremblement de ses membres et remarqua au bout d'un moment l'odeur légèrement âcre et nauséabonde de l'air vicié. Ses ancêtres l'entouraient. C'étaient de petites constructions en céramique dont aucune ne dépassait la taille d'un galet, dissimulées à l'intérieur de coffrets hermétiques encore presque vides. Des centaines de générations pouvaient encore naître et mourir dans ce village sans que les Archivés aient besoin de nouveaux locaux ni même de nouveaux coffrets. Il y avait tellement de place, et tellement de temps pour remplir tout cet espace...

— Nous t'écouterons, bien sûr.

Jy entendit d'innombrables voix fondues en une seule, et fut prise d'un interminable frisson.

— Tu penses assez de bien de nous pour venir ici avant toute chose : crois-tu que nous refuserions de t'écouter ? Continue, Jy, et expose-nous ton plan. Commence, s'il te plaît.

Elle expliqua le projet dans ses grandes lignes. Au début, elle parlait d'une voix lente et guindée, puis la passion de sa mission prit le dessus, et voilà qu'elle parlait trop vite et se mettait à bégayer...

— Et que devrions-nous faire ? demanda une voix individuelle.

Jy apprendrait plus tard que c'était l'une de ses propres arrière-grand-mères qui tentait ainsi de l'obliger à s'arrêter pour réfléchir, lui donnant l'occasion de reprendre ses esprits.

— Et si nous disons oui et que les vivants disent oui, quel sera alors le rôle des Archivés ?

— Un rôle essentiel, dit doucement Jy. Vous resterez sur cette Terre et contrôlerez le travail qu'il faudra effectuer sur place. Nous aurons besoin d'énergie, d'énormes quantités d'énergie sûre, si nous voulons déplacer des personnes et du matériel dans les deux directions.

Elle donna quelques indications techniques, histoire de démontrer sa compétence, puis demanda :

— Est-ce cohérent ? Est-ce que vous me comprenez ?

— Bien sûr que nous comprenons, dirent les voix unies.

Jy s'inclina très bas en signe de respect.

— Naturellement, nous avons besoin de temps et de précisions supplémentaires, prévinrent-ils, mais l'entreprise semble tout à fait

prometteuse au premier abord.

Jy se mordit la main sous le coup de l'émotion.

— Serons-nous importants dans cette mission ? demandèrent-ils.

— D'une importance vitale, répondit-elle. Absolument vitale.

Il y eut une pause, puis un bizarre brouhaha assourdi : un grand débat commençait dans les rangs des Archivés. Jy avait déjà ses partisans et ses ennemis, et il faudrait plusieurs années avant que tous les Archivés jusqu'au dernier soient prêts à voter en faveur de la mission et de la quête des Créateurs. Mais le processus était déjà en marche, et elle finit par tenir ses premiers meetings, racontant à de modestes auditoires qu'il s'agirait là d'un pèlerinage d'une glorieuse ampleur, à côté duquel toutes les autres aventures humaines seraient négligeables. Les sondes automatiques qu'ils avaient envoyées vers les étoiles et le centre de la Galaxie n'étaient par comparaison que de simples distractions. Leur galaxie était certes belle et étrange, mais il n'existait pas d'autres êtres intelligents en dehors des humains des autres Terres, et des sublimes Créateurs eux-mêmes. Si les Fondateurs voulaient de la compagnie, soutenait-elle, il fallait qu'ils tentent leur chance sur la Clarté. Ils n'avaient pas d'autre choix, à moins de rester chez eux sans rien faire de nouveau pour l'éternité...

— Et si ces Créateurs sont hostiles ? s'exclamaient certains. Nous allons nous révéler à eux ! Est-ce bien raisonnable ?

— Et les autres dangers, alors ? demandèrent divers sceptiques. Il pourrait y avoir des horreurs que nous ne pouvons même pas imaginer, et vous voudriez qu'on leur coure après ?

Jy leur répliqua sans ménagement, avec un grand sourire.

— Des précautions, nous en prenons, nous ne sommes pas des imbéciles.

Elle avait déjà conçu une vingtaine de dispositifs de sécurité, et elle mit ses auditeurs au défi d'en inventer aussi. Elle voulait des idées ! Elle voulait des idées à cor et à cri ! Puis elle se tut, secoua la tête et demanda :

— Quel genre d'héritage voudriez-vous laisser, vous autres ? En tant qu'espèce, qu'est-ce que nous pourrions faire qui puisse se comparer à la mission ? Nous avons découvert cette chose prodigieuse, cette multitude de Terres vivantes sous nos pieds... et nous allons les ignorer ? C'est ce que vous voulez ?

— Combien de temps la mission va-t-elle durer ? crièrent-ils.

Jy n'en avait aucune idée.

— Très longtemps, avoua-t-elle.

Elle les tint en haleine un instant, puis dit :

— Ça va peut-être prendre des milliers, ou des dizaines de milliers d'années.

Elle n'avait jamais envisagé qu'un *million d'années* soit une

réponse possible.

— Nous ferons des convertis à mesure que nous progresserons au milieu de nos Cousins, et les Archivés nous accorderont plus d'énergie et un plus long rayon d'action.

Une fois de plus, elle eut recours à son sourire.

— Nous donnerons à notre corps une durabilité qui assurera la continuité. Nous ne sommes ni des colons ni des envahisseurs. Nous serons des exemples de notre espèce, de toute notre espèce, et nous mettrons le temps qu'il faudra. Je n'ai rien d'autre à vous promettre.

Jy finit par gagner toutes ses batailles.

À l'époque, elle était déjà plus vieille qu'elle n'en avait l'air actuellement, et elle était plus faible. Elle s'était sentie joyeuse, régénérée, mais très fatiguée. Les Fondateurs choisirent quelques dizaines de milliers de leurs semblables pour en faire des pèlerins. La législation fut modifiée, l'éthique fut révisée, et chaque pèlerin fut doté d'un corps tout neuf tandis que le reste des Terriens se préparèrent à rester sur place. Ils vivraient jusqu'au bout une existence honorable et, quand leur corps les abandonnerait, ils rejoindraient les rangs des Archivés et contribueraient à la conception des machines, des robots, et de la Terre en devenir.

Et depuis, un million d'années s'était écoulé... Qui l'aurait cru ?

Jy ne pouvait imaginer pareille durée, quand bien même elle l'avait vécue. Elle était présente le jour officiel du départ. Elle se rappelait la musique, les acclamations et le grand portique cristallin dont l'entrée était barrée par une guirlande de fleurs. Elle se revoyait en train de lever le bras – le droit – et le silence se faisait brusquement. Elle dénouait les brins de la guirlande en souriant aux jeunes Fondateurs qui la tenaient, choisis l'un comme l'autre spécialement pour l'occasion. Ses mains tremblaient, les fleurs tombèrent et la foule hurla d'allégresse, d'une seule voix, et se mit à danser. Puis Jy entra dans le portique et pleura, les mains sur les yeux, le visage ruisselant de larmes, en espérant qu'elle pleurerait de joie... mais elle n'en était pas certaine. C'était une journée merveilleuse, une occasion incroyablement unique, et, l'espace d'un instant magique et terrifiant, Jy eut peur – une peur absolue – de commettre là une erreur, de n'être qu'une imbécile et d'avoir déclenché un processus qui se terminerait d'une manière atroce le lendemain ou le surlendemain ou peut-être le jour suivant...

Il fut un temps où j'avais l'entière responsabilité de la mission sous toutes ses facettes, mais cette époque est révolue depuis que tout est passé à une échelle supérieure. Mon rôle actuel consiste seulement à m'assurer de temps en temps de la qualité du travail quotidien. Je règne pour ainsi dire sur mon entourage et je lis les rapports quand j'ai le temps de le faire. Je fais part de mon opinion à des collaborateurs dix mille fois plus qualifiés que moi, et ces experts me traitent avec le respect immuable que j'espère avoir mérité. Puis ils agissent scrupuleusement, au mieux des intérêts de la mission.

Certains jours, j'ai l'impression d'être un bibelot précieux, charmant, suranné, plein de bonnes intentions, mais un bibelot quand même (...).

Les chroniques de Jy

White Cloud était très conforme à l'idée que Jy s'en était faite.

La ville s'accrochait aux berges de la rivière boueuse, et elle passa un moment à se rappeler quelques-uns des centaines de milliers de noms de cette rivière. Jy descendait l'escalier sous le ventre du vaisseau, sentant les pulsations des moteurs lui hérissier l'épiderme. Son vaisseau flottait au-dessus de l'autoroute bétonnée, et d'autres vaisseaux de l'entourage étaient dispersés alentour. Ils étaient ovoïdes, de la couleur des ossements, dont ils avaient la texture, et il n'y en avait pas deux exactement semblables. Des membres de l'entourage descendirent des autres vaisseaux et l'entourèrent, lui fournissant une escorte tandis qu'elle remontait à pied l'autoroute pour gagner la courte rue principale encaissée entre des falaises boisées juste au bord de la rivière. Les autochtones se rassemblèrent, ouvrirent de grands yeux et chuchotèrent nerveusement.

— La voilà ! C'est Jy, celle-là, là-bas. Vous la voyez ?

Elle avait une idée précise de la personne qu'elle voulait trouver. Elle cherchait certain visage à nul autre pareil dans ce petit attroupement.

Son entourage devait produire un effet incroyable sur les natifs de White Cloud. C'était une collection de bizarres singes bipèdes et de nains au crâne hypertrophié mélangés à un assortiment de spécimens de races plus récentes. Jy pouvait prendre la mesure des expressions figées par la stupeur et des chuchotements prudents. C'était parfait, se dit-elle. Puis elle trouva le faciès qu'elle cherchait. Il appartenait à un homme corpulent, qui ne cachait pas son dégoût, un individu aigri, manifestement inculte, qui avait pris les Vagabonds en grippe dès leur première apparition. Debout au milieu du groupe, il fusillait du regard ces abominations. Il était écoeuré, son teint livide et la sueur sur son visage dénotaient une colère pathologique. Il risquait d'exploser à tout moment.

Jy elle-même ne courait aucun danger, mais elle perçut une tension palpable lorsqu'elle écarta les badauds pour aller vers l'irascible individu, d'un pas douloureux, faisant craquer ses fragiles jointures.

— Pourquoi me haïssez-vous, monsieur ? demanda-t-elle de sa plus douce voix.

L'homme en fut traumatisé.

Ses opinions étaient probablement bien connues à White Cloud. Sans doute avait-il sa place réservée au bar ou chez le coiffeur, où il fulminait en permanence contre les Vagabonds, ces envahisseurs sournois. Mais de voir Jy débarquer ici en personne et le débusquer comme elle venait de le faire... bon, il en tremblait. Il secoua la tête. Il était obligé d'écarter les jambes comme s'il craignait de perdre l'équilibre.

— Pourquoi me haïssez-vous ? répéta Jy.

Les autres Vagabonds s'étaient déployés en arc de cercle derrière elle, et attendaient. Ils avaient vu Jy tenter le coup de nombreuses fois.

L'homme gronda, finit par pêcher sa voix quelque part dans ses entrailles, et lui dit :

— C'est notre Terre ! Notre Terre à nous !

Il secoua la tête et sourit presque, retrouvant un peu de son aplomb. C'était l'occasion rêvée de dire ce qu'il avait sur le cœur à quelqu'un d'important et il n'allait pas se gêner, oh non !

— Vous venez ici sans être invités, feula-t-il, vous et vos... ceux de votre espèce, et vous changez tout ! Vous laissez rien en place, et c'est ça que je peux pas encaisser ! Salauds !

Ses voisins et ses rares amis amorçaient un mouvement de recul.

— Nous ne sommes pas des envahisseurs, dit Jy, laissant à sa voix le soin de transmettre son message.

Il émanait d'elle une compassion sincère, plus une certaine dose d'enthousiasme et un amour indéniable.

— Nous ne faisons que passer sur votre Terre, et nous ne vous dérangerons pas plus qu'il ne sera nécessaire. Je vous le promets.

L'homme gronda à nouveau.

— Vous ne me croyez pas ? demanda-t-elle.

— Je veux que vous fichiez le camp !

Jy était parée.

— Vous le voulez ? Qui veut quoi ? Vous êtes qui, au juste, monsieur ?

Elle balaya d'un regard les visages nerveux qui entouraient l'homme et fit un grand sourire.

— Croyez-moi, dit-elle à l'agité, dès l'instant où nous sommes arrivés sur *votre* Terre, nous avons œuvré en attendant de repartir, en

faisant de vous et de vos semblables des êtres plus heureux, plus riches, plus en sécurité, et en vous donnant les moyens d'affronter votre propre destin...

— Vous êtes des démons qui crachent la parole du diable !

Elle attendit un instant, puis demanda :

— Pourquoi sommes-nous des démons, monsieur ?

— Parce que vous parlez d'*évolution*, et quiconque a une once de bon sens chrétien sait que ça existe pas dans la Création. Nous faisons tous partie du dessein de Dieu, et vous pourrez pas me prouver le contraire !

C'était donc un intégriste religieux, rempli d'une considérable acrimonie. Encore une fois, elle attendit avant de demander :

— Qu'avons-nous fait qui soit diabolique, monsieur ? Je veux que vous me donniez un exemple précis.

Elle n'attendit pas la réponse.

— Je pèse mes mots, monsieur. Vous avez eu des mois pour nous observer, vous avez entendu parler de nous, alors dites-moi pourquoi vous nous prenez pour des démons. Dites ce que vous voulez. Peut-être pourrai-je corriger des erreurs. Je suis impatiente de vous entendre.

L'homme marmonna quelque chose à voix basse.

— Un Vagabond s'est-il présenté à vous en disant : « Voici ce que vous devrez penser et croire à partir d'aujourd'hui » ? Nous avons-vous causé un préjudice financier quelconque ? Avons-nous fait du mal à un membre de votre famille ou à l'un de vos amis ? Dites-le-moi. Je veux tout savoir.

Elle soupira et agrandit son sourire pour confirmer ses bonnes intentions.

— Où me suis-je trompée, monsieur ?

— C'est le diable qui vous...

— Je ne vous entends pas !

L'homme rougit, les larmes lui vinrent aux yeux et ses imprécations lui restèrent en travers de la gorge. Autour de lui, le silence était total. Tout White Cloud retenait son souffle.

— Nous parlons selon notre croyance, concéda Jy. Voudriez-vous qu'il en soit autrement, monsieur ? Devrions-nous étouffer ce que nous pensons et ce que nous ressentons, monsieur, et vous mentir, à vous et à tout le monde, rien que pour faire meilleure figure à vos yeux ?

L'homme respirait en sifflant.

— Monsieur ? dit Jy.

Il secoua la tête, incapable d'exprimer sa fureur.

— Oui, monsieur ?

C'était plus de tension qu'il n'en pouvait tolérer. Il fit brusquement volte-face, descendit la rue à grands pas et tourna au

premier croisement, une main sur la tête comme pour empêcher les vaisseaux de son cerveau d'exploser. La communauté commença immédiatement à s'excuser de l'avoir parmi elle. Jy pouvait le lire sur les visages. Elle avait trouvé ce qu'elle était venue chercher ici, un individu aigri sur qui elle n'avait pas prise, et l'occasion de passer pour une personne à la fois dure et honnête aux yeux des gens sérieux. Mais n'avait-elle pas été trop dure ? Il y avait probablement beaucoup d'autres intégristes dans cette foule. Les Vagabonds devaient constituer un défi insolite à leur foi littérale. Mais non – elle constata que les gens semblaient lui savoir gré de sa franchise. Jy les regarda avec un sourire attristé. Elle regrettait l'incident autant que les autres. Puis elle se lança dans un petit speech, comme quoi on restait fidèle à ses croyances tout en respectant les croyances des autres, etc., et elle espérait qu'ils ne la prendraient pas pour une créature diabolique – non, quand même ? – et leur adressa un grand sourire en haussant discrètement les épaules.

La plupart de ses auditeurs semblaient enchantés.

Puis Jy enchaîna en douceur un autre discours, sur la Clarté et les lointains Créateurs, et leur dit en quels termes elle parlerait aux Créateurs de cette remarquable communauté installée sur les rives de la tumultueuse rivière brune. Elle pensait ce qu'elle disait. Elle avait beau faire ce travail depuis longtemps, il lui arrivait rarement de voir son énergie l'abandonner ou de sentir un goût amer dans sa bouche. Soudain, Jy fut totalement satisfaite. C'était étonnant de constater que les Vagabonds laissaient aussi peu de ressentiment derrière eux. Leur succès était l'un de ses grands motifs de fierté. Une partie d'elle-même se regarda en train de parler devant cette foule modeste jusqu'à ce que tous ses auditeurs se mettent à sourire, à hocher la tête, à étouffer des rires et finalement à applaudir. Et voilà qu'elle repartait. Elle revenait à son vaisseau, une troupe d'enfants sur les talons.

— Au revoir et merci, dit-elle en agitant une main filiforme. Bonne chance à tous, et encore merci ! Merci pour votre patience et votre temps, et bonne journée ! Bonne journée à tous !

Moliak

1

Mon cauchemar commence lorsque je pénètre dans le bunker des inTrouvés, sous un déguisement qui me fait passer pour un membre de la tribu en question. Les sentinelles qui m'accueillent me font descendre à des kilomètres sous la surface. Je passe devant des salles où la tribu synthétise sa nourriture et son eau potable, devant les ateliers de mécanique, les entrepôts et les vastes arsenaux. Puis j'entre dans le cantonnement, le sanctuaire des inTrouvés, qui m'étreignent et qui m'embrassent, et j'apprécie leurs attentions. Et je fais une horrible découverte : j'ai l'impression invincible d'être ici dans mon élément, or j'aperçois par hasard mon reflet sur la surface polie d'une des parois en matière composite et je ne suis même pas déguisé ! Je ne porte sur moi que mon propre corps ! Regardez-moi ! Je n'en crois pas mes yeux ! Regardez... !

Journal intime de Moliak

Tout à coup, Moliak oublia ce qui allait se passer.

Posté derrière la porte d'entrée, il surveillait la rue en courbe, les pelouses vertes identiques toutes bien arrosées, les voitures en stationnement et celles en mouvement, et il sentit soudain que quelque chose d'important était en train de lui échapper. Il perçut cette lacune et s'arrêta un infime instant pour chercher en lui-même cette chose qu'il ne pouvait nommer. Remarquable ! songea-t-il. Les événements allaient culminer aujourd'hui, dans quelques heures, et tous ses efforts, ses préparatifs, les risques et la simple tension nerveuse étaient trop pour lui, alors il en oubliait l'endroit où il était et le but de sa démarche.

Il était entouré par l'habitation de M. Phillips – il se rappelait au moins ça – et il buvait à petits coups un peu du bon whisky de son hôte dans un verre à facettes. Moliak but une longue rasade, reprit son souffle et fit le vide dans son esprit en se demandant ce qu'il faisait là. Au bout d'un moment, il s'en souvint. Il était stupéfait de constater qu'il pouvait oublier tout ou partie du projet, à tout moment. Il avala une gorgée avec un bref frisson, secoua la tête, puis se permit, provisoirement, un grand sourire.

L'entreprise était gigantesque, et urgente au plus haut degré : voilà pourquoi il avait oublié ce qui allait se passer.

Le cerveau surmené de Moliak n'était pas à la hauteur et s'était mis en veilleuse, le laissant brusquement dans le noir.

C'était, estima-t-il, une réaction humaine assez typique – pas question de laisser la panne se reproduire ! Il but donc une nouvelle gorgée, tourna le dos à la porte et entra dans la spacieuse cuisine étincelante de propreté. À l'étage en dessous, Cotton essayait de se reposer. Moliak entendait la télévision jacasser et Cotton marmonner tout seul. Parfois, il y avait une légère vibration sans importance : le chauffe-eau, le climatiseur ou le sourd grondement d'un camion qui passait dans ce calme quartier. Moliak se mit à réfléchir au projet sous tous ses aspects et fut assailli de doutes. Il n'osait énumérer tous les points qui risquaient de tourner à leur désavantage. Il avait eu la main heureuse avec Cotton, se dit-il, essayant d'accentuer les aspects positifs. Cotton ne cessait de démontrer qu'il était toujours loyal et intelligent – l'exécutant idéal et son plus fidèle ami –, et Moliak pouvait à peine imaginer accomplir la moindre étape de son plan sans avoir cette pièce maîtresse à ses côtés.

Moliak visita sans se presser la partie en étage de la maison. Il y avait un séjour et une salle à manger spacieux, trois chambres et la salle de bains principale. Tout était dans un ordre rassurant, tout était propre au point d'avoir l'air neuf. Selon les critères de cette Terre-ci, M. Phillips avait réussi sa vie. Son succès se voyait au mobilier, aux tableaux accrochés aux murs, aux antiquités authentiques discrètement exposées. L'homme avait aimé cet intérieur, et son esprit conservait la chaleur de ses préférences affectives. Moliak ressentait ces émotions et pouvait, si nécessaire, les mettre à profit.

M. Phillips avait été un bon choix.

Il lui fournissait le camouflage idéal – un homme de confiance inoffensif. Voilà pourquoi Moliak l'avait acquis.

C'était aussi l'endroit idéal, se dit-il. Il y avait un petit portique non loin de là, et une courte visite était prévue de longue date. Moliak redevenait optimiste en considérant ce qui servait le mieux ses projets. Il songeait à cette ville, à M. Phillips et à Cotton aussi, et soudain ce fut comme si quelque autorité supérieure contrôlait le travail de Moliak et l'orientait dans toutes les bonnes directions...

... Une illusion, évidemment.

Il savait que c'était une illusion, pas très originale, en plus, et, probablement, une façon de penser dangereuse. L'idée d'une assistance divine conduisit à la complaisance, et pis encore. Tenter d'imposer un ordre à sa contingence personnelle était encore un trait typiquement humain. Moliak n'en avait cure. Il haussa les épaules et sourit un instant. Il se demandait parfois s'il avait conservé son

caractère humain, l'essence de sa personnalité. Il s'accrochait aux menus échecs qui lui prouvaient que ces foutus inTrouvés ne lui avaient pas totalement dérobé son âme... et ce fut comme une très bonne nouvelle – pendant cinq minutes.

Tout se déroulait comme prévu, *apparemment*.

Les Vagabonds locaux ne les avaient pas remarqués. Moliak connaissait leurs dispositifs de sécurité mieux qu'eux et ses vérifications répétées lui prouvaient que personne ne s'inquiétait de rien.

Et pourquoi, d'ailleurs ?

Ils avaient mis cette Terre innocente en allégresse. Les nouvelles reçues le matin même de Genève disaient qu'un accord entre toutes les nations allait intervenir le lendemain, ou dans deux ou trois jours, et qu'il serait alors paraphé par tous les chefs d'État présents, et les aimables Vagabonds au sourire innocent trouveraient là le prétexte à une grandiose cérémonie.

Sur sa Terre à lui, *innocent* était un vocable maudit.

Des gens se massacraient parce que quelqu'un avait traité quelqu'un d'autre d'« innocent » avec une intonation perverse.

Moliak ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Il pensa à tout et à rien puis entendit des applaudissements à l'étage inférieur. C'était la télévision, et le moment était très mal choisi. Il retourna à la cuisine et tenta d'imiter les habitudes de M. Phillips. Il rinça le whisky restant au fond du verre qu'il posa à l'envers sur le plateau supérieur du lave-vaisselle – et voilà ! –, puis il décrocha le téléphone et composa le numéro de sa ligne directe. La secrétaire de M. Phillips répondit à la deuxième sonnerie, et il lui demanda un compte rendu de sa journée. Qu'est-ce qui s'est passé à l'usine, rien d'important à signaler ? Il parla exactement comme M. Phillips l'aurait fait, mot pour mot. Il se permit même de petites erreurs de jugement parce que les neurones mous dans sa tête étaient un peu ivres et négligents.

Rien ne devait paraître anormal.

Moliak jouait son rôle avec la conviction de l'habitude et des observateurs attentifs ne verraient rien de suspect.

— Je passerai demain, dit-il. Assez tard, probablement.

— Alors, promettez-moi de bien vous amuser ce soir, monsieur.

La secrétaire s'appelait Doris, et elle travaillait pour M. Phillips depuis plus de quinze ans.

— Vous me le promettez ?

— Oui, Doris.

— Et trouvez donc le temps d'amener votre neveu au bureau. Nous adorerions faire sa connaissance.

— C'est d'accord.

Encore un autre point en faveur de M. Phillips : il avait une vague

famille qu'il n'avait pas vue depuis des années.

— J'y penserai, confirma-t-il.

— Et vous serrerez la main à Jy de ma part, hein ? Et vous lui direz que c'est une nana super ?

Il entendit un rire grinçant au bout du fil.

— Vous allez le faire ?

— « Une nana super. » Je le lui dirai.

— Mais non ! vous n'oserez pas. Et moi, je vous verrai demain en fin de journée. Si je vous vois.

Moliak attendit jusqu'au dé clic final, puis il sentit l'esprit de M. Phillips qui essayait de penser à sa secrétaire. Il essayait de se rappeler ses traits et son éternel maternage, et il ressentit une lancinante tristesse – il savait par bribes ce qui allait bientôt se passer – et Moliak s'entendit murmurer tout bas.

— Ça suffit ! Arrête !

Il trouva le grille-pain miroitant, le porta à son visage et tenta de s'assurer que ses traits et en particulier ses yeux conservaient encore leur caractère aimable. Il eut brusquement une peur bleue que l'esprit capturé représente un danger quelconque pour lui. *Tout peut vous trahir*, se rappela-t-il. *Et, avec suffisamment de temps, tout vous trahira.*

2

Je l'ai transporté à froid parce que c'était la méthode la moins risquée. Cotton a laissé chuter son métabolisme à un niveau où même les castes inférieures se plaindraient, je l'ai emballé dans ce que j'ai trouvé de plus commode, je l'ai blindé avec tous les meilleurs gadgets et il n'a été détecté qu'une seule fois. Un novice l'a trouvé par hasard, planqué au milieu des machines, et je n'ai pas eu le choix.

Cotton n'en saura jamais rien.

Il était trop froid pour avoir conscience de quoi que ce soit, même pas du mouvement. J'ai fait pour le mieux, et j'ai gardé ce meurtre secret, car je connais Cotton. Je sais qu'il accepterait ce qui s'est passé si je lui disais de l'accepter, mais aurait néanmoins l'impression d'avoir une minuscule part de responsabilité (...).

Journal intime de Moliak

Ces dernières années, Moliak avait vécu dans toute une gamme de corps de Vagabonds, s'efforçant d'être prévoyant et de toujours paraître entièrement normal. Il avait une mémoire dure exceptionnelle, subtilement tissée dans chaque esprit et pratiquement

invisible aux sondes et aux capteurs. Les transferts étaient exécutés par des autodocs, et chaque fois on laissait mourir l'hôte précédent. Question de sécurité. Cotton connaissait les exigences de la sécurité et acceptait l'assassinat de chaque Vagabond, bien qu'avec son sens inné de la préséance il ait toujours du chagrin. Pour Cotton, tout Vagabond était digne de respect. Pour se consoler, il se représentait Moliak et lui en train de *purifier* l'univers du mal, et Moliak respectait son chagrin. Il y avait même des moments où il se sentait coupable de ne pas avoir de chagrin lui aussi. Il était peut-être jaloux. Effectivement, une ou deux fois, il s'était senti furieux devant l'affliction de son compagnon.

Les processus de passage d'un corps à un autre étaient extrêmement raffinés. Jy et ses gens n'y comprendraient rien ni même ne soupçonneraient que pareilles techniques puissent exister.

Il y avait des années que les deux hommes avaient commencé leur voyage vers cette Terre. Moliak avait lu les premiers rapports d'exploration, les avait montrés à Cotton, et Cotton avait dit :

— Une gentille Terre bien juteuse, et presque déserte.

— Selon tes critères, lui avait rappelé Moliak.

Le petit homme avait hoché la tête en souriant.

— Gentille, bien juteuse et déserte, avait-il confirmé, toutes rides dehors.

À présent, Cotton était d'une humeur beaucoup plus morose. Il regardait une émission de télévision dont la convivialité artificielle l'inondait sans l'émouvoir. Moliak venait de descendre. Il s'arrêta pour regarder l'écran papillotant où un présentateur conforme aux critères locaux de la beauté et de l'élégance vibrat d'une émotion intense en remettant les clefs d'une automobile à l'un des concurrents.

Cotton et Moliak pouvaient s'entretenir tranquillement au sous-sol. Des écrans et des contre-mesures électroniques mettraient en échec toute écoute ou surveillance.

— À quoi penses-tu, l'ami ? demanda Moliak.

— À pas grand-chose.

Cotton mangeait des bonbons et de la réglisse. Il avait depuis hier amassé une épaisse couche de graisse de Termite, apport visible dans son visage bouffi et dans ses mains de plus en plus charnues.

— Tonton, dit Cotton en lui adressant un pâle et fugitif sourire, comment ça va ?

— Ça va.

Moliak s'assit près de lui et ils se tinrent par la main. C'était un geste amical entre Termites : le partage rituel de la chaleur. Moliak étudia la posture de Cotton, son lourd menton, et la manière dont il regardait fixement cette émission ridicule avec ce qui pouvait passer pour de l'intérêt.

— Tu sais ce que nous disons à propos de la télévision ? demanda

Moliak.

— Quoi ?

— La télévision est une fenêtre sur sa Terre.

Cotton loucha sans bouger la peau du visage, sans perdre son apparente concentration.

— La télévision nous donne accès à toutes les cultures, et gratuitement.

— Ça se tient, concéda Cotton.

L'émotion monta d'un cran. Une grosse femme entre deux âges se mit à sauter sur place en poussant des cris. Elle venait apparemment de gagner un gigantesque congélateur bourré de côtelettes, de steaks et de rôtis poudrés de givre.

Cotton riait sans plaisir.

— Comment te sens-tu ? demanda Moliak.

Cotton reprit son souffle par saccades.

— Est-ce que tu contrôles ta chaleur ?

— À peu près.

Moliak hocha la tête.

— Tu seras prêt ?

— Oui.

Leurs mains se séparèrent. Cotton se remit à manger. Il tira un carton de dessous le sofa. Il contenait des sandwiches au porridge garnis de chair de noix de coco blanchâtre et d'huile de palme sirupeuse. Il les entassa sur ses genoux et se mit à les engloutir. Moliak se pencha en avant. Il y avait un livre de grand format sur la table basse. Il le prit à deux mains et le fit glisser sur ses genoux. Le volume était une édition de luxe reliée d'un livre à succès : un recueil de citations des discours et des chroniques de Jy. Un marque-page en carton rigide dépassait d'un côté.

Moliak retira le bristol.

— Faites pas ça, dit Cotton.

— Pourquoi pas ?

— Vous avez perdu ma page.

Ils essayèrent de sourire et secouèrent la tête sans rien dire. Puis Moliak feuilleta le livre plusieurs fois, à la volée, trop vite pour voir autre chose que des pages floues. Il perçut d'abord une légère odeur piquante de produit chimique, puis il ne sentit plus que l'odeur de l'encre et du papier. Il replaça le marque-page.

— Tu lis ça ? s'étonna-t-il.

— Non, dit Cotton en secouant la tête sans conviction.

— Peut-être que tu devrais, au cas où on te pose une question.

Moliak regarda la quatrième de couverture. Il avait sur les genoux une photographie plein format de Jy, un portrait en studio où les cernes dorés de ses yeux brillaient sous quelque lumière invisible, et

brusquement il fut au bord des larmes. Chez lui, l'émotion venait sans prévenir mettre à mal son humeur. Alors il reprit son souffle, reposa le livre sur la table et empila des revues par-dessus en poussant un modeste gémississement.

Je deviens fou, songea-t-il.

Qu'est-ce qui se passera quand tu vas finalement la voir ?

Cotton l'observait.

Innocent de merde !

Ils se redonnèrent la main. L'étreinte de Cotton était chaude et rien qu'un peu trop vigoureuse.

— Vous savez ce qui m'arrive tout le temps ? signala Cotton. J'y peux rien, on dirait, et ça...

— Quoi ?

— Je regarde autour de moi et j'ai l'impression que je sors d'un rêve. Je vois ce qui m'entoure et je sais pas où je suis ni ce que je fais ici... C'est remarquable, non ?

Moliak ne dit rien.

Sur l'écran, l'élégant présentateur leur disait au revoir avec de grands gestes, leur souhaitant fortune et succès.

Le cadeau désintéressé original, songea Moliak. Le don de la chance...

Cotton prit la main de Moliak entre les deux siennes, serra fermement et geignit tout bas, tout doucement.

Il y avait des mots à prononcer maintenant, songea Moliak.

Il était sûr qu'il y avait quelque chose d'intelligent et d'approprié à dire... mais il n'arrivait pas à trouver quoi. Il essaya, puis renonça, se laissa aller en arrière et ferma les yeux.

Billie

1

Nous nous efforçons d'obtenir un échantillonnage varié de candidats au métier de Vagabond, qui tous adorent l'idée même de l'existence des Créateurs.

Les discours de Jy

Elle prit la décision cet après-midi, pendant le creux après le début du premier meeting. Elle était en train de garnir les rayons, à genoux sur le carrelage inconfortable, tout en ruminant ses pensées complexes habituelles. Elle pensait à Jy, belle, parfaite et pleine de sagesse, évidemment. Et à Kyle, évidemment. Et à Janice aussi et à ses tout derniers conseils. Sa voix lui résonnait encore dans la tête : il était stupide de sortir avec un Vagabond en attendant autre chose que de prendre son pied. Elle disait qu'un Vagabond, ça ne restait jamais, que Kyle serait obligé de partir, qu'il n'allait pas tout plaquer pour une tranche de cul. Vrai de vrai, lui garantissait Janice, et Billie ferait mieux de ne pas se faire des illusions là-dessus. « Fais attention. Promets-moi de faire attention. » Elle était avertie.

Billie secoua la tête, essayant d'y voir clair.

Il y avait tellement de problèmes et tellement de choses à faire en si peu de temps qu'elle avait l'impression d'avoir une existence hyperconcentrée, comme un de ces morceaux de matière dégénérée que les Créateurs avaient dispersés dans toute la Terre et qui faisaient fonctionner la Clarté comme Kyle le lui avait expliqué à elle, pauvre cloche, et maintenant elle ne pouvait plus penser à autre chose. Elle se rappelait que toute matière comprimée pouvait atteindre un stade où elle pliait l'espace-temps de manière à n'avoir même plus de dimension, et c'était ce qui était en train de lui arriver. Exactement.

Ces dernières semaines l'avaient mise drôlement sous pression. Elle n'en avait rien dit à Kyle, naturellement. Il ne voudrait pas entendre parler de ses stupides problèmes, n'est-ce pas ? Elle pensait à eux deux. Elle se demandait ce que leur couple allait devenir. Elle avait songé à rencontrer Jy depuis un bon bout de temps, sans jamais vraiment avoir le cran de demander à Kyle si la chose était possible. Bien sûr que si. Ils pouvaient y aller, pas vrai ? Elle était heureuse,

certainement, de temps en temps, au moins. Amoureuse ? Peut-être. Elle avait l'impression que c'était de l'amour quand elle était avec Kyle, et que tout allait pour le mieux. Mais ça arrivait moins souvent, ce qui la tracassait terriblement, parce que si elle ne pouvait pas aimer un type aussi formidable que Kyle, pourrait-elle jamais aimer quelqu'un ? Et ce genre de pensées ne faisaient que l'enfoncer de plus en plus, menaçant de l'écraser dans un petit coin de ce néant hyperlourd. L'effondrement avait commencé, elle le sentait déjà.

Billie ne pouvait parler à Kyle comme ça. C'était Janice qui était obligée d'écouter toutes ses confessions, et c'était Janice qui disait à Billie qu'elle pensait trop. Elle pensait toujours trop. Ça ne mène à rien, disait sa copine, alors arrête-toi. Les choses étaient aussi simples que ça.

— Tu prends ton pied avec lui et t'en restes là, disait Janice. Je te le dis comme je le pense. Des comme lui, y en a pas des masses, mais ça te fait plutôt du bien que du mal, alors pourquoi t'en priver ? Seulement, n'oublie pas qu'il a des trucs plus importants que toi dans sa vie, ma petite, alors te fais pas d'illusions.

— J'essaye, j'essaye, commençait Billie.

— Alors arrête tout de suite, disait Janice.

Chaque jour, cent fois par jour, peut-être, Billie constatait qu'elle n'arrivait pas à la hauteur de Kyle. Et de loin. Elle était lente et stupide, elle ne valait pas du tout la peine qu'il perde son temps avec elle. Le contraire était impensable. Elle essaya d'imaginer les Terres exotiques, incroyables qu'il avait visitées. Il avait plusieurs milliers d'années ! Il était tellement vieux qu'il ne lui avait jamais dit son âge exact, et elle avait l'impression d'être la plus ignare des petites filles quand elle était avec lui. Qu'est-ce que Kyle pouvait bien lui trouver ? C'est que t'es adorable, présumait Janice, et que tu lui rappelles ses petites amies de là-bas.

Peut-être, songeait Billie. Peut-être.

— Et parce que c'est un vrai mâle, ajoutait Janice avec emphase. Et que tu le traites comme les hommes aiment être traités. Tu fais comme s'il était un genre de dieu.

C'en était pas un ? Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien être, alors ?

Billie était occupée à mettre en rayon quelques-uns des ouvrages récents sur Jy et les Vagabonds. Et soudain elle repensa à leur premier rendez-vous. Kyle avait été le parfait gentleman, l'avait charmée avec ses histoires de Terres et de races qu'elle ne pouvait même pas imaginer. Ils étaient allés à pied au centre-ville manger une pizza avant d'aller au cinéma. Elle avait emporté le recueil de Tchekhov qu'elle était en train de lire parce qu'il allait peut-être la laisser tomber à un moment ou à un autre et qu'elle n'aurait rien à faire. Elle emportait toujours un bouquin partout où elle allait, et Kyle avait

compris. Ou du moins avait fait comme si. Elle se rappela qu'ils arrivèrent en retard pour la séance et qu'ils s'installèrent tout seuls au balcon désert fermé par un cordon mais que Kyle lui promit que personne ne leur dirait rien. Et justement, l'employé qui les découvrit vit qui était Kyle et leur dit de rester. Tant qu'ils voudraient, dit-il. Et voulaient-ils qu'il leur monte du pop-corn ou quoi que ce soit ? Aux frais de la maison ?

Billie s'était drôlement amusée. C'était un de ces films comiques idiots, mais Kyle l'avait apparemment trouvé bien. Kyle était comme ça. Puis ils firent une longue et lente promenade le long des allées sinueuses du campus, et quand il se mit à pleuvoir ils s'assirent sous un trottoir en surplomb et Kyle l'avait embrassée. Billie ne s'attendait pas à ça et elle était heureuse d'avoir été surprise. Autrement, ça aurait été la catastrophe. Transie d'inquiétude, elle se serait méfiée et n'aurait été que trop prête à céder. Il embrassait bien – c'était la première chose qu'elle avait pensée. Puis Kyle se rapprocha et plaça un long doigt contre son sternum en poussant, mais pas trop fort, et elle sentit le bout humide de sa langue qui caressait la sienne. Le pouce glissa doucement vers un sein, puis s'arrêta. Plus tard, lorsque Billie fit cet aveu limité à Janice, Janice dit : « Il est encore au lycée, on dirait. Pas vrai ? Il a peur d'essayer et de ne pas essayer. Va savoir. »

Billie n'avait jamais avoué le reste. Mais Janice l'avait probablement deviné toute seule, connaissant sa copine comme elle la connaissait. Au premier coup d'œil, probablement.

Après la pluie, ils étaient allés chez Kyle, dans son nouvel appart. Billie était déchirée dans tous les sens, elle se demandait que faire et que dire, et priait le ciel que tout se passe bien. Elle savait comment elle était censée se comporter, elle, une fille de bonne famille. Mais elle était chez Kyle, dans son séjour, et ils recommençaient à se peloter. Ils s'étaient étalés sur la moquette moisie et elle ne pouvait pas se retenir. Elle n'arrêtait pas de penser à ce que Kyle représentait pour elle, à tous ses voyages, et chaque fois qu'il parlait c'était comme si elle entendait les siècles défiler. C'était cul-cul, pas vrai ? La marche des siècles, la sagesse accumulée – bref, et voilà qu'il lui enlevait son corsage, et puis le reste, qu'il faisait pareil et qu'elle se retrouvait devant son pénis nouveau et circoncis en se répétant un truc qu'elle avait entendu dire. Tous les Vagabonds étaient stérilisés quand ils devenaient Vagabonds, c'est bien ça, non ? Parce que Jy avait dit qu'il ne serait ni intelligent ni convenable de faire des enfants sur des Terres inconnues. Est-ce que c'était vrai ? Et Kyle – elle s'en souvenait très clairement – Kyle parut hésiter un long moment. Il se pencha en arrière, le truc dans la main, comme pour se retenir, avec un regard étrangement distant. C'était un type bizarre, décidément. Qu'est-ce qui

clochait ? À quoi songeait-il ? Puis il s'éclaircit la voix, non sans peine, une fois, deux fois, puis lui dit, dans un souffle :

— C'est vrai.

Elle attendit, sans le quitter des yeux.

Tous ses doutes s'étaient évaporés. Elle voulait lui laisser faire tout ce qu'il voudrait ; ils pourraient faire n'importe quoi, ça lui était égal. Mais Kyle avait repris la parole.

— Ce n'est pas si simple, dit-il d'une petite voix sèche. Sur ma Terre... nous avons une tradition...

Il se dressa au-dessus de Billie, laissant pendre un mince filet de lubrifiant limpide.

— Un instant, s'il te plaît.

Il s'essuya et disparut dans la chambre. Elle entendit un tiroir s'ouvrir et se refermer, puis il émergea avec un unique préservatif dans son emballage – d'une marque courante, lubrifié et texturé – et lui dit :

— Sur ma Terre, nous avons jadis des maladies, alors nous avons des coutumes... mais ça ne veut pas dire que j'ai quelque chose. Je ne suis pas malade. J'ai des autodocs miniatures dans le corps et des médicaments longue durée qui neutralisent toutes les agressions... tu vois ce que je veux dire ?

— C'est une coutume, répéta-t-elle.

— Exactement.

— Très bien, marmonna-t-elle.

Elle le regarda déplier le préservatif et le placer, s'agenouiller sur la moquette emmêlée, son visage ingrat devenu soudain beau. Kyle lui paraissait beau, prévenant, timide, et mystérieusement périssable. Puis il vint sur elle.

— Je suis bien au... c'est là ?

— Presque, dit-elle tout en se mettant elle-même en position. *Ça y est.*

Elle se laissa aller avec un long et sonore gémissement, les bras se touchant derrière le dos de Kyle tandis qu'elle le serrait plus fort, l'enfonçant plus profond...

Billie frissonna et fit un petit sourire.

Elle se releva. Tous les livres étaient enfin rangés à leur place, et elle entendit les clients affluer dans le magasin. Les autres vendeuses étaient débordées. Billie vint les aider. De petits groupes d'adultes souriants voulaient des livres sur les Vagabonds. Ils étaient venus de partout pour assister à un meeting. Qu'est-ce qu'elle pouvait leur recommander ? Qu'est-ce qui en disait le plus ? Billie se rappela les titres préférés de Kyle. Il y avait des livres sur Jy et sa lointaine Terre natale, sur les Fondateurs et les Archivés, et il y avait évidemment des recueils de discours de Jy et de morceaux choisis de ses célèbres et

interminables chroniques. Un client voulait une liste des Terres proches, avec leurs caractéristiques... cet oiseau rare existait-il ? Eh bien non. Elle expliqua que les Vagabonds s'efforçaient de réduire ces informations au minimum et, l'espace d'un instant, elle songea à reprendre quelques-unes des histoires de Kyle pour satisfaire tout le monde. Qu'est-ce qu'ils croiraient ? Elle pourrait dire qu'elle sortait avec un Vagabond et qu'elle allait rencontrer Jy ce soir, et rien qu'à s'imaginer la tête qu'ils feraient elle se mit à sourire toute seule et faillit éclater de rire.

Les clients se firent à nouveau plus rares. Billie continua de garnir les rayons et commença à s'imaginer la soirée à venir. Kyle l'emmènerait au meeting et lui ferait ensuite rencontrer Jy. C'était tellement incroyable que c'en était irréel. Alors elle s'arrêta d'y penser et retourna à la décision qu'elle avait prise tout à l'heure. C'était, de sa part, une grande, une courageuse décision. Billie allait parler à Kyle, dès que le moment lui semblerait opportun. Elle avait quelque chose d'important et de sérieux à lui demander, et elle le dirait d'un trait.

— Tu crois que je ferais une bonne Vagabonde, Kyle ?

Elle savait comment il réagirait. Elle s'imagina au lit avec lui. Kyle attendrait un moment avant de lui demander :

— Pourquoi veux-tu être Vagabonde ? Tu as une raison particulière ?

— C'est tout ce qu'il y a de mieux, non ? lui dirait-elle.

— Je ne crois pas, dirait-il.

Ou quelque chose d'approchant.

— Je crois que ça serait splendide, avouerait-elle.

Seulement, c'était une drôle de réponse. Plutôt superficielle, non ?

— Qu'est-ce que t'en penses, Kyle ? Tu crois que je serais utile à la mission ? Est-ce que Jy serait fière de moi ?

Kyle ne bougerait pas, ne dirait rien et ne laisserait rien transparaître de ses sentiments. Elle connaissait bien ce genre de regard. Puis il s'éclaircirait la gorge et dirait :

— Non. Non, Billie, je ne crois pas que tu fasses une très bonne Vagabonde.

Et voilà. Il serait forcé de répondre sincèrement, et c'était tout ce que Billie voulait. Il fallait qu'elle entende ce verdict, une fois, une seule.

— Non, disait la voix de Kyle, tu ne pourrais pas nous rejoindre. Ça exigerait trop de toi et tu finirais par gaspiller ta vie.

C'était vraiment tout ce qu'elle voulait. Il fallait qu'elle pose la question et s'entende répondre qu'elle n'avait aucune raison d'essayer.

Elle saurait la vérité et l'accepterait.

Elle s'obligerait à l'accepter.

Et à partir de là, décida-t-elle, elle pourrait continuer à mener sa vie en sachant que tout ce qui lui arriverait serait ce qu'il y avait de mieux pour elle.

Elle en aurait la certitude.

2

Le village de mes ancêtres, au passé historique glorieux qui couvrait neuf siècles sans interruption, était assez célèbre pour avoir abrité quelques grands savants et philosophes. Mon peuple contribua à découvrir que la Terre tourne autour du Soleil et que l'hydrogène brûle facilement en donnant de la lumière et de l'hélium, et nous contribuâmes à élaborer le premier gouvernement mondial de l'histoire humaine – l'essence de ce que représentent aujourd'hui les Vagabonds. Et l'un de nous, un grand philosophe des temps anciens, contribua, au tout début de la société des Fondateurs, à codifier l'école de pensée en vertu de laquelle notre espèce prit soin de sa Terre comme de sa propre chair. Nulle part il n'y avait d'excès et nul village ne demandait plus que son dû. Les gens se comportaient comme les organes, les tissus et les cellules d'un corps compétent. Nulle cause n'était plus altière que la recherche d'un Bien incontestable (...).

Les discours de Jy

Billie sortit dans la pleine chaleur de la journée. Elle entendait au loin le bourdonnement infatigable des milliers de spectateurs massés sur le stade, et elle marchait d'un pas alerte, sa sacoche lui battant l'épaule. Elle n'arrêtait pas de regarder sa montre. Elle était censée être rentrée maintenant. Janice se demandait probablement pourquoi elle était en retard et devait la maudire tout bas : « Ah, celle-là, elle ne changera jamais. »

Elle traversa les parkings complets, grimpa sur le remblai gravillonné de la voie ferrée, franchit les rails d'acier poli et redescendit de l'autre côté. Le stade était au sud. Il était surmonté d'un mince chapiteau noirâtre censé le protéger du soleil et d'éventuelles précipitations. C'étaient les Vagabonds qui avaient apporté le chapiteau. Kyle avait essayé d'expliquer à Billie comment ce dispositif servait de climatiseur et d'épurateur d'air, mais elle n'avait jamais trop bien compris ses propos. Elle était toujours un petit peu trop bête, apparemment.

Janice l'attendait dans la cuisine en tapant du pied.

— D'abord, le grand nettoyage ! ordonna-t-elle. Ensuite, nous

ferons de toi la plus délicieuse primite des deux côtés de la Clarté.

Billie prit un bain brûlant.

Après quoi Janice prit une douche en vitesse, entra dans la chambre de Billie toute ruisselante et aperçut la robe rouge propre accrochée sur un cintre à la porte de l'armoire.

— Ça fait trop pute, prévint-elle.

— C'est ce que je portais quand j'ai rencontré Kyle.

— Je me disais aussi...

Janice lui choisit donc un pantalon discret en tissu aéré et un corsage froncé, très féminin, couleur ivoire, puis elle ajouta quelques-unes de ses propres parures pour compléter le tableau. Au fil des années, Janice avait collectionné toutes sortes de bijoux – cadeaux de soupirants, d'oncles lubriques et autres admirateurs. Il y avait un collier en or, un bracelet en or et puis des boucles d'oreilles qui ressemblaient à des cuillers pour la pêche. Ensuite se posa l'épineux problème du maquillage. Était-elle assez maquillée comme ça ? Janice lui garantit que si. T'inquiète pas. Puis elle s'habilla à son tour, et Billie essaya de l'aider à choisir ses vêtements. Janice se mit à la taquiner sur son ignorance de la mode, ce qui voulait dire que Billie pouvait taquiner Janice sur ses conquêtes, un défilé de mâles virils avec rien dans la tête et tout dans les muscles. Taquinerie bon enfant et très amusante qui se termina en fous rires dans la cuisine. Fallait-il manger quelque chose ? Oh, non, songea Billie, elle était trop énervée pour manger. Dehors, il faisait déjà nuit, et où étaient leurs cavaliers ? Un footballeur devait emmener Janice au meeting, et Billie était un peu gênée d'avoir Kyle, qui avait plus de classe. Ce n'était pas dans l'ordre naturel des choses, n'est-ce pas ? Elle se mit à jouer avec le bracelet emprunté en soupirant, puis on frappa à la porte – trois coups secs.

Ainsi s'annonçait Kyle, ponctuel comme un métronome.

— C'est pour toi, dit Janice.

Billie alla ouvrir et trouva les deux hommes devant la porte. Kyle se tenait à côté du footballeur – un *quarter-back* de troisième choix dans une équipe de seconde zone – et tous les deux souriaient timidement tandis que de blanches phalènes voltigeaient autour de l'applique de la véranda et de leurs têtes.

Billie se sentit faiblir et s'entendit dire :

— Si vous voulez bien entrer ?

Ils pouvaient bien s'asseoir et tuer le temps. Ils rejoignirent Janice autour de la table de la cuisine.

— Nous nous sommes rencontrés sur les marches. Nous sommes arrivés en même temps.

Et il regarda la montre de Billie. Il lui tint le poignet sans apparemment remarquer les bijoux ni aucun autre détail de sa toilette.

Pourquoi devrait-il remarquer quoi que ce soit ? se demanda-t-elle. Puis elle eut brusquement grand faim et se leva pour prendre un sachet de biscuits au chocolat tout en haut d'un placard.

Tout le monde se servit.

Mais Kyle ne mangea pas. Deux ou trois fois, il porta un biscuit à ses lèvres, faillit mordre dedans, puis le reposa sur la table en contemplant ses doigts délicatement maculés de brun.

Il se comportait bizarrement, même quand on le connaissait.

Janice s'en aperçut et prévint Billie d'un coup d'œil en haussant les épaules. Eh oui. T'y peux rien. Les hommes sont comme ça !

Billie mangeait toujours. Elle mourait de faim.

Le footballeur, dominant sa propre timidité, essaya de parler à Kyle.

— Alors comme ça, vous êtes un Vagabond, hein ? Ça alors !

Janice dit que c'était l'heure de partir.

Kyle haussa les épaules et dit :

— Vous jouez au football ?

Tous s'étaient levés et passaient la porte en file indienne. Ils sortirent sous la véranda pleine du vol féroce des fragiles phalènes et descendirent les marches grinçantes.

— Ils ont un sport comme le foot, là d'où vous venez ? demanda le cavalier de Janice. Ou quelque chose qui y ressemble ?

— Pas vraiment, marmonna Kyle en secouant la tête.

— Vous connaissez le foot ? Vous avez déjà vu comment ça se joue ?

— Non.

Le footballeur se lança dans une explication haletante des règles et des tactiques de base, comment gagner du terrain, le conserver, etc. Puis il raconta des épisodes de sa propre carrière, plutôt terne. Il décrivit de vigoureuses percées vers la ligne médiane et de longues passes presque réussies. Ils avaient traversé la voie ferrée et atteint l'un des parkings où des rangées de voitures s'éтираient dans toutes les directions.

— Hé ! voilà ce qu'il me faut ! dit le sportif.

Il commença à détacher un ballon de foot en polystyrène de l'extrémité d'une antenne radio.

— Qu'est-ce que tu fais ? aboya Janice.

— Kyle ? dit le footballeur d'une voix d'adolescent à l'autorité affectée. Prends un peu de distance. Tu piques un sprint par-là, tu vois, et moi je te balance la balle.

Billie était gênée, mais elle ne dit rien.

— Tu t'arrêtes, hein ? dit Janice.

Mais Kyle avait déjà démarré. Il courait d'une foulée courte et saccadée, ses sandales claquaient sous ses pas.

— C'est parti !

Le footballeur lança en l'air le ballon miniature qui vrilla et tomba beaucoup trop court. Or, Kyle courait toujours entre les rangées de voitures, la tête penchée en avant, ses longues jambes sans grâce bougeant de plus en plus vite. Billie le vit atteindre le bout de la rangée.

— Hé ! Kyle ! tu vas trop loin, mon pote !

L'espace d'un instant, elle crut qu'il allait continuer de courir. Il sembla prendre un peu de vitesse, puis il eut comme des ratés et s'arrêta, les yeux baissés sur le bitume. Il les attendait. Il posa la main sur une aile de voiture et ne bougea plus.

— Faut regarder par-dessus ton épaule, mon pote !

— Laisse-le tranquille, dit Janice.

— Ça va ? demanda Billie à Kyle en se serrant contre lui. T'en es sûr ?

Quelque chose clochait. Elle l'avait vu au premier coup d'œil.

Kyle secoua la tête sans rien dire.

Elle lui prit la main et s'aperçut qu'elle était trempée de sueur.

— T'as une manière bizarre de courir, déclara le footballeur.

— Ah bon ? dit Kyle en levant les yeux.

— J'aurais cru que les Vagabonds couraient mieux que ça.

Il semblait sincèrement soulagé d'avoir pu dire « Tu cours comme un manche » sur un mode amical.

Kyle haussa les épaules et fit un sourire rêveur.

— Allez, on démarre, dit Janice.

— On peut ? demanda Billie.

Puis ils entendirent la foule au loin, d'un seul coup, et les applaudissements et les acclamations s'amplifièrent jusqu'à ce que l'air alentour semble entrer en vibration.

3

Aujourd'hui, un mignon petit garçon, un vrai lutin, est venu vers moi et m'a demandé si j'étais mariée. Il était adorable. Sa tête, sa nuque et son large dos étaient couverts d'une masse de cheveux dorés et ses yeux d'un turquoise lumineux étaient manifestement pleins d'espoir. Alors je lui ai souri et lui ai dit :

— Je suis totalement mariée à la mission.

— Pas avec un homme, hein ? s'exclama-t-il.

L'air dégoûté, il secoua la tête et me toisa d'un regard méprisant. Moi !

— Alors qu'est-ce que vous faites pour vous amuser ?

Il voulait tout savoir, ce grossier lutin.

— Qu'est-ce que vous faites quand vous avez envie de... vous savez...

— Je tiens des meetings, m'écriai-je.

— Des meetings ?

— Ce sont mes amants, confirmai-je. C'est ma seule passion, mon garçon.

Les discours de Jy

Le meeting précédent avait débuté avec du retard et s'était prolongé. Ils durent tous les quatre attendre à l'extérieur, debout derrière les barrières, et regarder les files de spectateurs souriants sortir du stade et s'éloigner. Puis Janice demanda à Billie de saluer Jy de sa part. Les billets du footballeur les plaçaient avec le reste de l'équipe, de l'autre côté du stade. Elle donna les clefs de la voiture à Billie.

— Et sois prudente, ma petite. Salut, Kyle. Amusez-vous bien.

À l'intérieur, l'ambiance rappelait un concert de rock. Enfin, presque. C'était assurément un concert de rock très convenable. Les billets de Kyle les amenèrent près de la scène, et Billie songea en prenant sa place que ça ressemblait plus à un rassemblement religieux qu'à un quelconque concert. Puis elle se dit que ce n'était pas ça non plus. Il y avait là trop de gens différents, trop de styles d'habillement différents. Et c'était sympa, non ? Tout le monde restait à sa place sans élever la voix, tout en gardant une émotion intacte.

Kyle commençait à se faire remarquer.

Billie était presque habituée aux coups d'œil, aux regards franchement interrogateurs, aux sourires et aux chuchotements. Mais il y en avait tellement qu'il lui fallait faire l'effort de les ignorer. Elle regarda au-dessus d'elle les lumières affranchies de la pesanteur qui flottaient sous le plafond noir. C'étaient des lumières produites par les Vagabonds, d'un blanc jaunâtre, comme des soleils miniatures, qui créaient une ambiance chaude, agréable, et en quelque sorte intime. Billie poussa un grand soupir puis chercha à apercevoir d'autres Vagabonds dispersés dans la foule.

— Tu la connais, celle-là ? demandait Billie. Et celui-ci ? Et celui-là ?

À présent, c'était elle qui montrait les gens du doigt.

Kyle disait non à chaque fois. Il était obligé de lui rappeler qu'il y avait des millions de Vagabonds, qu'il ne connaissait aucun de ceux-ci et qu'il en était désolé.

Les gens s'arrêtèrent d'entrer dans le stade, et les lumières s'atténuèrent jusqu'à devenir des points rougeoyants. Billie avait vu

des milliers de meetings à la télé, intégralement ou en partie, et certains éléments en étaient restés gravés dans sa mémoire. Mais ce n'était pas de la télévision, se dit-elle. C'était la réalité, la douce, la grande, la lumineuse réalité. Une image bleu-vert de la Terre se forma au-dessus du stade et Billie sursauta parce qu'elle semblait prête à s'écraser sur eux. Une vraie Terre, avec des nuages en relief et une éblouissante calotte polaire antarctique d'où émanait un froid palpable. Une voix disait : « Voici notre Terre. Celle de tous. » Et elle sentit la voix se répercuter dans tout son corps, une voix grave et asexuée, à la fois familière et exotique.

Tout fut expliqué comme pour la première fois.

Billie entendit l'histoire des Vagabonds et de la Clarté et regarda le spectacle sans perdre un seul mot.

La Terre en suspens se divisa et se redivisa. Elle ressemblait à un œuf se transformant en une masse de mini Terres en forme de blastula, et la voix tonitruante évoqua la Réalité qui se présentait sous de nombreuses formes, voire sous une infinité de formes. Le langage était simple et direct. Il y avait des moments où Billie comprenait presque tout – quand son minuscule cerveau pouvait presque appréhender cette Réalité infiniment complexe – alors elle saisissait la main de Kyle et la serrait jusqu'à ce qu'il lui rende la pareille. Puis ils furent submergés par une lumière d'un blanc éclatant et ne purent rien voir d'autre. C'était la Clarté, elle le savait. C'était la Clarté, forcément, et Billie plissa les yeux, fit des oh ! et des ah ! et se mit à frissonner.

Kyle laissa échapper un grognement sourd.

— C'est merveilleux, n'est-ce pas ? exulta Billie en se penchant vers lui.

Cette Clarté était une illusion créée par des dispositifs de projection, mais pour elle c'était encore un phénomène prodigieusement insolite.

« Nous sommes en train de suivre une autoroute qui dépasse la compréhension humaine, disait la voix, et nous sommes engagés dans une quête grandiose. » Billie sentait le pouvoir des mots. Elle transpirait, l'air devenait malsain et étouffant. La voix disait que les Vagabonds remontaient la Clarté sur les traces des Créateurs et prenaient contact avec toutes les Terres qu'ils trouvaient en chemin. Ensuite, la Clarté disparut dans un fondu au noir. Il y eut un instant de silence. Puis la voix cria :

— *Nous les trouverons et tous les mystères seront éclaircis !*

Billie gloussa, poussa un soupir et se sentit merveilleusement bien.

Des lumières s'allumèrent par grappes au-dessus de la scène et une silhouette solitaire et voûtée se dressa sur les planches jaunes de

l'estrade neuve. C'était Jy, forcément. Tout de gris vêtue, elle avait une poitrine plate et massive et de longs bras prolongés en de longues mains élégantes. Sa tête bombée oscillait de droite à gauche. Puis une voix douce, légère comme une plume, s'éleva par-dessus la foule. Jy s'adressait à Billie et à personne d'autre.

— Nous sommes les humbles serviteurs de notre mission, dit Jy. Du moins, j'espère que nous sommes humbles.

Ses accents étaient sincères. Billie entendit un rire musical, puis Jy continua :

— Malgré toutes les connaissances que nous avons amassées et tout ce que nous pourrions apprendre un jour ou l'autre dans l'avenir, nous sommes vraiment ignorants. Et je le dis comme je le pense.

Elle observa une pause, puis dit à Billie :

— Les connaissances ressemblent beaucoup aux richesses. Plus on en met dans son coffre et plus il est facile de voir à quel point elles sont limitées.

L'écho multiple de la voix se perdit au loin.

Billie sentit la main de Kyle serrer la sienne jusqu'à lui faire mal.

— Nous nous efforçons de ne pas demander beaucoup de chaque Terre que nous visitons, continua Jy.

Et Billie ne sentit plus rien d'autre.

— Nous exigeons de minuscules parcelles de terrain pour nos portiques et une certaine liberté de mouvement, et en échange nous donnons aux habitants ce qui les aide le plus et le plus longtemps.

Elle leur assurait qu'elle voulait rendre cette Terre meilleure. Elle la voulait plus verte, et plus heureuse, une fois tous les grands problèmes résolus. Billie avait entendu ce même message cent mille fois, et jusqu'au bout, mais il n'en restait pas moins étonnant. Et si beau !

Vinrent les applaudissements. Billie applaudit elle aussi, heureuse d'avoir la chance de pouvoir vivre ce moment en direct. Elle jeta un coup d'œil en direction de Kyle et faillit lui poser sa question : « Est-ce que je ferais une bonne Vagabonde ? » Elle resta lovée dans sa bouche... et Billie se retint. Ce n'était pas le moment. Il y avait trop de bruit et trop d'agitation, alors elle se mordit la lèvre inférieure et se remit à regarder devant elle.

Jy parlait des humains. Il y en avait de nombreuses espèces différentes : qu'est-ce qui les rapprochait ? Y avait-il des traits communs à tous ? Elle attendit un instant.

— La plupart sont comme vous au moins sous un aspect, dit-elle avec peut-être un sourire. Ils ont évolué en traversant d'innombrables étendues sauvages, doués de besoins innés d'explorer et d'exploiter.

Un globe bleu-vert apparut au-dessus d'eux. C'était quelque planète sœur aux continents bizarrement découpés, dépourvue de

calottes glaciaires. Le vert chlorophylle des terres émergées était trop prononcé, songea Billie.

— Vous prospérerez lorsque vous pourrez retourner dans ce monde sauvage.

Et Billie comprit ce qu'elle voyait.

— Où ça se trouve, Kyle ? demanda-t-elle.

Elle ne se rappelait pas avoir vu cette planète inconnue dans aucun meeting télévisé.

Kyle fit comme s'il ne l'entendait pas.

— C'est joli, dit-elle. Tu sais où ça se trouve ?

— Écoute, la prévint-il. Et ne pose plus de questions.

— C'est une aimable planète en orbite autour d'une étoile tranquille non loin de nous, reprit Jy. C'est l'endroit idéal pour implanter des colonies, et vos frères des autres Terres lui ont donné des noms comme Éden ou Paradis.

La planète verte disparut, remplacée par une série de nouvelles planètes prises dans les parages de la Galaxie. Il y avait une planète gelée avec une mince bande équatoriale vert émeraude, deux planètes océanes jumelles, piquetées d'îles, qui tournaient autour d'un centre commun, une planète géante couverte d'épais nuages, qui n'était habitable qu'au sommet de ses montagnes – au bas mot une douzaine de planètes comparables à la Terre, nouvellement créées, qui attendaient que la vie éclore dans les tranquilles profondeurs de leurs océans vierges. Jy leur montra peut-être une cinquantaine de planètes, plus que Billie n'en pouvait garder en mémoire, et elle conclut ainsi :

— Ces mondes vous appartiennent. Vous pouvez en faire ce que vous voulez, et bien sûr j'espère que vous le ferez avec sagesse et amour. Et voulez-vous s'il vous plaît me promettre d'en prendre soin ? C'est promis ? Dites oui.

— Oui ! cria la foule en désordre, tandis que quelques rares mains se levaient au-dessus de la masse des têtes. Oui... oui !

— Merveilleux ! dit Jy. Je vous remercie.

La dernière planète extraterrestre s'effaça dans la Clarté revenue. Une lumière éblouissante tomba du ciel et Billie plissa les yeux.

— Vous avez une ville merveilleuse, disait Jy, vous nous avez fait un accueil extraordinaire et nous vous disons tous merci.

Les applaudissements se déclenchèrent quelque part derrière eux, en haut des gradins, et se multiplièrent jusqu'à remplir tout le stade.

— Merci ! dit Jy une dernière fois.

Et elle disparut. La Clarté artificielle inonda la scène et la foule jusqu'à ce que plus rien d'autre ne semble exister et qu'on ne voie plus qu'un bizarre brouillard d'où suintait la lumière. Et, l'espace d'un instant, Billie eut l'impression de flotter dans l'air humide. Comme si elle quittait son siège et s'élevait. Puis Kyle l'attrapa par la main et

Combien de temps durerons-nous ?

Il me faut avouer que je n'en sais rien. En ce qui me concerne, nous ferons ce que nous faisons actuellement pendant un milliard d'années, pas un jour de moins, et c'est dans cet état d'esprit que je me vois obligée de répondre en disant : « Éternellement. »

Éternellement.

Les discours de Jy

Ils quittèrent le stade côté nord pour revenir chercher la voiture de Janice. Une fois de plus, Billie envisagea de poser sa question, et elle estima une fois de plus que le moment était mal choisi. Il y avait des gens partout, mais la plupart restaient silencieux. Le climat était à l'introspection, à la contemplation. Ils traversèrent la voie sur le vieux viaduc aux poutrelles rouillées, au trottoir de traverses fendues, et Billie regarda sa montre et se rendit compte qu'il était déjà onze heures. La nuit était chaude, une lune presque pleine brillait à l'horizon est et donnait aux rails un éclat argenté.

La voiture de Janice était un petit modèle bruyant plein de vapeurs d'huile.

Billie démarra à sa troisième tentative. Les freins étaient douteux, et un phare déréglé éteignait les réverbères au passage tandis qu'ils avançaient péniblement dans les rues encombrées où les gens marchaient dans tous les sens par petits groupes, souvent en se donnant la main.

Ils quittèrent discrètement la ville par une rue transversale.

Kyle, penché contre la portière, regardait la campagne défiler au clair de lune. Quelle direction prendre ? se demanda Billie. Elle continua tout droit à un carrefour et traversa une plaine herbue avec de petites mares de chaque côté, puis la route franchit la nationale, laissa derrière elle les champs et l'aéroport et monta encore plus haut dans les collines. Ils se trouvaient dans le parc naturel. Quelque part, pas très loin, se trouvait le nouveau portique. Elle suivit la circulation jusqu'à une route récemment construite et regretta de ne pas avoir reconnu les lieux auparavant. Ils parlaient tout le temps d'aller voir le portique et le Vagabond qui montait la garde, seulement ils n'avaient jamais eu le temps, parce que... *Et puis zut !* Ils arrivèrent en haut d'une petite côte et virent des vaisseaux de Vagabonds flotter sur le

ciel à l'ouest. Deux parkings gravillonnés étaient pleins à refus. Un agent de police leur fit signe de rebrousser chemin. Billie braqua à fond, fit demi-tour et remonta la voie d'accès. Elle se gara sur le bas-côté comme tout le monde. Parfait. Ça ne la gênait pas de marcher. Ça semblait s'imposer.

— On devrait être obligés de marcher pour rencontrer Jy, tu crois pas ? dit Billie.

Kyle remua la tête sans conviction et haussa les épaules.

La brise qui passait sur la crête traversait le mince tissu de ses vêtements. La fraîcheur lui faisait du bien, mais elle était plutôt impatiente. Dans sa hâte, elle ne put s'empêcher de passer devant Kyle. Elle ne s'aperçut même pas qu'il n'était plus à côté d'elle. C'est alors qu'un agent de police, un colosse, lui braqua sa torche en plein visage et lui demanda si elle faisait partie des heureux élus.

— Vous êtes invitée, mademoiselle ?

Billie ravala sa salive et se redressa. Où était Kyle ?

— Dans le cas contraire, dit le policier, vous n'avez pas accès au parc. Pas ce soir. Je suis désolé.

Elle se retourna, vit Kyle et lui prit le bras.

— Je suis avec lui. Lui !

Le faisceau lumineux s'écarta et découvrit le visage insolite.

— Elle est... c'est mon invitée, bredouilla Kyle.

Le faisceau retomba.

— Excusez-moi, monsieur, dit la voix, froide mais courtoise. Allez-y. Les autres vous laisseront passer.

— Merci, monsieur, dit Kyle avec un soupir las.

Ils avancèrent ensemble. Des policiers de l'État et des membres de la police locale leur lancèrent des regards appuyés, mais personne ne les arrêta. Ils se frayèrent un passage au milieu d'une foule modeste rassemblée le long d'une barrière et débouchèrent sur l'herbe emmêlée. Billie n'arrivait pas à croire à sa bonne fortune. Elle trouva la main de Kyle et la serra, sentant une sueur froide et gluante. Il y avait des Vagabonds partout. Parmi eux, de nombreux Fondateurs, petits et trapus, avec leur tête énorme et leur cerveau énorme... Il fallait le voir pour le croire ! Des lumières flottaient, haut dans le ciel, éclairant le sol et les vaisseaux gros comme des maisons, et Kyle lui fit prendre un chemin bizarre, sans avoir apparemment de direction précise en tête. Où était le vaisseau de Jy ? Lequel était-ce ? Elle se tourna de tous les côtés, puis Kyle se mit à parler.

— Là-bas, marmonna-t-il. Là... tu le vois ?

Ce devait être l'engin en question, songea-t-elle. C'était l'œuf qu'elle avait vu sur les photos, avec un escalier dessous et le grand portique de cristal derrière. Les gens faisaient la queue pour entrer dans le vaisseau. Jy devait être à l'intérieur. Sinon, pourquoi y aurait-

il une si longue file d'attente ? Elle marchait vite et Kyle se laissait distancer. Elle était presque irritée de ces retards et elle se força à ralentir. Qu'est-ce qu'il faisait ? Puis elle aperçut un Vagabond de haute stature, au teint sombre, et peut-être deux fois plus beau que le footballeur de Janice, qui se tenait au bout de la file et accueillait individuellement chaque visiteur. Devant Billie, il y avait un homme au crâne dégarni et un petit homme, tous les deux en costume.

— Ça fait plaisir de vous revoir, monsieur Phillips, dit le grand Vagabond en serrant la main du chauve.

Kyle avait cessé d'avancer. Ses jambes étaient vissées au sol. Billie lui prit la main et la serra.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Y a un problème, ou quoi ?

— C'est que je... c'est Jy, murmura-t-il.

Kyle était encore plus ému qu'elle, donc. C'était presque drôle de le voir aussi tendu. Ils avancèrent à nouveau, et elle retrouva son calme presque instantanément. Elle se tenait juste derrière le petit homme qui accompagnait le chauve, et le petit homme avait l'air nerveux lui aussi. Il était tout rond et tenait un gros livre sous le bras. Elle reconnut l'ouvrage : c'était l'une de leurs meilleures ventes. Mon Dieu ! elle aurait dû amener quelque chose à faire signer à Jy. Comment avait-elle pu l'oublier ? Le petit homme tourna un instant son visage rond et bouffi vers Billie puis se détourna et inspira profondément deux fois en pressant le livre tout contre sa poitrine.

Quelqu'un parla d'un neveu.

— Bonjour ! dit le beau Vagabond au petit homme, avec un clin d'œil à l'intention de Billie.

Du moins le crut-elle. Elle n'en était pas sûre.

Kyle toussa et dit :

— Excusez-moi.

Le Vagabond se tourna vers Kyle, attendit un instant, puis dit :

— Oui, l'ami ?

— J'ai quelqu'un... qui veut rencontrer Jy...

Billie ne pouvait déchiffrer le visage du Vagabond. Il lui rappelait Kyle.

— Si c'est correct, dit Kyle. Évidemment.

— Si c'est correct ? dit le Vagabond avec un large sourire.

— C'est la coutume, répondit Kyle.

Personne ne dit mot.

— Aucun problème, dit le Vagabond en souriant et en s'inclinant devant Billie.

— Vous devriez remercier Quencé de vous laisser entrer ce soir, mademoiselle, coupa le presque chauve. C'est ce monsieur qui a donné le feu vert pour toi, dit-il à son compagnon.

— Merci, dit une voix alerte. Merci beaucoup.

— Mais il n'y a pas de quoi, répondit Quencé.

Les gens continuaient d'arriver, et la file avançait.

— J'espère que vous allez tous apprécier cette visite, leur dit-il.

Puis il alla tranquillement accueillir les autres. Il les appela chacun par son nom, donnant à chaque fois l'impression de saluer un ami.

La file continua d'avancer.

Billie commença à sentir un picotement sur la peau, et elle regarda Kyle. Son visage était encore plus pâle que d'habitude, mais il souriait. Il n'aurait pas pu sourire davantage.

— J'aurais jamais pensé me retrouver ici, avoua-t-elle. Tu sais quoi ? J'aurais jamais cru que ça se réaliserait.

Sur quoi, elle virevolta une fois, puis deux fois, tellement heureuse qu'elle eut envie de danser et qu'elle ne put s'en empêcher. Elle tournoya sur le gazon, les bras en l'air, puis s'arrêta net. Kyle et tous les autres la regardaient. *Ça suffit comme ça*, se dit-elle. Alors elle s'immobilisa et soupira de tout son corps, ramassée sur elle-même.

Sois normale, ma fille, se dit-elle.

Sois bête et tais-toi.

LIVRE II

LA CLARTÉ

Cotton

1

Tous les jours, sans exception, un des disciples de la secte essayait de m'assassiner. À tous autres égards, c'était une Terre charmante, relativement libérée de la guerre et des pires aspects de la pauvreté et du dépérissement écologique. Or, cette secte – les Enfants de la Faveur – était largement répandue. Ils étaient persuadés qu'un anti-Messie viendrait un jour. Ils crurent que c'était moi. Ils dépêchèrent donc des disciples par douzaines, nuit et jour, munis de toutes les armes à leur disposition. J'ai vu ainsi des poignards, des bombes, des missiles rudimentaires et des poings nus. Ce furent les poings qui passèrent le plus près, mais sans jamais me toucher. Tous les assassins potentiels jusqu'au dernier furent capturés et mis hors d'état de nuire par les membres de mes services de sécurité, puis remis aux autorités indigènes.

Nous essayons rarement de passer par-dessus les lois locales lorsque des indigènes sont impliqués. Il y a longtemps que nous avons appris à respecter les codes du droit et des convenances de nos hôtes. Il n'empêche que je fus troublée par mon séjour sur cette Terre. Je n'avais jamais été véritablement en danger, à quelque degré que ce soit, et pourtant cette parade de colère et de violence produisit son effet. J'en arrivai au stade où j'avais horreur d'apparaître en public et craignais de tenir des meetings, et le pire de tout fut ce sentiment permanent de culpabilité et de compassion qui m'assaillait chaque fois que je voyais mes agresseurs emmenés, chargés de fers. Pour beaucoup, la destination était la prison, et plus d'un marcha fièrement à la potence...

Journal intime de Jy

Les marches, lisses et blanches, ressemblaient à de froides lames de pierre récemment extraites. Les Vagabonds avaient produit l'escalier avec leur potion magique. Des atomes coulaient au sein d'un plasma complaisant et devenaient les substances et les formes désirées. Tout l'environnement était artificiel et calculé, se dit Cotton. Il y avait des escaliers et des rampes qui avaient l'apparence du bois, sombre et lustré, et l'intérieur au-dessus d'eux était plus blanc que la

pierre, tiède et reposant. Même l'air, avec ses parfums de fleurs fraîchement coupées, était chargé d'intentions. L'eau venait à la bouche de Cotton, presque saturée de salive, et il était en train de se dire que Jy possédait une demeure remarquable. *Je suis chez Jy, s'entendit-il penser. Je suis tout près de Jy. Alors du calme... du calme...*

Les gens devant lui gravissaient les marches par groupes distincts ; certains groupes parlaient et les autres leur lançaient des regards désapprobateurs.

Cotton jeta un coup d'œil à Moliak, puis examina les gardes qui se tenaient en haut de l'escalier. Il y en avait deux, énormes, apparemment jumeaux, les bras charnus sillonnés de veines. Ils étaient là essentiellement pour décorer. Ils ne présentaient aucun intérêt pour Cotton.

Du calme, se dit-il. Détends-toi, s'il te plaît.

C'était le Vagabond derrière lui dans la file qui le préoccupait. C'était le même Vagabond qu'il avait vu dans la rue la veille, et cette coïncidence lui faisait craindre plus qu'une coïncidence. Cotton était obligé de se concentrer et de se rappeler qu'il était le neveu et l'invité de M. Phillips et qu'il était ici à sa place. Il avait amplement de quoi faire reconnaître sa qualité, et ses particularités biologiques étaient camouflées par les trucages de Moliak. En outre, songea-t-il, il n'avait absolument aucune arme sur lui. Des détecteurs étaient sans doute en train de passer sa personne au peigne fin pour la centième fois – il connaissait par cœur les méthodes des Vagabonds – et tout semblerait normal. C'était forcément normal, sinon un signal d'alarme se serait déclenché, les gorilles se seraient jetés sur eux, escalier et rampe se seraient liquéfiés, auraient englouti Moliak et lui-même, les emprisonnant et les désarmant dans une sorte de sève plasmatique.

Cotton sentit sa température interne s'élever peu à peu.

Il n'y pouvait rien. C'était la faute à la nervosité. Un Vagabond respirait le même air que lui... quelle foutue poisse ! Rien de tout cela n'était prévu, et Cotton était censé rester normal malgré tout.

Il prit une lente et profonde inspiration et jeta un coup d'œil à Moliak.

Ils montaient l'escalier tous les quatre. Un petit Fondateur leur avait demandé de former un groupe. Cotton gravissait les marches une par une et n'arrêtait pas de se dire que tout allait bien. Il reprit encore son souffle, en de trop nombreuses inspirations, et commença à caresser les coins du gros livre. Les détecteurs auraient beau examiner sa personne un million de fois, ils ne verraient rien. Comparées aux talents de Moliak, les méthodes de Jy et compagnie étaient primitives. Il le savait. Il sentit comme une boule de certitude durcir sous son sternum et jeta un nouveau coup d'œil en direction de Moliak.

Moliak se forçait à sourire.

Il adressa à Cotton un signe de tête presque imperceptible, puis se tourna et commença à parler avec la fille derrière eux.

— On dirait que nous allons entrer ensemble, remarqua-t-il. Pour faire connaissance avec elle.

— Avec Jy ! dit la fille en serrant le bras du grand Vagabond. On y est presque !

— Oui, presque, murmura son Vagabond.

Il était du genre taciturne, ou alors il était préoccupé.

— Vous avez l'air tout excitée, dit Moliak à la fille en essayant de rire.

— Mais c'est la vérité ! répondit-elle. Si, si !

— Moi aussi ! dit Moliak. Il y a une éternité que j'attends de rencontrer Jy. Ou du moins, c'est l'impression que j'ai.

— C'est bien vrai, dit-elle.

— Et toi, Cotton ?

Cotton cligna les yeux et se força à grimacer un sourire.

— Je suis ému, dit-il à son ami.

Il se demandait ce qui se passerait si le Vagabond le reconnaissait. Qu'est-ce qu'il dirait, lui ? Puis il se dit que ce n'était pas possible. Il avait tellement changé, et en si peu de temps : son visage s'était alourdi et ses diverses cicatrices avaient été dissimulées par de la chair plastique. En plus, ce Vagabond l'avait à peine regardé hier. Il avait eu l'air distrait pour une raison ou une autre... *Alors reste calme, toi l'innocent neveu...*

C'est Quencé qui les fit entrer lorsqu'ils atteignirent le haut de l'escalier et les gardes décoratifs.

— Un peu de patience, dit-il à tous ceux qui attendaient avant de disparaître dans le couloir.

— C'est quelqu'un d'important, Kyle ? demanda la brune.

— Oui, dit le Vagabond d'une voix faible.

Cotton s'arrêta de haleter et se retourna, sentant son métabolisme grimper en flèche au fil des interminables secondes, son corps désespérément à court d'oxygène alors même qu'il venait de reprendre encore son souffle, aspirant un maximum d'air avant d'expirer. Il fixa les yeux bleus du Vagabond, fatigués et presque morts, et ces yeux ne virent rien. Cotton le saisit instantanément. Il reprit soudain confiance, sans se détendre mais sans être non plus sur le point d'exploser.

Ils allaient probablement avoir la tâche facile.

Moliak avait prétendu que ce serait plus facile que toutes les autres épreuves qu'ils avaient affrontées ensemble. Il soutenait que c'était un plan simple et sans failles, et que personne n'y verrait rien.

Ils marchèrent encore quelque temps dans le couloir.

— La voilà, dit Moliak avec un petit hoquet en se haussant sur la

pointe des pieds.

Cotton regarda entre les corps et accorda un bref coup d'œil à la Resplendissante.

— En effet, concéda-t-il. Je la vois.

Quencé se tenait au milieu de la spacieuse cabine de Jy et surveillait tout sans se départir d'un éclatant sourire.

Cotton serra le gros livre des deux mains.

Prépare-toi.

— Vous allez avoir un autographe de Jy, monsieur ? demanda la fille.

— J'espère, dit Cotton en hochant affirmativement la tête.

— Ça sera sympa, dit-elle en s'appuyant contre son Vagabond.

Le Vagabond la prit par la taille – c'était ce qu'elle voulait –, baissa la tête et fixa le plancher.

Cotton était prêt.

Il remplit ses poumons à bloc par une série de monstrueuses inspirations qu'il cacha du mieux qu'il put. Les graisses sucrées à l'intérieur de son corps s'embrasèrent et les parfums de fleur qui flottaient dans l'air lui chatouillèrent les entrailles, dont les contractions se résolurent en un énorme et interminable rugissement visqueux.

2

Il manque à Jy des merveilles technologiques comme nos armes et nos facultés de dissimulation, mais nous avons bien d'autres atouts à notre disposition. Cotton et moi-même savons exécuter une opération de ce type. Jy et ses dégénérés ne sauraient pas par où commencer ni que la simplicité est vitale, ni que rien ne réussit mieux que l'audace, et notre plus grand avantage est peut-être que nous pouvons penser en des termes que Jy n'a jamais envisagés. Elle et ses millions de semblables ont pour eux l'innocence et une apparente bonne fortune, et ils ne vont pas avoir la moindre idée de ce qui est en train de se passer, ni de ce qui va suivre (...).

Journal intime de Moliak

Jy était assise sur une modeste chaise installée sur une estrade au milieu d'une pièce sans autres ornements. Des gens en costume strict et en robe du soir étaient rassemblés devant elle et parlaient avec des voix sirupeuses. Le métabolisme incontrôlé de Cotton aplatisait les mots et les ralentissait. Tout le monde voulait serrer la main de Jy. Les

gens voulaient désespérément la toucher d'une manière ou d'une autre. Quelqu'un produisit un méchant stylo et un bout de papier, et le stylo perdit un jet d'encre bleue qui éclaboussa le plancher. Jy éclata de rire. Puis tout le monde se mit à rire, l'encre fut absorbée par le plancher, et Quencé apporta un autre stylo.

— Et voilà, dit Jy avec un geste élégant de la main. Et merci d'être venu me voir. Encore merci.

Cotton scruta la salle et dénombra les Vagabonds.

Deux Fondateurs se tenaient près de l'autre entrée. Il y avait un Cousin à la gauche de Cotton, et Quencé s'avavançait à présent sur la droite, derrière l'estrade, pour rejoindre une créature noire comme poix répondant au nom de Wysh.

Cotton regarda par-dessus son épaule.

Moliak était en contemplation devant Jy. Il ne regardait rien d'autre et son émotion était trop visible : ses yeux mouillés étaient frappés de terreur et sa bouche se tordait en une moue douloureuse.

Le groupe devant eux avait terminé.

Les Fondateurs escortèrent le groupe jusqu'à la sortie, de l'autre côté de la salle. C'était maintenant leur tour. Cotton vit Quencé sourire et leur faire signe d'avancer.

— Mon Dieu ! dit la fille. De quoi j'ai l'air, Kyle ?

— Tu as l'air très bien, dit le Vagabond en toussant.

La température de Cotton ne cessait de s'élever avec les énergies qui se déversaient en lui. Il faisait un violent effort pour marcher lentement et naturellement en traversant le plancher blanc et lisse tout en tenant le livre à deux mains. Moliak était à côté de lui et le Vagabond qui lui marchait presque sur les talons respirait son haleine viciée et percevait sans doute aussi sa chaleur. Cotton était une chaudière à plein régime qui rayonnait une chaleur sèche, et il se remémorait sans cesse ce que Moliak lui avait promis. Les détecteurs attendraient des armes et des gestes agressifs, et il n'y avait pas d'armes visibles. Il n'avait que son livre avec lui, et les minuscules déflecteurs électroniques cousus dans ses vêtements masqueraient son pouls effréné et son sang brûlant...

Quencé vint se placer à côté de Jy sur l'estrade, décochant sourire sur sourire. Il commença par présenter M. Phillips, puis Cotton, et Cotton commença à déplacer le livre comme s'il cherchait à avoir une main libre pour serrer celle de Jy. Puis il laissa choir le livre. Il le regarda tomber au ralenti et s'ouvrir dans cette chute.

— Merde ! cria-t-il.

Le livre se déploya en éventail et s'écrasa au sol à l'envers dans un grand froissement de pages tandis que s'élevait une odeur insolite, nauséabonde, chimique, soudaine et inattendue.

Cotton se baissa et mit un genou à terre.

— Merde de merde ! dit-il d'une voix désespérée.

Tout le monde le regardait.

Sentant le poids de ces regards, il leva les yeux et découvrit Jy et Quencé.

— Je crois que je suis nerveux, les informa-t-il avec un rire forcé.

Il y eut des signes de tête et des sourires apitoyés.

Son corps ne pesait plus rien. Une minute encore, et Cotton approcherait son maximum absolu, mais il était déjà plus rapide et plus fort que quiconque. Il prit d'innombrables brèves inspirations, se gavant à chaque fois d'oxygène, puis saisit le livre à deux mains et le leva sans réfléchir aux quelques milliers de milliards de nanorobots qui s'incrustaient dans le plancher. Préalablement incorporés au papier ordinaire, ils étaient bourrés d'énergie latente et possédaient une image précise de leur tâche. Ils manipulaient à présent les atomes au sein du vaisseau lui-même, se reproduisant et reconstruisant tout sur leur chemin. C'était pour eux l'environnement idéal. Le vaisseau de Jy était conçu pour changer de forme et de fonction, sa substance était d'une plasticité énorme, faculté que les robots lui empruntaient momentanément. Cotton se releva et s'escrima à défroisser les pages. Il lança un regard rapide à Moliak.

— Je suis maladroit, ce soir, avoua-t-il.

Et tout le monde sembla compatir.

Puis le plancher roula d'un bord sur l'autre.

Quencé perçut le mouvement, plissa les yeux et regarda ses pieds.

— Monsieur Phillips ? dit Jy avec un certain aplomb. Je suis enchantée de faire votre connaissance et celle de votre neveu.

Moliak lui tendit la main et Cotton le regarda faire, le visage déformé par l'émotion. Ils mirent un temps apparemment infini à se serrer la main, puis Jy demanda :

— Je suis désolée de vous avoir troublé. Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

Elle s'adressait à Cotton.

Cotton décida de s'amuser un peu. Il s'empara de la longue main filiforme, et le plancher roula à nouveau. Le mouvement était plus prononcé, cette fois. Cotton sourit en voyant les yeux de Jy agrandis par la surprise. Elle sentait la chaleur de Cotton et l'étreinte de ses doigts. Soudain, un signal d'alarme résonna au loin. C'était la plainte discrète du vaisseau qui sentait enfin la maladie courir en lui, sa chair mourir, ses énergies disparaître et ses sens lui refuser soudain tout service.

Le signal s'affaiblit et s'arrêta un instant plus tard.

Des commandes infectées obligèrent les portes hermétiques à se fermer. Les nanorobots étaient partout et contrôlaient parfaitement la situation. Cotton ne voyait que le mur qui les entourait et isolait la

pièce. Il libéra la main de Jy et la regarda le contempler bouche bée. Son expression trahissait la surprise et l'inquiétude mais pas la peur. Puis Quencé se plaça devant Jy et tenta de saisir Cotton comme pour l'arracher au plancher.

D'une main, Cotton poussa légèrement Quencé.

Le grand Vagabond tomba à la renverse, atterrit avec un grognement et glissa au bas de l'estrade. Il avait l'air abasourdi et brusquement furieux, et la Vagabonde noire, Wysh, s'approcha de lui.

— Que... qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

Il y eut un mouvement derrière Cotton. Il se retourna et envoya d'une bourrade Kyle au plancher.

— Hein ? dit la fille.

Moliak s'agenouillait. Il semblait n'avoir plus de main gauche : son poignet s'arrêtait au niveau du plancher blanc. Il se concentrait, la bouche pincée, les yeux plissés, puis tout à coup il se mit à sourire.

Cotton s'agenouilla lui aussi.

Il sentit le plancher céder sous sa main. Les nanorobots reconnurent sa chair et l'engloutirent, puis un picotement prononcé irradiia son bras et le fit tressaillir de douleur, mais rien qu'un instant.

Son corps eut mal un long moment.

— Vous n'avez plus de protection, dit Moliak en se relevant. Vos boucliers ont disparu. Alors maintenant ne bougez plus.

C'était la voix de M. Phillips, sauf qu'on percevait déjà un peu de la voix de Moliak. Un ton tranchant, une certaine puissance. Cotton vit le gant apparent sur la main de son partenaire, un gant de la couleur et de la texture d'un miroir bien nettoyé. Moliak serra le poing ganté.

— Ne bougez surtout pas, répéta-t-il, et faites tout ce que nous vous dirons de faire.

Quencé fit mine de bouger.

Un éclair bleu jaillit du poing-miroir et se perdit dans le plafond dans une gerbe d'étincelles. Il y eut un craquement énorme, une nouvelle pluie incandescente, et Quencé battit en retraite d'un pas. Il cligna les yeux et interrogea Jy du regard. Puis il observa Moliak tout en gardant les mains en l'air bien serrées, comme s'il ne leur faisait pas totalement confiance.

— Je suis dangereux, déclara Moliak d'une voix tranquille et intense.

Cotton retira à son tour sa main gauche du plancher. Il fit plier le gant plusieurs fois, s'assurant qu'il fonctionnait et que toutes les connexions essentielles avaient été réalisées par leurs minuscules serveurs.

De menues gouttelettes de lumière dorée perlaient entre ses doigts, tombaient puis s'évaporaient avant de toucher le sol.

Puis Cotton se rappela le moment où Moliak lui avait exposé son

plan. Ils étaient seuls dans l'appartement de Cotton sur la Termitière, et le Moliak glabre à la peau bleu-noir avait dit :

— Tu sais ce que nous serons à ce moment-là ? Tu sais ce que nous aurons réussi une fois que nous aurons pris possession de Jy ?

— Non, avait dit Cotton. On sera quoi, alors ?

— Nous formerons à nous deux le centre exact de l'humanité, Cotton. Nous serons le cœur incontestable de l'humanité...

... Ils l'étaient.

Il regarda Moliak, et Moliak le considéra un moment. Puis ils s'adressèrent un signe de tête, et tout fut pour le mieux. Oubliés le voyage interminable et les risques infinis ! Il n'y avait plus qu'une impression de succès partagé. Ils étaient enfin sur la bonne voie.

3

Dans mon rêve, Jy savait ce que nous voulions et avait percé à jour nos déguisements. Elle s'est levée en me disant : « Je me demandais quand vous viendriez me chercher. » Elle n'a fait aucune difficulté. « Alors on s'en va ? » a-t-elle demandé. Nous sommes sortis avec elle du vaisseau sans incident, et elle a demandé de quelle manière elle pourrait m'être utile. Elle était impatiente de nous aider. Je lui ai dit : « Écoute-moi. » Elle m'a dit : « Mais je sais ce que tu veux, et pourquoi, et tu ne peux rien me dire qui puisse me surprendre. » Alors je lui ai dit d'un ton menaçant : « Tu m'écoutes, la vieille ? Tu vas te taire et m'écouter, non ? » Elle a demandé : « Pourquoi ? » et j'ai dit : « Fais-moi le plaisir d'écouter ce que j'ai à te dire ! »

Journal intime de Moliak

Les portes restèrent hermétiquement fermées. Personne à l'extérieur ne saurait comment les franchir, et encore moins comment secourir Jy. Cotton se retourna pour compter les otages. Il y avait là cinq Vagabonds et la fille indigène, qui le regardaient avec un mélange de stupéfaction, de terreur et de curiosité désespérée.

Cotton sentit un picotement dans son gant. Les nerfs de ses mains étaient directement interfacés avec le gant : son sens du toucher n'était pas affecté et il pouvait bouger la main normalement. Tous ses mouvements étaient rapides et gracieux. Il se tourna et se retourna pour donner à tout un chacun loisir d'admirer sa vitesse, puis il fit un léger pas de côté et pivota tout en braquant le gant tour à tour sur chaque visage ébahi. *Regardez-moi*, disait-il avec son corps. *Regardez la*

merveilleuse créature qui se tient devant vous !

Jy parla la première.

— Que voulez-vous de nous ? demanda-t-elle d'une voix tendue et plutôt forcée. Qui êtes-vous ?

Moliak l'ignora et dit :

— Nous allons sortir en groupe et je veux que tout le monde obéisse.

Personne ne dit mot.

Moliak ouvrit son gant de combat et regarda son reflet dans la paume.

— Prends-en trois, dit-il à Cotton.

Cotton choisit d'abord Quencé. Il n'avait jamais escompté qu'un Vagabond puisse tenter de se mesurer à lui : les Vagabonds étaient censés être intellectuels et passifs par nature et il ne voulait pas que l'homme lui échappe.

— Tourne-toi, lui ordonna-t-il.

Puis il l'aida à pivoter et le saisit par la large ceinture de son pantalon. Il le maintint avec le gant de combat et laissa chauffer le gant jusqu'à faire rougir les phalanges. Il effleura la peau avec les phalanges. Quencé sursauta, se redressa et commença à transpirer, cisaillé par la douleur. Puis Cotton laissa refroidir le gant.

— Vous.

Kyle et la fille. Il leur dit de se placer de chaque côté de Quencé. Ils bougeaient comme si la pièce était remplie d'un sirop transparent, et Cotton était impatient. Il fit l'effort de parler juste assez lentement pour se faire comprendre. Il leur dit de mettre les mains dans le gant tandis qu'il empoignait encore le pantalon gris, puis il les secoua et les serra avant de dire :

— Surprenez-moi, et tout le monde sera vaporisé, et mort.

La fille sanglota et recula.

Kyle contemplait le plancher devant lui sans rien dire.

— Maintenant ! dit Moliak.

Et Cotton vit Jy au milieu et la main gantée de Moliak qui lui coiffait l'occiput. De l'autre il agrippait deux mains mal assorties – celles du Cousin et de la Noire – et Jy semblait sans force. Elle avait l'air petite et fragile parce qu'en un million d'années de voyages continuels rien de tel ne lui était jamais arrivé. Les Vagabonds qui l'entouraient n'avaient même pas de mesures d'urgence pour un événement pareil. La réalité était devenue si lente à présent qu'elle donnait l'impression d'une série d'images nettes qui s'enchaînaient dans un fondu parfait. Cotton respirait comme un moineau, vite et profondément. Il poussa ses otages vers la porte disparue tout en ordonnant à Quencé de la toucher.

— Mets le doigt dessus, n'importe où.

Quencé fit ce qu'on lui demandait.

La porte se rétracta fluidement dans la paroi. Une demi-douzaine de Fondateurs attendaient dans le couloir. Ils firent collectivement un pas en avant.

— Non ! cria Quencé d'une voix puissante qui sembla les repousser. Vous devez vous écarter de notre chemin !

Ils hésitèrent un instant, s'efforçant d'apercevoir Jy.

Jy s'adressa à eux :

— Allez nous attendre à l'extérieur, dit-elle d'une voix lente au calme forcé.

— Qui est avec vous ? demanda un Fondateur. Wysh ? Xen ?

— Qu'est-ce qui se passe, Xen ? demanda un autre.

— Je ne sais pas, marmonna le Cousin. C'est... c'est bizarre.

Allez, ouste ! Dégagez ! hurla Cotton.

Les Fondateurs reculèrent en désordre. Les otages de Cotton commencèrent à remonter le couloir où les lumières s'affaiblirent puis vacillèrent. Ils descendirent ensuite l'escalier, marche par marche. Maladroits au début, ils se concentrèrent sur leurs mouvements et finirent par marcher d'un seul pas. Ils atteignirent la prairie. Le vaisseau de Jy était derrière eux, et quelque chose grondait sourdement dans ses profondeurs. Une foule les regarda passer. Les autochtones étaient partis, évacués sans doute au premier signal d'alarme : il ne restait plus qu'un public de Vagabonds. Cotton se remplit longuement les poumons d'air pur et vivifiant, et il flaira la sueur des otages. Il entendit derrière lui Moliak dire à ses propres otages de se retourner. Moliak vint ensuite se placer dos à dos contre Cotton. Sa chair semblait glacée.

Reste sur tes gardes ! se dit Cotton en guise d'avertissement, comme s'il en avait besoin à présent.

Ils se rapprochèrent obliquement du portique. Le Cousin, Xen, reprit son souffle et laissa échapper un gémissement. Quencé releva brusquement la tête et commença à se tourner, et Cotton dit « Non ! » juste à temps. Il obligea Quencé à couper court à ce qu'il avait eu l'intention de faire et à refouler ses instincts, sauvant ainsi la vie à tout le monde. Ils continuèrent d'avancer en traînant les pieds dans les hautes herbes. Le portique était proche, et il n'y avait qu'une poignée de Vagabonds entre eux et lui.

— Le portique ne fonctionnera pas pour vous, dit Quencé.

Cotton ignore la remarque.

— Monsieur Phillips, insista Quencé. Nous avons des systèmes redondants et des dispositifs de sécurité qui...

— Je sais, coupa Moliak. Je les connais tous.

Personne ne dit mot.

Avec des chuchotements et des regards sans équivoque, les

Vagabonds décidèrent de barrer l'accès au portique. Ils firent un rempart de corps passifs, et Cotton constata leur détermination.

— Dégagez ! aboya Cotton.

— Et tout de suite ! dit Moliak.

Il n'y avait plus trace de la voix de M. Phillips.

— Je vais tous vous massacrer ! hurla-t-il avec une ferveur convaincante.

Alors, comme rien ne se passa, ce fut Jy qui se montra raisonnable.

— Écartez-vous, s'il vous plaît, c'est nous qui vous le demandons, implora-t-elle.

Les Vagabonds commencèrent à se disperser.

Cotton vit que le sas du portique était hermétiquement fermé de l'intérieur comme de l'extérieur. Moliak tendit sa main nue et toucha le panneau *ad hoc*. Les deux portes s'ouvrirent avec une sensation de picotement et un léger grésillement.

— Maître ? dit une voix pâteuse. Jy ?

Qui était là ?

Une silhouette se dressait devant eux et bloquait la porte intérieure.

Cotton vit un gigantesque Vagabond à la carrure de gorille dont les longs bras musclés faisaient pendant à sa masse et à son énorme tête. C'était le gardien du portique. N'écoutant que son devoir, il avait dû rentrer prestement à l'intérieur au premier signal d'alarme. Il était énorme et manifestement puissant. Son visage démesuré ruisselait de larmes.

— J'ai essayé de bloquer les verrous, dit-il, mais ils ont refusé de se laisser fermer. Jy... ?

— Ça ne fait rien, dit Jy d'une voix étranglée.

— Ensuite, j'ai essayé de déconnecter...

Il avait tenté de saboter le portique en le séparant de la Clarté proprement dite. Moliak l'avait prévu aussi.

— Je n'y suis pas arrivé, avoua le gardien.

— Ça ne fait rien, répéta Jy d'une voix calme et mesurée, alors même qu'elle semblait douloureusement fragile. Tu as fait ton possible.

— Recule et laisse-moi passer, dit Moliak.

Le visage démesuré regarda d'abord Moliak, puis Jy, sans cesser de verser des larmes. Sous la clarté lunaire et les lumières des Vagabonds, Cotton vit l'énorme mâchoire se contracter. L'homme – un humain plutôt insolite – avait une mâchoire et des dents massives d'herbivore.

— Non, je ne vous laisserai pas passer, dit la voix, reprenant soudain courage. Non, jamais.

Cotton avança.

Son instinct lui dit que le gardien était décidé et que le minutage de l'opération était en danger. Cotton desserra l'étreinte de sa main gantée, leva le gant et visa entre les corps, se servant d'une salve kinétique pour jeter à terre le gardien, qui se démena en hurlant. Puis Cotton utilisa un éclair de plasma bleu et il y eut un cri plus puissant qui tourna court. Le gardien à l'agonie se tortilla sur le sol tandis que l'incandescence bleue remontait le long de ses jambes et se répandait sur son corps. Cotton voulait qu'il meure. Soudain, son entraînement et son expérience de soldat s'évanouirent, et il redevint un Termite doté d'un respect inné pour tous les Vagabonds – pour toute espèce ou caste supérieure à lui – et il eut, l'espace d'un instant, un accès de faiblesse et de dégoût, plein de mépris pour Moliak, incapable de s'obliger à bouger, voire à respirer...

Il y eut soudain l'odeur succulente de la chair grillée et du sang brûlant, puis la puanteur plus âcre des cendres. Le gardien était mort : sa mémoire dure était une flaque de céramique sur le sol du portique.

— Oh ! dit la fille.

Personne d'autre ne dit mot.

Ce fut alors Moliak qui les obligea à repartir. Il les poussa, les tira et les força à entrer, puis il libéra ses otages et se mit au travail. La fille pleurait. J'y aussi. Tous les autres semblaient frappés de stupeur, le dos voûté, les jambes molles, les mains refermées en autant de poings inutiles.

Cotton s'approcha du cadavre.

Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? se demanda-t-il.

Moliak eut le cran de refermer les deux portes du sas. Puis il les verrouilla avec de nouveaux codes, s'approcha de Cotton, lui mit sa main nue sur l'épaule et le regarda fixement un long moment avant de lui dire :

— Tu as fait pour le mieux. Crois-moi.

Le sol absorbait les cendres et la céramique inutilisable.

— Tu es avec moi ? demanda Moliak. Est-ce que je peux te faire confiance ?

Cotton reprit son souffle et acquiesça de la tête.

— Faut qu'on bouge d'ici, dit-il.

À son tour, il regarda Moliak fixement jusqu'à ce qu'il soit convaincu et finisse par se détourner.

Kyle

1

Ce nom lui vient de ce que nous voyons lorsque nous l'empruntons : cette lumière blanche éblouissante qui s'étend bien au-delà du spectre visible, dans les deux sens, sur une gamme où micro-ondes, ondes radio et rayons durs manifestent la même blancheur caractéristique... la Clarté, partiellement construite sur le chaos hurlant et immuable du spectre tout entier (...).

Les discours de Jy

Brusquement, il ne pensait plus à rien : son esprit flottait dans une noirceur d'encre, ses sens fonctionnaient instinctivement, à vide, son corps bougeait comme on le lui demandait, sans plus, et c'était bien. Il s'en tirait bien. Il s'écoulait des secondes, ou peut-être une minute entière. Puis le charme se rompait et Kyle passait par un moment de panique. Son cœur se cabrait, sa respiration doublait de vitesse et une voix d'ombre entre ses oreilles demandait : « Où sommes-nous ? » tandis que ses yeux allaient rapidement de droite à gauche et de haut en bas.

À l'intérieur d'un portique... merde ! Ils étaient à l'intérieur d'un authentique portique. Billie, Jy et les autres !

Les gens à l'extérieur les regardaient fixement. C'étaient des Vagabonds, le nez collé au cristal, les mains en visière à cause de la lumière, le visage sombre et plein de tristesse. Des Fondateurs, des Cousins et quelques autres. Kyle sentait leurs regards et leur chagrin collectif. Qu'est-ce qu'ils attendaient pour leur porter secours ? Pourquoi se contentaient-ils de regarder sans rien faire ? Pourquoi ne faisaient-ils rien... ne tentaient-ils rien ? C'était leur précieuse Jy, non ? Alors qu'est-ce qu'ils attendaient ?

L'homme au crâne dégarni, M. Phillips, caressait des voyants et des boutons sur un étroit coffret parallélépipédique. Un boîtier de commande ? Sa main gantée s'affairait à côté de sa main normale, et il semblait s'acquitter de sa mystérieuse tâche avec une intense détermination. Kyle regarda du côté de l'autre, celui qui ne pouvait pas être un humain normal... petit et rond, incroyablement rapide, avec une tête pivotant sans cesse, des poumons haletant comme des

soufflets, des yeux qui voyaient tout et une incroyable chaleur qui rayonnait de sa personne.

Kyle se rappela avoir senti cette chaleur lorsqu'ils marchaient ensemble, sans savoir très bien d'où elle venait. Quel genre d'humain était-il ? Était-il humain, d'ailleurs ? Jy le saurait peut-être. Kyle interrogea Jy du regard, puis Quencé, et tous deux lui parurent aussi troublés et peut-être aussi effrayés que lui.

Voilà qui n'arrangeait rien. La situation était vingt fois pire, au moins.

Kyle s'obligea à fermer les yeux et tenta de s'abstraire à nouveau de la réalité. Mais il n'arrivait plus à retrouver cet état d'esprit si commode. Il crut un instant l'avoir saisi, et puis non, c'était comme s'il cherchait dans le noir à ramasser une perle huilée. Il perdit la trace et soupira tout haut, frustré, son ardeur refroidie, puis rouvrit les yeux.

Quelqu'un se tenait à côté de lui.

— Kyle ?

Qui parlait ? Il se retourna et vit Billie. Elle était avec lui et lui tenait la main, étreinte dont il ne prenait conscience que maintenant.

— Kyle ? répéta-t-elle.

— Quoi ? réussit-il à dire.

Elle renouvela sa pression. Elle attendait une explication. Son visage était ouvert et éveillé, prêt à suivre n'importe quel raisonnement logique.

— Je ne sais pas, dit-il.

Il baissa les yeux sur elle et fut surpris. Il s'attendait à ce qu'elle s'anéantisse dans l'angoisse, qu'elle se replie, s'effondre et bien entendu qu'elle pleure. Au lieu de quoi elle se mit à hocher la tête. Il ne savait pas ce qui se passait : elle pouvait accepter cette ignorance. Elle se mordit la lèvre inférieure, soupira, regarda leurs ravisateurs puis se retourna vers Kyle. Elle leva les yeux et le fixa.

— Je ne sais pas ce qu'ils veulent, dit-il d'une voix mourante.

— Nous allons nous en tirer, gémit-elle.

Qu'avait-elle dit ?

Elle prit la main de Kyle entre les siennes.

— Tout finira bien, dit-elle avec une conviction étonnante.

Kyle n'en croyait rien. Il lui reprochait ce courage inattendu, réel ou non. Puis il lui en voulut d'être là. Il commença à sentir passer sur lui une gamme insolite d'émotions incontrôlées. Il reprit son souffle et regarda la dure blancheur du plancher en souhaitant que la fille soit ailleurs. Il voulait qu'elle soit loin et en sécurité parce qu'il était rongé d'un remords tenace pour l'avoir emmenée ce soir. Ils allaient mourir, probablement sans tarder et de quelque manière atroce – les cris du Vagabond de garde résonnaient encore dans sa tête – et c'était sa faute. Ses mensonges les avaient amenés jusqu'ici, et elle partageait sa

punition. Quel foutu merdier !

De sa main libre, il essuya son visage humide.

Sa pensée fit un écart, sans prévenir, et il vit tout sous un autre angle. Il se revit au lit avec Billie – la normalité devenue soudain délicieusement lointaine – qui lui demandait s'ils pouvaient rencontrer Jy. Il entendit la voix de Billie, sentit le contact des draps et tenta de changer le passé par la force de la volonté. Il s'imagina en train de dire : « Non, non. On peut pas. » Mais ça sonnait faux. Il n'avait jamais eu le choix, et elle le savait. Elle s'était servie de lui, l'avait manipulé et avait gagné. Il se sentait glisser dans l'irrationnel. Il y avait en lui de la colère, une belle colère brûlante, et Kyle sentit qu'il se délestait peu à peu de sa culpabilité...

Ils attendaient là depuis des semaines.

Des années.

Kyle regarda les autres otages : la femme plus noire que noire appelée Wysh, Jy et Quencé, et le Cousin disgracieux au cerveau étriqué que quelqu'un avait appelé Xen. Et Kyle se rappela *in extremis* qu'il était lui aussi un Vagabond. Qu'il était des leurs.

Il frissonna.

Billie lâcha sa main et demanda :

— D'où il vient, celui-là ? De quelle Terre ?

Elle voulait dire le petit bonhomme qui avait assassiné le Vagabond. Cotton ? Le neveu de M. Phillips ? Kyle le regarda, se revit en train de rentrer chez lui à pied, l'autre jour, et se rappela le petit bonhomme qu'il avait vu manger de la réglisse sur le trottoir... Il se gavait de sucreries. Une gueule pas possible, moins bouffie que maintenant, l'oreille amochée... c'était lui, hein ? Forcément. Il ne pouvait pas y en avoir deux comme lui !

— Kyle ?

Quencé se dévoua pour répondre.

— Ce pourrait être une machine, ou un humain génétiquement reprogrammé, ou peut-être les deux à la fois, dit-il en haussant les épaules. Nous ne savons pas exactement ce qu'il est, euh... mademoiselle.

Le meurtrier aboya sèchement.

— Taisez-vous, ça suffit, dit-il de sa voix véloce.

— Vous vous appelez Cotton ? demanda Quencé en surveillant le gant étincelant. Ou alors, comment dois-je vous appeler ?

— Cotton, affirma-t-il. Et maintenant taisez-vous. Je veux du calme, *du calme*...

Quencé faillit parler tout de même, mais c'est alors qu'un son s'épanouit autour d'eux. Une douce voix enveloppée de musique. La langue était inconnue, mais la voix familière rappela à Kyle le narrateur asexué du meeting. Elle semblait parler un idiome

particulier connu des seuls Vagabonds. Il vit Quencé se redresser et plisser les yeux et Jy grimacer comme de douleur.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Billie en tirant sur la manche de Kyle comme un enfant encombrant.

Mais c'est encore une fois Quencé qui répondit.

— Nous allons partir.

Partir ?

— Nous venons de recevoir l'autorisation d'entrer dans la Clarté, dit le Cousin d'une voix égale, sans inflexions et pratiquement désincarnée.

Sa tête anguleuse retomba et ses bras se replièrent autour de sa poitrine.

M. Phillips se mit à parler.

— Tout le monde doit s'asseoir et rester immobile, dit-il d'une voix troublée. Nous allons faire un petit voyage avant notre premier arrêt, et je crois que vous devriez vous mettre à l'aise.

Il y eut une sensation bizarre. Le sol sous les pieds de Kyle se ramollit et moussa pour former une cuvette rembourrée assez grande pour ses jambes et son postérieur. Il se retrouva à genoux. Bien lui en prit, car si tout était dur à présent, c'était plus supportable assis que debout.

Notre premier arrêt.

Ce qui impliquait qu'il y en aurait d'autres, un grand nombre, peut-être, qu'il fallait donc attendre et que sa vie en serait prolongée d'autant. Il sentit le rembourrage céder sous lui et prendre la forme de son corps, et sa peau commença à picoter tandis qu'un puissant bourdonnement s'élevait des profondeurs du sol.

Billie le sentit aussi. Elle était à côté de lui – ils étaient plutôt serrés – le menton sur les genoux, les bras passés autour des tibias. Elle attendait, repliée sur elle-même.

Jy parlait dans ce qui semblait être cette langue inconnue.

Quencé lui répondit à voix basse. Était-ce la langue des Fondateurs ?

— Nous allons vraiment dans la Clarté ? souffla Billie.

Kyle risqua un hochement de tête.

— Ils ont dû voler nos codes d'accès, dit Quencé d'une voix sombre et égale. Ce que vous voyez est... est remarquable, mademoiselle.

Cotton les regarda parler mais ne dit mot. Il semblait plus à l'aise à présent. M. Phillips passa devant Cotton, enleva sa veste et sa cravate, puis déboutonna sa chemise à moitié, laissant voir un maillot de corps blanc plaqué par la sueur sur un torse étonnamment velu.

— Jy ? dit-il. Regardez ce qu'ils font, mon amie.

Il parlait des Vagabonds à l'extérieur.

— Vous voyez leurs visages ?

Kyle regarda Jy. Elle ne parlait pas, ne respirait même pas, et ses yeux ne cillaient pas.

— Ils ont l'air furieux, dit M. Phillips, ou quiconque se faisait passer pour lui. Ils sont en train de bouillir de colère, n'est-ce pas, mon amie ?

Il alla droit au mur de cristal, s'arrêta et fit un bras d'honneur. Les corps vêtus de gris se pressèrent contre la paroi et cognèrent sur le cristal du plat de la main, du poing et parfois de la tête. Ils étaient inaudibles. Pas le moindre son ne pouvait traverser le cristal massif et se faire entendre par-dessus le bourdonnement.

— Regardez comme la colère et la peur les rendent malades.

Jy sembla acquiescer à demi.

— C'est une émeute, conclut-il.

Nul ne dit mot. Tous regardèrent les corps furieux un long moment, puis Jy se leva et fit un pas en avant. Elle dit quelque chose dans cette langue secrète, tout bas, et M. Phillips parut la comprendre. Il hocha la tête d'un air entendu et se retourna.

— Vous avez raison, avoua-t-il en anglais. Vous me connaissez effectivement. Je n'en dirai pas plus pour l'instant.

— Mais qui...

— Plus un mot, mon amie.

Son visage s'escrimait à produire une impression de tranquille fermeté, l'image d'un homme qui a la situation en main. Il se forçait tellement que c'était visible pour tout le monde. Il s'éloigna du mur et passa devant eux tandis que Cotton ne les quittait pas des yeux. L'instant d'après, il était debout devant le boîtier de commande, touchait un panneau lumineux...

... et le monde extérieur fit place à une éclatante lumière froide.

Kyle en eut le souffle coupé.

Il regarda vers le ciel en plissant les yeux, se souvenant de la Clarté simulée du meeting. Celle-ci était différente, plus vivante, plus complexe. Des stries et des courbes floues défilaient devant eux à toute allure, et il perçut un mouvement soudain, mais pas d'accélération ni de changement de poids... et ils se retrouvèrent sur la plus grande avenue qui soit. Kyle s'enfonça le poing dans la bouche et lutta pour ne pas se mettre à hurler.

le fret, le plancher et les machines souterraines restent ensemble, de même que la surface interne du mur de cristal. Entretemps, les portiques des autres Terres – ceux par lesquels tout se déplace – sont préalablement vidés. Leur contenu est intégralement comprimé et replié en quelques instants. Même l'atmosphère est stockée ainsi. Puis ce petit volume de matière est placé dans une chambre sous le portique lui-même. Il ne reste dans la sphère qu'un vide accueillant au travers duquel les humains peuvent voyager confortablement.

Manuel du Vagabond

Kyle s'accoutuma au bourdonnement des machines : c'était l'événement le moins remarquable dans l'univers délirant qui l'entourait.

Ils étaient quelque part entre deux portiques, entre deux Terres, et prenaient de la vitesse. Personne ne parlait. Une Terre nouvelle apparut autour d'eux puis disparut dans la Clarté. Puis vint une autre Terre et Kyle regarda le spectacle le cœur battant. Il avait beau trembler de peur, il était quand même forcé de s'émerveiller. Il resta assis sans bouger et regarda dehors comme un petit garçon tandis que toutes ces planètes inconnues filaient devant lui.

La topographie autour des portiques ne changeait pas.

Ils étaient assis exactement au même endroit au sommet de la même colline à l'indestructible soubassement de grès. C'était la nuit et la lune était à deux doigts de sa totalité. Kyle savait à quoi s'attendre – il avait lu les bouquins et regardé les meilleurs documentaires – et pourtant ce fut pour lui un choc énorme. Les gens et le climat changeaient d'une Terre à l'autre, souvent spectaculairement, tandis que la géologie restait relativement stable. Il connaissait ce paysage, et ce simple fait était déconcertant.

— Tu es déjà passé par là, dit-il tout bas.

Il avait fermement l'impression qu'il était absolument immobile, que c'était toujours la même Terre et que tout était inlassablement démolì et reconstruit autour de lui.

Le temps était totalement imprévisible. La première Terre avait des orages au sud, un ciel zébré d'éclairs. Ils y restèrent environ une demi-minute, puis les machines bourdonnantes trouvèrent la force de les propulser à nouveau dans la Clarté. Kyle vit des spirales éclatantes évoluer au sein de la blancheur, trembler et palpiter... Étaient-elles réelles ou inventées par ses yeux ou son imagination ? Il lui vint à l'esprit qu'il pouvait s'agir d'illusions comme le tic-tac différencié des horloges, d'une vacuité rendue intéressante par un cerveau en proie à l'ennui, et il cligna les yeux pour y voir clair...

... et la Terre suivante l'enveloppa. La lune brillait dans un ciel sans nuages. Kyle cilla à nouveau. Était-ce des champs cultivés en

contrebas ? C'était forcément des champs. Il vit de grands carrés posés sur le paysage, dont le plus proche s'arrêtait juste devant le portique. Il distinguait de hautes plantes touffues. Du maïs ? Ça ressemblait à du maïs serré tige contre tige. Kyle se surprit à se pencher en avant et à loucher pour mieux voir, mais la Clarté était revenue. Cette fois-ci, elle ne s'attarda pas. Ils étaient maintenant sur une Terre sombre, très sombre ; la pluie tombait lentement, ruisselait sur la face externe du portique, la prairie les entourait de tous côtés. Il regarda les lourds capitules des hautes herbes battre contre le cristal, puis il y eut du mouvement au-dessus de l'herbe. Il aperçut fugitivement une forme humaine. Une silhouette debout sous la pluie... ou n'était-ce qu'une illusion de plus ? Kyle aurait juré qu'il voyait un bras se lever pour le saluer, et il lui vint à l'esprit que le portique lui-même jouait avec la luminosité, la renforçant comme à présent et la réduisant à d'autres moments. Sinon, comment pourrait-il voir à l'extérieur ? Un Vagabond qui montait la garde ? Vraiment ? Mais ils étaient déjà partis et la Clarté se déversait de tous côtés, sans qu'on voie ni terre ni ciel ni intempéries, ni vie ni rien d'autre que la Clarté et la minuscule bulle dans laquelle ils voyageaient.

Kyle se sentit énormément fatigué.

Parfois, c'est à peine s'il pouvait prêter attention aux Terres nouvelles. Il leur accordait un rapide coup d'œil furtif et remarquait peut-être des cultures ou l'immuable disque argenté de la lune. Mais il ne prenait pas la peine d'y regarder à deux fois. Tout cela le laissait froid et il était mentalement épuisé.

Puis une Terre le prenait par surprise, le tirait violemment de sa torpeur et le forçait à écarquiller les yeux.

Il y eut en particulier une Terre avec une cité massive qui se dressait à l'horizon est, aux gratte-ciel trapus s'élevant à des kilomètres de hauteur et d'innombrables tortillons de lumière qui évoluaient comme des hirondelles tout autour. Cette ville devait se trouver au bord de la rivière, se dit-il. Quelques nuages boursouflés passaient, très haut, entre les gratte-ciel, donnant à ce panorama son échelle et sa profondeur. La ville s'étendait sur au moins cent cinquante kilomètres au nord et au sud, chaque édifice était quadrillé en des milliers d'étages et de chaque étage rayonnait une lumière froide d'un blanc bleuté... tout le monde était à la maison, apparemment.

Vint une Terre qui était plus eau que terre. Était-ce un réservoir ? Ou avait-on remonté le niveau de l'océan pour le transférer sur les continents ? Kyle regarda en bas de la colline et contempla une immense étendue d'eau tranquille piquetée de maisons flottantes, de péniches et de plates-formes ancrées à demeure. Il y avait peu de lumières, la communauté marine dormait profondément. Sans se

douter de rien.

Kyle s'essuya le visage des deux mains.

Il y eut plusieurs Terres qu'il remarqua à peine, une demi-douzaine, peut-être : elles étaient obscures, sans relief, sans autres traces d'humanité que de lointains feux de camp ou des vérandas éclairées. Il commença à s'habituer à l'uniformité. Puis soudain ils se retrouvèrent au beau milieu d'une ville dont les immeubles se dressaient à quelques mètres du portique. Il comprit que c'était des habitations. Il avait sous les yeux des maisons massives, sans âge, construites en brique et en grès pris sur place. En revanche, les habitants étaient des humains filiformes, insubstantiels, presque des personnages de dessin animé. Ils s'attardaient par grappes dans la rue pavée qui passait sous le sommet de la colline. Des lumières d'un jaune familier planaient dans le ciel comme de gigantesques lucioles. S'agissait-il des lumières des Vagabonds ? Impossible de le dire. Il cligna les yeux et examina les humains les plus proches. Il remarqua des visages étroits et de gros yeux en goutte d'eau. Ils ne marchaient jamais, pas vraiment, et même les plus vieux d'entre eux n'avaient aucune peine à courir sur leurs longues pattes quand ils voyaient des gens à l'intérieur du portique venir vers eux... et puis ce fut à nouveau la Clarté, spectaculaire, intégrale.

Les Terres elles-mêmes semblaient être des aberrations.

C'était des défauts de la Clarté, se disait-il. La Clarté était la constante – rigide et absolument fiable.

Kyle inclina la tête et regarda vers le haut. Ses yeux humides et fatigués lui faisaient mal. Il voulait rentrer chez lui. Il voyait son appartement et le lit aux relents tenaces, et le désir afflua en lui, l'obligea à fermer les yeux et à hocher tristement la tête.

Il entendit un bruit tout près, doux et furtif. Il reprit son souffle, ouvrit les yeux et jeta un regard sur Billie. Elle contemplait quelque Terre nouvelle que Kyle ne prit pas la peine de regarder – non, pas cette fois.

— Je me demande où nous allons, énonça-t-elle avec précision, d'une voix douce mais distincte.

Puis elle se retourna vers lui.

Il ne voulait pas entendre sa voix : il en avait marre de sa voix.

— Kyle ?

Le visage de Billie était préoccupé, mais calme, illuminé par la lune, puis par la Clarté, puis à nouveau par la lune. La nausée chavirait les entrailles de Kyle. Il se sentit brusquement à l'étroit, secoua la tête et se tourna dans le sens de la marche, vaguement conscient de constructions en mottes de terre sur fond d'herbe. Il louchait et les muscles de son visage lui faisaient mal tant il prenait de peine à en contrôler l'expression. Il lui fallait vivre sur ses réserves,

sans révéler son identité.

— Kyle ?

— Je ne sais pas où... où ils nous emmènent.

— Je ne crois pas que personne le sache, répliqua-t-elle.

Il inspira, retint son souffle et, pour une raison quelconque, se souvint du footballeur, le cavalier de Janice. Kyle le revoyait en train de lui expliquer le jeu avec ses descriptions passionnées et songeait à la manière dont il l'avait rendu, lui, Kyle, jaloux. Ç'avait été un moment étrange. Le footballeur n'aurait jamais, non, jamais pensé à se faire passer pour un Vagabond ni envisagé quelque autre imposture. Ce n'était pas son genre. Ensuite, il avait envoyé Kyle récupérer le ballon et, l'espace d'un instant, Kyle avait pensé à s'enfuir et disparaître. Il était brusquement écœuré de cette mascarade et voulait redevenir normal. S'il avait couru sans s'arrêter – il déconnait ou quoi ? – il serait normal à présent. Il se serait d'un seul coup transformé en un citoyen ordinaire. La normalité venait soudain d'acquérir un éclat doré et Kyle se sentit désespérément attiré par elle.

— Pourquoi détestent-ils Jy ? demanda doucement Billie. Je ne comprends pas.

Il secoua la tête, ramena les genoux sous le menton et sentit dans sa bouche le goût salé du tissu de son pantalon.

— Pourquoi font-ils cela ? demanda-t-elle.

Peut-être que Quencé entendit la question, ou peut-être n'était-ce qu'une coïncidence. Il se tourna vers M. Phillips et dit :

— Vous avez fait des choses extraordinaires, monsieur.

M. Phillips ne répondit pas.

— Vous avez convenu nos dispositifs de sécurité et utilisé nos portiques à vos propres fins, et je ne pense pas avoir jamais vu pareille prouesse. Vous avez entendu parler de quelqu'un qui aurait détourné un portique ? demanda-t-il aux autres.

M. Phillips était debout devant le panneau de commande, les bras détendus, sans rien laisser transparaître sur son visage indifférent.

— Vous avez avoué connaître Jy, poursuivit Quencé d'une voix volontaire et mesurée. Pourquoi ne pas avouer quelques détails de plus et satisfaire notre curiosité ?

Leur ravisseur ne réagit pas. Il jeta un rapide coup d'œil vers le bas, comme pour vérifier l'indication de quelque jauge, et Kyle l'examina pour la première fois. Constatant que les vestiges de la chevelure de M. Phillips avaient été ramenés en arrière à la main, il observa la main gantée et la main normale, puis regarda les yeux de l'homme. Ces yeux semblaient pâles et très faux. Si l'on ignorait ces yeux, conclut Kyle, M. Phillips aurait l'air d'un chauffeur d'autobus. C'est dire à quel point il avait l'air ordinaire. Il était comme ces chauffeurs d'autobus à la cinquantaine éternelle qui restent assis

devant leur volant des heures durant en faisant le minimum de mouvements, sans jamais donner l'impression de respirer et sans qu'il n'y ait rien d'autre dans leur vie que le bitume défilant sous leurs roues.

— C'est audacieux, pour un début, concéda Quencé, mais je suis sûr qu'à présent vous ne bénéficiez plus de l'effet de surprise. Nos gens sont en train d'envoyer des messages d'alerte sur la Clarté, en avant de nous, et ils vont se mettre à vous poursuivre aussi. Ils vont nous poursuivre. Et, croyez-moi, ils ne vont pas vous laisser filer.

Le visage indifférent se leva et sourit avec une certaine force.

— Votre système de communications est en miettes, dit M. Phillips en manipulant les commandes, surveillant ses mains de son regard pâle. Je connais vos procédures en détail, minute par minute et, croyez-moi, ce n'est pas une simple question de chance. Je sais exactement ce que je fais.

Soudain, il sembla prêt à éclater de rire. Son sourire s'élargit, et il dit :

— Rien n'a quitté votre Terre. J'ai donné à votre système de contrôle central un demi-milliard d'instructions, toutes préprogrammées, et il faudra du temps pour envoyer ne serait-ce qu'un avertissement.

Les yeux étaient des tessons de verre massif, froids et inertes.

Kyle fut obligé de regarder ailleurs.

Il s'essuya le visage et s'aperçut qu'ils n'allaient pas aussi vite qu'avant. Ou n'était-ce qu'une illusion ? Non. Il regarda à nouveau dehors et conclut qu'ils étaient manifestement en train de ralentir.

La Clarté s'attarda encore longtemps, puis ils se matérialisèrent dans une forêt de pins au milieu d'une pluie violente et d'éclairs. Il constata que les arbres étaient tous de la même taille, verticaux et parfaitement alignés en rangées. Une plantation humaine ? Forcément. Il regarda osciller les branches jusqu'à ce que la Clarté revienne, et cette fois-ci ils y restèrent encore plus longtemps. Il s'assit, la bouche sur les genoux, l'esprit soudain vide. Et lorsqu'ils ressortirent... Était-ce un rêve ou quoi ? Kyle voyait une ville qui s'étendait au sud et à l'est – une ville à plat avec des rues rectilignes et des lumières familières, et un feu rouge bien précis aligné de manière telle qu'on le voyait à des kilomètres – et il se dit que ce devait être Lincoln et qu'ils étaient revenus. Le feu passa au vert, ô délice ! Regardez donc ! Quelque étonnant caprice les avait ramenés chez eux et il sentit son cœur battre à tout rompre tandis qu'il ébauchait un sourire.

Était-ce bien Lincoln ?

Non, non. Ça ne pouvait pas être leur Terre, hein ? Ils n'avaient pas fait demi-tour et, de plus, où étaient les Vagabonds ? Ils auraient dû être au premier plan et l'herbe de la prairie aurait dû être aplatie.

Où étaient les vaisseaux flottant dans le ciel ? Et l'aéroport ? Ce ne serait pas une coïncidence extraordinaire si deux villes similaires venaient à être construites sur le même site. Ça arrivait probablement tout le temps. Merde !

Kyle se pencha en avant. Il avait atrocement mal au cœur.

Et la Clarté revint.

Il y eut ensuite une Terre inhabitée. Le flanc de la colline était érodé, le soubassement rocheux affleurait à l'est et de rares touffes d'herbe parsemaient le sol ingrat.

La Clarté.

Une Terre froide. Il voyait des congères de neige pourrie, tout près, en plein mois d'août, et il se demanda si c'était quelque ère glaciaire et comment elle aurait pu débiter. Il se sentit tout à coup bouffi d'ignorance comme un touriste et dut se retenir de poser tout haut la question de la neige. Il ferma la bouche et respira par les narines une fois, deux fois.

La Clarté.

Ce fut ensuite une Terre bizarre éclairée en bleu et peuplée de villes en forme de nuages. Il vit les villes se détacher sur le ciel, enveloppées de vrais nuages, et un humain en tenue grise qui montait la garde près de l'entrée du portique. C'était une femme au crâne tatoué. Elle ne se rendit pas compte de ce qui se passait. Elle les vit et les salua machinalement de la main, le visage baigné de lumière bleue, et Kyle regarda dans le ciel. La lune était trop haute sur l'horizon et trop grosse. C'était un lumineux croissant bleu saphir. Il se rendit compte qu'il voyait un océan enveloppé d'une épaisse atmosphère, avec ça et là des nuages d'un blanc laiteux. La dynamique de l'orbite avait été modifiée, mais par qui ? Quel genre humain avait les moyens de le faire ?

— Oh ! fit Billie, se dressant sur son siège.

— C'est quelque chose, dit Kyle. C'est joli, n'est-ce pas ?

Il se surprit à hocher la tête en ébauchant un sourire.

Tout à coup, Jy se mit à parler.

Apparemment, elle posait une question dans la langue incompréhensible. Kyle regarda par-dessus son épaule. M. Phillips affichait une expression rusée.

— Parlez anglais, prévint-il. Ma bouche est faite pour l'anglais !

Il avait dû comprendre ce que disait Jy. Kyle en était intimement convaincu, mais bien sûr cela ne signifiait rien. Apprendre le fondateur était probablement facile pour quelqu'un qui pouvait kidnapper Jy et savait se servir des portiques... cette personne pouvait assimiler n'importe quelle langue, à tout moment. Kyle se demandait tout de même si M. Phillips n'était pas un Vagabond lui aussi.

Il secoua la tête et observa leur ravisseur qui manipulait des

commandes de plus en plus complexes sans proférer un seul mot. Ses mains couraient sur les touches, son visage avait une expression intense et ses yeux brillaient comme deux agates enfoncées dans cette chair pâteuse...

Il allait se passer quelque chose.

Tout le monde le sentit. Kyle regarda les autres captifs, en particulier Billie, puis fixa ses propres orteils nus. La Clarté les entourait de toutes parts, mais il refusa de la voir.

— *Et voilà !* dit M. Phillips avec force.

Ils étaient ressortis de la Clarté et l'impression de mouvement s'était abolie. Mais Kyle ne voulut pas regarder autre chose que ses orteils : ils se recroquevillèrent, se détendirent et se crispèrent lentement à nouveau.

3

Je tiens au moins un meeting sur chaque Terre, même inhabitée. C'est un devoir auquel je m'astreins : une habitude, une tradition et un motif d'orgueil intense.

Les discours de Jy

Il y avait eu une guerre, un atroce, un long et impitoyable conflit nucléaire, et rien de plus gros qu'une bactérie n'avait survécu. À côté des décombres empoisonnés, il ne restait de la civilisation que les armes elles-mêmes. Ces armes étaient mon auditoire : engins lisses et élancés à charge de tritium et ordinateurs de combat aux yeux à toute épreuve. Debout à l'intérieur d'un de leurs bunkers profondément enterrés, je m'exprimai longuement et m'acquittai de mes obligations. Nos éclaireurs avaient bien sûr fait le nécessaire pour assurer ma sécurité, et bien sûr nul membre de mon auditoire ne pouvait m'acclamer, me siffler ni réagir de quelque manière que ce soit, et bien sûr mes paroles et mes gestes ne furent suivis d'aucun résultat, ce à quoi je m'attendais et qui était à sa façon parfaitement approprié, puisque la leçon du jour s'adressait à moi et à personne d'autre.

Journal intime de Jy

C'était la Terre la plus étrange de toutes.

Lorsque Kyle finit par lever les yeux il ne reconnut aucun élément du paysage. L'altière colline associée au portique n'était pas sous eux et la cuvette riveraine de Lincoln était comblée par une énorme quantité de verre sombre. Il tourna la tête jusqu'à en avoir mal. Ils étaient quelque part très haut dans les airs, et c'était comme si des

titans avaient défoncé le paysage au marteau-piqueur sans avoir eu le temps de le remodeler. Une nouvelle crête abrupte s'étirait à l'est. Il la suivit des yeux : elle courait au nord, à l'ouest et disparaissait au sud. *Un cratère ?* Il imagina une comète qui s'écrasait en dévastant le continent. Il pensa à la lune et la trouva loin de sa position normale, presque au zénith, sa face familière effacée par une éclatante poussière blanche. Cette lune avait l'air fraîche et innocente, et il vint à l'esprit de Kyle que ce qui s'était passé ici avait un rapport avec ce qui s'était passé sur une autre Terre et peut-être sur d'autres encore. Une pluie de comètes ? Tiens.

— Maintenant ! dit M. Phillips.

Et Cotton se dirigea vers l'entrée à courtes enjambées vertigineusement rapides.

Il ne semblait pas y avoir de vie à l'extérieur. Kyle ne distinguait ni lumières ni végétation, et il remarqua que le mur du portique était à triple épaisseur, ce qui sous-entendait des poisons et autres dangers mortels. Des radiations ? Des bombes ? Mais quelle sorte de charge pouvait dévaster le pays sur une centaine de kilomètres carrés ? S'il pouvait – fugitivement – imaginer les paramètres physiques de cette destruction, il ne pouvait imaginer la colère qui la justifiait. Elle le dépassait complètement.

Cotton avait franchi la porte intérieure et se tenait dans une salle exiguë à moitié occupée par une grande caisse verticale, genre casier de vestiaire. Le petit homme l'ouvrit et en retira les éléments d'une lourde combinaison complétée par un casque. Kyle songea à une combinaison spatiale blindée et vit chaque élément changer de taille et rétrécir pour s'adapter aux mesures de Cotton. En quelques vertigineuses secondes, Cotton, habillé de pied en cap, repartait tandis que la porte extérieure s'ouvrait devant lui.

— Où sommes-nous ? demanda Billie.

Question suprêmement raisonnable. Kyle s'éclaircit la gorge et dit :

— C'est le même endroit que d'habitude. Une autre Terre... une Terre changée... violemment changée.

Il ne voyait rien de mieux à dire.

Cotton se tenait sur une plate-forme fixée à mi-hauteur du portique.

Billie voulait savoir si c'était une guerre.

— Une guerre gigantesque, répondit Quencé d'une voix atone.

Il regarda du côté de Billie, hocha la tête puis dit :

— Tout cela est l'œuvre d'une guerre remarquable, et qui ne s'est terminée qu'après notre arrivée. Les humains qui l'avaient déclenchée s'étaient éteints des siècles plus tôt, mais leurs armes continuaient de se battre et de se reproduire, alors nous avons été obligés de mettre

ces armes en sommeil...

Billie poussa un soupir.

Kyle regarda dehors. La plate-forme et Cotton avaient disparu.

Quencé jeta un coup d'œil vers M. Phillips, l'homme au regard inflexible et inquisiteur, et reprit, sans paraître s'adresser à un interlocuteur particulier :

— Nous maintenons les armes en sommeil. Les bombes sont une source d'énergie utile, et nous les gardons parce qu'un jour ou l'autre nous voudrions guérir cette Terre par tout moyen que nous jugerons approprié. Une fois que les radiations résiduelles auront suffisamment diminué, nous trouverons des volontaires pour superviser ce travail et...

— C'est bien aimable à vous, dit M. Phillips.

Quencé hocha la tête.

— Nous avons des obligations envers les Terres, dit Jy.

D'un geste théâtral, M. Phillips leva sa main gantée pour manipuler les commandes.

— Des obligations envers les Terres ? dit-il avec une expression amusée mêlée d'amertume. Je suis heureux de l'apprendre.

— Mais nous nous servons de celle-ci dans l'état où elle est, expliqua Quencé avec un grand geste à l'attention de Billie. Nous amenons des chefs d'État ici et nous servons des ruines et des bunkers comme salles de classe. Certaines personnes ont besoin de voir le destin qu'elles risquent de précipiter. Vous comprenez, mademoiselle ? Nous essayons de leur inoculer une dose de rationalité.

— L'idée est raisonnable, dit M. Phillips.

Jy remua.

Billie soupira à nouveau.

Quencé fixa une tache sur le plancher et se mit à penser tout haut.

— Nous n'avons pas de gardiens ici parce que les radiations rendraient dangereux des séjours prolongés qui de toute façon ne se justifieraient guère...

Son débit s'accélérait. Il plissa les yeux et poursuivit :

— Tout ce qui est dangereux est en sommeil, sous le contrôle de dispositifs de sécurité, absolument hors de portée. Mais bien sûr ces dispositifs sont les mêmes que ceux qui protègent les portiques de toute intrusion, et quelqu'un d'assez habile serait peut-être en mesure de les circonvenir, de les fausser, de les transformer... et de faire des dégâts.

M. Phillips surveillait Quencé.

Du coin de l'œil, Kyle perçut un mouvement. Il tourna brusquement la tête et vit Cotton faire surface, les jambes écartées, sur la plate-forme. Derrière Cotton, relié à lui par une corde, flottait un

énorme paquet dont le contenu était protégé par un blindage argenté. Il le remorqua à l'intérieur du portique dont l'épaisse porte extérieure s'ouvrit et se referma pour le laisser passer. Puis il se déshabilla. Il retira son armure et le blindage plus épais du paquet, révélant un ballot d'un solide tissu gris, sans marques, qui ressemblait à un bagage et restait suspendu en l'air. Cotton passa derrière, le poussa et lui fit franchir la porte intérieure. Il haletait plus vite qu'un coureur de cent mètres et tremblait de tout son corps.

— C'est fait, dit-il d'une voix éteinte entre deux goulées.

— Bien, dit M. Phillips.

Les machines se mirent soudain à bourdonner sous leurs pieds. La Clarté revint un instant plus tard, et Kyle se prépara à voir apparaître la Terre suivante.

Mais ils restèrent dans la Clarté.

— Je veux vous montrer quelque chose, dit M. Phillips à Jy. Je peux replonger dans la Terre morte à intervalles d'une microseconde et me brancher sur l'un de vos vieux satellites d'exploration.

La Clarté diminua légèrement d'intensité.

— Regardez, dit M. Phillips.

Une projection apparut au-dessus d'eux. Comme pour les Terres montrées lors du meeting, une lumière cohérente produisait une sphère d'océans, de continents et de nuages, mais cette Terre-ci semblait terne et décolorée. Les nuages étaient gris ou couleur rouille et les calottes polaires avaient disparu. Les bombardements avaient dû les faire fondre, ou les gaz à effet de serre avaient fait bouillir la croûte éclatée.

— Regardez, dit-il à Jy.

Jy ne dit rien, ne bougea pas, ses gros yeux rivés au globe.

Puis jaillit une fleur de lumière d'un blanc incandescent. Elle provenait de la face obscure – de l'Amérique du Sud ? – et un instant plus tard d'autres explosions se déchaînèrent. Les engins de mort assoupis s'étaient apparemment réveillés, avaient détecté un conflit et avaient trouvé leurs armes intactes. Étaient-ils en train de se tirer dessus ? se demanda Kyle. Ou sur les portiques ? Et s'ils étaient en train d'oblitérer les portiques ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Billie.

— Il veut couper la Clarté en deux, dit Kyle sans réfléchir, et trop fort.

Le Cousin, Xen, se tourna vers lui d'un air affolé et Kyle ajouta :

— Du moins c'est ce que je crois.

— Il le peut ? demanda Billie en secouant la tête. Comment peut-il y arriver ?

— Nous lui avons facilité la tâche, dit Quencé avec une froide assurance. Nous avons laissé traîner les outils sans aucune

surveillance, et il ne fallait que du temps, de la patience et un certain talent pour...

— La Clarté ne sera pas coupée en deux, dit Jy. Les Créateurs ont... Ils l'ont trop bien construite pour que cela puisse se produire.

Quencé hocha la tête et s'essuya le visage d'un revers de main basanée.

— Exact ! siffla-t-il entre ses dents. Le mécanisme de la Clarté survivra sans la moindre anicroche. Mais les portiques vont être détruits ou décalés, et il faudra peut-être des jours, voire des semaines, pour arrêter les combats et mettre en position un portique en état de marche.

Il secoua la tête et considéra M. Phillips.

— Je crois que nous devrions vous applaudir. Vous avez accompli quelque chose de remarquable...

Sa voix l'abandonna. Le cœur n'y était plus.

Quencé transpirait sous son uniforme gris avec une expression peinée.

Jy émit un léger son tremblé.

L'image au-dessus d'eux vacilla et disparut. Seule la Clarté fut visible, rien qu'un instant. Puis apparut un nouveau paysage : la colline familière descendait jusqu'à un lac tranquille dont la surface unie brillait sous le traditionnel clair de lune. Vision déconcertante, trop paisible pour passer pour vraie. Kyle frissonna, secoua la tête, sentit son cœur cogner dans sa poitrine et ses entrailles en feu. *C'est quoi, maintenant ?*

Jy se releva et se tourna vers leur ravisseur :

— Où nous emmenez-vous, monsieur ?

M. Phillips regarda Jy bien en face sans rien dire. Quelque émotion passagère lui fit contracter la mâchoire et dilater les narines, mais il refusa de répondre. Toute son attitude leur indiquait qu'il n'était pas pour l'instant disposé à leur donner d'explications.

Ils étaient à nouveau dans la Clarté.

Ils étaient sur une Terre pourvue de larges anneaux faits de satellites à la dérive, brillants et innombrables, et Kyle se renversa pour les contempler tandis que Jy disait :

— Je crois que c'est moi que vous voulez. Ces autres personnes n'ont aucun intérêt pour vous, n'est-ce pas ? Alors pourquoi ne pas les déposer quelque part ?

Kyle sentit monter en lui la chaleur de l'espoir. Il regarda en bas de la colline, aperçut un groupe d'immeubles éclairés de l'intérieur et essaya de s'imaginer en train de descendre la pente et d'aller frapper à une porte hospitalière...

— S'il y a en vous quelque humanité, dit Jy, ayez de la compassion pour...

— Non, dit M. Phillips.

Kyle s'obligea à se retourner et vit leur ravisseur secouer la tête, les bras croisés sur la poitrine.

Je n'ai rien à faire ici.

Il venait d'en prendre conscience. Brusquement, il s'imagina en train de se lever lui aussi. Il s'éclaircirait la gorge et dirait : « J'ai menti. Je ne suis pas un vrai Vagabond. Vous avez fait erreur en m'enlevant... »

Tout cela concernait les Vagabonds, pas lui. C'était des histoires de famille, et il lui semblait suprêmement injuste qu'il soit entraîné dans leurs conflits. Et Billie avec lui. Il jeta un regard vers Billie et se prépara. Au point où il en était, il avouerait tout. Il se retourna vers M. Phillips tout en essayant de trouver la force de...

... et il vit ce regard étrangement dur foudroyer Jy.

— De la compassion ? dit M. Phillips.

Jy ne dit mot. Les cernes dorés de ses yeux brillaient sous la Clarté, sa bouche était close et pleine d'assurance.

— De la compassion ? répéta M. Phillips.

Quencé tendit le bras vers Jy.

— Asseyez-vous, je vous en supplie, dit-il en lui touchant légèrement le dos. Il veut nous garder tous, Jy.

— Asseyez-vous, dit le Cousin.

— Je vous en supplie, dit la Noire.

M. Phillips sembla marmonner « compassion » une fois de plus. Il hocha lentement la tête, de plus en plus sombre. Puis il poussa un grognement sec et gras, et Kyle se félicita de n'avoir rien avoué. Il ne dirait pas la vérité : le secret lui appartenait. C'était un genre de victoire. Son identité échappait à cette créature bestiale... et Kyle se mit à sourire sous cape, rien que d'y penser.

Quencé

1

De même qu'aucun gène n'a d'effet unique, aucune de nos politiques ne sert qu'un seul but. Par exemple, il existe une multitude de raisons pour lesquelles nous refusons de parler des autres Terres, de vous faire un cours sur chacune d'elles. Nous choisissons ce que vous devez entendre – ce qui semble informel est en réalité soigneusement étudié – et les raisons en sont multiples et complexes.

C'est d'abord parce que nous sommes venus ici pour vous voir et non pour vous servir de guides et parler du passé. Pour nous, c'est vous qui comptez. Et c'est parce que nous voulons que vous restiez originaux et uniques. D'une certaine manière, nous avons besoin de votre innocence. Et nous avons eu, de notre côté, quelques expériences pénibles : nous en avons trop dit et trop de gens regrettaient de ne pas pouvoir vivre sur une autre Terre. Alors nous ne voulons pas que vous vous sentiez frustrés. Si vous rêvez de Terres plus belles, plus riches et plus justes, qu'avons-nous accompli ? Ce sera du temps perdu, pour vous et pour nous, et c'est pourquoi nous essayons d'être relativement peu loquaces sur ce sujet.

Il y a encore une autre raison.

Et c'est peut-être la principale.

Nous avons visité environ un million de Terres, et c'est un nombre écrasant. Et pourtant, c'est une abstraction. Personne ne peut se représenter pareil nombre ni le manipuler, et c'est une bonne chose. Si je commençais à vous parler de chacune du demi-million de Terres que j'ai personnellement vues, vous seriez stupéfaits et puis vous seriez anéantis. Nous n'aurions pas abordé mille Terres que vous auriez déjà l'impression que votre précieuse patrie ne vaut rien. Au bout de cent mille, chacun de vous aurait l'impression d'être un atome soudé à un grain de sable. Et si j'essayais alors d'expliquer tout ce qui s'est passé sur chacune de ces Terres depuis mon départ – si j'avais assez de temps et assez de voix pour évoquer les migrations, les grandes réussites, les déceptions et les tragédies – que vous resterait-il à la fin ? Comment pourriez-vous vous regarder les uns les autres et trouver une quelconque importance à vos propres existences ?

Je sais, je parle comme une mère trop prudente. Je le sais bien.

Considérez-moi comme coupable et détestez-moi si vous le désirez. Veuillez penser tout ce que vous voudrez, et aussi souvent que vous le voudrez et avec toute la passion que vous pourrez trouver en vous. Ça m'est égal.

Les discours de Jy

Il aurait peut-être pu les voir pour ce qu'ils étaient réellement, ce qui signifiait qu'il aurait dû les démasquer et les intercepter avant qu'ils n'atteignent le vaisseau de Jy. Quencé ne pouvait plus s'empêcher de revoir M. Phillips et son prétendu neveu en train de prendre sagement leur tour dans la file tandis qu'il les côtoyait pendant quelques précieuses secondes. La mémoire avait le chic pour faire ressortir certains détails. Il voyait la convivialité persistante de M. Phillips et la vague fausseté de Cotton tout en percevant une certaine tension palpable qui émanait des deux hommes. Quencé avait alors pris cette tension pour une simple nervosité. Et avant ? songea-t-il. Il revit M. Phillips au restaurant et se rappela tout le talent qu'il avait mis à paraître absolument ordinaire, voire insignifiant. Il avait volontairement suscité sa curiosité pour désamorcer tout soupçon éventuel, et s'était assuré le soutien de Quencé grâce à des paroles et des gestes subtils, plus quelques silences bien placés.

Quencé prit une profonde inspiration.

Il sentit sa main venir au contact de son front, et se laissa aller contre elle. Il était désemparé. Il ne s'était jamais senti aussi désemparé depuis son noviciat, voire depuis son enfance. Et même dans cette époque reculée, il ne pouvait retrouver aucun moment où il ait été aussi démuni devant l'adversité.

Quencé se passa la main sur les yeux, le nez et la bouche, hermétiquement close, puis secoua la tête, désespéré.

Cotton l'observa un instant. Souriait-il ? Il était difficile de déchiffrer ce qui se passait sur ce visage étrangement mobile.

D'où venait Cotton ? Quencé se concentra et jongla avec quelques-unes des possibilités. Il supposait que Cotton était un humain, et non un extraterrestre, un robot ou quoi que ce soit d'encore plus insolite. Or, aucune Terre ne semblait lui correspondre. Il parcourut sa mémoire dure, examinant brièvement des dizaines de milliers de Terres, et aucune n'avait pareils habitants. S'il pouvait d'une manière ou d'une autre avoir accès à une banque de données et disposer de quelques minutes pour se concentrer...

C'était une envie stupide. Il savait qu'il n'était pas raisonnable.

Néanmoins, ça lui faisait du bien de se concentrer et de travailler sur le peu dont il disposait.

Labourer les cailloux pour faire pousser l'herbe plus vite.

C'était un proverbe du village natal de Quencé, une expression

maintes fois entendue qu'on utilisait dans des circonstances extrêmes et qui semblait appropriée dans le cas présent. D'une manière ou d'une autre, quelque chose finirait par leur donner un avantage, aussi mince soit-il, et c'était à lui de trouver cet avantage et d'agir en conséquence.

Faisons le point, se dit-il.

Quencé prépara un dossier vide dans sa mémoire dure et y plaça chaque élément discret d'information. Il rassembla tout ce qu'il savait sur M. Phillips et Cotton, et tout ce qu'il avait vu, puis il y ajouta toutes les implications plus quelques conclusions hypothétiques qui lui étaient déjà venues à l'esprit.

Il jeta un coup d'œil oblique et aperçut Jy. Elle était assise en tailleur sur le sol rembourré. La position rigide de ses courtes jambes trahissait son âge et elle avait les deux mains sur le sol, comme pour s'empêcher de tomber. Il continua de l'observer et, au bout d'un long moment, elle leva les yeux et hocha paresseusement la tête.

— Il comprend le fondateur, commença Quencé tout bas.

— J'ai eu la même impression, répondit-elle lentement en détachant chaque mot.

— Peut-être qu'il vous connaît effectivement.

Elle ferma la bouche, l'air de ne pas vouloir le croire. Elle semblait presque offensée.

— C'était peut-être un novice qui...

— En sachant ce qu'il sait ? dit-elle en secouant la tête.

Ce n'était pas une suggestion sérieuse. Quencé essayait de s'en tirer avec tact et élégance. Il jeta un regard vers M. Phillips – ou quiconque se faisait passer pour lui – et vit qu'il se concentrait, composant des codes et de nouvelles instructions. Quencé se demanda comment un novice pourrait avoir accès aux installations nécessaires. La chose était trop incroyable, conclut-il. La plupart des authentiques Vagabonds eux-mêmes sauraient peut-être un dixième de ce qu'il leur faudrait pour arriver jusqu'ici : ils commettraient assez vite des maladresses et se feraient prendre.

— Et pourtant, ce doit forcément être un Vagabond, dit Jy.

— Il l'est ou l'était, dit Quencé en hochant la tête. Était-ce quelqu'un qui a abandonné la mission sous le coup de la rancœur ? Et si c'est le cas, comment a-t-il trouvé dans la Réalité une créature comme Cotton ?

— Quelqu'un qui l'était, concéda Jy, et qui veut se venger de quelque chose, à mon avis.

Quencé attendit, envisageant toutes les possibilités.

Jy souffla et sembla diminuer de volume. Puis elle leva sa longue main noire et examina ses ongles émoussés comme s'ils déterraient des réponses. Comment tolérerait-elle toute cette pression ? Elle vivait depuis toujours dans la sécurité garantie par des habitudes bien

établies, et voilà qu'elle était sans prévenir projetée dans un piège. Que ressentait-elle ? Elle semblait être assez forte, mais Quencé cherchait un signe prouvant que cette force n'était pas une simple façade.

Les autres Vagabonds étaient apparemment à bout de forces. Le pire de tous était Kyle, celui qui avait amené la fille. Il avait peur, manquait de volonté, était pratiquement irrécupérable, et ça, c'était inquiétant. Il fallait qu'ils restent unis, songea Quencé. Un éclatement du groupe n'arrangerait rien.

Il regarda M. Phillips à la dérobée. Comment avait-il réussi son imposture ? À moins qu'il soit arrivé avant les premiers éclaireurs, il devait forcément y avoir eu un vrai M. Phillips. Qu'avait-il fait ? Il aurait pu cloner le corps, ou pratiquer une série d'opérations de chirurgie cosmétique sur un corps similaire, à moins qu'il n'ait, d'une manière ou d'une autre, modifié le véritable M. Phillips. Il y avait toute une liste de possibilités qu'il inscrivit en mémoire pour les examiner chacune plus tard.

— Il avait un rang élevé, murmura Jy.

M. Phillips les considérait avec une expression étrangement contrôlée, presque sereine.

— Je suis sûre qu'il avait un rang élevé, réitéra-t-elle.

Quencé prit le temps d'inspirer et d'expirer.

— C'est peut-être un Cousin, dit-il sans conviction. Peut-être que son cerveau amélioré a eu une défaillance quelconque et l'a rendu fou, incapable de jugement.

— Un Cousin perturbé, dit Jy en baissant le ton jusqu'à l'inaudibilité.

Quencé jeta un regard vers Xen. Pouvait-il les entendre ? Avait-il des opinions ? La bouche de Xen s'ouvrit et sa langue rose vif passa sur ses dents. *Y a-t-il eu des cas de cerveaux améliorés qui ont mal tourné ?* se demanda Quencé. Il envisagea les aspects techniques de cette hypothèse, souhaitant sérieusement trouver un scénario qui réponde à toutes les questions clairement et sans problème. L'histoire serait acceptable. La folie ? Il n'y aurait pas de responsable, pas de méchant, pas de malveillance, mais une série d'erreurs qui pourraient être corrigées, et ce serait infiniment mieux qu'un ennemi sain d'esprit qui les connaissait intimement et savait tirer parti de toutes leurs faiblesses.

Jy gémit tout bas.

Quencé se retourna. Leur ravisseur s'était mis à marcher, la tête penchée en avant, les bras ballants, la bouche figée dans un sourire éteint.

— Qui êtes-vous ? demanda Jy.

Cotton riait, se moquant de tout le monde.

Quencé parcourut le portique du regard et trouva le petit homme. La voix et l'expression du visage avaient une rapidité hypnotique. Cotton était assis sur le gros paquet qu'il avait récupéré sur la Terre morte. Quencé se demanda quel genre de vie il avait. Que se passait-il sous son crâne ?

— Qui êtes-vous ? insista Jy. Quand faisiez-vous partie de la mission, et qu'avez-vous fait pour nous ?

— Ce que j'ai fait pour vous ?

Jy renonça à parler.

Quencé se redressa instinctivement et écouta de tout son corps. Rien de ce qui se disait et se faisait ne pouvait lui échapper.

— Oui, je vous connais, dit l'homme. Vous aimeriez savoir comment ?

Jy acquiesça d'un mouvement de tête presque imperceptible.

— Alors je vais le dire à tout le monde, annonça-t-il avec force.

Les Terres fonçaient autour d'eux et la Clarté était entre les Terres. Personne ne regardait, personne ne bougeait ; il n'y avait plus que cet homme au visage indifférent, au regard dur et à la voix affirmée par l'expérience.

— Voilà, dit-il...

... et Quencé se sentit tomber, sans rien en dessous ni au-dessus de lui, et ses mains fouettèrent instinctivement le vide tandis qu'il tombait de plus en plus vite, culbutant et virevoltant pendant ce qui lui sembla être une éternité.

2

Dans mon rêve, j'étais le premier à atteindre la fin de la Clarté, bien que je ne sache absolument pas pourquoi ça m'était arrivé ni comment. Mais je me rappelle m'être senti indigne de cet honneur, sans raison précise, voire un peu irrité d'avoir eu pareil privilège. La Clarté finissait à l'intérieur d'une grande salle avec une coupole colorée en guise de plafond et un carrelage coloré sous mes pieds nus. Un Créateur était assis de l'autre côté de la pièce. Je savais, instinctivement, comme dans la plupart des rêves, que c'était un Créateur, et bien sûr je me dirigeai immédiatement vers ce personnage. Le Créateur était assis derrière le plus insignifiant des bureaux, et m'attendait ! J'atteignis le centre de la pièce en tremblant d'émotion. Puis, un instant plus tard, je me rappelai pourquoi j'étais indigne d'être là. Cette révélation me frappa comme un coup de poing. Mes jambes se dérochèrent, mon corps tomba sur le carrelage, et je

n'étais plus dans la pièce. J'étais dans quelque autre lieu froid, sombre et très petit, et tandis que je gisais là, mes membres trop lourds pour bouger, je vis des silhouettes de suie et de fumée avancer sur moi en grimaçant, venant de tous côtés (...).

Journal intime de Moliak

Quencé prit conscience d'une voix puis d'une silhouette qui se dressait devant lui, et à un moment donné il se rendit compte que c'était sa mère qui lui parlait.

— Tu es trop jeune, disait-elle, absolument trop jeune pour assister à un meeting et surtout un meeting où Jy s'adresse aux imbéciles.

Quencé se hérissa tandis que les ondes de désorientation commençaient à s'atténuer.

— Tu sais ce que nous pensons d'elle et de sa stupide mission, dit-elle à Quencé.

Nous, cela voulait dire aussi son père.

— Nous ne trouvons rien qui justifie un voyage sur la Clarté, dans aucun but que ce soit. S'il y a des Créateurs, c'est donc à eux qu'elle appartient et ce serait de notre part une violation de propriété.

L'idiome était celui du village natal de Quencé, mais manifestement modifié. Le mot *violation* était chargé de connotations impliquant un crime énorme, quelque chose de primaire et d'universellement méprisé.

— Et si les Créateurs se sont éteints, conclut sa mère, alors il n'y a pas l'ombre d'une bonne raison pour faire ne serait-ce qu'une fraction du sacrifice que Jy exige de nous. Pourquoi devrions-nous détruire notre Terre pour sa ridicule cause ?

Quencé regarda sa mère d'un air ébahi.

C'était une grande femme qui avait pris ces dernières années un confortable embonpoint – comment le savait-il ? – et elle se penchait sur ses longs bras tout en disant à son fils ses quatre vérités. C'était une Fondatrice, et soudain Quencé prit conscience de sa propre difformité, et la bizarre architecture de leur maison, tout en angles arrondis, le rendit nerveux. Mais quelque part en lui-même une parcelle de conscience savait précisément ce qui lui arrivait. Ce qu'il voyait, entendait et sentait à présent n'était qu'illusion. M. Phillips, qui n'était pas M. Phillips, l'avait introduit – et les autres aussi, peut-être – dans cette simulation parfaitement exécutée de quelque événement du passé. Les Terres évoluées avaient inventé de nombreuses fois des technologies de ce type, utilisant ces mêmes procédés pour l'enseignement et le spectacle. Ainsi manipulés, les neurones mous de Quencé étaient persuadés qu'il était dans la peau et l'esprit d'un jeune Fondateur, et il était en train de vivre un fragment

de la jeunesse de quelqu'un d'autre.

Quel est ton vrai nom ? se demanda-t-il.

— Quencé, dit la Fondatrice, tu m'écoutes ?

Il s'entendit dire oui, trop fort. Apparemment, le vrai nom était un secret. Quencé secoua la tête.

— Je t'écoute, dit-il.

— Tu sais ce que je pense, dit la femme, et maintenant je m'attends à ce que tu restes à la maison toute la journée pour étudier. Je peux te faire confiance ?

— Tu peux me faire confiance, dit-il en pesant ses mots.

Puis il fit demi-tour, entra dans sa chambre, referma la porte, alla vers la plus grande des fenêtres, enjamba le rebord sans tambour ni trompette, se retrouva dehors et se mit en route. Il habitait sous la Montagne-des-Montagnes sur la Terre des Fondateurs, et son village était situé dans la large et fertile plaine alluviale. Il regarda le soleil dans le ciel et les robots du village au travail dans les champs et essaya de ne pas se faire voir d'eux, croyant dans sa tête d'enfant qu'ils pourraient le repérer et le dénoncer à ses parents. Le jeune Fondateur s'imaginait qu'ils étaient loyaux envers ses parents parce que sa mère au cœur de pierre partageait la certitude mécanique des robots à propos de toute chose.

— Ce qu'elle est bête, cette bonne femme ! maugréa-t-il tout haut en frappant le sol avec un grand bâton. Elle est bête, bête, mais bête !

On vint de tous les villages de la région pour assister au meeting. Des villages entiers arrivèrent en masse, mais Quencé sentit que seuls quelques visages venaient de chez lui. Il les évita lorsqu'il entra dans le vénérable amphithéâtre de pierre, ancien lieu de culte construit par le labeur des hommes et la force des éléphants et conçu pour honorer un assortiment de dieux primitifs. Quencé leva les yeux vers les statues battues par les intempéries qui surmontaient l'entrée, et son regard fut attiré par une énorme femme qui lui sourit et lui tendit la main. C'était la Compassion. Il semblait le savoir. La Compassion était l'une des plus grandes divinités, et son sourire ne s'adressait qu'à lui seul.

Le meeting lui-même fut remarquablement étonnant, et Quencé se surprit à mettre toutes les paroles et tous les gestes de Jy dans sa mémoire dure. Il était jeune, venait tout juste d'atteindre la puberté, et pourtant il pressentait que le reste de sa vie était en train de se former autour de lui pendant qu'il écoutait Jy. Il n'avait jamais vu Jy en personne. Immobile, il buvait ses paroles et imaginait les Créateurs. Il se voyait au milieu d'eux : Jy se tenait juste devant lui et leur expédition – la mission – était arrivée à son terme au bout d'un temps considérable, de maintes et maintes épreuves et d'innombrables sacrifices.

Jy était une vieille femme aux cheveux gris. Elle était encore plus faible que la Jy d'un million d'années dans l'avenir, après de nombreuses décennies passées à tenir des meetings et à convertir les sceptiques. Le bruit courait alors qu'elle devrait bientôt mourir et rejoindre les Archivés parce que sa chair était sur le point d'atteindre sa fin légale. Jy serait obligée de se plier à cette formalité et de faire place aux jeunes comme Quencé. On la rangerait sur une étagère et elle serait vraisemblablement oubliée. Ce processus d'oubli serait graduel, mais irréversible. Sa mission serait reprise par ses disciples, qui n'auraient au mieux que de faibles chances de réussir.

Peut-être que Jy était hantée par ces possibilités. Le temps était précieux, mais il restait encore des noyaux durs de sceptiques dans le monde. Le pays natal de Quencé était un célèbre bastion d'inertie, indifférent à tous les changements affectant ce qui passait pour la normalité chez les Fondateurs. Elle était venue ici pour rencontrer les sceptiques les plus endurcis et s'assurer leur bonne volonté. Or, à plusieurs reprises au cours de ce long meeting sous le soleil brutal, Jy commença à perdre son énergie et sa voix, et son grand âge devint douloureusement manifeste. Elle était brusquement devenue une très vieille femme, et Quencé sentit une douleur diffuse dans son moi simulé et dans son moi réel aussi. Il avait plutôt peur pour Jy.

Puis elle cessa complètement de parler. Elle était en train d'évoquer les Créateurs, de dire qu'ils représentaient le triomphe de l'intelligence et de la compassion. Seule une vaste intelligence, soutenait-elle, aurait pu édifier quelque chose d'aussi miraculeux que la Clarté, et il ne faisait pas de doute que cette intelligence avait laissé la Clarté pour que les humains s'en servent. Elle était merveilleusement adaptée à la mission qu'elle proposait – la contrainte énergétique limitait le nombre des voyageurs, la paix et la prospérité étaient obligatoires sur toutes les Terres demeureres en arrière, puis Jy ferma les yeux et sembla secouer la tête. Elle avait cessé de parler. Elle s'affaissa, épuisée, et tous les spectateurs constatèrent qu'elle était en train de perdre pied. Quencé n'était pas placé aussi près qu'il l'aurait souhaité, mais il vit tout et en eut la nausée l'espace de quelques brèves et atroces secondes.

C'est arrivé à M. Phillips, se rappela-t-il. Ce n'est qu'un souvenir réaliste, ni plus, ni moins.

Or, tandis que le Quencé réel se rassurait ainsi, le Quencé simulé décida d'agir. Il se leva et commença d'applaudir à la manière des Fondateurs en se frappant le ventre des deux mains. Il se mit à pousser des acclamations que tout le monde pouvait entendre, et tous les autres partisans de Jy présents dans l'amphithéâtre se levèrent et applaudirent aussi. À l'exemple de Quencé, ils accordaient à la Resplendissante un sursis qui lui permettrait de retrouver ses esprits et

de soutirer leurs dernières forces à ses muscles fatigués avant de continuer. Et elle y parvint.

Le désastre avait été évité *in extremis*.

Ce fut un moment glorieux. Jy trouva la force et l'assurance de poursuivre et se lança dans un de ses plus remarquables discours. Le vrai Quencé ne pouvait que regarder et s'émerveiller. Il en avait vu, des meetings où Jy avait accompli des prodiges. Mais jamais, non jamais le feu de son éloquence, sa détermination, son humour et son charme n'avaient eu autant d'impact. Quencé vit l'humeur morose des spectateurs évoluer par paliers. Jy leur dit ce qu'avaient été pour elle les débuts de la mission, leur expliqua comment elle avait failli mourir sur la Terre déserte et les inspirations stupéfiantes qui lui étaient venues sur le moment, puis elle décrivit les Créateurs avec un mélange de certitude et d'imprécision palpitante qui força tous les assistants à se lever et à se frapper le ventre. Intoxiqués par l'émotion, des adultes se demandaient les uns aux autres : « Qui serait mieux placé que nous pour faire débiter cette mission ? » Ils hochaient la tête et applaudissaient de plus belle, au risque de se faire mal. « Une espèce quelconque le fera un jour ou l'autre, raisonnaient-ils. Alors pourquoi pas les Fondateurs ? *Pourquoi pas nous ?* »

Soudain la foule et l'amphithéâtre commencèrent à s'évaporer.

Quencé comprit ce qui se passait lorsqu'il entendit la fille crier « Kyle ? » et sentit le plancher sous ses pieds. Il cilla rapidement pour retrouver sa vision normale.

— Kyle ? demanda-t-elle. C'était quoi ? Un rêve ?

— Oui, marmonna son compagnon. Un genre de rêve... sûrement.

M. Phillips les observait. Son visage d'ordinaire peu expressif était tout rouge, ses traits amers. Dans ses yeux impitoyables brillait un feu soudain, dirigé vers Jy.

— Ça s'est vraiment passé ? demanda Jy. Comme vous nous l'avez montré ?

— Exactement, dit-il.

Un ancien Fondateur, donc, songea Quencé, écœuré.

— J'ai élaboré cette illusion à partir du contenu de ma mémoire dure, et je me suis efforcé de rester fidèle.

— Qui êtes-vous ? redemanda Jy.

L'homme haussa imperceptiblement les épaules.

— Je me souviens de ce meeting, concéda Jy, et des applaudissements, et tout s'était bien terminé, je crois...

— À la perfection, confirma-t-il.

— Oui ?

— La mission aurait pu être anéantie – un mauvais meeting au mauvais moment – au lieu de quoi vous y avez gagné un soutien populaire considérable, vous n'avez pas relâché vos efforts et vous

avez fini par obtenir tout ce que vous désiriez. Ceux qui ne pouvaient décemment pas vous soutenir convinrent du moins de s'écarter et de vous laisser le champ libre.

— Oui, dit Jy. Je m'en souviens.

Leur ravisseur fit un pas en avant, tendit sa main gantée et caressa les cheveux courts et clairsemés de Jy. Quencé sursauta lorsqu'il lui toucha le sommet de la tête, mais la pression était légère, le geste affectueux. Quencé n'osa pas bouger : il n'osa même pas se permettre le moindre tressaillement.

— Qui êtes-vous ? demanda Jy.

— Si vous vous souvenez du meeting, lui promit-il, vous vous souvenez de moi.

Jy jeta un regard vers Quencé.

— Vous vous souvenez de moi.

— Je ne... non, je ne me souviens pas.

Sous les regards de tous, la main gantée caressa le crâne de Jy, les doigts miroitants lui frôlèrent les oreilles, le front, puis descendirent le long de sa nuque et restèrent finalement un instant en suspens avant que l'homme commence à reculer, et dise d'une voix assurée :

— Mais si, Jy, tu te souviens. Mais si...

3

Ceux qui comprennent la physique me disent que la Clarté n'est pas une ligne droite. Certes, nous ne sentons jamais de courbure ni de torsion lorsque nous circulons dessus, mais nos perceptions ne reflètent pas la réalité. Nul ne peut juger de la réalité lorsqu'il est sur la Clarté. Mes experts soutiennent que sa structure est par endroits virtuellement contractée sous forme de nœuds, nœuds qui existent dans toute une gamme d'hyperdimensions, pour des raisons mystérieuses. La Clarté évite-elle ainsi des obstacles ? Contient-elle d'autres Clartés ? Ou peut-être – et c'est là une pensée insolite, je vous préviens – que les Créateurs perçoivent ce que nous ne pouvons percevoir et qu'ils ont introduit ces boucles, courbes et spirales pour rendre leurs voyages plus intéressants, un peu comme sur un toboggan de fête foraine...

Les discours de Jy

Ils n'avaient cessé de prendre de la vitesse depuis qu'ils avaient quitté la Terre morte. Quencé regarda papilloter les paysages – méconnaissables, flous dans les moindres détails – jusqu'à en avoir

mal aux yeux, jusqu'au vertige. Le mystérieux Fondateur avait utilisé les codes d'urgence prévus pour le jour où les Créateurs seraient découverts, et le fonctionnement de tous les autres portiques passait au second plan. Les réserves d'énergie du système étaient de plus en plus sollicitées pour les déplacer tous les huit, et la vitesse augmentait encore tandis que le cœur du portique vibrait d'une note de plus en plus aiguë, bien au-dessus de tout ce que Quencé avait pu entendre par le passé.

— Je vous fais mes excuses, mademoiselle, dit celui que Quencé considérait encore comme M. Phillips. Je suis sûr que vous avez été surprise par mes tours de passe-passe. À un moment donné, vous étiez ici et en danger de mort, et l'instant d'après vous étiez un jeune Fondateur dans un lieu très étrange et disparu depuis longtemps.

— C'était... c'était très bizarre, chuchota la fille.

Et elle inclina la tête, les lèvres serrées.

Assis près d'elle, Kyle fixait le plancher et ne disait mot.

— Je veux que tout le monde connaisse l'histoire de certaines... euh, certaines circonstances, dit M. Phillips. Lorsque j'ai su ce que je voulais faire et comment le faire – comment j'allais être obligé de le faire – je me suis dit que ceux qui m'accompagneraient devraient avoir l'occasion de voir ce que j'ai vu de mes propres yeux. Je veux que tout le monde soit finalement informé.

Les prisonniers échangèrent des regards et attendirent.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Billie, dit-elle doucement. Billie Zacharia.

— J'avais votre âge, ou presque, quand j'ai rejoint les Vagabonds, Billie, dit-il en hochant la tête, content de lui. Ce qui était ma vocation devint bientôt toute ma vie, et je soupçonne que je n'ai jamais vraiment existé avant de faire partie de la mission. Pouvez-vous imaginer l'impression que ça fait ? Si j'étais né en dehors de cette période particulière, cinquante ans seulement plus tôt, par exemple, j'aurais toujours ressenti un manque que je n'aurais pu expliquer, ni guérir, ni même ignorer. Vous pouvez imaginer ça ?

Elle sembla faire oui de la tête.

M. Phillips garda le silence un long moment et se caressa la tête de sa main nue, aplatissant ses cheveux sur son crâne humide.

La lune était un scintillement permanent haut dans le ciel. Quencé tenta d'interpréter ce qu'il voyait. Il y avait des lunes vertes, des lunes striées de carrières, des lunes enrobées de verre ou des lunes intactes ; parfois la lune avait changé d'orbite ou était totalement absente. Ils avaient déjà fait beaucoup de chemin sur la Clarté. Ils avaient dépassé la Terre natale de Quencé et des milliers d'autres. Il frissonna, cligna les yeux et aperçut par hasard une série de lunes au faciès brut et inchangé qui le contemplaient de haut avec leurs yeux

morts et difformes.

— Billie, dit leur ravisseur, je vais entrer dans la tête de tout le monde encore une fois. Vous êtes prévenue...

Elle se mit à pleurnicher.

— Et voilà...

Cette fois-ci, ce fut moins pénible. Quencé sentit les couches de chair étrangère et cette âme encore plus étrange l'envelopper, se plaquer sur lui et remodeler sa personne. Il regardait un croissant de lune haut dans le ciel d'un bleu cru. Il entendit des clameurs, regarda devant lui et reconnut le lieu et le jour avec une certitude absolue. C'était le Jour des Commencements. Quencé était debout sur un coin d'herbe tropicale, courte, brune et pointue, au site géographique exact où Jy, échouée sur une autre Terre, avait reçu l'inspiration pour sa mission. Il allait sous peu y avoir une cérémonie à côté du portique. Le portique resplendissait au soleil et Quencé, impatient de voir la cérémonie commencer, sentit monter en lui une vague d'enthousiasme juvénile. Ensuite il vit les Fondateurs eux-mêmes. Ils étaient plusieurs milliers. Ils constituaient toute la population d'une entité qui ne s'appelait pas encore les *Vagabonds*. C'était un lieu et un jour sacrés, se dit-il, et pourtant la scène était remarquablement informelle. La mission qui allait grandir et devenir impitoyablement complexe semblait à ses débuts plutôt modeste, voire quelconque. Quencé avait vu des hologrammes du Jour des Commencements, mais d'être là et de regarder la scène avec ce qu'il croyait être ses propres yeux... c'était plus que décevant. Où était la grandiose mission guidant la destinée de Terres sans nombre ? Il assistait au rassemblement d'excentriques réunis par la même passion, qui n'avaient aucune idée de ce qu'ils essayaient d'accomplir et qui ne soupçonnaient absolument pas l'amplitude des événements à venir.

— Fais quelques pas avec moi et écoute-moi, s'il te plaît, dit une voix familière à Quencé. J'ai plusieurs choses à te dire, l'ami.

Il se retourna et découvrit Jy, qui lui souriait. Elle lui étreignit l'épaule d'une poigne surprenante. Elle avait été récemment rajeunie : sa fourrure était d'un beau noir luisant et toutes ses grandes dents blanches venaient de repousser. Et Quencé s'entendit lui demander :

— Que puis-je faire pour vous, l'amie ?

— La sélection a été faite, annonça Jy.

Quencé comprit ce qu'elle voulait dire ou, plutôt, le Fondateur qu'il était devenu l'avait comprise et se sentait tout d'un coup mal à l'aise. Les deux groupes qui allaient voyager sur la Clarté avaient été constitués par un tirage au sort informatique dont les résultats étaient censés rester secrets jusqu'au moment de la cérémonie elle-même, où Quencé tiendrait la guirlande de fleurs que Jy devait couper. Or, pour une mystérieuse raison, elle l'avait pris à part et lui expliquait :

— Nous allons œuvrer pour le même but, l'ami, mais dans des directions opposées. C'est décidé.

Quencé fut frappé de tristesse puis de colère. Il avait toujours été l'un des élèves favoris de Jy et certainement l'un des membres les plus fidèles de la mission. Il était atterré de constater à quel point il souffrait d'apprendre qu'il ne la reverrait peut-être jamais.

— Je... j'avais espéré que nous pourrions travailler ensemble, marmonna-t-il.

Sa voix de Fondateur était lente et fragile. Il remarqua qu'ils utilisaient à nouveau la langue natale de Quencé, comme si dans cet état d'illusion il n'y avait rien de plus commode ni de plus facile.

— C'est vous que je voulais servir, dit-il en frissonnant.

— Nous nous reverrons, dit Jy, optimiste. Peut-être que tu trouveras les Créateurs avant nous, alors je viendrai à toi pour les rencontrer moi aussi.

Quencé s'immobilisa.

— Je vais te dire un secret, dit Jy en le prenant par la main, avec un sourire rayonnant de vitalité. Ce secret – notre secret, le voici. Sais-tu ce que je pense ? Je pense que de tous ceux et celles qui sont ici tu es peut-être le meilleur, que tu as la patience et la richesse de vision adéquates. Parfois tu me rends jalouse, cher ami, parce que tu me sembles vraiment mieux adapté à cette mission que moi.

— Vraiment ?

Jy fit un pas et s'arrêta à nouveau.

— J'ai été tentée de tricher et de te placer dans mon propre groupe, mais je me suis rendu compte alors que j'avais besoin de toi avec l'autre groupe. Que nous avions besoin de toi. Peut-être que tu peux les guider eux tandis que je guide mon groupe du mieux possible. Tout égoïsme mis à part, c'est peut-être la meilleure solution.

C'était la meilleure solution, songeait Quencé. Il se mit à pleurer et tenta de comprendre ce que Jy voulait dire.

Jy ne le quittait pas des yeux.

— Je comprends, gémit-il.

Elle murmura quelque chose. Elle semblait en même temps s'effondrer et devenir insensible.

— Je te connais, dit-elle enfin de sa voix la plus douce.

Quencé comprit que Jy était à la fois la Jy juvénile du Jour des Commencements, stimulée par ses succès, et Jy la créature âgée qui voyageait à l'intérieur du portique sous la menace du fou qui les retenait prisonniers.

— Je... je te connais, oui, bredouilla-t-elle.

Il ne pouvait plus parler.

— Moliak, dit-elle en lui ouvrant les bras, les larmes aux yeux.

Qui était Moliak ? M. Phillips ?

— Pourquoi fais-tu tout cela, Moliak ?

Quencé gardait le silence.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce que tu veux ? demanda Jy. Elle était redevenue vieille. Elle avançait d'un pas en chancelant.

— Parle-moi et dis-moi pourquoi tu as fait tout ce mal !

— Pas maintenant, dit une voix.

— Non ?

La savane s'évapora. Ils se retrouvèrent une fois de plus à l'intérieur du portique ; leur ravisseur les observait en souriant, debout devant les commandes. *Il s'appelle Moliak*, songea Quencé. *Moliak*. Son expression passa du sourire au sérieux. Jy se détacha du groupe compact des captifs et marcha sur lui.

— Moliak ! cria-t-elle en levant les bras. Qu'est-ce que tu veux, l'ami ?

— D'abord, l'amie, expliqua-t-il, j'ai un travail à faire.

Il leva sa main gantée et un éclair blanc jaillit, frappant Jy en pleine poitrine. Elle fut soulevée par l'impact et projetée en arrière. Quencé bondit, trop tard. Jy lui échappa en tourbillonnant et vint s'écraser au sol dans une puanteur d'ozone, les yeux clos.

Quencé hurla.

Il cria encore, s'agenouilla et lui toucha le bras, sentant la chair flasque et l'os mais rien d'autre.

Pas de mouvement, pas de respiration.

Puis il s'affaissa, les mains sur les yeux, et se mit à pousser une longue plainte tandis que les autres Vagabonds faisaient cercle et demandaient :

— Elle est morte ? Hein ? Oui ou non ? Dis-le, Quencé ? *Elle est morte ?*

4

Tout a mal tourné, extraordinairement mal.

Journal intime de Moliak

Cotton empoigna Quencé par l'épaule et l'éloigna de Jy.

Elle est morte, songeait-il. *Est-ce qu'il a tué aussi sa mémoire dure ?*

Instinctivement, Quencé se prépara au chagrin et au sentiment de culpabilité qui allaient certainement l'assaillir, mais ce fut pire que ce qu'il avait imaginé. Sur le coup, la douleur le rendit fou. Cotton lui tirait toujours le bras avec une petite main invraisemblablement puissante. Il sentait la chaleur sèche et continue dégagée par le corps

de Cotton et se laissa emporter par son égarement. Il pivota et se dégagea d'une secousse, le temps de reprendre son souffle, mais Cotton était déjà derrière lui et le jetait au sol.

— Non-non-non-non-non-non, disait la voix accélérée de Cotton.

Quencé sentit un pied s'enfoncer dans ses côtes. Il poussa un grognement, gémit et roula sur le plancher, qui se rembourrait sous lui à mesure.

— Non-non-non-pas-deux-fois-non... lui dit Cotton.

— Elle est morte ? grogna Quencé.

— Elle est inconsciente, dit Moliak. Croyez-moi, je la veux vivante et en bonne santé le plus longtemps possible.

Quencé ferma les yeux et sentit quelque chose clapoter. Il garda les yeux fermés un moment, une éternité... puis Wysh le toucha.

— Ça fait mal ? demanda-t-elle.

Elle lui appuya sur les côtes. Non, rien de cassé. Il se rappela qu'il était le coriace héritier d'une espèce à toute épreuve. Ce coup de pied était un baiser de colombe, rien à voir avec une ruade de cheval. J'y n'était pas morte. Quencé se sentit soulagé et plein d'un espoir insensé. Penchée sur lui, Wysh le regardait en montrant ses dents blanches sans pouvoir sourire, et il éprouva une bizarre satisfaction à la voir faire cet effort. C'était comme s'il n'y avait jamais eu de rancune entre eux.

— Tu veux t'asseoir, peut-être ? demanda-t-elle.

Il se redressa sur son séant du premier coup.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— Là-bas, dit Xen.

Le Cousin était debout, les mains dans les poches de son pantalon.

— Ils sont en train de lui faire quelque chose, dit sa voix désincarnée.

— Quoi ? demanda Quencé.

Wysh lui tendit la main et il se releva.

Cotton était assis de l'autre côté du portique, dos aux prisonniers. Mais sa tête se tournait toutes les quelques secondes, incroyablement rapide, et contrôlait tout d'un coup d'œil panoramique. Le volumineux sac qu'il avait ramené de la Terre morte était posé à côté de lui. Des cartons de vivres et de grosses carafes d'eau étaient dispersés sur le sol.

— Ils ont déballé un... un autodoc, dit Xen. Je crois bien.

— Exact, dit Wysh en secouant la tête, les yeux humides. Ça ressemble à un autodoc modèle standard.

Nul ne dit mot.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda la fille.

— Nous ne le savons pas, Billie, dit son Vagabond d'une voix douce et contenue.

Cotton se retourna vers eux et fronça les sourcils. Sa poitrine était comme une pompe à haut régime et Quencé se demanda comment il arrivait à rester intact. Il devait avoir des os et des tendons renforcés. En plus, il n'avait encore rien mangé. C'était une sorte de musaraigne à forme humaine en proie à une tempête de feu métabolique...

— Elle a bougé, dit Billie. J'ai vu Jy bouger. Et toi, Kyle ?

Quencé regarda Moliak accroupi à côté de l'autodoc. Soudain une main familière apparut dans son champ de vision, s'ouvrit, puis retomba et disparut.

— Je la vois, dit Kyle.

Quencé commençait à reprendre ses esprits. Il était miné par un sentiment d'impuissance, mais au moins Jy était vivante. *Je suis en vie, c'est déjà ça*, songea-t-il. Cotton lui avait donné un avertissement alors qu'il aurait pu le massacrer, et c'était positif. Répugnait-il à tuer ? Ou peut-être que Moliak avait autant besoin d'eux que de Jy. Peut-être que ce qu'il avait combiné exigeait la présence de tout ou partie de leur groupe.

L'autodoc déployait ses nombreux appendices chirurgicaux et Quencé l'entendit se préparer dans un cliquetis métallique.

Il se tourna et jeta un coup d'œil sur les commandes du portique. Elles étaient très certainement bloquées, mais s'il arrivait à voir les réglages, il pourrait peut-être deviner leur destination finale.

Quencé se risqua à faire deux pas.

— Stop ! hurla Cotton.

Quencé se retourna et vit Cotton dressé sur la pointe des pieds qui agitait sa main gantée, l'index braqué sur lui. Une boule chatoyante de lumière dorée se formait au bout du doigt. Comment fabriquaient-ils ces gants ? Comment les contrôlaient-ils ? Il n'avait jamais vu de telles armes, et pourtant ils les avaient apparemment créées à l'intérieur du propre vaisseau de Jy.

Quencé battit en retraite immédiatement.

— Nous ne voulons pas d'affrontements, lui dit Wysh.

La lumière dorée fut réabsorbée par le gant.

— S'il te plaît, dit Wysh. Nous devons faire ce qu'ils demandent, maintenant.

Elle avait l'air frustrée et en colère contre lui. Les vieilles habitudes étaient revenues.

— Je sais, concéda-t-il.

— Oui, dit Xen en confirmant de la tête. Nous sommes obligés de nous retenir.

Quencé voyait les bras de l'autodoc en action et la forme allongée de la Resplendissante maintenue par d'autres bras. Moliak contrôlait le travail de l'autodoc. Accroupi, penché en avant, il se concentrait sur la tête de la patiente et observait la rapide incision.

Quencé considéra les gens autour de lui. Ils étaient collectivement épuisés, tous brisés au-delà de la tristesse. L'un après l'autre, ils regardaient dehors défiler des Terres innombrables fugitivement entrevues. C'était encore la nuit, mais le matin approchait, et Quencé regarda vers l'ouest et les couchers de lune. Les ciels semblaient dégagés pour la plupart, et les lunes semblaient conserver longtemps leur couleur cendrée habituelle. Quencé ne distinguait rien d'autre. Les paysages successifs se fondaient les uns dans les autres et il ne pouvait identifier avec certitude ce qu'il voyait à un moment donné. Fatigué et meurtri à la fois, il s'assit par terre, reprit son souffle et commença à réfléchir à tout ce qu'il avait vu jusqu'à ce que les données et les hypothèses dépassent totalement ses capacités.

Il glissa progressivement dans un état de transe.

Il rassemblait toute sa concentration, cherchant à trouver un sens à son délire, puis se laissait aller, les yeux fermés, et c'est à peine s'il entendit Wysh renifler.

— Qu'est-ce que tu sens ? demanda Xen.

— L'odeur du sang, dit Wysh, et aussi la mémoire dure de Jy.

— Pourquoi voudrait-il avoir sa mémoire dure ? demanda Xen, plus déconcerté que furieux. Comment pourrait-il s'en servir ?

— Je ne sais pas, répondit Wysh.

— Oh, mon Dieu, dit Billie. Mon Dieu.

— Aucun de nous n'y comprend rien, dit Kyle lentement, d'une voix douce, pleine d'autorité.

Billie

1

Un jour, nous en aurons terminé avec la mission, et je devrai alors envisager de trouver quelque nouvelle existence et quelque nouveau projet. Il me plairait de croire que les Créateurs et l'humanité puissent faire de moi leur intermédiaire, bien que je ne sois pas certaine d'être à la hauteur de la tâche. Peut-être que tous les Vagabonds pourraient contribuer à jouer ce rôle. Mais peut-être que ce ne sera pas possible, ni pour nous ni pour moi seule, et qu'après la mission chacun de nous retournera à sa Terre natale finir sa vie naturelle avec dignité et un certain panache. Parfois j'imagine que je vis à nouveau sur la Terre des Fondateurs : je me flétris, je meurs et mon âme enchâssée dans ma mémoire dure vient reposer auprès de celles de mes ancêtres, repos bien mérité au terme d'une longue vie (...).

Les discours de Jy

Elle regarda le soleil se lever entre des lambeaux de la Clarté, incapable de focaliser son regard sur autre chose que le soleil. *Les soleils*, évidemment. Elle oubliait toujours qu'il y avait autant de soleils qu'il y avait de Terres. *Pourquoi j'oublie toujours ?* Kyle marmonnait quelque chose à propos de leur vitesse de transfert d'un portique à l'autre, de l'énergie nécessaire pour les déplacer tous, etc. Sa voix était lente et atone. C'était comme s'il oubliait pourquoi ils étaient là.

— Si nous nous déplaçons à vitesse normale, dit-il à Billie, nous aurions le temps d'apprécier chaque Terre.

Il fit un pâle sourire comme pour essayer de lui remonter le moral. Assis l'un près de l'autre, ils piochaient dans les fruits et la viande séchée que Cotton leur avait apportés.

— La plupart du temps, on reste une minute ou plus sur chaque Terre ; on peut regarder dehors et voir des choses prodigieuses.

— J'imagine.

Elle ne savait pas quoi dire. Puis Kyle regarda Cotton et Moliak, et son expression changea. Son visage s'assombrit et sa bouche se serra comme s'il prenait brusquement conscience de la situation.

Jy et les autres Vagabonds étaient assis à côté. Ils étaient persuadés qu'on avait enlevé quelque chose de la mémoire dure de Jy et testaient ses facultés du mieux qu'ils pouvaient. Billie regarda en essayant d'écouter. Jy était debout et alerte, ce qui était déjà remarquable. Elle avait une zone dénudée, apparemment rasée, au sommet du crâne. Un mince filet d'une crème brun-rouge avait été appliqué sur les sutures.

Elle était retournée vers eux peu de temps auparavant, soutenue par Moliak.

Il s'appelle Moliak.

Billie ne pouvait plus oublier ce nom ni la moindre chose qu'elle avait vue, entendue ou ressentie pendant ce rêve forcé. L'expérience avait été déconcertante, puis terrifiante, et Billie ne s'en était pas encore remise. C'était comme si on lui avait cousu un roman compliqué dans le cerveau : elle trouvait sans cesse de nouveaux détails qu'elle n'avait pas remarqués à la première lecture. Tout d'un coup, elle sentait l'odeur âcre et rassurante de centaines de Fondateurs transpirant sous le soleil, ou alors, par exemple, elle avait l'impression que ses bras étaient trop longs et trop forts. Une fois, elle songea à la très ordinaire maison en bois où elle avait grandi, dans la rue la plus ordinaire de l'univers, et pourtant c'était comme si c'était une Fondatrice qui pensait à sa maison. Les Demeures étaient sacrées. Le sol en dessous de la moindre maison n'avait pas de prix. Elle avait l'impression d'une perte douloureuse – ses parents l'avaient vendue après qu'elle était allée à l'université pour acheter quelque chose qui leur convenait mieux – et elle se demanda si tous les Fondateurs pensaient encore comme ça aujourd'hui. Avaient-ils la nostalgie des villages où ils étaient nés ? Sinon avaient-ils trouvé un système quelconque pour s'adapter, oublier, et ne penser qu'à la mission ?

Jy informait son auditoire restreint qu'elle était fatiguée.

— Laissez-moi me reposer. Après, vous pourrez continuer à me poser des questions. Nous pourrions chercher ce qui manque lorsque je pourrai à nouveau relever la tête. D'accord ?

Ils l'installèrent confortablement et lui firent de la place.

Un instant plus tard, la Resplendissante était recroquevillée dans la position fœtale, les yeux fermés, le souffle régulier. Quencé lui prit le pouls d'un doigt léger.

— Elle est forte, *apparemment*, annonça-t-il. Moliak aurait pu la purger des radicaux induits par la sénescence, ou peut-être lui nettoyer le sang...

— Ça l'avancerait à quoi ? coupa Wysh.

Personne ne trouva de réponse.

Écœurée, Wysh secoua la tête et dit :

— Tu es l'expert, ici, Quencé. Qu'est-ce que tu crois que Moliak

va faire de chacun de nous ?

— Chut ! répondit-il. Je ne sais pas. Silence.

Billie prit la main de Kyle et soupira.

— Tu ne sais pas ? insista Wysh d'une voix tendue, au bord de la colère. Tu as bien dû faire quelques subtiles hypothèses sur ce qu'ils veulent, non ? Dis-nous un peu ce que tu as trouvé et charme-nous comme tes conquêtes...

— Ça suffit ! dit sèchement Xen.

— ... et fais-nous croire que tu as la situation totalement en main. Pas vrai, Quencé ? Essaie d'avoir l'air intelligent et sûr de toi comme tu le fais tout le temps.

Quencé gardait le silence, foudroyant Wysh du regard.

Moliak et Cotton, assis de l'autre côté du portique, les surveillaient tout en bavardant. Moliak tenait un genre d'outil complexe dans sa main nue, et un genre de pièce de monnaie dans son gant, et les deux hommes hochèrent la tête. Le visage de Cotton oscilla de haut en bas comme un mélangeur de peinture, et ils semblèrent sourire calmement.

Billie se sentit épuisée tout d'un coup. Elle lâcha la main de Kyle.

— Je veux me reposer moi aussi, dit-elle.

Kyle était blême. Son visage trahissait sa faiblesse. Ses gros yeux étaient injectés de sang.

— Repose-toi, dit sa voix douce comme une plume tandis qu'il jetait un coup d'œil à ses collègues.

— Peut-être que tu pourrais dormir, suggéra-t-elle.

Il fit comme s'il n'avait pas entendu et pourtant, un moment plus tard, il reposait sur le dos dans le creux moelleux aménagé par le plancher et ses yeux fatigués étaient fermés. Elle s'allongea à côté de lui et essaya de se détendre, mais sans succès. Puis elle oublia d'essayer et versa dans un sommeil profond plein de rêves étranges. Elle était d'abord un jeune Fondateur qui jouait dans une énigmatique plantation à cent variétés. Puis elle était elle-même, voyageait de Terre en Terre et s'arrêtait sur une Terre où les gens avaient fermé le ciel et où d'énormes araignées métalliques se déplaçaient au plafond tout en tissant de gigantesques toiles dorées conçues pour attraper qui sait quoi. Elle entra dans un petit immeuble et se retrouva chez elle, dans la maison en bois anonyme, et les parents de Moliak et ses parents à elle étaient assis autour d'une table de bridge. Ils prenaient le café en parlant de leurs enfants respectifs, riaient souvent, et fort. Billie les observait de la pièce voisine. Elle vit son père provoquer le père de Moliak à une partie de bras de fer, et tandis que les deux hommes grognaient et tiraient, les épouses riaient et commentaient l'action – ce que les hommes sont bêtes... de quoi ils ont l'air... et regarde qui c'est qui gagne...

Billie se réveilla en sursaut. Il était presque midi, les soleils papillotaient très haut dans des ciels généralement dégagés. Kyle dormait tandis que les autres Vagabonds parlaient entre eux. Jy était réveillée et répondait aux questions, la plupart posées par Quencé. Ils parlaient en anglais et aussi dans d'autres langues, et apparemment ils n'avaient toujours aucune idée de ce qui avait été dérobé.

Billie eut envie de pisser.

Elle regarda Moliak. Cotton et lui étaient maintenant vêtus de gris, la main gauche toujours gantée. Elle se leva et alla jusqu'à la toilette qui s'était créée comme par magie aux alentours de l'aube. Elle était rudimentaire et totalement à découvert, mais il n'y avait pas le choix. Billie réussit à baisser son pantalon et sa culotte, et à se détendre jusqu'à ce qu'elle entende le jet sonner sur la cuvette. Et soudain elle s'imagina avec Janice : elles étaient assises dans la cuisine et Billie lui racontait qu'elle avait pissé devant des inconnus.

— Pas possible, ma petite ! Je te connais, dit Janice en hurlant de rire. Tu me fais marcher, hein ? Tu le ferais pas ; tu pourrais pas. T'as inventé cette histoire à la con !

Janice et toutes les autres lui manquaient horriblement.

La toilette l'essuya, elle se leva, se rajusta et retourna vers les Vagabonds. Elle se sentait étrangère à eux, elle avait peur et elle commença soudain à pleurer. Elle se surprit à fondre en larmes et les Vagabonds la regardèrent avec compassion, curiosité ou rien qu'avec leurs yeux. Kyle était réveillé à présent : il détourna la tête et se raidit. Elle ne pouvait plus s'arrêter de pleurer. Elle s'effondra sur le sol et pleura dru, cachant son visage dans ses petites mains. Et Moliak – un comble ! – vint vers elle, et dit, d'une voix qui essayait d'être rassurante :

— Mademoiselle, vous ne méritez rien de tout cela. C'est triste et cruel, et je vous prie de me croire si je vous dis que je regrette qu'il n'y ait pas d'autre moyen.

Elle leva les yeux. L'homme tenait dans sa main gantée l'objet en forme de pièce de monnaie : il était transparent comme du verre, à l'exception d'un grain de quelque chose au milieu. Elle se rendit compte que son visage ne reflétait ni le mal ni la folie. Son expression était intense, tout simplement, et elle sentait confusément qu'il avait vraiment de la peine pour elle, à sa manière.

Billie baissa la tête et se replia sur elle-même.

— Et pourtant, vous êtes à votre place ici, dit Moliak, parce qu'il fallait que votre Terre soit représentée, et le hasard vous a choisie.

Que pouvait-elle dire ?

Elle ouvrit la bouche, mais aucune réponse ne semblait convenir.

— Reconnais-tu ce que j'ai là ? demanda Moliak en se tournant vers Jy.

Il brandit très haut le jeton transparent et les soleils étincelèrent au travers, projetant partout des éclats de lumière.

— Non, l'amie ? Bon, je suis obligé d'expliquer. Je veux que tout le monde comprenne de quoi il retourne.

Il attendit un instant, puis glissa l'objet dans une de ses poches grises en souriant.

— Imaginez-vous que c'est un meeting et que vous êtes venus à moi tous les six, pleins d'une innocente curiosité. Et nous commençons... maintenant !

2

Rien ne déplaît plus à Cotton que le public, et pourtant je n'arrête pas de lui dire que le public est la moitié de la raison qui me pousse à faire tout ça.

Journal intime de Moliak

Depuis le début de la mission, presque depuis le premier jour de sa création, les Fondateurs s'inquiétaient de ce qui se passerait s'ils trouvaient sur leur chemin quelqu'un ou quelque chose qui se révélerait dangereux. Et s'ils se faisaient des ennemis qui infiltraient les portiques ? Tout le dur travail accompli de bonne foi provoquerait d'horribles catastrophes pour d'innombrables humains. Bref, ce serait une tragédie, et ils ne voulaient pas avoir ce fardeau à porter.

(Billie prenait connaissance de cette histoire comme si elle était littéralement plongée dedans, comme si l'intrigue et les personnages étaient quelque liquide épais et poisseux qui bouillonnait dans une cuve et qu'elle, Billie, était complètement absorbée. Elle n'était rien qu'elle-même dans cette histoire, ce qui signifiait qu'elle n'était rien de plus qu'un point minuscule dérivant dans de puissants et ténébreux courants. Elle supposait que c'était pareil pour tout le monde.)

Deux groupes de Fondateurs s'éloignèrent de leur point de départ, et l'une des nombreuses précautions prises consista à séparer les portiques de Jy de ceux de Moliak. C'était des systèmes identiques mais non alignés l'un sur l'autre, comme deux voies ferrées d'écartement différent, et la Terre des Fondateurs servait de filtre et de barrière entre eux en même temps que de patrie aux étranges et éternels Archivés qui avaient dès lors l'entière responsabilité des opérations.

C'était encore plus une barrière qu'aujourd'hui.

La Terre des Fondateurs ne voyait normalement passer que des

communications sporadiques. Si un quelconque danger venait à se manifester, les Archivés supprimeraient totalement et sans violence la possibilité même de communications. En humains prudents et logiques qu'ils étaient, les Fondateurs avaient estimé qu'un jour il vaudrait peut-être mieux sauver la moitié de la mission de la contamination ou pis encore. Leur Terre natale servirait alors de forteresse passive : aucune puissance malfaisante ne pourrait utiliser les portiques à sa guise, et toutes les horreurs éventuelles seraient au moins contenues en un seul lieu.

Jy voyagea sur la Clarté dans une direction, Moliak dans l'autre et, en l'espace de bien peu de siècles, ils se trouvèrent complètement séparés. La Resplendissante contrôlait plus étroitement sa moitié de la mission – Moliak n'était qu'un chef doué parmi d'autres – mais autrement peu importait à un Fondateur ou à un Cousin d'être dans un groupe ou dans l'autre. Les Vagabonds de rang élevé étaient aussi loin du centre que possible et ne cessaient d'avancer. Les deux groupes prirent les mêmes décisions essentielles indépendamment l'un de l'autre.

Les caprices du hasard donnèrent au groupe de Moliak plus de Terres inhabitées. Lui et son groupe avancèrent donc plus vite et avec moins de difficultés : il y avait moins d'espèces inconnues à se concilier avant de pouvoir fabriquer et aligner des portiques. La mission progressa par bonds.

Moliak était secrètement fier de la vitesse et de l'efficacité de ses gens, et de leur bonne fortune.

Mais le hasard étant par nature aléatoire, il égalisa finalement les chances et ralentit Moliak avec des problèmes épineux et des populations récalcitrantes. Les nouvelles Terres regorgeaient d'espèces technologiques et d'espèces à la limite, et des erreurs de jugement firent des ravages qui durent encore aujourd'hui. Un exemple se forma sous les yeux de Billie. Elle vit Moliak, portant encore son corps de Fondateur, debout au bord d'un vaste fleuve au cours apathique, d'où toute vie avait été exterminée. Une ville déserte se dressait sur l'autre rive. L'air et la vase empestaient le poison et la mort lente. Billie comprit qu'elle se tenait à côté de Moliak. Elle portait son propre corps et une tenue grise.

— C'est notre faute, lui disait Moliak d'une voix brisée et mourante.

Il s'écroula sur le borbier empoisonné et se mit à pleurer, puis plongeait les deux mains dans la vase et en macula sa fourrure en criant : « *Nous les avons tués !* » Billie ressentait son remords et sa bouillante colère comme si c'était les siens. Elle faisait à présent partie de la mission et elle était tout aussi responsable que son collègue Moliak. Elle avait l'impression qu'elle devrait aller le rejoindre dans la

boue. Voilà le commencement qui siérait à sa pénitence, se dit-elle, mais alors même qu'elle se mettait à genoux la scène disparut dans un amalgame complexe d'images, de sensations et de coordonnées informatiques.

Quelques centaines de Terres furent mutilées, voire tuées à la suite d'erreurs commises par la mission. Peut-être qu'elles auraient jusqu'à la dernière subi le même sort malgré tout : c'était du moins presque rassurant de l'espérer. Jy et Moliak et les autres millions de disciples dévoués se consolaient sans aucun doute à la pensée des bienfaits tangibles qu'ils avaient apportés à la plupart des Terres. Il y avait certes des victimes innocentes, mais les Vagabonds tiraient la leçon de leurs échecs et perfectionnaient leurs méthodes, maîtrisant tous les aspects complexes de Terres agressives, évoluées et énormément volatiles jusqu'au point de faire des miracles quotidiens.

Moliak parlait quelquefois lors des meetings, sans pouvoir se reposer sur le prestige de Jy.

Billie se retrouva au milieu du public, entourée de bizarres humains trapus à la tête carrée, et elle regarda Moliak se pavaner sur la scène avec rien que son charme, son esprit et sa logique pour les influencer. Il émanait de lui une impression de détermination paisible couplée à de farouches bonnes intentions, et même des âmes aussi endurcies que celles-ci se sentaient peu à peu gagnées, ne serait-ce qu'un moment, par les pensées et les rêves des Vagabonds.

La guerre fut désamorcée sur des dizaines de milliers de Terres.

L'humanité était en train de s'unifier puis de se disperser parmi l'immensité stellaire : n'était-ce pas merveilleux ?

Billie se sentit honorée d'être associée à pareille entreprise.

Peut-être avait-elle la même impression que Moliak avait eue à l'époque : que les humains étaient de gentils enfants faits pour être dorlotés, instruits et finalement sevrés, que les humains étaient simples, transparents, puissants et le seraient toujours. Et, tout bien considéré, songeait Billie, les humains n'étaient pas moins malléables que les argiles meubles qui les avaient vu naître.

Les Vagabonds pouvaient toujours façonner les humains suivant leurs besoins.

Billie sentait confusément qu'avec suffisamment de talent il n'y avait pas de limites à ce qu'on pouvait accomplir et à ce qu'on avait le droit de rêver.

Rien de plus doux
que la dépouille d'un ennemi
mise à sécher
putréfiée
et sucée jusqu'à l'os
jusqu'à la peau.

Ballade inTrouvée

Les Vagabonds – tous les Vagabonds – avaient tendance à essayer de prédire l'aspect des Terres nouvelles.

Billie le comprit sans en percevoir l'importance.

Elle s'imagina soudain en train de faire le point sur les dernières Terres et de tirer des conclusions. Tout semblait réel.

— La Terre suivante aura un ciel comme ci, des mers comme ça, etc., murmura-t-elle tout haut.

Et elle se retrouva dans un vaisseau très semblable à celui de Jy. Moliak était assis tout près d'elle, son visage de Fondateur arborait un large sourire et il lui demandait ce qu'elle voyait.

— Vous faites erreur, l'amie, dit-il en éclatant de rire. La Terre suivante aura un ciel comme ça, des mers comme ci, etc. J'ai un sixième sens pour ce genre de chose, chère amie, et vous vous trompez...

Il n'y avait bien sûr aucun moyen de prédire quoi que ce soit.

Intellectuellement parlant, Billie comprenait les obstacles : le chaos et la bizarrerie inévitables, le fait que chaque Terre vive une existence séparée sans être affectée par ses voisines et soit différente sous plus d'aspects qu'aucune entité pensante ne pourrait en dénombrer. Dépenser du temps et des neurones pour faire ne serait-ce que la plus simple prédiction était du gaspillage et tous les Vagabonds se rendaient compte que c'était un jeu stupide.

Or, Moliak avait eu de la chance avec ses récentes prédictions.

Assise en face de lui, Billie songea à ces réussites. Ils traversaient actuellement un complexe de Terres qui présentaient des défis intéressants. L'une d'elles était officieusement surnommée la Termitière à cause de sa surpopulation, de son système de castes et du fait que la grande majorité de ses habitants se nourrissaient de cellulose. La partie de Billie qui n'était pas dans le vaisseau – la Billie réelle – en sut assez pour reconnaître instantanément la patrie de Cotton. C'était un Terme. Elle voyait presque les corps serrés épaule contre épaule, une planète couverte de chair humaine, et son moi véritable respira profondément et frissonna.

Moliak avait prédit la Termitière.

— Elle sera surpeuplée, avait-il dit, et socialement insolite. Nous serons obligés de rester vigilants si nous ne voulons pas trop

endommager l'ordre social. Nous ne serons peut-être pas d'accord avec le *statu quo*, mais à moins d'avoir sous la main de quoi le remplacer, il nous faudra redoubler de précautions.

Il avait prédit la Termitière et assuré avec succès son incorporation à la mission de Jy, et il avait été le premier à admettre que l'exactitude de sa prédiction ne relevait que du seul hasard.

Ce ne fut pas son seul succès.

Il supposa qu'une Terre particulière serait d'un type excessivement rare, et ce fut effectivement le cas : deux espèces humaines distinctes avaient évolué chacune sur un hémisphère, chacune prête à anéantir l'autre dès que ce serait techniquement possible. Les Vagabonds étaient arrivés à la proverbiale dernière seconde, avaient réussi à imposer une trêve puis s'étaient mis à changer les mentalités par le charme et la discussion, l'exemple et de généreux pots-de-vin. En fin de compte, les deux espèces s'associèrent – elles se complétèrent merveilleusement, d'ailleurs – et tous les Vagabonds furent immensément satisfaits d'avoir contribué à faire réussir l'impossible.

Puis Moliak prédit une série de Terres moins atypiques, et il eut encore raison. Il y eut des Terres comme celle de Billie : turbulentes, désespérément pauvres dans certains secteurs et souvent dangereuses pour elles-mêmes. Il y eut aussi des Terres retombées à des stades plus primitifs à la suite de la guerre et de la famine : leurs habitants leur savaient gré de toute aide qu'ils pourraient apporter et considéraient les Vagabonds comme des anges envoyés pour les sauver. Et une certaine Terre, disait Moliak, serait évoluée tout en ayant certains problèmes. (Il était intentionnellement vague dans toutes ses hypothèses, et les exposait avec le sourire, l'air de dire : « Essayez de ne pas trop prendre au sérieux ces prédictions mystiques. ») Et il eut raison une fois de plus. Sa longue série de réussites se prolongeait. Des éclaireurs revinrent de la Terre suivante et décrivirent une population pacifique, riche et unie. Or, dans le même temps, elle livrait une guerre interminable à un ennemi venu du fin fond de l'espace.

La situation était inhabituelle. Des robots de fabrication humaine avaient, semblait-il, muté en se multipliant. Ils avaient été envoyés dans le Nuage d'Oort pour exploiter les minerais des comètes et ramener les hydrocarbures les plus rares. Or, ils revenaient par centaines de milliers, et ils étaient violents. Ils attaquaient des vaisseaux humains et des robots pacifiques. Ils étaient prolifiques et intelligents comme des blattes, résistants et agiles. Les Vagabonds décidèrent évidemment d'aider leurs frères. Ces robots n'étaient pas vivants, après tout. C'étaient des parasites. Pour exterminer ces parasites, Moliak et ses collaborateurs mirent au point des machines qui concentraient l'énergie solaire en rayons incandescents. Tous les

ennemis furent grillés avec un minimum d'efforts ; et si d'aventure d'autres s'échappaient du Nuage et fonçaient sur la Terre... eh bien, il ne coûterait rien de les liquider. Ça n'aurait aucune importance. Les parasites étaient des parasites, et les pacifiques Vagabonds eux-mêmes n'hésiteraient pas à anéantir ce qui avait si douloureusement mal tourné.

Billie fut soudain parcourue d'un frisson glacial.

Une chambre circulaire se forma autour d'elle. Ils étaient à nouveau à bord du vaisseau des Vagabonds, et elle était assise en face de Moliak.

— Voulez-vous entendre ma prochaine prédiction ? dit-il en souriant.

Sa fourrure était grise comme celle de Jy et son sourire était tout aussi bienveillant.

— Dois-je vous la dire, l'amie ?

Aucun Vagabond n'avait été envoyé en éclaireur : l'effectif tout entier avait été mobilisé pour construire les armes solaires.

— Alors, l'amie ? insista-t-il.

Billie fit oui de la tête, apparemment.

— Je vous écoute, dit-elle.

— Je vois une jolie Terre, dit-il avec un sourire de plus en plus large. Je crois que ce sera une douce et belle Terre, une des plus belles, et que nous n'aurons qu'à en savourer les innombrables délices.

Et pourtant, Billie se surprit à frissonner. Elle avait le pressentiment d'une vague noirceur, d'un froid glacial et elle se retint tout en essayant de comprendre ce qui se passait.

— Évidemment, ce n'est qu'une hypothèse, dit Moliak en souriant de plus belle.

Elle tenta de hocher la tête et de parler.

— Ne croyez-vous pas que nous méritons une Terre facile à présent ? demanda-t-il. Qu'est-ce que vous en dites, l'amie ? Qu'est-ce que vous en dites ?

Moliak

1

L'endroit est plein d'une verdure écœurante. L'eau et l'air n'ont aucun goût. Toute la journée, le Cœur de Dieu brûle à nu dans le ciel, et tout est faible. Ici, la chair est désespérément faible, à tous égards (...).

La laideur est atroce (...).

Nous allons être obligés de travailler à rendre ce lieu habitable. Il faudra du temps et une énergie considérable (...).

Communication in Trouvée

Ils avaient d'abord envoyé des sondes, comme toujours.

Moliak se souvint intégralement de ce qu'ils avaient fait jusqu'au moindre pas et faux pas tout en revivant l'histoire avec ses spectateurs. Chacun jouait un rôle dans cette simulation tandis que Moliak était Moliak et que Cotton restait en dehors du jeu. Il se tenait quelque part, non loin de là, lucide et hypervigilant, et surveillait les autres. Tantôt ils bredouillaient tout seuls en tournant la tête dans le vide, tantôt ils se levaient, puis se rasseyaient ; et parfois ils ne faisaient rien pendant un très long moment, les yeux écarquillés, le regard vitreux.

Les Vagabonds avaient envoyé des sondes au moyen de petits portiques temporaires, et certaines étaient revenues intactes.

Assis dans la cabine privée de son vaisseau personnel, Moliak regardait les images comme pour la première fois. Il vit l'obscurité, puis un soudain éclair de lumière rose trahissant un horizon lointain, stérile et accidenté. Le paysage était totalement inculte. Il était midi, heure locale, et pourtant il n'y avait pas de soleil. Il vit des éclairs encore plus brillants, d'où sortirent des objets bleu cobalt, véloce, indifférents à la pesanteur. Des explosions en chaîne ébranlèrent le portique et la sonde. L'un des objets bleu cobalt fondit sur la sonde et grossit monstrueusement. Il s'arrêta net devant elle et la foudroya du regard un instant avant de déplier un membre d'insecte qui entama le portique sans effort apparent.

Moliak s'était trompé.

Ce n'était pas une Terre de délices. Les sondes qui réussirent à

revenir rapportèrent des échantillons d'air et d'eau empoisonnés. Les gaz à effet de serre maintenaient une chaleur écrasante malgré l'absence de soleil. C'était apparemment un lieu ravagé par la guerre où les machines continuaient à se battre entre elles après que les humains s'étaient éteints et leurs cendres dispersées dans le ciel. La tâche n'allait pas être facile pour les éclaireurs qui s'étaient portés volontaires pour faire le voyage et produire une Terre qui soit raisonnablement sûre.

Tous ces éclaireurs avaient du talent, de l'expérience et un courage incontestable. Ils portaient des armures asservies pourvues de membres motorisés, électroniquement camouflées, et étaient armés de divers écrans et dispositifs de brouillage leur permettant de tuer des machines à distance. Une douzaine d'éclaireurs formèrent le groupe de tête. Moliak lui-même leur avait souhaité bonne chance et les avait regardés disparaître. Au bout d'un jour d'attente, la carcasse érodée de leur portique revint à vide. Une douzaine d'autres éclaireurs furent volontaires pour les remplacer. Leur équipement fut modifié et un nouveau site d'exploration fut choisi. Eux non plus ne revinrent pas. Puis beaucoup se levèrent en disant « Laissez-nous y aller ! », mus par leur attachement à la mission et à la mémoire de leurs camarades disparus. Une poignée d'entre eux furent choisis et spécialement entraînés, avec un matériel modifié de mille façons. Après quoi un seul réussit à revenir – si l'on peut dire. Lorsque leur portique fut récupéré, on ne retrouva sur le sol qu'un unique filament de mémoire dure. Il appartenait à l'un des éclaireurs : rien n'avait survécu de sa personnalité, il ne restait que des souvenirs. Une force, une entité ou un hasard quelconque avait placé ce fragment de céramique calcinée dans le portique. Moliak et les autres le ranimèrent avec sollicitude et essayèrent de savoir ce qui s'était passé.

L'illusion donnait à Moliak, comme aux autres, le point de vue de l'éclaireur. Et soudain il courait à toutes jambes sur le sol pulvérisé. Tout le monde était l'éclaireur. Les autres éclaireurs étaient morts. Moliak sentit son cœur s'emballer et une peur atroce qui le fit trembler. Il escalada une crête de faible hauteur pour tenter de gagner le portique et se mettre à l'abri.

Des explosions lointaines projetaient des ombres dures.

Moliak sentit le sol se dérober, et soudain il glissa sur la pente et quelque chose cria derrière lui. Il se retourna juste à temps pour voir une douzaine de formes humaines émerger de l'obscurité. Toutes trapues et manifestement puissantes. Des armures sommaires leur protégeaient à peine la poitrine, le bas-ventre et la tête, et chacune portait un gant unique fait de quelque substance réfléchissante. *Des humains, ça ?* se demanda-t-il. Puis il retrouva l'équilibre et se remit à courir. Mais ils le rattrapèrent facilement, l'encerclèrent et le firent

tomber un instant plus tard. Des éclairs de lumière grésillante détruisirent les moteurs de son armure, soudèrent ses articulations et le laissèrent sur le dos, complètement sans défense.

Moliak avait beau avoir éprouvé cette illusion des centaines, voire des milliers de fois, l'immédiateté de cette horrible scène était aussi forte que la première fois.

Les gants émettaient une terne lueur rouge.

Des doigts s'enfoncèrent dans le nec plus ultra des blindages asservis et Moliak fut pelé vivant comme un vulgaire crustacé que des enfants curieux ont trouvé sur une plage.

Comment ces êtres peuvent-ils vivre ?

C'était forcément des machines. Le bon sens et un minimum de connaissances scientifiques lui disaient que personne ne pouvait survivre plus de quelques minutes sans protection sur ce monde toxique. Ce devait donc être des robots imitant leurs inventeurs disparus. Et pourtant, ils souriaient comme des humains, possédaient des voix humaines, et l'un d'eux, récemment blessé, perdait un liquide écarlate qui avait tout du sang le plus authentique.

Moliak lui-même était en train de mourir.

Des neurotoxines s'infiltraient en lui, des radiations le bombardaient. Ses agresseurs s'agenouillèrent pour le travailler avec leurs bizarres gants, dosant la chaleur et la lumière pour endommager sa chair à la vitesse exacte nécessaire pour le maintenir à la fois en vie et conscient, tout en lui faisant souffrir mille morts.

Cette pénible illusion atteignit un modeste sommet, puis la suggestion cauchemardesque d'une douleur fulgurante le fit hurler.

— Non, pas ça !

Le décor commença à basculer dans le flou et la grisaille, se dissolvant à la périphérie de son champ de vision.

Il loucha et vit des visages flotter au-dessus de lui.

— NON !

Ils souriaient à l'unisson, énormément amusés. Leurs dents blanches et leur épiderme lisse et sans défauts impliquaient une robuste santé. Ils existaient au sein de ce carnage. C'était leur milieu naturel, leur patrie et leur paradis. Ils se délestèrent de leurs blindages et se mirent complètement nus. Certains étaient des hommes, d'autres des femmes à la carrure virile. Ils riaient et plaisantaient allègrement et se bousculaient comme des enfants en train de jouer. Puis une femme revendiqua Moliak et l'enfourcha alors même que sa fragile existence commençait à refluer dans sa mémoire dure. Il se sentait mourir partout ailleurs, ce qui n'empêchait pas la créature de se l'approprier et de faire de lui son amant, chevauchant sa chair empoisonnée sous les acclamations de ses amis tandis que Moliak essayait d'imaginer ce qu'elle avait l'intention de faire et...

— ... NON !

Il ferma les yeux et les garda clos un long moment.

Quand il les rouvrit, il vit Jy qui le fixait, le visage mouillé de larmes et le reste de son auditoire frappé de stupeur, incapable de dire un mot.

Moliak se ressaisit. La sueur dégoulinait de son visage charnu, ses mains tremblaient, ses genoux tremblaient.

— Nous avons envoyé plusieurs douzaines d'équipes et peut-être vingt mille sondes, expliqua-t-il, et pratiquement aucune d'elles n'est revenue sous une forme ou une autre. Dix années durant, dit-il en haussant le ton, nous nous sommes efforcés d'apprendre tout ce qu'il était possible d'apprendre sur ces humains... C'était bien des humains. Ce n'était pas des robots ni aucun autre type de parasite.

Il s'essuya le visage d'un revers de manche.

Jy ne dit rien.

Elle n'avait pas la force de s'intéresser à ces problèmes : elle était triste, faible et brusquement très vieille.

Ce fut Quencé qui eut la présence d'esprit de lui demander s'il avait essayé d'entrer en contact avec eux. Moliak se rappela qu'il avait été éclaireur dans le passé. Il semblait douter des capacités de son collègue virtuel :

— Vous auriez dû trouver une ville et un centre politique, ou peut-être des savants, et vous auriez pu leur parler...

— À supposer que pareilles créatures existent ! lui rappela Moliak.

Personne ne dit mot.

Moliak les regarda, puis cita Jy :

— « Évoluez toujours dans la paix la plus parfaite que vous puissiez imaginer. »

Il fit un pas hésitant en direction de la Resplendissante et poursuivit :

— Nous n'avons plus envoyé d'éclaireurs pendant une longue période, mais uniquement des sondes. Entre-temps, nous avons examiné les données, échangé des opinions et construit des modèles informatiques complexes pour expliquer cette Terre invraisemblable. C'était une Terre en peine, accablée de malheurs, et pourtant elle semblait totalement stable et même joyeuse. Nous nous sommes creusé les méninges pour tenter de trouver quelque aimable plan d'assistance qui résoudrait les problèmes et te donnerait en plus une bonne opinion de nous.

Jy ouvrit la bouche. Elle ne dit rien.

— Impossible d'employer la douceur, assura Moliak.

— Vous êtes-vous compromis ? gémit Jy.

Il s'attendait à cette question. Il fit un mince sourire, hocha la tête

et dit :

— Pas à l'époque, non.

Il attendit un moment, puis reprit :

— Nous sommes des gens intelligents, Jy, et nous n'avons trahi ni nous-mêmes, ni la mission ni tes propres idéaux. Il n'y avait pas besoin de se compromettre d'aucune manière que ce soit.

Il se composa un visage amer.

— Je vais vous montrer la suite. Regardez...

2

L'étincelant Cœur de Dieu brûle d'un feu parfait. Du feu le plus féroce. Du feu purificateur qui appartient à tous les vrais êtres humains. C'est le feu qui façonne et façonne à nouveau. Il est tout ce qui est noblesse, pureté et lumière.

Nous exhalons ce feu sur la mort.

Nous sommes ce feu sur la mort.

Et pour toujours, et sans répit (...).

Traité religieux des inTrouvés

Les inTrouvés sont les Créateurs.

Graffiti à l'intérieur d'un portique

Les Vagabonds de Moliak avaient récemment traversé une série de Terres belliqueuses – réservoirs d'expérience et d'instinct auxquels ils pouvaient puiser – si bien que les Vagabonds eux-mêmes n'eurent pas besoin de devenir soldats. Ils ne firent pas non plus des soldats une forme quelconque de Vagabonds. Il y avait des distinctions. Peut-être qu'elles semblaient à présent artificielles, mais à l'époque toute cette entreprise se déroulait sous le signe de la distance et de la discrétion. Les Vagabonds étaient trop intelligents pour se mouiller personnellement. Ils se contentèrent d'autoriser des volontaires à pénétrer sur la Terre infernale et à faire ce que bon leur semblait. Ils ne fabriquèrent jamais les armes utilisées : ils se contentèrent d'indiquer à leurs alliés certains procédés de physique et de biologie, leur laissant le soin d'emprunter et de construire tout ce qu'ils désiraient. Les Vagabonds fournissaient certes les matières premières, les installations et quelquefois des conseils, mais il subsistait néanmoins une certaine ambiguïté. Il y avait un fossé nettement visible entre les disciples de Jy et l'horreur.

La décision ne fut pas facile à prendre.

Les débats firent rage pendant des années et différents groupes se succédèrent pour voter différentes solutions ou non-solutions. Les Cousins furent les premiers à songer à impliquer les autres Terres, et Moliak les combattit longtemps. Il renonçait à utiliser toute violence envers les ennemis. Il demeurait un pur Vagabond tandis que les éclaireurs trouvaient des morts horribles et que la mission restait bloquée : il respectait les vœux de Jy – ou ce qu’il s’imaginait être ses vœux – et discutait avec les Cousins et le nombre sans cesse croissant de Fondateurs qui avaient l’impression de ne pas avoir le choix. En vérité, il discutait par habitude.

— Mais qu’est-ce au juste que *la mission* ? se demanda-t-il un jour.

Il était seul, assis dans sa cabine dominant les flots bleus de quelque mer tropicale. Il se sentait vidé, frustré, et un vague interrupteur enfoui au fond de lui-même commençait à basculer.

Il lui vint à l’esprit – et pas pour la première fois – qu’il y avait deux missions.

L’une était la quête des Créateurs, l’autre était l’union pacifique des espèces humaines. Jy avait vu en ces deux volets deux parts égales d’une seule grande cause, mais au début elle n’avait connu que les complaisants Cousins. Elle n’avait jamais imaginé une quelconque Terre infernale. Moliak s’apercevait qu’il y avait des points de jonction où l’union comptait moins que la quête. Il fallait parfois faire un choix, et dans les circonstances présentes il n’était pas difficile. Après tout, leur ennemi n’était humain qu’en substance. C’était en réalité un monstre sans pitié ni émotions ni charité, sans rien qui le distingue de la vermine qu’ils avaient été obligés de tuer sur d’autres Terres, en d’autres circonstances.

Rien ne comptait plus à présent que la quête des Créateurs.

Moliak en fut soufflé ; il retomba dans son fauteuil et frissonna un long moment.

— *Il faut continuer*, dit-il tout haut. *Il faut trouver les Créateurs !*

Sa décision était prise. Il était le Fondateur le plus haut en grade à s’exprimer dans ce sens, et son influence fut décisive : d’autres Fondateurs décidèrent de voter avec lui et de permettre à leurs alliés de commencer à nettoyer la Terre infernale.

Trouver des volontaires fut chose facile. Des dizaines de milliers de jeunes gens et d’aventuriers crurent que combattre quelque part sur cette magique Clarté leur procurerait infiniment plus de satisfactions que voyager à bord d’un vaisseau interstellaire vers quelque planète inconnue mais simplement exotique. Ils voulaient la nouveauté et la rémunération que leur promettaient les Vagabonds – une modeste fortune pour ceux qui auraient assez de chance et de ressources pour survivre – et ils étaient impatients de prouver leur valeur sur un terrain plus exigeant que n’importe quel autre.

Les premiers soldats ramenèrent des lambeaux de chair ennemie, puis des membres et des organes entiers, et enfin des cadavres complets.

Les Vagabonds leur rachetèrent ces articles et tout ce qui pouvait être utile. C'est ainsi qu'ils découvrirent comment l'ennemi prospérait dans un environnement aussi corrosif. L'ennemi était apparemment un organisme évolué au-delà de tout ce qu'on avait pu conjecturer. Les radiations et la plupart des toxines étaient perçues comme des irritations, ou sinon restaient sans effet. La chair et le sang de l'ennemi étaient imprégnés de nanorobots sophistiqués, qui ne dormaient jamais, et ces robots se déplaçaient dans le corps pour réparer la moindre membrane cellulaire perforée et remplacer le moindre brin d'ADN perdu. Les Vagabonds n'avaient rien de comparable à leur opposer. Ils n'arrivaient pas à comprendre comment des milliers de milliards de ces merveilles de la taille d'un virus pouvaient d'abord être organisées, puis ensuite contrôlées à chaque phase de leur existence.

Ils étaient découragés par la révélation de leur propre retard.

L'ennemi les dominait dans une technologie particulière, et peut-être dans d'autres aussi, et les Vagabonds secouèrent la tête et se demandèrent quelles autres surprises les attendaient sur la Terre infernale.

Il n'y avait pas de villes, pas de centres politiques et pas de savants dans les rangs de l'ennemi. C'était une espèce ultratribale, violente et intelligente, parfaitement adaptée à la guerre totale, où chaque tribu était dotée de gants de combat, de têtes nucléaires et de tanks blindés qui creusaient des tunnels dans les vastes bunkers souterrains.

La biosphère de la Terre infernale était unique et d'une extrême simplicité. Il y avait l'ennemi, plus certains microbes coriaces servant de nourriture, plus un assortiment de robots sauvages qui n'obéissaient à personne. Toutes les prairies, toutes les forêts avaient disparu, toute la faune, de l'éléphant à l'insecte, s'était éteinte sur toute la surface du globe.

Même avec les portiques et toutes les autres ressources disponibles, il fallut aux alliés des Vagabonds plusieurs années pour conquérir des têtes de pont. Et ce sous des attaques continuelles, lancées de tous les sites possibles, et même d'en haut. Le ciel noirci était saturé de tribus apatrides à la recherche de points faibles. La Lune était truffée de bunkers. Mars était réchauffée par le gaz carbonique extrait de sa croûte, et Vénus était refroidie par les montagnes de poussière qui flottaient dans sa haute atmosphère – bizarre terraformation, songea Moliak au passage. Mercure n'était qu'un vaste bassin minier où les tribus faisaient halte juste le temps de

se ravitailler en fer et en nickel. Les géantes gazeuses étaient exploitées pour l'hydrogène alimentant les réacteurs efficaces et endurants de l'ennemi. Il y avait encore les astéroïdes et les comètes, plus des millions de bunkers volants qui circulaient autour du Soleil sur toutes les orbites imaginables.

Les Vagabonds conclurent qu'il leur fallait en savoir plus sur l'ennemi.

On chercha un prisonnier, récompense à la clef, et une équipe finit par capturer un jeune ennemi et à le ramener vivant.

Moliak sentit une nouvelle illusion se former autour de lui. Il était debout au milieu de la cabine centrale de son propre vaisseau. Devant lui, un homme nu hurlait et pleurait et finissait par se casser un bras en essayant violemment de briser ses liens.

L'auditoire de Moliak figurait à ses côtés sous la forme d'une silhouette triste, aux épaules affaissées, au visage fantomatique et imprécis.

Moliak parla. Le prisonnier avait appris la langue des Fondateurs avec des implants insérés dans sa propre mémoire dure. Il écouta Moliak lui assurer qu'ils ne voulaient rien de plus que quelques petites parcelles de terrain stérile. Était-il possible de s'entendre là-dessus ? Si on accordait aux Vagabonds ces enclaves protégées, disait Moliak, leurs alliés cesseraient le combat. Une trêve pourrait être conclue. Et peut-être qu'il y aurait d'autres avantages, laissa-t-il entendre avec son meilleur sourire.

Il ne se passa rien pendant un long moment.

— Dis-moi seulement, lui souffla Moliak, si je peux traiter avec ta tribu ? Est-ce que tes amis me donneront quoi que ce soit ?

Le prisonnier leva les yeux vers lui en souriant puis trancha d'un coup de dents le bout de sa propre langue, qu'il cracha, tout sanguinolent, aux pieds de Moliak. Son auditoire le reçut en plein visage et il entendit six voix distinctes pousser un cri de surprise et de douleur.

Selon l'expérience des Vagabonds, l'humanité avait deux perspectives. Il y avait deux processus possibles, fiables et distincts, pour chaque Terre en évolution. Parfois, une espèce humaine s'autodétruisait avec ses propres armes et tendances violentes. D'autres fois, l'espèce s'adaptait à sa nature et se répandait sur des distances considérables en atteignant un genre de paix durable.

Il y avait deux possibilités, songea Moliak, et une seule était raisonnable. Les humains n'étaient pas stupides à ce point.

Or, la Terre infernale ne reproduisait aucun des deux schémas. Ses animaux humains avaient beau disposer de la fusion nucléaire, de la mémoire dure et pratiquer la guerre totale sous ses pires formes, ils n'avaient jamais succombé. Ils s'étaient contentés d'affiner leur

comportement et leur science jusqu'à pouvoir vivre sur un champ de bataille permanent. Leurs technologies étaient résistantes et adaptables, et toujours à petite échelle. Les tribus elles-mêmes étaient des ensembles mobiles sans territoire fixe, où l'individu ne comptait pas. La vie était brève et violente, toujours glorieuse, et seule la tribu vivait éternellement.

Malgré sa langue meurtrie, le prisonnier se mit à parler d'une voix rythmée et régulière. C'était un poème tantôt parlé, tantôt chanté, que chaque membre de l'auditoire entendit dans la langue qui lui convenait le mieux. C'était une épopée dont le sujet était le Cœur de Dieu – le nom que l'ennemi donnait au soleil – et la beauté de la mort, de la pourriture et de la violence sans fin. Nulle autre forme d'existence n'avait de sens pour le prisonnier. Tout être qui n'était pas du même avis était faible et ne lui servait pratiquement à rien. Sa bouche s'emplit de sang, des bulles rouge vif lui montèrent aux lèvres et sa voix indistincte continua pendant une éternité, jusqu'au moment où il réussit à s'étouffer, ou peut-être à mourir par la seule force de sa volonté.

Certains Vagabonds les appelaient les inTrouvés.

InTrouvés était un vocable archaïque jamais utilisé du temps de Jy. Il s'appliquait à certains Fondateurs des temps primitifs, des proscrits, bannis pour des crimes horribles.

Mais pour le Fondateur moyen, ce terme évoquait plus qu'un état d'exclusion.

Les inTrouvés avaient des esprits que nul ne pouvait imaginer.

Ils existaient au-delà de tous sentiments et de toutes lois humaines.

Dans le feu de l'action, en plein chaos, quelque Fondateur oublié avait donné aux ennemis le nom d'inTrouvés, qu'ils n'avaient depuis jamais cessé de porter avec une conviction inébranlable.

3

Les autochtones se sont génétiquement reprogrammés en créatures molles apparentées aux phoques qui habitent les océans et les cours d'eau. Ils sont grégaires, aimables, et chantent d'une voix étonnamment forte. Ils nous souhaitent bonne chance dans nos voyages (...).

Les humains ont cessé d'habiter cette Terre. Ils résident dans des cités orbitales et à l'intérieur de la Lune. Ils ne viennent ici que pour

adorer ce qu'ils appellent le Grand Berceau. Et lorsqu'ils reviennent, c'est sous forme de projections holographiques, de façon à pouvoir apprécier le site de leurs origines sans avoir à souiller l'eau ni l'atmosphère (...).

Les humains se sont éteints ici dans un lointain passé, comme la plupart des primates supérieurs, et les rats laveurs se sont scindés en de nombreuses espèces, dont certaines de grande taille, étonnamment intelligentes (...).

Une Terre triste, vide et morte (...).

(...) Une Terre inondée d'eaux cométaires... seules les plus hautes des Montagnes-des-Montagnes émergent au-dessus de sa surface bleue et lisse (...).

Rapports d'exploration (fictifs)

Les inTrouvés ne trouvèrent ni n'imaginèrent jamais aucune raison d'obéir à qui que ce soit d'extérieur à leur tribu, si bien que les Vagabonds n'eurent pas le choix.

Une conférence fut convoquée, à laquelle participèrent tous les Vagabonds de haut rang. Moliak s'adressa à eux sur une estrade dressée à un bout d'un gigantesque stade construit spécialement pour l'occasion. Il informa ses dignes auditeurs qu'ils avaient le choix entre plusieurs options, toutes imparfaites. Le choix le plus raisonnable, tout horrible qu'il puisse sembler, était d'élargir rapidement le cadre de la guerre, de la gagner et d'exterminer les inTrouvés avec toute l'efficacité dont ils seraient capables.

— Les inTrouvés, déclara-t-il, sont à tous égards des parasites, sauf au plan de l'héritage génétique. Ils vivent une existence atroce qui finira par causer leur extinction – *comment peuvent-ils survivre éternellement dans l'état où ils sont ?* – et s'ils s'éteignent demain et non dans dix mille ans, ne sera-ce pas une bénédiction ? Si nous pouvons mettre fin à leurs souffrances et à l'abomination qu'ils représentent, alors nous pourrons continuer notre mission.

Il attendit un long moment, le temps de reprendre son élan.

— Souvenez-vous, s'écria-t-il, qu'il y a peut-être des millions de Terres devant nous, qui auront besoin de notre contact et de notre amour, et qu'il y a les Créateurs aussi. Ce que nous devons faire maintenant, c'est d'oublier le bon côté de notre nature le temps nécessaire pour faire ce qui s'impose. Il nous faut réussir et poursuivre notre mission. *Considérez cela comme un test de votre résolution.* Ensuite, nous serons à nouveau libres de reprendre notre route et la normalité reviendra.

On vota et les voix des Vagabonds furent décomptées.

Moliak et sa logique gagnèrent sur tous les tableaux et l'on

procéda à des changements immédiats dans la conduite de la guerre. Les forces furent réformées, les effectifs furent augmentés. On trouva des recrues sur la Termitière – d'étonnants soldats une fois formés et nourris, et disponibles en abondance –, ensuite les Vagabonds eux-mêmes rejoignirent leurs rangs. On avait conclu que les alliés combattraient mieux s'ils constataient qu'ils n'étaient pas seuls. Les Vagabonds furent obligés de prendre l'engagement suprême : ils étaient maintenant disposés à se faire volatiliser et à mourir. Même les espèces habituellement pacifiques comme les Fondateurs, humains qui n'avaient connu ni les armes ni les conflits, réussirent cette transformation. Après tout, songeait Moliak, ils étaient assez intelligents pour s'adapter. Ils décidèrent de manipuler leurs hormones, leurs glandes et leurs mémoires dures et devinrent d'excellents guerriers. Moliak lui-même décida d'honorer ses convictions et son attachement à la mission : il se reconstruisit jusqu'à devenir un soldat remarquable et un boucher encore plus remarquable.

Les Vagabonds mirent au point de nouvelles armes, plus puissantes, plus nombreuses.

Ils trouvèrent un moyen de reconstruire leurs mémoires dures avec des matériaux invisibles, puis ils les implantèrent sur des prisonniers inTrouvés. Ils prirent le contrôle de ces corps et retraversèrent discrètement les lignes, pénétrèrent dans les profondeurs des bunkers et y répandirent le chaos. Moliak fit ce genre de travail. On trouva divers moyens de miner les structures sociales des inTrouvés, tribu par tribu, et à mesure que les tribus s'effondraient, l'une après l'autre, la Terre infernale était peu à peu conquise.

Ils finirent par triompher complètement. Moliak ouvrit les yeux et vit sa conquête flotter sous ses yeux, globe sale et meurtri, mais le reste du Système solaire était habité par des millions de tribus dispersées sur des milliards de kilomètres carrés. Il n'y avait aucun espoir de les combattre toutes et de triompher rapidement. Les Vagabonds ne pouvaient pas non plus trouver un moyen de fortifier la Terre infernale et de la faire durer. Il fallait faire quelque chose, se dit-on. Moliak limita donc toute circulation sur sa portion de la Clarté tandis que des stocks d'énergie étaient accumulés sur des Terres voisines dans des réservoirs supraconducteurs. Entre-temps, une tour argentée fut édiflée sur l'équateur de la Terre infernale. Elle s'élevait au-dessus de l'atmosphère et sa pointe aplatie émettait une lumière froide et incolore. Cette tour ressemblait à la proue de certains vaisseaux interstellaires, structure construite pour dévier les radiations et les impacts à la vitesse de la lumière. Celle-ci était un million de fois plus vaste et immensément plus puissante que tout dispositif

existant.

Moliak contempla la tour du haut de son vaisseau.

Il sentit passer un frisson prémonitoire lorsque son point de vue changea, alignant le Soleil et la Terre infernale, et l'éclat éblouissant du Soleil le fit cligner les yeux pendant quelques douloureuses secondes.

Son innocent public flottait dans la même illusion, sans défense, et de moins en moins innocent. À quoi pensaient les captifs ? Il imagina des émotions contradictoires couplées à une certaine horrible curiosité. *Et ensuite ?* se disaient-ils, comme s'il pouvait les entendre penser. *Et ensuite ? Et ensuite ?* Il s'intéressait particulièrement à Jy, à son trouble, sa colère et ses profondes frustrations. Il avait élaboré toute cette illusion à son intention, histoire de lui donner une leçon. Elle était conçue pour produire un impact maximal dans le minimum de temps, et Moliak lui-même, qui en connaissait tous les détails, se surprit quelque part en lui-même à attendre impatiemment la suite des événements.

Soudain lui-même et les autres reculèrent plus vite que la lumière. Le puissant soleil devint une tête d'épingle, rien de plus, et le vide devint incroyablement froid.

Puis la tête d'épingle explosa.

Les Vagabonds avaient utilisé des plasmas, des faisceaux de neutrinos et des lasers à rayons gamma pour attaquer l'astre lui-même, déclenchant une série d'éruptions culminant en une incandescente explosion silencieuse. Mercure s'évapora. Vénus, la Lune et Mars fondirent et se délitèrent tandis que les ondes de choc déferlaient sur elles. Tous les astéroïdes et tous les bunkers des inTrouvés furent oblitérés. Les géantes gazeuses perdirent leurs satellites et leurs atmosphères, et les inTrouvés furent éradiqués de tout le Système solaire. Seule survécut la Terre infernale. Sa proue de vaisseau interstellaire la protégea juste assez longtemps – Moliak le savait déjà –, puis l'onde de choc diluée déferla sur lui et son public abasourdi et tous sentirent sa prodigieuse chaleur s'infiltrer jusque dans leurs os.

Le nouveau soleil était plus petit, plus rouge et plus froid.

Ils avaient presque détruit le Soleil pour purifier le Système solaire. Tout compte fait, songea Moliak, les Vagabonds avaient simplement porté l'échelle de la destruction à un niveau que les inTrouvés n'avaient jamais atteint, avaient ainsi triomphé et se retrouvaient maîtres d'un grand volume de vide et d'une minable planète sans vie.

Libérés du fléau, ils avaient tout loisir de continuer leur mission et de poursuivre les Créateurs sur une Clarté semée de Terres belles et innocentes. Ce fut pour Moliak un étrange moment d'allégresse. Il se

remémora ses émotions en les éprouvant une fois de plus. Il était ému d'avoir mis fin au cauchemar tout en regrettant de ne pas en avoir fait l'économie, et il lui tardait de commencer à œuvrer pour les vieux idéaux avec une énergie renouvelée dans son désir de faire oublier les horreurs qu'il avait commises.

Un jour, d'une manière difficile à prédire, il savait que Jy apprendrait ce qui s'était passé ici. Les gens de Moliak avaient merveilleusement réussi à dissimuler la vérité en inventant des Terres et en envoyant à Jy des rapports truqués, laissant des observateurs lointains croire que tout était normal, mais c'était un secret trop énorme pour qu'on puisse le taire éternellement, voire l'oublier ne serait-ce qu'en partie. Jy finirait par savoir. Elle entendrait des rumeurs bizarres, une enquête serait déclenchée et elle viendrait ici, fixerait Moliak dans les yeux et demanderait :

— Qu'as-tu fait, l'ami, et pourquoi l'as-tu fait ? Je veux savoir toute l'histoire.

Il s'imaginait très bien son visage usé le foudroyant du regard.

— J'attends, Moliak !

Il avait combattu les inTrouvés de toutes les manières et pendant de nombreuses années, et pourtant, à cet instant, alors même qu'il semblait que la guerre était gagnée et que les inTrouvés étaient battus de fond en comble, Moliak redoutait plus Jy et sa colère qu'il n'avait jamais redouté les inTrouvés.

C'était pour lui une révélation insolite.

À l'époque, et l'espace d'une demi-seconde, Moliak avait ri tout haut et secoué la tête, amusé par le tremblement de ses mains et heureux que le jour puisse ne pas venir avant dix millions d'années, ou plus.

Souvent, ma mémoire dure est saturée et j'ai besoin d'oublier. Il me faut choisir ce que je désire conserver, ce que je vais transférer dans les banques de données des Vagabonds et ce qui est déjà assez inutile pour être mis à la poubelle et abandonné sur place.

À vivre longtemps, on court certains dangers.

Par exemple, je peux en savoir trop sur un sujet donné. Je peux conserver trop de souvenirs douloureux des Terres où nous avons échoué, où les habitants ont souffert de leur propre ignorance et de leur propre cruauté, ce qui me donne une amertume et une dureté qui ne servent en rien la mission. Mais l'autre extrême est tout aussi atroce. Si, dans une orgie de bonheur sans cesse redoublé, je m'accrochais aux plus doux souvenirs et aux Terres les plus vertes, qu'est-ce qui m'arriverait ?

Je deviendrais – je le sais bien – une idiote, une paumée, la tête toujours dans les nuages.

Si je ne traitais pas mes souvenirs avec le plus grand soin, je me changerais en une poupée simplette, au sourire peint en permanence, toutes dents dehors, entre ses affreuses oreilles de bois (...).

Les discours de Jy

Sa plus grande surprise, rétrospectivement, fut de constater à quel point elle avait été peu surprise d'apprendre la vérité sur la Terre infernale, les inTrouvés et les réactions violentes des Vagabonds. Jy pouvait se représenter des horreurs aussi perverses, voire pires, que les inTrouvés, et pourtant ni elle ni les Vagabonds de son entourage n'avaient jamais eu à affronter pareils défis. C'était comme si la mauvaise fortune de Moliak servait à contrebalancer sa propre bonne fortune, et une égoïste parcelle de son être s'était réjouie qu'il ait échoué à lui et non à elle de porter ce fardeau. Elle avait tout loisir d'éprouver des émotions complexes envers Moliak et les autres : elle se sentait détachée, supérieure et intacte.

L'illusion rapprocha le soleil rouge mutilé une fois de plus, et la Terre des inTrouvés apparut à côté de lui.

Peut-être n'était-ce là qu'un mensonge minutieusement élaboré ?

Et si c'était le cas ? Mais quelle raison y aurait-il de créer pareille histoire ? Non, se dit-elle, c'était vrai. Moliak lui montrait la vérité dans la mesure où il la connaissait. Pendant quelques instants, Jy essaya de se persuader que les enlèvements et les événements de ces dernières heures étaient la méthode que Moliak avait trouvée pour raconter l'histoire. Était-ce possible ? Mais alors, pourquoi ne pas simplement venir la voir et lui raconter ce qui s'était passé s'il voulait lui faire des aveux ? Pourquoi ne pas se jeter à ses pieds en implorant son pardon ? Pourquoi fallait-il qu'ils assassinent un Vagabond et en menacent d'autres, plus cette jeune fille, si tout ce que Moliak désirait était d'informer celle dont il avait été l'élève il y a bien longtemps ?

Jy plongeait vers la Terre meurtrie, prenant de la vitesse sans aucune impression physique d'accélération. Au moment de l'impact, elle se retrouva debout à l'intérieur d'un petit portique, entourée par la Clarté, baignant dans sa lumière parfaite. Elle sentait confusément qu'elle passait au large de la Terre des inTrouvés. Elle était un éclaireur qui poursuivait le voyage vers quelque Terre pacifique et sans problème où elle et les autres Vagabonds pourraient se reposer et reprendre leurs esprits. Puis la Clarté commença à s'évaporer. Le cœur serré par l'émotion, elle appuya les mains contre le cristal et ébaucha un sourire.

Elle se retrouva sur la Terre suivante...

... et elle reconnut le paysage instantanément. Elle vit des ténèbres à la place du jour, un air chargé de poussière et des éclairs colorés suivis de coups de tonnerre et de secousses. Une parcelle lucide de son être savait exactement ce qui se passait. Cette Terre était presque identique à celle qu'elle avait quittée. Ses cratères avaient des configurations différentes, et le Système solaire était peut-être reconstruit différemment lui aussi, mais la demi-douzaine de silhouettes qui émergèrent de la fumée et de la poussière étaient des répliques parfaites des inTrouvés. Ils ne portaient qu'une armure sommaire et les gants de combat étincelants, et ils regardaient en souriant vers l'intérieur du portique. Jy en resta clouée sur place. Elle ne pouvait penser ni même avoir peur. Puis ils levèrent leurs gants et des boules de lumière tournoyantes traversèrent le dôme de cristal et Jy qui se tordit en hurlant tandis que son corps se coupait en deux...

Elle était ailleurs, bien en vie, et flottait dans une chaude obscurité.

Peut-être n'était-ce qu'une simple coïncidence, se dit-elle. Cette Terre pouvait être un reflet remarquable de la Terre infernale sans que cela signifie quoi que ce soit.

Moliak avait fait la même hypothèse. Et si ces Terres étaient similaires sans être apparentées ? Se pouvait-il que deux espèces humaines distinctes aient évolué pour devenir les inTrouvés ? Il avait

donné l'ordre de faire de nouveaux prisonniers et de les interroger. Leurs langues et leurs cultures furent étudiées en profondeur. Leurs gènes furent cartographiés puis comparés à ceux des défunts inTrouvés. Les différences furent mesurées et décomptées : il y avait très peu d'écarts significatifs. On s'aperçut très vite que les deux espèces d'inTrouvés étaient étroitement apparentées, et les archives fossiles fragmentaires des deux Terres démontrèrent que ni l'une ni l'autre n'était le lieu d'origine de l'espèce. Les inTrouvés avaient supplanté d'autres humains dans un passé récent et devaient venir d'ailleurs, quelque part plus loin sur la Clarté.

La guerre recommença. On captura d'autres prisonniers.

Comment pareilles créatures pouvaient-elles trouver la Clarté et construire des portiques ? se demanda Jy. C'était par trop invraisemblable.

Or, elle apprit que certaines tribus avaient une longue histoire et des mythes très anciens ; et des prisonniers chantaient quelquefois des épopées rappelant leur glorieux passé. Ils étaient alors riches et forts, habitaient « de l'autre côté du Cœur de Dieu », et leur richesse leur avait permis d'examiner à fond ce Cœur et d'en tirer des leçons. Certaines armes des inTrouvés étaient d'une délicatesse et d'une sensibilité extraordinaires : on pouvait sans trop exagérer les imaginer en train de bricoler avec leurs armes et de détecter ainsi la Clarté. Peut-être que la Clarté avait été découverte et les portiques réinventés d'innombrables fois. Peut-être que les tribus les plus riches avaient pu trouver les potentiels énergétiques nécessaires pour s'injecter dans les nouvelles Terres vertes, et qu'elles s'étaient multipliées et répandues vers l'extérieur de manière endémique, finissant par éclater en tribus rivales tout en provoquant l'extinction de toutes les espèces indigènes.

Jy était abasourdie, épuisée et douloureusement triste.

Elle pouvait bien croire à l'existence des inTrouvés, mais il lui était presque impossible de les imaginer en train de se servir de sa Clarté à elle ! Son sens de la propriété hérité des Fondateurs faisait de la Clarté sa chose, sa possession légitime, et elle était prise d'angoisse devant l'horrible tournure que prenaient soudain les événements.

Elle avait maintenant fait sien le cauchemar de Moliak.

Jusqu'à quel point la situation allait-elle empirer ? Quelles nouvelles horreurs Jy allait-elle être obligée d'affronter ?

Une fois de plus, les Vagabonds combattirent les inTrouvés. Une fois de plus, Moliak devint soldat et Jy se retrouva en service à ses côtés. Ils étaient dans un petit vaisseau abattu au début de la nouvelle guerre et les inTrouvés les avaient pris au piège. Dos à dos, ils défendaient la cabine centrale. Les inTrouvés déferlèrent de deux directions à la fois et le gant de Jy trancha et brûla, laissant dans l'air des odeurs atroces et d'insolites cris de colère. Elle était soldat. Son

instinct de soldat fit monter en elle des peurs incontrôlées. Son gant de combat s'affaiblit et grésilla.

— Maintenant ! hurla-t-elle.

Et Moliak s'agenouilla avec elle tandis qu'ils glissaient chacun leur main libre dans le plancher récepteur et continuaient de tirer, repoussant un assaut éclair. De nouveaux gants se formèrent autour de leurs mains, ils se levèrent ensemble avec une grâce désespérée et visèrent, pulvérisant les derniers guerriers inTrouvés dont les têtes aplaties et les corps glabres et massifs s'évaporèrent tandis que les murs de la cabine commençaient à fondre et à couler. L'air était empoisonné, le corps de Jy, criblé de blessures, était en train de mourir et son âme amorçait une retraite précipitée dans sa mémoire dure, priant qu'elle et Moliak soient retrouvés par des amis, et vite.

C'est ainsi que Moliak était mort sur la deuxième Terre infernale. L'expérience était assez traumatisante pour marquer l'individu le plus courageux, et Jy sentait assez bien ce que Moliak avait dû éprouver.

Cette deuxième Terre infernale fut conquise et son système solaire fut purifié par la nova solaire. Ensuite il y eut une troisième Terre infernale, puis une quatrième et une cinquième, toutes similaires, toutes difficiles et longues à soumettre. Moliak et les Vagabonds ne pouvaient faire mieux dans l'éradication des inTrouvés, et il fallait compter avec les pertes inévitables. Jy voyait certains des Vagabonds morts passer sous ses yeux comme à la parade. Elle avait l'impression de connaître chacun d'entre eux et, de fait, c'étaient des Fondateurs morts dont les mémoires dures étaient perdues et dont les noms lui revenaient, remontant de son lointain passé.

À ce moment-là, une douzaine de Terres infernales avaient été conquises.

Il en restait peut-être encore vingt entre les Vagabonds et la limite du domaine des inTrouvés – à moins que ce ne soit vingt mille. Impossible de savoir la vérité. Toutes les hypothèses se valaient et n'avaient donc absolument aucune valeur.

Pourquoi poursuivre le combat ? se demanda Jy.

Moliak s'attendait à cette question, et il y répondit instantanément dans une rafale d'explications explosives.

S'ils avaient poursuivi le combat, c'est qu'aucune autre solution n'avait semblé raisonnable. Peut-être que les inTrouvés n'avaient envahi qu'une poignée de Terres, ou peut-être qu'ils étaient en train de s'auto-extermier sur la plupart des Terres. Peut-être qu'il y avait de longues séries de Terres dévastées laissées pour mortes et que la patrie des inTrouvés se trouvait au milieu. Si les Vagabonds arrivaient à l'atteindre, croyait-on, ils pourraient l'étudier et échafauder les premières hypothèses intelligentes sur ce qui leur restait à faire.

Mais au bout d'une douzaine de Terres infernales, il n'y avait

guère raison d'espérer.

Une nouvelle logique s'était emparée des Vagabonds de haut rang. Chacune des Terres avait eu sa propre espèce humaine. Des fragments d'os et des ornements occasionnels témoignaient d'époques pacifiques et de cultures aimables. Jy imagina l'horreur que ces peuples avaient dû ressentir lorsque les inTrouvés avaient surgi de leurs portiques à l'improviste, brûlant et massacrant à plaisir. Et elle comprit ce que les inTrouvés signifiaient pour elle et pour tous les autres Vagabonds. Les inTrouvés étaient de vigoureuses négations de sa personne. Moliak et ses alliés avaient continué de les combattre, Terre après Terre, parce que c'étaient des criminels odieux et redoutables, et si les Vagabonds ne les arrêtaient pas, qui pourrait le faire ? La question se posa dans l'esprit las et anxieux de Jy.

Qui d'autre pourrait assumer les coûts de l'opération et les détruire ?

Elle sentit une barre de fer glaciale s'enfoncer dans sa colonne vertébrale. Elle se raidit, suffoqua et voulut crier.

Les coûts comprenaient les morts, évidemment, et les mutilés. Il y avait l'énergie nécessaire, les matériaux nécessaires et les distorsions affectant les Terres voisines. La Termitière et d'autres Terres étaient maintenues dans un état de guerre permanent. Comment leurs structures et leurs normes sociales en étaient-elles affectées ? C'est alors que Jy vit ce qui était affecté plus que toute autre chose. C'était la nature même des Vagabonds qui changeait. C'était leur façon de penser, les motivations de leurs actes, leurs rêves, leurs buts et la manière dont ils relevaient les défis. Elle sentait la présence de Moliak, sa colère permanente, sa paranoïa et son esprit froidement calculateur. Il ne ressemblait en rien au jeune Fondateur aimable et prévenant qu'elle avait connu. Il ne ressemblait à aucun des Vagabonds qu'elle ait jamais connus, et soudain elle eut tellement peur de lui qu'elle ne put ni respirer ni penser pendant un long moment.

Moliak était resté soldat sur toutes les Terres infernales. Il ne comptait plus les inTrouvés qu'il avait tués et ne pouvait s'empêcher de maudire tous ceux qui lui avaient échappé.

— Je suis damné, l'informa-t-il. Je me suis laissé damner il y a des décennies, et sais-tu pourquoi, l'amie ?

Jy ne dit rien.

— Chaque cause, énonça-t-il, requiert de vous un sacrifice quelconque. Pour commencer la mission, nous avons dû détruire la Terre des Fondateurs, pour devenir un Vagabond j'ai dû sacrifier mon mode de vie et pour combattre les inTrouvés j'ai dû abandonner mon innocence, mon insouciance pudeur et tout ce qui avait fait de moi un Vagabond efficace.

Des ombres tourbillonnaient autour de Jy. Elle avait perdu la

voix.

— C'était une tâche ignoble, entendit-elle, et j'ai cru que nous pourrions réussir.

Les ombres se refermèrent sur elle, la saisirent à la gorge, qu'elles serrèrent longtemps, puis relâchèrent leur étreinte.

— Je me suis trompé, dit Moliak d'une voix douce, calme et très froide. Je me suis complètement trompé, et je veux te le dire.

Jy se prépara au pire et attendit.

— Le succès est impossible, cria-t-il. Voilà ce que j'ai fini par comprendre. Alors il ne nous reste plus désormais qu'à trouver le meilleur moyen d'échouer.

Jy ne dit rien.

— Tu m'entends, l'amie ?

Elle avait entendu chaque mot et l'obscurité entre chacun.

— Jy ? dit Moliak. Jy ? Tu vois ce que je veux dire, ma chère amie ? Jy ?

2

Je les admire parce qu'ils font preuve les uns envers les autres d'une loyauté absolue et d'une méchanceté absolue envers ceux qu'ils ne connaissent pas, et pour eux toute distinction est tranchée et facile à voir. Ils ne simulent jamais la bonté. Ils sont forts et endurants, et donnent le meilleur d'eux-mêmes sous la pression des circonstances. Ils ont l'esprit plus pragmatique qu'artistique, bien qu'ils aient un flair surprenant dans tous les arts. La beauté leur apparaît chaque jour de leur vie. (Je n'ai plus de beauté dans ma vie.) Ils vivent pleinement et vont à la mort dans la joie. Le Cœur de Dieu est le soleil. Leur Terre est le Bon Testicule de Dieu. Ils n'ont peur de rien. Ils en savent assez. Ils prospèrent là où je succomberais.

Beaucoup d'entre nous ont commencé à admirer les inTrouvés.

Je m'en aperçois chaque jour de plus en plus.

Journal intime de Moliak

Jy est une inTrouvée elle aussi (...).

Graffiti à l'intérieur d'un portique

Les damnations ne sont pas simples.

D'autres Vagabonds avaient commencé à regretter, à renier et à tenter d'abandonner ce que Moliak avait vu comme son devoir. Ils ne voulaient plus servir comme soldats et avaient évidemment bien pesé

leurs raisons. Ils faisaient valoir le nombre des victimes et calculaient qu'au bout de cent nouvelles Terres infernales les échelons les plus élevés des Vagabonds seraient décimés. Les Cousins et les Fondateurs ne seraient plus que l'ombre d'eux-mêmes, et s'il y avait encore un millier de Terres infernales, il ne resterait en vie plus personne qui puisse se rappeler Jy, le Jour des Commencements ni la moindre circonstance entourant la fondation de la mission. Ce serait la promotion des novices et des incompetents, et la grande cause de Jy s'effriterait progressivement jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. À quoi bon toutes ces tragédies ? soutenaient-ils. Comment les Vagabonds pourraient-ils jamais retrouver ne serait-ce qu'une approximation de leur personnalité antérieure ? C'est ainsi que de plus en plus de Vagabonds parmi les plus vieux abandonnèrent le combat, et que la plupart de ceux qui restèrent gagnèrent au plus vite les bunkers les plus sûrs des secteurs les plus calmes, leur immortalité intacte.

Moliak avait combattu ces changements par ses paroles et par ses actes. Jy ressentit une minuscule et soudaine sympathie envers l'homme, lui reconnaissant un sens de l'honneur au milieu de cette impardonnable violence. Tous les Vagabonds devaient se battre, raisonnait-elle sinon il y aurait des problèmes. Les novices, les Termites et les autres finiraient par ressentir une certaine amertume à l'égard de ces chefs lointains. À mesure que la lutte se prolongerait, continue et sans espoir, cette amertume ne pourrait que s'aggraver. Les volontaires seraient moins nombreux et exigeraient une solde plus importante. Comment les Vagabonds pourraient-ils réagir face à cette situation ? S'il y avait trop peu de soldats pour lutter contre les inTrouvés, que leur resterait-il à faire ?

Moliak avait vu une possibilité. Un autre Fondateur lui avait montré son plan avec une troublante fierté. La Termitière constituait un énorme réservoir de main-d'œuvre. Supposons que certaines des castes inférieures puissent être transférées sur les Terres infernales conquises. Supposons que ces Terres puissent être terraformées : des miroirs concentreraient sur elles le rayonnement solaire affaibli, les radiations seraient éliminées, un sol fertile serait reconstitué à partir des décombres. Supposons que ces castes puissent manger à satiété et se montrer reconnaissantes. Les Vagabonds pourraient commencer à les façonner en une nouvelle société. Le Fondateur qui s'adressait à Moliak souriait presque en disant :

— Nous leur apprendrons à se battre et à élever leurs enfants pour en faire des guerriers, en échange de quoi ils auront droit à des planètes entières, à des festins et une chaleur illimités, comme jamais ils ne l'auraient imaginé.

Moliak se rendit compte que la chose était possible. Il examina le

plan dans ses grandes lignes et constata qu'il n'avait pas de failles apparentes.

— Ils combattront les inTrouvés à notre place, dit le vénérable Fondateur. Ils seront obligés de les combattre parce qu'ils vont les avoir pour voisins. Et ils n'auront pas le choix. Et il va sans dire qu'ils pourront disposer de toute Terre qu'ils auront conquise. Ils pourront en faire ce qu'ils voudront.

Moliak approuva de la tête, inspira et retint son souffle.

— Regardez nos projections, dit le Fondateur. Leur métabolisme, vous le savez bien, leur donnera un avantage, et nous pourrions construire avec eux une société purement guerrière. Ils pourront être notre réplique aux inTrouvés. Finalement, ils pourront assumer eux-mêmes la totalité de l'effort de guerre, et ni vous ni moi ne serons obligés de combattre à nouveau. Qu'est-ce que vous dites d'un avenir pareil, hein, Moliak ? Moliak ? Pourquoi ces sourcils froncés, l'ami ? À quoi pensez-vous ?

Moliak avait exposé le plan à Cotton. Cotton était l'un de ses meilleurs soldats, instinctivement loyal, comme tous les Termites le sont envers les humains d'un rang supérieur.

— Je n'ai jamais vu un projet plus cynique et plus faisable, dit Moliak. Je suis certain que nous allons vers une solution de ce type.

Ç'avait été une mauvaise journée pour les deux hommes. Il y avait eu une embuscade et trois de leurs compagnons étaient morts sans qu'on puisse sauver leurs mémoires dures. À présent, ils étaient assis dans un petit bunker. Le sol tremblait autour d'eux. Ils buvaient à la bouteille un alcool incolore et sans goût. Cotton était déjà tout à fait ivre.

— Nous allons pratiquer une intervention chirurgicale sur ta planète...

— Y a des crimes plus gros que ça, bredouilla Cotton.

— ... Mais ce que nous allons faire, c'est... c'est horrible, l'ami. Tu comprends ? Avec leurs talents et leur expérience, les Vagabonds vont fabriquer une culture dans le seul but d'exterminer les inTrouvés. Mais qu'est-ce qui se passera quand nous en aurons terminé avec les inTrouvés ? Qu'est-ce que nous ferons de tes frères si nous en arrivons là ? Tu comprends ? Suppose que nous gagnions mais qu'en fin de compte nous ayons créé une race encore plus nuisible ?

Cotton ne dit rien, mais l'horreur transparut sur son visage empourpré.

Moliak but une gorgée brûlante, puis dit :

— J'ai toujours été disposé à payer pour mes crimes, pour ma damnation, pour les...

— Je sais, marmonna Cotton. Vous êtes irréprochable.

— Ce qui serait mieux, s'exclama Moliak, ce serait de mourir au

combat nous-mêmes et de laisser les novices, les jeunes novices, impatients et encore purs, nous remplacer après la guerre et poursuivre la mission.

Jy assistait à cette conversation comme si c'était un rêve hyperlucide, et elle se dit : *Ce serait peut-être la solution la moins atroce.*

— Discutez avec eux, dit Cotton. Faites jouer votre charme et votre influence et obligez vos alliés à voir les choses comme vous les voyez.

— Mes alliés se sont déjà décidés.

Cotton était un individu très maigre ce jour-là. Sa main osseuse prit la bouteille par le goulot, et il se servit.

— Alors faites aut'chose, bredouilla-t-il rapidement.

— Quoi par exemple ?

— Je sais pas. Peut-être que vous pourrez trouver un moyen quelconque de tout arrêter, concéda-t-il. Vous pouvez débrancher les portiques, arrêter la guerre et la mission, et tout sera fini.

Jy eut un brusque pincement à l'estomac.

— Et si on pouvait tout arrêter ? dit Moliak.

— Y a peut-être un moyen, dit l'ivrogne.

Il but une dernière et énorme gorgée, rendit la bouteille, rota une fois et reprit :

— On peut y arriver ensemble, l'ami. Vous concoctez le plan et moi je vous aiderai à le mettre à exécution, et personne sur la Clarté aura plus jamais à craindre que ces putains de Vagabonds se pointent chez eux... pour essayer de les aider... et foutre le bordel partout par-dessus le marché.

— Peut-être, dit Moliak.

Jy, à l'extérieur de l'illusion, sentit la douleur plus aiguë de sa blessure à la tête. Elle leva la main et toucha les mousses coagulantes déjà sèches.

— Peut-être qu'on y arrivera, dit Moliak. Il y a peut-être un moyen.

3

Parfois je rêve que je cherche à retrouver Jy et qu'elle cherche à me retrouver. Nous nous rencontrons au milieu, nous nous regardons bien en face un instant puis chacun dit à l'autre : « Je sais ce que tu veux » de la même voix lasse et décidée.

Journal intime de Moliak

Jy cligna les yeux et se retrouva dans le temps présent, assise sur le plancher adouci du portique tandis que les Terres défilaient. Ses compagnons l'entouraient ; certains pleuraient, d'autres semblaient abasourdis par tout ce qu'ils avaient absorbé. Ils avaient éprouvé la même illusion, avaient senti la présence noire de Moliak : ils comprenaient un peu ce qui leur arrivait. Mais seule Jy pouvait se lever et dire :

— Je sais ce que tu as l'intention de faire, Moliak. Je sais pourquoi tu es venu me trouver et ce que tu m'as volé dans la tête, et je sais où nous allons et je sais exactement ce que tu as l'intention de faire quand nous arriverons.

Elle sentit soudain le doux contact de la main de Quencé. Du regard, il semblait lui demander comment elle allait.

Elle souffrait, mais cela n'avait pas d'importance.

C'était Moliak qui comptait, alors elle fixa le visage qu'il avait volé, secoua la tête et dit, d'une voix angoissée :

— Tu m'as pris le déclencheur. C'était pour ça que tu avais besoin de moi.

— Le déclencheur, c'est quoi ? demanda Quencé.

Personne ne dit mot.

Moliak ferma les yeux, sourit et rouvrit les yeux.

— Il y a un plan d'urgence, très ancien, dont seuls quelques rares Fondateurs ont jamais appris l'existence. J'étais au courant, et Jy aussi, parce qu'elle l'avait conçu. Deux douzaines d'entre nous, tout au plus, étaient dans le secret.

— Quel déclencheur ? répéta Quencé.

— Le système des portiques dépend de vastes quantités d'énergie émises par une source unique, dit Moliak, et si cette source venait à faire défaut, le système serait inutile. Toutes ses machines compliquées s'éteindraient et les portiques ne seraient plus que des curiosités en train de rouiller lentement sous les soleils.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? demanda Quencé.

Les captifs s'agitaient, regardaient autour d'eux et se parlaient tout bas.

Le cauchemar de Jy était total. *Maintenant je peux me réveiller.* Elle toucha des deux mains le sommet de son crâne et saisit des touffes de cheveux, tirant jusqu'à ce que la douleur fulgurante la fasse gémir tout haut. *Je veux me réveiller maintenant.*

— Quand as-tu pensé au déclencheur pour la dernière fois ? demanda Moliak.

Elle ne s'en souvenait pas.

— Mais pourquoi penser à quelque chose d'aussi horrible, d'aussi odieux quand tout marche si bien pour toi ? dit-il avec une amertume manifeste. Est-ce que j'ai raison, Jy ?

Elle se tourna vers Quencé.

— Une moitié du déclencheur résidait en moi, expliqua-t-elle, et quelques Fondateurs sélectionnés transportaient la moitié correspondante.

— Moliak ? demanda Quencé.

— C'était l'un de mes élèves favoris, concéda-t-elle.

— *Mais à quoi sert le déclencheur ?*

— Je vais vous le montrer, dit Moliak.

Un instant plus tard, l'obscurité se fit sous le dôme du portique. Dans les ténèbres au-dessus d'eux flottait un hologramme de la Terre des Fondateurs, sphère noire unie de dimensions indéterminées. Les captifs levèrent les yeux vers la sphère et Moliak expliqua :

— Le déclencheur a été prévu pour les situations les plus désespérées. S'il devait arriver que ce soit la seule réponse possible, un code à l'intérieur de la mémoire dure de Jy fusionnerait avec un autre code, formant ainsi le déclencheur prêt à amorcer une série de réactions nucléaires en chaîne...

Quencé étreignit l'épaule de Jy pour essayer de la réconforter, de lui redonner des forces. Elle ne voulait rien de tout cela. Elle voulait sentir la pression écrasante des événements et y succomber. Sa destruction recelait une promesse enivrante dont elle pouvait goûter la timide douceur.

— ... alors exploserait le plus grandiose exemple de l'ingéniosité humaine, dit Moliak. La Terre des Fondateurs va être détruite. Nous y allons, pour la détruire, et nous avec. Même l'œuvre pérenne des Créateurs sera oblitérée – théoriquement –, et la Clarté sera pour toujours coupée en deux !

L'explosion fut soudaine et silencieuse : la sphère noire se volatilisa en une bulle de gaz et de plasmas en expansion à la vitesse de la lumière...

... et quelqu'un hurlait, d'une voix perçante...

Arrêtez de gueuler ! Tout de suite !

Alors Quencé plaqua la main sur la bouche ouverte de Jy tandis que le front ondulatoire de l'hologramme déferlait sur eux, et personne ne hurla plus. Personne ne fit plus aucun bruit. Jy sentit ses yeux pleurer et des larmes couler sur la main de Quencé... L'atroce fulgurance la pénétra... et pourtant elle garda les yeux ouverts dans le douteux espoir d'être aveuglée pour toujours.

LIVRE III

LA TERRE DES FONDATEURS

Kyle

1

L'Archivé qui me rencontra dans le portique circulait dans un coffret en céramique inséré dans la tête en céramique d'un robot. Cette tête était pourvue de deux énormes yeux de verre et d'une bouche provisoire, par laquelle l'Archivé me demanda :

— Quelle est votre première impression de notre planète ?

— Elle me semble austère, répondis-je, trop précipitamment, peut-être.

Je contemplais le paysage absolument plat jusqu'à l'horizon lointain.

— Enfin, c'est un peu l'impression que j'ai...

— Oui, acquiesça l'Archivé.

La tête se leva et les yeux se fixèrent sur quelque point éloigné.

— « Austère » est presque le meilleur terme, entendis-je. À certains égards, ce doit être l'endroit idéal pour les morts (...).

Journal intime d'un messenger

Personne ne bougea.

Qu'est-ce qu'on pourrait faire ? songea Kyle.

La situation était désespérée. Moliak les emmenait sur la Terre des Fondateurs pour la détruire, et eux avec, apparemment, et ils étaient condamnés. Ils allaient mourir.

Kyle fut pris d'une lassitude énorme. Il était couché sur le dos, le sol confortablement incurvé sous lui. Billie lui adressa un sourire courageux. Puis Kyle réussit à inspirer profondément et essaya de se faire aussi mou que le sol ; il s'efforça de se détendre, ses yeux se fermèrent et il tomba soudain dans un profond sommeil. La tension permanente l'avait épuisé. Il dormit, et il rêva. Puis il se réveilla, pleinement conscient, se redressa comme pris en faute et se demanda ce qui se passait. Il vit Moliak aux commandes, comme toujours, et Cotton qui le surveillait, lui et tous les autres. Le temps avait passé. Les vêtements gris de Cotton pendaient, flasques, sur son corps ratatiné ; sa main libre fit un rapide aller et retour dans ses minces cheveux blonds. Personne n'avait bougé pendant que Kyle dormait. À présent, personne ne parlait. Il avait été réveillé par un cauchemar. De

quoi avait-il rêvé ? Autant qu'il s'en souvienne, il était Vagabond et soldat, et le rêve ressemblait aux illusions que Moliak lui avait injectées dans l'esprit... mais ce n'en était pas une. Le champ de bataille était une rue ordinaire flanquée de maisons anonymes, et les ennemis étaient deux jeunes garçons à bicyclette. Ils s'approchèrent de Kyle, et il sentit le contact du gant sur sa main. Il songea à tirer sur les jeunes cyclistes mais n'arriva pas à se décider. Puis il se souvint de leurs gants braqués sur lui : ils avaient tiré tout en pédalant et les impacts avaient soulevé Kyle, l'avaient déchiqueté en répugnants lambeaux sanglants...

... et il frissonna, se recroquevilla et attendit.

Les autres prisonniers étaient assis autour de lui. Si le mouvement de leur poitrine n'avait pas trahi leur respiration, ils auraient pu être autant de statues sculptées dans la cire molle.

Billie tenta un autre sourire courageux. Billie l'écœurait à tous les niveaux. Ne voyait-elle pas dans quel état il était ? Elle devait forcément remarquer quelque chose : il ne pouvait pas dissimuler ses pensées à ce point, tout de même ! Avait-elle aussi peur que lui ? Puis il coupa court, se souvenant que Billie ne l'intéressait plus. Il secoua la tête, reprit son souffle et se détourna soigneusement.

Le dôme du portique était redevenu transparent.

C'était la fin de l'après-midi – il avait dû dormir plusieurs heures – et les soleils déclinants scintillaient à une vitesse étonnante avec des puissances variées. Il y eut des ciels dégagés, des soleils voilés, des ciels partiellement couverts et des orages brassant des nuages noirs. Comme si l'on feuilletait rapidement un livre de paysages aux couleurs vives séparés par de brèves pages blanches conservant l'image rémanente de toutes les scènes passées. Kyle n'avait que de vagues impressions du climat et de la topographie. De grandes masses d'un vert cru s'étirèrent vers l'ouest puis ce furent des Terres grises, des Terres dorées et des Terres avivées par les couleurs de la ville. Il discernait de temps en temps la silhouette d'immeubles. Il conclut qu'ils devaient être assez loin dans le secteur des Cousins. Lorsque Jy avait passé par là, des millions d'années plus tôt, les rares humains étaient simples et ressemblaient à Xen. À présent, certains d'entre eux, voire la plupart, avaient évolué, créant leur propre style d'intelligence et leur propre culture. Comment les Vagabonds gardaient-ils le contact avec eux ? Que disaient là-dessus les livres qu'il avait lus ? Puis il se rendit compte que cela n'avait pas d'importance. Ce genre de voyage, cette grandiose unité, tout cela allait bientôt finir. Plus personne n'emprunterait ces portiques. Moliak y veillerait.

Kyle regarda les autres prisonniers. Ils avaient l'air indifférents, profondément résignés. Jy n'aurait pas pu sembler plus vieille ni plus

faible. Son visage sombre était injecté d'une grisaille nouvelle, comme si quelque gangrène la rongerait de l'intérieur. Quencé surveillait Jy, lui aussi. Une fois, rien qu'un instant, il lui toucha l'avant-bras et faillit caresser sa fourrure tout en secouant la tête. À quoi pensait-il ? Un Vagabond pouvait garder en tête cent pensées en même temps. Quencé avait-il trouvé un moyen quelconque de s'échapper ? Si c'était le cas, il cachait bien son optimisme. Son beau visage et sa forte carrure laissaient pressentir un homme qui ne s'avouerait jamais vaincu. Et pourtant, il en avait l'air. Son regard semblait dire à Jy : « Désolé, mais je ne peux rien faire... vraiment rien. »

Les soleils descendaient tout près de l'horizon.

— J'ai faim, dit Xen, d'une voix pleurnicharde. On peut manger quelque chose ?

Moliak inclina légèrement la tête.

Cotton bondit jusqu'au sac et revint avec des rations et des bouteilles d'eau. Lorsqu'il s'approcha de Xen – et que Xen tendit la main – Cotton lâcha tout et passa derrière le Cousin, sans mot dire. Xen eut un sursaut et se retourna tout en se laissant tomber, les mains en l'air, ses traits grossiers déformés par la surprise.

Cotton éclata de rire et retourna à sa place habituelle.

C'était un jeu et un avertissement, histoire de montrer à tout le monde sa vitesse et sa grâce inhumaines.

Les captifs commencèrent à manger, bien qu'aucun d'entre eux n'ait l'air d'avoir faim. Quencé prit deux parts, pour lui et pour Jy. Billie apporta de la viande séchée et des fruits et poussa vers Kyle la plus grosse des portions. Une grande bouteille d'eau sucrée circula et Kyle but et mangea comme un automate.

Moliak se restaura, mais Cotton ne prit rien.

Cette abstinence inquiéta Kyle.

Il revoyait le petit bonhomme à côté de l'arbre, qui s'empiffrait de sucreries, et il se souvint qu'il avait une quinzaine de kilos de plus rien qu'un jour plus tôt. Mais Cotton ne voyait pas l'intérêt de se nourrir maintenant. Il les regardait manger sans la moindre envie. Ses pieds changeaient de position, sa tête tournait et ses yeux essayaient de tout voir en même temps. La seule partie de son être au repos était son étincelante main gantée.

Kyle remarqua que le poing était toujours serré.

Toujours.

— Nous dormons mille ans, dit l'Archivé, puis nous nous réveillons et travaillons pendant dix ans avec ceux qui ont le même emploi du temps. Ceux qui sont réveillés contrôlent les robots qui entretiennent le réacteur géant, les robots qui le ravitaillent en combustible et les robots qui extraient l'hydrogène de sources diverses. La majeure partie de l'hydrogène provenait des géantes gazeuses. Nos obligations comprennent encore la surveillance des systèmes de sécurité et l'accueil de messagers comme vous-même...

— Merci, répondis-je.

— C'est tout à fait normal... Nous rédigeons aussi des rapports qui sont envoyés dans les deux sens sur la Clarté aux responsables de chaque groupe et les informent de notre travail. Ensuite, à l'expiration de notre terme, on nous accorde encore mille ans de sommeil.

— En état de veille, m'enquis-je, faites-vous autre chose que travailler ?

— Il n'y a rien qui soit aussi intéressant, m'informa-t-il. Nous avons assez de repos. Lorsque nous sommes éveillés, nous n'avons pas d'autre but.

— Quand vous dormez, demandai-je, est-ce que vous rêvez ?

— Non, dit-il.

— Vous ne faites pas de rêves ?

Il y eut un silence.

— Je ne pensais pas au vrai sommeil, me dit-il. Je suis désolé. Je n'ai pas employé le terme qui convenait le mieux.

Journal intime d'un messager

Ils commencèrent à ralentir au crépuscule.

Kyle s'attendait presque à ce que Billie se tourne vers lui et lui demande combien de Terres ils avaient vues. Combien y en avait-il entre la leur et celle des Fondateurs ? Il connaissait le chiffre exact : il l'avait lu de nombreuses fois. C'était cinq cent et quelques mille, mais il avait du mal à se concentrer. Kyle se sentit lent et stupide ; il commença à se masser les tempes, essayant de remettre son cerveau en forme.

Billie ne posa pas sa question, malgré tout.

Elle s'assit près de lui. Elle mastiquait, observant Jy de temps à autre avec ses grands yeux tristes.

— Mon Dieu, murmura Kyle tout bas. Je regrette...

Elle ne l'entendit pas.

S'ils n'étaient pas allés voir Jy, songeait-il, ils seraient restés à l'écart de toute cette merde. Ça regardait Jy et les Vagabonds, et que Moliak arrive à ses fins ou non, il n'en avait rien à foutre. Kyle conclut qu'il s'en fichait du moment qu'il pouvait rentrer chez lui à la fin, et Billie aussi, et peut-être que ce n'était pas très héroïque de sa part. Et

alors ? Il n'en avait rien à foutre. *Rien à foutre !*

Kyle baissa la tête, brusquement envahi par une délectable colère.

Il s'imagina avec une arme. C'était une mitraillette noire, allégée et meurtrière, et il vit tout avec une stupéfiante netteté. L'arme était froide au toucher et crachait des balles explosives qui traversaient la chair et l'os. Deux cadavres déchiquetés restèrent sur le carreau... il y avait du sang partout... il vida le volumineux chargeur, jeta l'arme par terre et... et puis rien. Il ne pouvait décider ce qui se passerait ensuite et le fantasme s'évapora. Il ferma les yeux et les rouvrit. Les soleils commençaient à frôler les horizons verts.

Ils s'attardaient sur chaque Terre.

Kyle voyait des antilopes, ou des animaux similaires, qui broutaient par centaines au flanc de la colline. L'herbe de la prairie était coupée ras et bien arrosée. Un unique berger suivait les antilopes. Il était extraordinairement grand, deux mètres cinquante ou plus. Il avait de longues jambes, de longs bras, et une peau noire et brune bizarrement bigarrée qui lui donnait un charme étrange. Il tourna par hasard vers le portique son visage en lame de couteau et il fut stupéfié. Il y avait quelqu'un à l'intérieur. Peut-être que c'était la première fois de sa vie qu'il voyait quelqu'un dans le portique. Il leva les mains en l'air et fit un pas vacillant en arrière...

... et la Clarté réapparut, immuable, indestructible et presque ennuyeuse.

Les Terres suivantes semblaient être vides d'humains. Il y avait des océans d'herbe sous des ciels variés. Puis une ville s'interposa brusquement devant le soleil : des tours de verre torsadé saturées de couleurs – ors brillants, écarlates ruisselants et bleus électriques –, et Kyle perçut la beauté du lieu tout en éprouvant un énorme détachement. Il attendit la Clarté, et rien ne se produisit. Apparemment, ils s'étaient arrêtés. Mais Kyle savait que ce ne pouvait être leur destination. Autour de lui, les autres remuaient, se parlaient tout bas et il ne captait que les inflexions des différentes voix. Quelle Terre était-ce ?

Le sol sembla trembler et onduler.

La Clarté revint lentement cette fois : elle fit fondre les tours spiralées et le ciel, et arriva dans la prairie proche comme du lait fuyant par les trous d'une éponge. La blancheur se répandit jusqu'à être uniforme et la Clarté se reconstitua.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Billie.

Elle regarda Kyle et faillit lui prendre la main, mais elle se retint.

— Nous sommes tout près du but, dit Quencé.

— Tout près, répéta Kyle.

Les autres Vagabonds avaient levé la tête et recouvraient leur vigilance.

La Clarté tourbillonna autour d'eux. Sa blancheur se dilua en un gris crémeux et les secousses se multiplièrent.

— Nous sommes obligés d'évoluer dans plusieurs dimensions à la fois, disait Quencé en regardant Billie. La géométrie de la prochaine Terre est plutôt... différente. N'est-ce pas, l'ami ? dit-il en se tournant vers Kyle.

C'est à moi qu'il parle ? se demanda Kyle.

— Ça va prendre un peu plus de temps.

— Oui, dit Kyle en regardant Quencé les yeux dans les yeux.

L'autre le fixait sans raison apparente. À quoi pensait-il ? Il était impossible de le savoir.

Kyle ferma les yeux, le portique s'immobilisa et le silence revint.

Personne ne parlait.

Kyle retint son souffle, refusant d'ouvrir les yeux. Il attendit, les jambes repliées sous le corps, l'haleine chargée. Il lui fallait une brosse à dents, conclut-il, et une douche brûlante. Il imagina un grand lit moelleux dans une grande chambre bien propre. Il continua d'envisager une confortable indolence puis il entendit une voix.

C'était Cotton.

— Debout, debout ! dit Cotton. Debout ! debout !

Cotton passa près de lui comme une flèche, le heurta du pied et l'air se réchauffa sensiblement pendant quelques secondes.

Kyle ouvrit les yeux en se levant.

Où qu'ils soient, c'était la nuit.

Il contemplait un paysage vide qui se prolongeait à l'infini. Il donnait une impression d'immensité, illimitée peut-être, mais il n'y avait nulle part de repères d'aucune sorte. Les constellations familières brillaient dans le ciel, le sol autour d'eux avait l'aspect du métal poli, comme les objets qu'on fabriquait du temps de sa grand-mère, et l'endroit ne ressemblait à rien qu'il ait jamais imaginé.

Ce n'était pas une Terre, se dit-il. Pas du tout.

3

Nous étions dans l'un des véhicules à lévitation magnétique conçus pour les rares voyageurs, et je soulignai l'immensité des distances et la performance que tout cela représentait. Je demandai si les Créateurs avaient recouru à de pareils moyens pour se déplacer par bonds sur la Clarté. Ils auraient pu utiliser de nombreuses Terres comme nous utilisons celle-ci (...).

— Peut-être, dit l'Archivé.

Je regardai son visage en céramique.

— Mais, à mon avis, nous faisons tout de travers, me dit-il. Vous et moi sommes des primitifs qui avons trouvé un réacteur à fusion nucléaire, et nous avons appris tant bien que mal à faire de grands feux à l'intérieur de l'enceinte de confinement. Nous nous servons de bois, de charbon, d'amadou, de silex et nous faisons cercle autour du brasier où nous rôtissons de la viande fraîche tout en nous félicitant mutuellement de notre extraordinaire intelligence. Après tout, nous avons trouvé cette merveille et nous en avons si facilement assimilé le fonctionnement ! (...)

Journal intime d'un messager

Le portique qui les entourait n'avait apparemment rien de particulier. Son sas s'ouvrit, les deux portes émirent un sifflement aigu, et ils sortirent en file indienne tandis que l'air rugissait autour d'eux. Kyle pensa à une décompression en plein ciel et autres horreurs. Billie était devant lui, Quencé derrière, et il sentit ses pieds commencer à se visser dans le sol. C'était plus fort que lui. Il s'arrêta net, puis Quencé lui mit la main dans le dos.

— Ne vous inquiétez pas, chuchota le grand Vagabond avec une précision réconfortante. L'air est raréfié, mais il y en a assez.

Kyle inspira prudemment une fois, puis recommença.

Ils sortirent. Kyle sentit une chaleur sèche de fournaise. Le sol était plat comme une table, lisse et métallique. Kyle regarda le ciel. Il repéra la Grande et la Petite Ourse – toujours fidèles au poste – puis l'étoile Polaire. Puis, derrière eux, Moliak hurla :

— Dépêchez-vous ! Tout droit !

Cotton ouvrait la marche. Il remorquait le sac comme une baudruche remplie d'air. Qu'y avait-il à l'intérieur ? Kyle regarda par-dessus son épaule et vit le portique illuminé par la clarté stellaire. Il vit des bouteilles vides, des emballages alimentaires et quelques-uns des outils que Moliak avait dû utiliser. Mais l'autodoc, cette machine filiforme, avait disparu. Cotton avait, pour une raison ou une autre, emporté l'autodoc. Avec ses déchets et son air familier, le portique avait l'air d'un vieux camping, et ils étaient en train de le quitter. Ils s'avançaient droit dans ce paysage bizarre, et Kyle se sentit déraciné, vulnérable et particulièrement isolé.

Il se mit à pleurer.

Des larmes coulèrent lentement sur son visage. Il ne sanglota pas ni ne pleura audiblement. Tout le monde marchait en solitaire, et le bruit le plus fort était le claquement des sandales sur le sol métallique.

Il y avait quelque chose loin devant.

L'objet ressemblait à une capsule de verre ou de cristal. Qu'est-ce que c'était ? Il se répétait qu'il était sur une Terre, une Terre comme

les autres, mais dilatée de nombreuses fois sa taille normale. Les Fondateurs et leurs Archivés avaient reconstruit cette Terre pour répondre à leurs besoins : il l'avait appris dans ses lectures et, de plus, Moliak lui avait fait vivre des fragments de l'histoire. Qu'était donc cet objet ? Il avait beau être à mi-chemin de l'horizon, il leur fallut plus d'une heure de marche continue avant qu'il ait une forme et une fonction apparentes.

Un rail absolument rectiligne courait à hauteur d'homme sur le sol. La capsule de cristal était posée à cheval sur le rail et semblait les attendre. Cotton se mit à avancer au petit trot, avec dans sa foulée une sorte d'urgence émue. Il tendait sa main gantée comme s'il était à moitié aveugle. Le gant laissait suinter une lumière argentée et Cotton le faisait osciller de gauche à droite sans le quitter des yeux.

Sa voix véloce et ténue les appela :

— La voie est libre !

— Dépêchez-vous, dit Moliak.

Mais personne n'était disposé à le faire. Comme si ses prisonniers avaient décidé qu'ils en avaient assez et qu'ils allaient cesser d'obéir. Wysh se tourna pour regarder Quencé et Kyle, puis elle ralentit.

— Dépêchez-vous ! répéta Moliak.

Un éclair de lumière bleue grésillante entailla le sol à côté d'eux. Kyle perçut la chaleur, puis la voix :

— Nous n'avons pas besoin de tout le monde, loin de là, prévint Moliak. Je peux choisir quelqu'un. Je peux être remarquablement méchant.

Ils pressèrent le pas.

Kyle se mit à trotter en respirant profondément. Il se sentait énormément lourd – la pesanteur était-elle plus forte ici ? – et pourtant il réussit à gagner la capsule sans problème. Cotton avait ouvert la porte et attendait. Sa tête pivotait, ses yeux balayaient le paysage. Des ennuis ? Y avait-il la moindre raison d'espérer que quelque chose tourne mal ? L'image de morts reposant sur de hauts rayonnages vint à l'esprit de Kyle. C'étaient forcément les Archivés : ils habitaient ce secteur. Il avait entendu parler d'eux dans les livres et Moliak avait suggéré leur existence dans ses illusions oniriques. Et soudain Kyle espéra contre toute attente que les Archivés allaient découvrir la vérité et sauver tout le monde.

La capsule de cristal avait les dimensions d'une petite maison. Des sièges s'exhaussèrent du plancher, aux mesures exactes de chaque passager. Le véhicule se mit immédiatement en mouvement. Moliak s'assit aux commandes et Kyle perçut une brutale accélération accompagnée de la plainte aiguë de l'air raréfié dans lequel ils fondaient. C'était comme la puissante accélération soutenue d'un avion de ligne au décollage, à cette différence près qu'elle était

constante. L'immensité se mit à défiler à toute vitesse et la capsule elle-même changea de forme, s'étirant en une configuration plus aérodynamique. Kyle cligna les yeux, frissonna et regarda devant lui. Le rail émettait une faible lueur rougeâtre, et l'air autour d'eux commença à chanter.

Peu lui importait où ils allaient.

Il n'était qu'un objet transporté, totalement inerte, sans opinions ni craintes. Faire partie du fret avait quelque chose de rassurant. Il avait l'impression d'être emballé dans des billes de polystyrène, à l'abri du froid et des chocs.

Au bout d'un moment, il entendit parler dans le reste de la cargaison.

C'était Quencé. Il parlait avec aplomb, d'une voix étonnamment calme. Peut-être qu'il parlait depuis un moment déjà, ou peut-être qu'il venait juste de commencer. Comment savoir ?

— ... Parce qu'il n'y a pas assez de place à la surface d'une Terre normale pour y loger des collecteurs solaires orbitaux et des réacteurs à fusion, disait-il.

Il regardait Billie. Avait-elle posé une question ? Et à qui ?

— Les Fondateurs, disait Quencé, ont mis au point un nouveau système pour produire de l'énergie. Ils ont décidé de restructurer la planète elle-même, créant ainsi un réacteur énorme et unique, et ils y ont laissé les Archivés pour qu'ils construisent les installations. Le noyau terrestre a été mis à contribution le premier. Les Archivés se sont servis de sa pression et de sa chaleur, puis ont prélevé du combustible dans les océans et enfin dans les planètes extérieures du Système solaire. Ils ont injecté l'hydrogène dans le noyau reconstruit, comme de l'essence dans un moteur d'automobile. Vous comprenez ?

Elle acquiesça mollement de la tête, comme toujours. Eh non, elle ne comprenait pas, interpréta Kyle. Elle n'avait pas du tout confiance en elle-même.

Mais Quencé parlait toujours :

— En dessous de nous sont stockées plusieurs masses terrestres d'hydrogène. Elles sont comprimées, prêtes à être brûlées, et d'énormes vaisseaux ravitailleurs automatiques apportent de l'hydrogène neuf en permanence. Voilà pourquoi la Terre se dilate comme un ballon et que la couche inférieure du manteau jaillit à la surface. Une partie du noyau métallique fait de même.

Quencé jeta un regard vers Kyle sans raison apparente, puis se remit à fixer Billie.

— Les portiques doivent être fréquemment déplacés. La croûte les fait constamment sortir de leur alignement. Tant qu'ils restent à la même position relative sur le globe, dit-il en ébauchant à deux mains une Terre invisible, ils fonctionnent sans problème. Les machines des

Créateurs sont partout, et ça ne les gêne apparemment pas d'être déformées et allongées comme ça...

Elle amorça un hochement de tête.

— Il n'y a plus ni continents ni océans, dit Quencé. Il y a longtemps qu'ils sont effacés.

Jy gémit doucement et s'agita sur son siège.

— L'atmosphère, dit Quencé, vient de l'oxygène libéré par la dilatation de la planète et certains procédés chimiques.

— Nous avons détruit notre Terre, déclara Jy.

Elle se tourna vers Billie et dit d'une voix plaintive :

— Notre patrie était une planète de toute beauté, et nous l'avons allègrement sacrifiée pour la mission.

Billie ne voulait pas se faire remarquer. Elle joignit les mains et baissa les yeux.

— Mon espèce a choisi et le choix a été unanime, dit Jy en pointant vers le ciel un index provocant. Quelle autre espèce humaine aurait pu avoir pareille unité ? Y en a-t-il une ?

— Non, dit Quencé.

— Non, dirent ensemble Wysh et Xen.

Kyle ne dit rien, oubliant qui il était.

Puis Jy se retourna vers l'avant du véhicule.

— Je ne vous connais pas ! dit-elle avec une fureur soudaine, brusquement pleine de vie. Moliak était quelqu'un de bon, de fort et de respectable. Il n'aurait rien pu faire de monstrueux.

— T'as pas bien suivi, la vieille, dit leur ravisseur en secouant la tête. Tout le monde est monstrueux...

— Non !

— Si ! hurla-t-il.

— Vous n'êtes pas lui, dit Jy en tirant sur sa fourrure grise. Vous ne pourriez pas être lui ! Je connais Moliak, et vous êtes quelqu'un d'autre. Pas lui. Non, non, non et non !

4

Avec le temps, la Terre des Fondateurs aura perdu sa substance, et nous serons obligés d'aller chercher des silicates et des métaux sur les planètes voisines. Nous les ramènerons comme nous ramenons l'hydrogène actuellement. Si j'ai bien compris, nos recherches prédisent que nous pouvons diluer les machines des Créateurs environ mille fois sans en diminuer les capacités.

— Pouvez-vous imaginer une Terre pareille ? dis-je à mon

compagnon.

— Oui, dit l'Archivé avec une pointe de fierté dans la voix.

— Et le combustible ? N'aurons-nous pas déjà épuisé les géantes gazeuses ?

— Nous projetons de refroidir le Soleil, me dit-il, et de le ramener à une température plus confortable. D'énormes vaisseaux automatiques pourront alors écrémer ses couches externes une par une, les récupérer et les purifier, ne laissant rien d'autre que le noyau riche en hélium...

— Nous allons... euh, digérer le Soleil ? bredouillai-je.

— À la fin, oui.

L'Archivé attendit un moment.

— Nous avons à l'étude des projets encore plus grandioses, m'informa-t-il. Si les machines des Créateurs peuvent être diluées mille fois, peut-être qu'elles pourront être diluées un million de fois et que...

— Oui ?

— ... et que nous pourrions commencer à démanteler les étoiles proches.

Je fus saisi de frissons rien que d'y penser.

— Ce ne serait pas très difficile à réaliser, dit la voix vénérable, pourvu que nous puissions construire des robots autorépliquants et autocorrecteurs en nombre modeste. Et si nous pouvions atteindre un facteur de dilution encore supérieur, nous pourrions, selon nos calculs, acquérir une fraction significative de la masse de notre Galaxie dans le prochain milliard d'années, le tout pour servir la mission (...).

Journal intime d'un messager

Le rail unique continuait de traverser l'immensité sans la moindre déviation, et la capsule s'arrêta d'accélérer et de changer de forme. Il ne se passa rien pendant un petit moment. Puis, tout à coup, elle commença à ralentir. Les occupants firent pivoter leurs sièges à contresens et Kyle sentit une main familière lui appuyer sur la poitrine. Il essaya de se détendre. Il regarda de côté lorsqu'ils franchirent un fleuve rouge de magma visqueux. Était-ce une fissure ? Ou quoi, alors ? Quencé avait apparemment capté ses pensées.

— C'est du matériau qui monte du noyau sous la pression de la chaleur du réacteur et de l'énorme masse de l'hydrogène injecté, dit-il.

Billie contempla le fleuve rouge un instant, puis regarda ailleurs.

Quencé sembla jeter un coup d'œil appuyé à l'adresse de Kyle. Kyle perçut ce regard sans l'intercepter tout à fait.

— Nous circulons sur la croûte d'une étoile créée par l'homme, dit Quencé en souriant. Tous les Vagabonds voudraient bien venir ici, et pratiquement aucun de nous n'en a jamais eu l'occasion.

Sa voix était ridiculement calme, songea Kyle.

C'était presque comme s'il flirtait avec Billie. Quel intérêt ? Aucun intérêt. Kyle voulait que Quencé laisse Billie tranquille.

La fissure, pâle lueur sanglante à l'horizon ouest, était derrière eux, et ils continuèrent de ralentir. Kyle se rappela qu'il était du fret. Il était vain de voir les choses autrement. Il n'avait pas de soucis, son destin était scellé et il mourrait lorsque exploserait cette étoile artificielle. Il était désolé pour Billie, et c'était entièrement sa faute à lui. Il en était arrivé à cette conclusion, et pourtant ses sentiments n'avaient pas d'importance. Il comprit que ses états d'âme ne changeraient rien à l'affaire et qu'il était inutile de s'attarder sur eux.

Il avait à présent dépassé le stade de l'épuisement.

Kyle existait dans quelque nouveau royaume où la chair était insensible à toute faiblesse. Son corps ne pesait plus rien, il était calme et étrangement sage.

Des points colorés apparurent à l'horizon sud.

Étaient-ce les Archivés ? Étaient-ce des robots ? Il se rendit compte qu'ils étaient peut-être à deux mille kilomètres et qu'ils ne signifiaient rien. Il accepta cette dure réalité avec un hochement de tête et un mince sourire.

La capsule freina jusqu'à l'arrêt complet. On ne voyait que du métal et du rocher gelés à des kilomètres à la ronde. C'était le cœur mort d'une Terre retournée comme un gant. Il entendit les portes s'ouvrir en sifflant et sentit l'odeur sèche et métallique de l'atmosphère. Moliak leur ordonna de se lever et de suivre Cotton. Il leur dit que Cotton connaissait le chemin.

Où allaient-ils ?

Mais Kyle n'avait pas besoin de le savoir. Il n'était qu'un colis sans volonté aucune.

Cotton filait devant eux, sondant l'espace avec son gant, comme précédemment, à la recherche de pièges et de détecteurs. Moliak fermait la marche. Il était impatient mais souffrait : le corps de M. Phillips était trempé de sueur, et ce corps refusait d'avancer aussi vite qu'il le voulait. Sa frustration était manifeste.

— Marchez sans vous arrêter ! cria-t-il. Et vite !

Le visage en sueur était amer et tendu, voire un peu perplexe. Se pouvait-il que Moliak ait des doutes ? C'était comme s'il prenait conscience de tout le chemin qu'ils avaient parcouru, sans que personne n'essaie de les arrêter, et qu'il n'arrive pas à croire à sa bonne fortune. Il était inquiet parce que tout semblait trop parfait.

— Plus vite ! lui dit Quencé, qui s'était porté à sa hauteur.

— Plus vite, chuchota-t-il à Kyle et à personne d'autre. Comme ça. C'est bon. On ne fait pas la course.

Cotton était un point en mouvement loin devant eux et Moliak

était distancé. Quencé et Kyle marchaient en tête des captifs. Où était Billie ? Il regretta soudain de s'être éloigné d'elle.

— J'ai demandé à ton amie de rester en arrière, dit Quencé, anticipant la question. Je lui ai dit que nous avons besoin de parler... entre Vagabonds.

Kyle surprit un rapide regard oblique et ne dit rien.

— Maintenant, on ralentit, dit Quencé. J'espère que nous avons assez d'avance comme ça.

Kyle attendit.

Quencé le dévisagea. La clarté stellaire révélait toute l'intensité de son regard et la crispation de sa mâchoire.

Un instant s'écoula.

— Kyle ?

— Quoi ?

— Kyle, je sais ce que tu n'es pas, l'informa le Vagabond d'une voix calme et distincte. Je sais.

Kyle faillit s'arrêter.

Quencé lui saisit le bras et tira.

— Doucement, dit Quencé. Reste calme.

— Mais je le suis, dit Kyle d'une voix frêle.

— Chut ! dit le Vagabond. Ça m'est venu à l'esprit comme ça, et je ne pense pas que personne d'autre s'en doute.

Kyle se mordit la lèvre inférieure et s'obligea à garder le silence.

— Je ne t'en veux pas, entendit-il. Jouer la comédie, c'est humain, ça nous arrive de temps en temps. Ne t'inquiète pas. C'est un comportement... compréhensible. Ne t'inquiète pas.

Kyle s'appliquait à regarder droit devant lui.

Quencé attendit un moment, puis dit :

— Quoi qu'il nous arrive, quoi que Moliak exige de nous, je veux que tu continues à jouer la comédie. Tu ne peux pas t'arrêter comme ça.

Kyle n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu m'écoutes ?

Il essaya de hocher la tête. Il essaya de dire oui.

Une main puissante lui pressa le bras un instant puis le laissa repartir.

— Il faudra être fort, prévint Quencé. Tu ne pourras pas te permettre de flancher, et pas question de tout laisser tomber.

Brusquement, il souriait – un sourire aimable, encourageant.

— Je crois que Moliak va avoir besoin de l'un de nous, dit Quencé. Il faut qu'il choisisse l'un de nous – un Vagabond – et je crois que ce sera toi.

— Ah oui ?

— Parce que tu as l'air d'être le plus faible. C'est toi qu'il prendra.

— Je comprends, dit Kyle avec effort.

— C'est ce que nous voulons, dit Quencé. C'est la meilleure chose qui puisse nous arriver.

Comment ça ?

— Kyle, dit Quencé, tu as déjà fait un bon bout de chemin. Alors pourquoi ne pas continuer encore un peu ? C'est presque rien, l'ami. Nous y sommes presque.

Quencé

1

Les Vagabonds sont même pas foutus de savoir où ils vont.

Graffiti à l'intérieur d'un portique

Pendant un long moment, il avait envisagé des plans parfaits, où chaque élément était à sa place, où toutes les variables étaient mesurées et repérées. Il s'était concentré sur ces projets des heures durant, sans une seule pause, sans presque jamais se laisser distraire et, avec l'ensemble de sa mémoire dure aux prises avec le problème, un nouveau plan parfait émergeait toutes les cinq minutes. Il voyait une combinaison quelconque d'actions et d'inactions qui allait les libérer.

Seulement, chaque fois que Quencé examinait ces plans à fond, honnêtement, les tournant et les retournant dans sa tête, aucun d'entre eux ne semblait avoir la moindre chance de réussir. Ils n'étaient que fumeuses élucubrations. Son intelligence les engendrait sous la pression de quelque envie mal dirigée de le rendre heureux, et il lui était impossible d'arrêter ce processus. Une autosuggestion débordante qui continuerait jusqu'à ce que Moliak embrase la planète sous leurs pieds.

Ces dernières heures à l'intérieur du portique avaient été pénibles. Si seulement il pouvait alerter quelqu'un ! Si seulement il pouvait trouver un système d'alarme quelque part...

Et au milieu de tout cela, sans raison bien définie, Quencé se surprenait à observer Kyle plusieurs secondes d'affilée.

Pourquoi ? se demandait-il. Quel intérêt ?

Kyle était un Vagabond médiocre et, semblait-il, un individu médiocre aussi. Il était guindé, peu loquace, se montrait froid avec la fille qu'il avait amenée comme avec tout le monde. Cela n'empêcha pas Quencé de l'observer et de noter d'infimes détails. Il remarqua la manière dont Kyle frissonnait, par exemple, ou sa manière de regarder autour de lui d'un air attristé, avec ces gros yeux pâles derrière lesquels on devinait une masse confuse d'émotions.

De quelle Terre venait-il ? se demanda Quencé.

Qu'est-ce que ça pouvait faire ?

Entre-temps, le cerveau de Quencé n'avait cessé de chauffer et de grésiller, sans avancer dans la résolution de leur dilemme. Puis ils arrivèrent sur la Terre des Fondateurs. Le portique vibrail, et il savait ce qui se passait. Ils louvoyaient vers leur destination exacte, évoluant à la fois dans les dimensions normales et celles de la Clarté. Il n'était jamais venu ici, mais il connaissait les récits mythiques, les principes scientifiques sous-jacents et ne se faisait pas de souci. Même le plus humble novice aurait pu imaginer pareil moment.

Il avait alors observé Kyle une nouvelle fois.

Ses pupilles étaient dilatées, ses mains étaient serrées, les phalanges blanchies sous la peau livide, et il grelottait comme s'il sortait d'un bain glacé.

À quoi pensait-il ?

Lorsqu'ils étaient arrivés à destination, Kyle avait longuement regardé le paysage, les lèvres tremblantes, les yeux au bord des larmes. Puis la porte extérieure s'était ouverte, il y avait eu un appel d'air et Kyle avait brusquement pris peur. Quencé avait alors compris. C'était simple, c'était évident. S'il n'avait cessé de surveiller le jeune homme comme il l'avait fait, *c'est que, songea-t-il, tu n'es même pas un novice. Je me trompe ?*

Kyle était un autochtone qui se faisait passer pour un Vagabond. C'était peut-être un jeu, ou c'était peut-être plus que cela. Probablement non, mais comment savoir ? En soi, la chose n'était pas si remarquable que cela. Combien y avait-il d'imposteurs dispersés sur la nouvelle Terre ? Probablement des milliers. Quencé piocha dans sa mémoire dure et trouva des estimations. Le chiffre de plusieurs milliers ne serait pas inhabituel : chaque Terre avait ses imposteurs. Pour les Vagabonds, c'était une forme de flatterie et une preuve de leur acceptation par la population. Les meilleurs imposteurs oubliaient leur propre identité à force de jouer leur rôle. Ils imitaient les Vagabonds, peut-être dans l'espoir de rejoindre leurs rangs, et arrivaient à un point où ils ne distinguaient plus la vérité de l'imposture. Les meilleurs d'entre eux perdaient leur propre passé et s'imaginaient des vies qui leur semblaient beaucoup plus riches.

Les individus névrosés qui avaient des problèmes de communication faisaient les meilleurs imposteurs.

Kyle ?

Il avait du talent. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent quitté le portique qu'il avait semblé complètement hors de son élément. Quencé l'avait encouragé, se disant qu'il vaudrait mieux pour eux que ni Moliak ni Cotton ne découvrent la vérité. Il était stupéfiant de constater que Kyle n'avait pas encore laissé tomber le masque. Se croyait-il protégé par sa fausse identité ? Ou tenait-il à maintenir les apparences en présence de la fille ?

Quencé se concentra sur Kyle et envisagea la situation sous tous ses aspects.

Personne ne se doutait de rien. Il y avait à présent trop de sujets de distraction, trop de pressions diverses. De plus, songea Quencé, l'homme jouait très bien son rôle. Il avait les gestes, les vêtements, et créait l'image méticuleuse, presque inconsciente, d'un Vagabond. Tout ce qu'il lui fallait, apparemment, c'était un minimum d'assurance.

Ils avaient marché jusqu'au véhicule magnétique qui les avait emmenés vers l'est. Pendant tout le trajet, Quencé n'avait cessé de réfléchir. Qu'est-ce que Kyle signifiait pour eux – s'il signifiait quelque chose ? Quencé récupéra quelques-uns de ses meilleurs plans et tenta de leur incorporer ce qu'il venait de découvrir. D'innombrables recherches dans sa mémoire dure lui avaient fourni des montagnes de données, inutiles pour la plupart. *De quoi Moliak aura-t-il besoin pour anéantir cette planète ?* Il se rappela certains rapports techniques – anciens mais probablement encore valides – qui décrivaient les mesures de sécurité en usage chez les Fondateurs des premiers âges. Il voyait des barrières énergétiques, des alarmes et des dispositifs simples qui n'avaient nul besoin d'entretien. Seuls les Vagabonds autorisés avaient le droit de circuler dans les zones de sécurité, sinon les Archivés seraient alertés. Être un Vagabond signifiait avoir une mémoire dure de Vagabond dans un corps de Vagabond... et Moliak serait obligé de revêtir le camouflage adéquat. Quencé songea à l'autodoc à l'intérieur du grand sac. Peut-être cela expliquait-il pourquoi Moliak avait pris des otages supplémentaires. Nous sommes tous candidats. Moliak allait être obligé d'échanger son corps contre celui d'un Vagabond, intégrant la moitié du déclencheur prise à Jy à sa propre moitié. Alors seulement serait-il en mesure d'amorcer les systèmes parés de longue date qui détruiraient tout ce qu'avaient achevé les Vagabonds.

Moliak a besoin de l'un de nous !

Quencé le savait. Les Archivés étaient censés être des entités traditionalistes et répugneraient à modifier les systèmes de sécurité, surtout avec des dispositifs qui n'avaient jamais servi. Moliak était probablement en train d'observer les captifs, essayant de déterminer qui serait le meilleur choix. Lequel lui fournirait l'hôte le plus complaisant ?

Des détails supplémentaires surgirent dans l'esprit de Quencé.

Il fallait qu'il redonne de l'assurance à Kyle, conclut-il. Voilà pourquoi il se tourna vers Billie et lui fit un cours sur la Terre des Fondateurs. Il voulait que Kyle écoute, enregistre et se sente plus à l'aise. Puis Jy se disputa avec Moliak : quel plaisir de l'entendre reprendre vie ! L'œuvre d'un million d'années était menacée ; d'abord frappée de stupeur par l'histoire de Moliak, Jy retrouvait sa fougue

salvatrice et disait à leur ravisseur qu'il ne pouvait être Moliak parce qu'elle savait que Moliak ne serait jamais capable de quelque chose d'aussi odieux...

Quencé avait retenu son souffle en entendant Jy parler.

Son cerveau s'était brusquement vidé. Il n'avait plus de plans en tête et plus de pensées d'aucune nature que ce soit. Comme s'il contenait soudain un vide froid, obscur et délicieux. Et il jeta un regard vers Kyle, une fois de plus, rien qu'un instant.

Nul plan n'émergea.

Rien d'aussi rigide qu'un plan.

Mais il eut une inspiration, urgente, inarticulée qui le poussa à aborder Kyle dès que l'occasion se présenta. Il alla vers l'homme déraciné et lui enjoignit de continuer à faire semblant. Quoi qu'il arrive, et pour le salut de tous... il ne pouvait plus s'arrêter !

Tout dépendait de lui !

2

Que faisaient nos savants lorsqu'ils découvrirent la Clarté ?

En vérité, ils essayaient de fabriquer une horloge parfaite. Par un coup de chance extraordinaire, ils avaient placé leur prototype en harmonie exacte avec les éléments de la Clarté. Une cascade d'erreurs provoqua une saute de puissance. Le délicat mécanisme de l'horloge se volatilisa. Ce qui suscita évidemment des questions et de nouvelles expériences dans les siècles précédant ma naissance, et l'on découvrit l'incroyable vérité.

Une remarquable série d'accidents avait rendu possible la construction des portiques.

Mais avant que vous n'accordiez une importance excessive à ces accidents, je crois que vous devriez vous rendre compte que la coïncidence est au cœur de chaque événement. Faute d'une séquence d'accidents incroyables, quasi impossibles – la danse des gènes, le flou aléatoire de chaque atome – vous n'existeriez pas aujourd'hui. Aucun de vous ne serait assis devant moi. Et moi, Jy l'ancêtre, la créature étrange, je ne serais qu'une possibilité jamais venue au monde, voire jamais imaginée (...).

Les discours de Jy

Cotton fit halte et les attendit à un endroit que rien ne distinguait des autres hormis le fait que le sol était en verre et non en métal – un sol vitrifié au moins une fois, sinon des milliers de fois – et Cotton

semblait impatient. Il était encore plus vigilant que d'habitude, si la chose était possible. Il y eut une petite saute de vent dans l'atmosphère ténue, puis plus rien. Dans le ciel, les étoiles tournaient à peine. Cette Terre tournait à peine. À mesure que sa masse s'était accrue et que son diamètre s'était agrandi, sa rotation avait été ralentie pour conserver un moment angulaire constant.

L'univers, dans sa sagesse, ne donnait rien gratuitement.

Cotton respirait rapidement mais n'avait pas l'air à bout de forces. Il était très maigre à présent. Quencé se demanda comment Cotton percevait le temps. Dans son esprit accéléré, ce voyage avait dû prendre de nombreux jours et il n'avait jamais ni dormi, ni mangé, ni même perdu de la température.

Combien de temps restait-il avant qu'il ne succombe à l'épuisement ?

Quencé fit ses calculs. Avec sa mémoire dure, il estima les calories, les paramètres métaboliques, la quantité de graisses restant à brûler, puis il ajouta le facteur fatigue. Cotton vivait plusieurs fois plus vite qu'eux. C'était un soldat hors pair et une sentinelle idéale, mais à quel prix ? Et quelles étaient les chances offertes ?

Jy arriva, accompagnée de Wysh et de Xen.

Si Quencé voulait tenter quelque chose, il fallait que ce soit immédiat et spontané.

Et si Moliak choisissait quelqu'un d'autre que Kyle ? se demandait-il. Et si le pire arrivait et que Quencé soit pris pour servir d'hôte ?

Non, ce ne serait pas lui.

Il ne pouvait que faire des hypothèses sur la technologie employée – entrer dans un autre corps et se brancher sur la mémoire dure existante – mais ce processus ne pourrait se faire sans mal. Il était trop complexe. Il fallait que la mémoire dure de Moliak s'interface avec des circuits étrangers. Il fallait qu'il supprime la volonté d'une autre personne... et Quencé avait plus d'une fois fait preuve d'un tempérament explosif.

Et ce ne serait pas Jy non plus. Moliak était son disciple, elle était son public et il semblait prêter une attention démesurée à ses avis comme à ses silences. De plus, elle se comporterait comme Quencé. Elle lutterait probablement longtemps et furieusement.

Ce serait Xen, Wysh, ou Kyle, donc.

Mais Xen était un Cousin. Il était bourré de systèmes et de sous-systèmes rajoutés pour lui donner de l'intelligence, qui ralentiraient le transfert quand ils ne le rendraient pas impossible.

Wysh ou Kyle ?

C'était du pareil au même, songea Quencé, et ils avaient chacun une chance sur deux. Cette probabilité était en quelque sorte appropriée, n'est-ce pas ? Du moins, c'est ce qu'il pensait. À partir de

maintenant, il faisait un bond dans le vide, criant et se débattant tout au long de sa chute, et il ne trouverait sans doute rien de mieux qu'une probabilité de cinquante pour cent.

Quencé prit une profonde et roborative inspiration. Il se sentit plus fort et légèrement plus détendu. Moliak venait d'arriver. Avec la main de M. Phillips, il repoussa la sueur qui cernait les yeux de M. Phillips. Il avait l'air épuisé. Il s'agenouilla comme un homme sur le point de s'effondrer et observa une pause. Puis il enleva un couvercle bien ajusté, révélant un ensemble de commandes camouflées. Il attendit avant de commencer à appuyer sur les boutons.

Quencé se rendit compte que la conception était ancienne mais que les boutons avaient l'air de n'avoir jamais servi.

Il y eut du bruit et du mouvement, et une capsule enterrée émergea du sol noir et vitrifié. Un sifflement de gaz, la puanteur soudaine de lubrifiants rances, et Quencé vit la porte massive s'ouvrir par le milieu. L'intérieur était rempli d'une lumière ténue de la couleur de la paille fraîche.

C'était un genre d'ascenseur.

On leur donna l'ordre d'entrer, et la porte se referma avec un bruit mécanique d'encliquetage. Puis ils descendirent. Quencé se prit le pouls au poignet pour estimer la durée du trajet et sa vitesse, et il examina les commandes sommaires encastrées à hauteur de Fondateur dans la contreporte.

Moliak haletait toujours, appuyé contre la paroi cylindrique.

Personne n'avait plus l'air pleinement éveillé. Même Cotton semblait prêt à s'asseoir et à s'endormir. Son visage était sillonné de longues rides, sa bouche flasque, ses yeux véloce injectés d'un sang rouge vif.

Quencé reprit son souffle et regarda Moliak.

Il le fixa sans ciller, puis commença à sourire.

Moliak finit par le remarquer et le fixa à son tour.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il d'un ton hargneux, manifestement de mauvaise humeur. À quoi vous pensez ? Pourquoi vous ne me dites pas ce que vous voulez ?

3

Plus je me rapproche d'elle et plus je vois les Terres où elle a elle-même marché, plus je prends conscience de ce que cette femme signifie pour moi. Après tout ce qui s'est passé, et après toutes ces années, Jy reste au centre. Voilà ce que je ressens, et je ne peux

m'empêcher de l'adorer, à ma manière.

Journal intime de Moliak

— Je pensais à vous, dit Quencé prudemment. Je me posais des questions... à votre sujet...

— Quoi ? insista Moliak. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Aucune importance.

Moliak pinça les lèvres et fit mine de couper court à cette conversation.

Quencé ne le fixa que plus intensément et rit tout haut. Son rire sonnait juste. C'était une dérision authentique, légèrement amère, et plutôt hautaine. Moliak secoua la tête et hurla :

— Dites-le-moi ou arrêtez ! Je ne suis pas d'humeur à jouer aux devinettes !

— Je me demandais simplement si... si vous étiez réel ?

— Réel ? répéta Moliak d'une voix égale et indifférente.

Quencé jeta un coup d'œil vers Cotton. Cotton était de l'autre côté, sa poitrine étroite se gonflait et se vidait. Peut-être écoutait-il. Il avait fermé les yeux comme s'il dormait debout. Quencé toussa sèchement.

— Il se pourrait que vous ne soyez pas réel, dit-il à Moliak.

— Je vois.

— J'entends encore Jy vous dire qu'elle ne vous connaît pas, que vous n'êtes plus le jeune étudiant avide d'apprendre qu'elle appréciait tant...

— Parce qu'il est arrivé des choses épouvantables et que je ne suis plus la même créature. Comment qui que ce soit pourrait rester le même après tout ça ?

— Vous ne comprenez pas.

Quencé essayait de traiter Moliak comme un petit garçon arriéré, donnant à sa voix un ton de supériorité déçue.

— Vous ne m'écoutez pas, ou alors vous faites semblant d'être obscur.

— Je suis troublé, c'est tout, lui indiqua Moliak en haussant les épaules. Dites-moi la chose simplement.

— Moliak est mort.

— Mort ?

— Ou alors, il vit en captivité, concéda Quencé. Les inTrouvés l'ont capturé et l'ont remplacé. Vous êtes son remplaçant. C'est évident, mais je ne m'en suis rendu compte que tout à l'heure.

Moliak fronça les sourcils comme s'il était déçu.

— Il pourrait très bien être un inTrouvé, dit Quencé en se tournant vers Jy. Il a été infiltré au milieu des Vagabonds comme espion, et maintenant il veut détruire la mission par les moyens les

plus simples et les plus efficaces.

Moliak était choqué de l'entendre.

Quencé ne regarda pas du côté de Cotton, mais il sentit un tressaillement, une étincelle d'intérêt. Ou n'était-ce que son imagination ?

— Moliak a été capturé lors d'un combat, poursuivit-il. Une tribu d'inTrouvés pleine de ressources a trouvé sa mémoire dure, a démonté son corps puis a reconstitué un nouveau Moliak pour s'en servir comme agent secret. Nous pouvons infiltrer les rangs des inTrouvés, ajouta-t-il à l'attention de Jy en haussant paresseusement et amplement les épaules. Il nous a dit que nous avons des espions. Pourquoi ne pas faire l'inverse ? Mettre quelqu'un chez les Fondateurs pour les paralyser ? Je suis sûr que pareil plan viendrait à l'esprit de l'ennemi, et qu'il y aurait moyen de le réaliser...

Personne ne dit mot.

Quencé se permit un large sourire et hocha la tête. Il ne cessait de fixer Jy. Elle semblait perplexe et curieuse. Il crut voir sur son visage une lueur de compréhension, puis elle hocha la tête elle aussi.

— Je n'écarte pas cette possibilité, concéda-t-elle.

Quencé n'en démordait pas :

— L'espion inTrouvé se coule dans le rôle de Moliak. Nous ne savons pas quand la chose se produit, mais le moment n'a pas d'importance. L'essentiel est qu'il décèle un courant de mécontentement sous-jacent et, peut-être, qu'il alimente ce mécontentement. Puis il se cherche un allié, quelqu'un de totalement dévoué à Moliak et, puisqu'il sait tout ce que savait Moliak, tout finit par le ramener ici : il connaît l'existence du déclencheur et de la Terre des Fondateurs, et échafaude un plan qui culmine dans un scandaleux acte de vandalisme...

— Ça suffit ! aboya Moliak.

Quencé attendit. Il regarda leur ravisseur bien en face, secoua la tête et se tourna vers Cotton.

Moliak se rendit compte de son erreur.

Il poussa soudain un gémissement nerveux, puis dit :

— C'est une idée idiote. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi ridicule.

Cotton sembla approuver de la tête en souriant.

Cotton enregistrerait-il cette conversation ? À quoi pensait-il à présent ?

— C'est grotesque, grogna Moliak.

Mais Quencé décida d'aller jusqu'au bout, non sans une bonne dose d'optimisme.

— Envisagez la chose ainsi, dit-il à la cantonade. Un espion inTrouvé détruit cette planète par un moyen quelconque, ce qui coupe

la Clarté en deux. Et paralyse du même coup l'effort de guerre des Vagabonds. Puisque la tribu de l'espion est riche et intelligente, elle est en mesure de faire fructifier ses acquis. Elle sait qu'il y a une série de Terres désertes et ravagées quelque part au fond de la Clarté et que la résistance des Vagabonds sera pour le moins désorganisée.

Il y eut un ou deux murmures approbateurs dans l'auditoire.

— Oui, c'est vrai, dit Jy tout bas.

— Aux Terres dévastées succèdent des Terres grasses.

Grasses. Le terme convenait à merveille, se dit-il.

— Les inTrouvés auraient alors appris l'existence de la Termitière et du demi-million d'autres Terres qui vont jusqu'ici. Peut-être qu'ils n'avaient jamais soupçonné qu'il y ait tant de Terres à prendre. Imaginez ce qu'ils pourraient accomplir si d'aventure ils réussissaient à reconstruire une Terre comme la Termitière et à en faire une centrale énergétique comme celle-ci...

— Une tribu inTrouvée commencerait par se fragmenter, dit Moliak. Elles se divisent toujours lorsqu'elles deviennent trop peuplées et trop riches.

Quencé regarda Cotton.

— Peut-être, dit-il, peut-être.

— Mais qu'est-ce que ça peut faire ? gémit Wysh. Que ce soit Moliak ou un espion inTrouvé, le résultat est le même. Où est la différence ?

Quencé n'ouvrit pas la bouche, ne proposant rien.

Attends, lui disait son instinct. Surveille-les et attends le moment propice.

Moliak jeta un coup d'œil vers Cotton. Il était manifestement en train de jauger l'humeur de son compagnon. L'humeur de Cotton ? Neutre, indifférente même. Ils auraient pu échanger des banalités : son visage ne révélait rien. Il n'y avait même plus la moindre lueur de curiosité.

Quencé le sollicita.

— Cotton, demanda-t-il, avez-vous déjà perdu la trace de Moliak ? A-t-il disparu pendant une période particulièrement longue ?

Moliak fit volte-face et faillit lui dire de se taire. Son visage était empourpré et transpirait à nouveau, mais il réussit à fermer la bouche et à la maintenir fermée. Il n'osait pas intervenir : il ne pouvait se permettre d'être trop affecté par ce bruit parasite.

Cotton émit doucement un son prolongé.

— Ça se serait produit récemment, suggéra Quencé. Est-ce que ça aurait pu se produire sur l'une des dernières Terres des inTrouvés ? Vous savez quelque chose ?

Le visage du petit homme réagit un instant.

Quencé ne détecta aucune émotion. Rien qu'une sobriété

manifeste et soudaine : l'état d'alerte de Cotton montait d'un cran...

— Cotton ? aboya Moliak, qui avait lui aussi constaté ce changement et n'en revenait pas. C'est même pas la peine d'écouter ces conneries !

— J'étais chez moi, dit la voix torrentielle de Cotton, après mon service, et il est venu me voir pour...

— Moliak ? dit Jy.

Quencé se contenta de regarder.

Le visage de Cotton se troubla. Sa bouche et ses yeux bougeaient si rapidement qu'il était impossible de suivre ses émotions. Était-il en colère ? Contre qui ou contre quoi était-il furieux ? Tant de coïncidences l'affolaient, devinait Quencé. Ses propres doutes l'affolaient. Puis Cotton se tourna vers Moliak comme s'il le regardait pour la première fois, comme s'il testait tous ses jugements passés par cet ultime examen. Les yeux véloce se fixèrent sur les yeux bleus flamboyants, et les deux hommes gardèrent le silence.

— *Mais tu me connais !* pleurnicha finalement Moliak.

Cotton retint sa respiration quelques secondes.

— Vous êtes bien Moliak, dit-il enfin avec une certaine conviction.

— Mais évidemment ! dit Moliak en s'épongeant le front. Tu pourrais imaginer que les inTrouvés me capturent et me... me fassent tous ces trucs invraisemblables ?

— Non, dit Cotton.

— Ça n'arriverait jamais. Jamais !

Moliak secoua la tête et cria :

— Je me détruirais avant de devenir l'esclave de qui que ce soit !

— Comme les inTrouvés ? demanda Jy.

Quencé faillit sourire. Personne ne bougea ni n'émit le moindre son tandis que l'ascenseur ballottait doucement de droite à gauche dans sa chute rapide, puis Quencé commença à entendre le bourdonnement léger, mais allant s'amplifiant, des machines sous eux. Il écouta le bruit et en perçut la vibration dans ses orteils.

— Non, dit Cotton, je n'y crois pas.

Que ce soit vrai ou faux, sa décision était prise, et rien ne pourrait l'influencer. Il ne semblait pas disposé à changer d'avis.

Quencé garda le silence.

Il avait besoin de se détendre et de se ressaisir.

Les autres s'observaient et tentaient mutuellement d'évaluer leurs réactions à la situation. Moliak était soulagé de voir son identité confirmée. Jy semblait avoir laissé passer une occasion ; il était impossible de savoir ce qu'elle pensait réellement. La petite Billie avait l'air désespérée. Wysh et Xen étaient épuisés, tout simplement. Quant à Kyle, l'imposteur, debout à côté de Billie, il s'était redressé, les

lèvres serrées, la bouche réduite à un mince trait rectiligne.

Le jeune homme essayait d'être tout à la fois : un Vagabond, un homme courageux et qui faisait de son mieux. C'était la seule bonne nouvelle, songea Quencé. L'un d'eux au moins tentait de se montrer jusqu'au bout à la hauteur de ce qu'on attendait de lui.

L'ascenseur ralentissait.

Quencé retrouva son poids et la tension emmagasinée dans ses jambes et son dos. Il reprit son souffle et faillit éclater de rire.

Selon toute probabilité, ils étaient condamnés. Toute la planète était une bombe en sommeil que Moliak allait faire exploser dans très peu de temps. Très vraisemblablement, Quencé pourrait tenter ce qu'il voudrait, ça n'y changerait rien. *Ainsi soit-il*. Cependant, au milieu de tout cela, il découvrirait en lui-même quelque chose dont il n'avait jamais soupçonné l'existence.

Par ses efforts frénétiques pour trouver un système, un moyen quelconque de sauver la mission et eux-mêmes, il s'était pressé comme la proverbiale éponge et avait trouvé des ressources inexploitées dans sa mémoire et sa volonté.

Quencé ne se souciait pas uniquement de sauver leurs vies. C'était la mission elle-même qui criait au secours. Il faisait partie de cette grande aventure, pour le meilleur ou le pire, et, l'espace d'un instant, il envisagea de serrer la main libre de Moliak, sans prévenir, en disant : « Merci, merci. » Moliak avait parcouru une distance énorme pour le capturer et l'amener ici, et à présent tout était évident. Quencé était resté crétin trop longtemps. Il aurait dû en rire. Il ne laissa pas le rire s'épanouir sur son visage, mais il y était quand même et tourbillonnait en lui comme un éclair cherchant à s'échapper.

Billie

1

La patrie était verte et malade lorsque les inTrouvés étaient jeunes, mais le Cœur de Dieu vint alors toucher la patrie et tout un chacun, guérissant le mal à mesure que se répandaient sa force et sa grande sagesse (...).

Traité religieux des inTrouvés

L'ascenseur trembla lorsqu'il s'arrêta de tomber, et elle trembla elle aussi. Les deux hommes – Moliak et Cotton – s'observèrent, puis se détournèrent. C'était comme s'ils avaient échangé quelque minuscule signal, un demi-clin d'œil codé ou quelque chose de ce genre, et qu'ils avaient d'un commun accord oublié ce qui venait de se dire. Ou l'avaient enseveli quelque part. Ils avaient hâte d'aller plus loin.

La porte luisante s'ouvrit avec un sifflement et la même mauvaise odeur qu'avant – une odeur de quoi, au juste ? – et ils furent baignés de lumière dorée. Cotton tressaillit, levant sa main gantée comme pour parer un coup. Instinctivement, Billie fit un pas en arrière, marcha sur les pieds de Kyle et faillit tomber.

Du nerf, ma petite !

C'était la voix de Janice. Pendant toutes ces heures atroces, Janice lui avait parlé sans relâche, presque effrontément, lui disant que tout espoir n'était pas perdu... te laisse pas faire et si t'en as l'occasion, botte-leur le cul. Te gêne pas. *Botte-leur le cul jusqu'au trognon, à ces salauds !*

Mille fois merci pour cette voix !

Sans elle, elle aurait craqué, aucun doute là-dessus.

Janice était la compagne idéale, impudente, vive et absolument sûre d'elle-même.

Les salauds !

Billie reprit son souffle par saccades et se mit en route avec les autres. Ils débouchèrent dans un couloir voûté, très haut, au plancher d'un blanc froid. Il ressemblait au couloir du vaisseau de Jy, mais l'endroit avait l'air inhabité depuis longtemps. Ce n'était pas qu'il soit sale ou décrépit. Il n'y avait nulle trace de corrosion, toutes les

surfaces étincelaient, comme neuves. Et pourtant, il y avait dans l'air un genre de lourdeur, une odeur de renfermé couplée à un arrière-goût tenace, légèrement métallique, qui la fit tousser une fois, deux fois.

Personne ne parlait.

Moliak les conduisait, Cotton fermait la marche. Elle regarda par-dessus son épaule et vit qu'il remorquait le grand sac qui flottait derrière lui. Il ne les protégeait de personne. L'endroit n'aurait pas pu avoir l'air plus inhabité.

Kyle marchait aux côtés de Billie. Elle se tourna et le vit faire un vague et bref sourire. Son expression était bizarrement optimiste, avec une tension fragile dans le visage, les yeux larmoyants, les lèvres plaquées contre les dents.

Qu'est-ce qu'il veut ?

La voix imaginaire prenait un ton venimeux. Billie eut envie de contredire Janice, aussi incroyable que cela paraisse. Kyle faisait de son mieux, alléguerait-elle. Certes, il avait l'air distant, mais il avait peur comme tout le monde. Il avait peur pour Jy, pour la mission...

Pas pour toi ?

Pour elle aussi. Bien sûr qu'il se faisait du souci, se dit-elle. En ce moment même, il se montrait prévenant et rassurant puisqu'il pensait à lui sourire et...

C'est un trouduc !

Elle ne se laissa pas entraîner dans la discussion. Elle n'avait plus le temps, elle n'en avait plus la force. Et puis c'était Janice qui râlait, pas Billie. Elle ne pourrait jamais, non, jamais penser à Kyle en ces termes, et elle ne pourrait pas non plus le rendre responsable de leurs malheurs. Comment pourrait-elle lui reprocher quoi que ce soit ?

T'es trop gentille, ma petite !

Peut-être. Et alors ?

Puis Kyle murmura quelque chose et tenta de remettre de l'énergie dans son sourire. Et c'est lui qui lui saisit la main. Sa chair était moite et froide, même à l'intérieur de la paume, mais elle serra cette main avec détermination. Kyle avait changé, et Janice n'avait rien à dire. Son état d'esprit, son attitude étaient différents... mais en quoi, exactement ? Elle ne pouvait le préciser.

Il allait se passer quelque chose, se dit-elle.

Mais quoi ?

Tiens-toi prête, l'avertit Janice.

Je suis prête.

À tout !

Je le suis.

Le Cœur de Dieu vint enseigner aux inTrouvés ce qui avait de l'importance et ce qui était insignifiant, et qui avait de l'importance et qui étaient les ennemis... les ennemis étaient tous ceux qui n'étaient pas de la tribu... et combien il y avait de manières correctes de tuer, et lesquelles recelaient la plus grande beauté (...).

Traité religieux des inTrouvés

Ils arrivèrent devant une barrière constituée d'un liquide opaque, comme une impénétrable muraille de lait chaud.

— Attendez ! dit Moliak en appuyant sur des boutons encastrés dans le mur.

Son visage était calme et concentré, ses mains, en revanche, tremblaient d'émotion. Il transpirait encore, mais ses mouvements étaient pleins d'assurance. Billie estima qu'ils étaient très près de leur destination. Elle le lisait sur le visage de Moliak.

La barrière se volatilisa : il y avait derrière une pièce ronde et unique.

Kyle lui pressa la main longuement et fermement, puis plus doucement, comme pour s'excuser de lui avoir fait mal.

Cotton était juste derrière eux. Quencé était devant, Moliak aussi, et tout le monde avançait en même temps. Il y eut une synchronisation accidentelle, un second pas simultané, et ils arrivèrent dans une pièce ronde au plafond en coupole, dont les dimensions étaient à peu près celles de leur portique. Les murs étaient blancs, le sol était blanc et un petit dôme étincelant était fixé exactement en son centre.

Moliak se dirigea vers le dôme.

— Cotton, dit-il d'une voix calme et posée.

Le petit homme s'avança et d'un seul geste gracieux plaqua le grand sac au sol et en ouvrit le rabat principal.

Billie reprit son souffle et regarda ses pieds.

— Tu as besoin d'aide ? dit Moliak.

— Non, répondit Cotton.

Il tira l'autodoc du sac. Pourquoi en avaient-ils besoin ici ? se demanda-t-elle. Elle inspira un bon coup et regarda droit devant elle, à l'intérieur du dôme mystérieux. Il était incolore, de la taille d'un igloo, et elle ne voyait dedans que des éclairs et d'intermittentes stries obscures. Est-ce que ça faisait du bruit ? Elle entendait comme un bourdonnement de climatiseur et elle sentait les vibrations traverser le plancher. Pourquoi avaient-ils besoin d'un chirurgien-robot ? Elle revit Jy en train de souffrir sous ses scalpels et ses lasers, alors elle prit une profonde inspiration et retint son souffle.

L'autodoc émit un son aigu.

Il déplia ses multiples bras, hérissé comme un scarabée – un scarabée de la taille d'un enfant – qui avançait sans faiblesse, avec une délicatesse incroyable. Elle le regarda évoluer et tester ses mouvements. Puis il s'arrêta et s'immobilisa, debout sur ses pieds d'autruche.

Moliak jeta à Cotton un long regard avant de se coucher sur le dos à même le sol.

Que se passait-il ?

L'autodoc grésilla et se tourna. Deux bras s'étirèrent et des mains caoutchoutées saisirent le cou et la tête de Moliak. Il ne résista pas : il n'aurait pu bouger même s'il l'avait voulu. Il gardait les yeux ouverts, des yeux brillants, très pâles. Puis des mains-scalpels s'approchèrent de son crâne dégarni et s'arrêtèrent un instant avant de se mettre au travail.

Wysh eut un hoquet de terreur.

Tu regardes ? dit la voix de Janice. *Qu'est-ce qui se passe ?*

Il y eut un moment sanglant et douloureux : Moliak courba l'échine tandis qu'une lumière macabre incisa la chair et le crâne avant de trancher directement dans la masse moribonde du cerveau.

Elle espérait qu'il mourrait. Elle souhaita cette mort de toutes ses forces et regarda. Cotton se tenait au-dessus de Moliak et Quencé surveillait Cotton. Le visage de Moliak se vida de toute expression, devint gris et flasque. Quencé ne cessait d'observer le petit homme, discrètement, sans mouvements inutiles. Puis d'autres mains chirurgiennes se tendirent et l'autodoc s'enfonça dans le sang et les tissus déchirés. Il trouva quelque chose, s'en empara puis tira avec une force surprenante, comme pour extraire le bouchon récalcitrant d'une vieille bouteille.

Le cadavre tressauta et retomba, inerte.

C'était la mémoire dure de Moliak. Sous le sang, elle avait l'apparence d'une masse de fibres emmêlées. Billie songea à une robuste toile d'araignée. L'autodoc la souleva, l'aspergea d'eau et de détergents, et les fibres blanchirent, perdant de leur substance. Elles étaient luisantes, minuscules et, réduites en purée, n'auraient pas même rempli la plus petite des mains.

— Elle a l'air très différente de la nôtre, dit Quencé. À côté de ça, notre mémoire dure n'est qu'un vieux clou démodé.

Cotton ne dit rien.

— Vous avez fait des merveilles, Moliak.

— Il peut pas vous entendre, dit Cotton.

Wysh sembla frissonner et poussa un gémissement douloureux.

Cotton n'arrivait pas à détacher son regard de la mémoire dure, le visage immobile, une lueur étrange dans les yeux. Un soupçon ? Ou

n'était-ce qu'un intérêt clinique ? Il présentait son flanc droit aux captifs, sa main gantée s'ouvrait, se fermait et se rouvrait. Moliak était momentanément sourd. Il ne voyait rien non plus. Était-ce pour cela que Cotton laissait voir ses émotions ?

C'est ça : il se doute de quelque chose ! Regarde-le !

Mais, à ce moment précis, l'autodoc inséra un fil transparent dans la mémoire dure et une grosse voix dit :

— La suite...

La suite de quoi ?

— Cotton, dit la voix, donne-moi l'autre morceau.

— À vos ordres, répondit Cotton.

Il s'agenouilla, fouilla d'une main dans la poche de chemise du cadavre et en retira le petit disque.

— Voilà ! dit-il après l'avoir examiné.

Il tenait la pièce prélevée dans la mémoire dure de Jy.

L'autodoc tendit une autre de ses mains et Cotton plaça le disque sur la paume ronde en céramique.

Quencé regarda Billie, puis Kyle.

Cotton éloigna le cadavre de l'autodoc, sans effort aucun, comme dans un rêve. Billie sentit une odeur. Une odeur de brûlé ? L'odeur de la chair grillée. Ses entrailles se soulevèrent. Elle porta la main à son ventre et songea à M. Phillips, totalement mort et si loin de chez lui.

Elle avait froid et se sentait seule.

— Lequel d'entre eux ? demanda Cotton.

— Le jeune, dit la nouvelle voix. Kyle. C'est le choix logique.

La voix de Moliak était fluide, électronique et entièrement inhumaine.

— Kyle, dit-il, avancez, s'il vous plaît.

Kyle inspira et retint son souffle.

— Cotton ?

Billie vit Cotton se jeter sur Kyle d'un pas bondissant. Il le saisit par les poignets et le secoua une fois, puis deux fois encore. Billie sentit sa chaleur un instant. Kyle marmonna quelque chose et lutta contre la pression qui le clouait au sol.

— Non, pas ça, implora-t-il d'une voix douce.

— Kyle, dit Quencé.

Il leva les mains puis se ravisa, les ramena le long du corps et dit, de la même voix précise :

— Kyle, tu ne peux pas lui résister.

Cotton, tout petit, tout maigre, la dureté même avec ses veines apparentes sur ses avant-bras nus, souleva Kyle du sol.

— Écoute-moi, dit-il d'une voix lente et détendue. Dans quelques minutes, je te le promets, nous n'existerons plus, tout sera fini et de nous tous c'est toi qui vas avoir le moins de problèmes pour arriver là-

bas.

Kyle gémit et Cotton le reposa sur son dos trempé.

— Moliak a besoin de ta maison, Vagabond, expliqua-t-il.

D'accord ?

Il n'aimait pas ce boulot. Billie le voyait bien.

Kyle essaya de parler et cracha quelques mots inarticulés puis commença à pleurer, ensuite à supplier, les bras repliés sur la poitrine et les mains jointes comme pour la prière.

— Ça suffit ! dit Cotton.

Quencé toucha l'épaule de Billie, se pencha tout près et lui dit :

— Dites-lui d'être courageux, je vous en prie.

— Kyle ? réussit-elle à dire.

Pas moi, semblait dire Kyle. Je ne suis pas...

— Kyle ! aboya Quencé.

— Il faut que tu... que tu sois courageux, dit Billie.

— Sinon ça va être plus dur pour tout le monde, ajouta Quencé.

— Oh ! Kyle ! gémit Billie, les deux mains sur la bouche, sentant monter la nausée.

Cotton leva les yeux.

— Dites-lui de se détendre, dit-il en regardant Billie droit dans les yeux.

Elle sentit que Quencé la poussait en avant.

— Kyle, dit-elle en tombant à genoux. S'il te plaît.

Kyle regarda Billie, puis Quencé. Il clignait les yeux avec une expression bizarre, mais il resta immobile assez longtemps pour que l'autodoc le trouve. L'engin pivota sur ses pieds en bourdonnant et ses mains caoutchoutées se déplièrent.

— D'accord, dit Kyle à Quencé.

Il cessa d'essayer de résister. Puis, afin de s'assurer qu'il ne bouge plus, Cotton lui appuya sur la poitrine de sa main gantée et le colla au plancher.

— Pourquoi... pourquoi vous me voulez ? balbutia-t-il.

— Pour ta viande et ta mémoire dure, dit le petit homme. Quand Moliak sera en toi, tes états d'âme, tu pourras te les...

— Tu l'as ? demanda Moliak.

— Oui, dit Cotton.

— Ça commence ?

— Oui.

Kyle regarda à nouveau Quencé et serra les mâchoires lorsque les mains caoutchoutées se refermèrent sur lui. Il se calma tout à fait. Il gisait immobile sur le sol et sembla faire un vague signe de tête, presque invisible. Quencé empoigna Billie et l'éloigna de Kyle. Puis Kyle fixa la haute coupole du plafond, cilla lentement et essaya d'avaler sa salive, une fois, puis une fois encore.

Billie s'était relevée.

L'autodoc était en position.

Il maintenait Kyle, les deux mémoires dures prêtes à l'emploi. Ses bras libres commencèrent à se déplier. Une lame transparente émergea en ronronnant de son fourreau, pivota et trancha deux fois dans le vide en guise d'essai. C'est alors que Quencé esquissa un pas en avant et se mit à parler.

— Et si c'était un piège ? dit-il d'une voix ferme. Hein ?

Cotton se retourna, furieux, les traits pincés.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Et si ce n'était pas Moliak ? dit-il en posant sur Cotton un regard presque tranquille. Ça pourrait être un tas de circuits et de mémoires avec un inTrouvé planqué au milieu...

— Cotton ! cria la nouvelle voix de Moliak.

Sans mot dire, Cotton considéra Quencé, le jaugeant d'un œil impitoyable tandis que sa main gantée se refermait. Des gouttes dorées tombèrent en pluie sur le sol et s'évaporèrent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Moliak.

— Rien, dit Cotton.

L'autodoc commença à trancher avec la lame et à cautériser au laser. L'incision était remarquablement limitée, sans bavure aucune. Elle n'était pas encore profonde. Kyle pleurait sans se plaindre ni remuer, mais les larmes ruisselaient sur ses joues et ses mains étaient étroitement jointes sur son ventre, les phalanges blanchies et pliées.

Billie ne ressentait rien.

— Peut-être que c'est lui, dit Quencé.

Elle regarda Cotton. Il surveillait tout le monde et respirait à une vitesse énorme.

— Dans un cas comme dans l'autre, qu'est-ce que ça change ? demanda Quencé. De toute façon, ça donnerait aux inTrouvés des possibilités énormes...

— *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*

Cotton pivota et se rapprocha de l'autodoc, tirant sur ses cheveux de sa main libre. Il avait l'air blessé ou malade avec son visage déformé et sa bouche grande ouverte.

— Cotton, qu'est-ce que tu fais ? demanda Moliak.

— Rien.

— Fais-moi confiance ! dit Moliak, d'un ton de défi. Qu'est-ce que les inTrouvés vont y gagner ? Ils sont divisés et affaiblis, et ils n'ont rien que des Terres vides à envahir. La Termitière ne risque rien !

Cotton gardait le silence.

— Tu ne me crois pas ?

Cotton contempla la masse de fibres blanches. Il souffrait le martyre. Il avait l'air désorienté, à bout de forces, incapable

d'affronter tout ce qui lui arrivait...

... Et soudain un signal sonore résonna doucement.

— Il y a un problème, dit Moliak. Cotton ?

— Quoi ? cria Cotton en se passant dans les cheveux sa main libre puis sa main gantée. Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est la sonde ultrasonique... il n'y a pas de mémoire dure chez lui. Elle ne détecte rien qui...

Cotton vacilla mais conserva son équilibre.

L'autodoc retira ses instruments. Kyle soupira et prit une longue inspiration.

— Il n'a pas de mémoire dure. Qu'est-ce que je vais faire ? Où elle est, sa mémoire dure ?

— *Quoi ?*

Billie vit Cotton mettre les mains sur sa tête. Il avait l'air furieux, stupéfait et complètement perdu. Il regardait alternativement Kyle et Moliak et sa tête oscillait d'avant en arrière. Il ne vit pas Quencé approcher. Il ne vit pas Quencé tendre le bras et saisir la main gantée en se jetant en avant. Propulsé par ses jambes puissantes, il pesa de tout son poids et déséquilibra Cotton. Cotton était trop léger et trop surpris pour résister. Sa tête heurta le dôme scintillant et il grogna. Quencé ne voulait pas le lâcher. Il souleva Cotton au-dessus de sa tête et le fit retomber violemment pour essayer de lui fracasser le crâne. Le petit corps tressauta et retomba, inerte. Quencé saisit la tête ballante et la secoua, tentant de briser la nuque, les avant-bras tendus à craquer. Il se tourna, les yeux écarquillés et cria d'une voix sans réplique :

— Sauvez-vous ! Vite ! Barrez-vous tous, tout de suite ! Vite, vite, vite, vite !

3

La Clarté = un tuyau sophistiqué construit par les Créateurs pour évacuer leur merde de luxe au goût de miel (...).

Graffiti à l'intérieur d'un portique

Billie se retourna et faillit prendre la fuite. Puis elle s'arrêta et aperçut Kyle par terre. L'autodoc avait commencé à reculer, tous bras dressés, et Kyle roula sur le flanc en hoquetant.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria Moliak. Cotton ? Cotton ?

Billie saisit le poignet de Kyle et l'aida à se relever. Il fit un pas, puis un autre avant de s'écrouler sur le plancher.

Elle vit l'incision dans son cuir chevelu, propre, sans trace de sang.

Il y eut un cri suivi d'un grognement, puis d'un hurlement étouffé derrière eux. Kyle se releva. Il avait perdu ses couleurs et presque toutes ses forces, et Billie songea à le laisser tomber. Elle ne pourrait manifestement pas le porter toute seule, mais elle le prit tant bien que mal sous un bras et avança sans lâcher prise. Quencé arriva à leur hauteur. Il prit Kyle sous l'autre bras et entra avec eux dans le couloir.

— Vite, vite ! disait-il tout bas.

Jy les attendait.

Wysh et Xen étaient plus loin et leur faisaient signe d'avancer.

Quelqu'un avançait. Billie entendit bouger derrière elle. Où était Quencé ? Il avait disparu. Le poids de Kyle lui fit faire une embardée et il s'excusa d'une petite voix ridicule. Il s'était encore étalé par terre. Et Quencé ? Elle se retourna et vit Cotton qui les chargeait, le visage en sang, mais vivant. Quencé toucha un bouton sur le mur, au dernier moment, et la barrière laiteuse réapparut, magnifique et invincible.

— Allez ! dit Quencé. Ne vous arrêtez pas !

Quencé remorquait le grand sac gris. Il l'avait volé ! Il dit à tout le monde d'entrer dans l'ascenseur – Cotton arrivait ! – aida Kyle à se relever et resta avec lui. En quelques instants, ils étaient au bout du couloir et prêts à partir. Quencé arriva en titubant derrière eux et pressa un bouton rouge. Rien ne se passa, et il appuya plus fort, sans résultat.

— Bloqué, dit Jy d'une voix douce de vieille dame.

— Moliak avait employé un code, tout à l'heure, dit Quencé.

Il pianota aussi vite qu'il le put.

— Peut-être qu'il a changé, dit Wysh avec un hochement de tête désespéré.

Elle ramena sa chevelure argentée sur sa poitrine et la serra à deux mains. Puis ils entendirent quelqu'un venir vers eux au pas de course. Un pas reconnaissable entre tous.

— Ça y est, dit Quencé.

La porte se referma en gémissant avant qu'ils puissent voir Cotton. Ils avaient l'impression de disposer d'une marge de sécurité énorme – impression merveilleuse – et ils montaient ! Billie sentit la cabine s'élever de plus en plus vite, et elle poussa un cri. C'était extra. *Du beau travail ! Merci, Quencé, merci encore !* Quencé avala une goulée d'air et se retourna, le dos collé à la paroi, les genoux fléchis.

— Voici ce que nous allons faire, dit-il.

Personne ne dit mot.

Il toussa et faillit sourire, puis leur dit, en guise d'avertissement :

— Nous ne leur avons toujours pas échappé. Cotton va rappeler l'ascenseur et je n'ai aucun moyen de l'en empêcher. Et il va

forcément supposer que nous irons tout droit à la capsule, c'est pourquoi nous n'y irons pas.

Il les regarda tous.

Xen murmura quelque chose, perplexe.

— Pour aller où, alors ? demanda Wysh.

— Nous allons nous disperser, leur dit-il. Choisissez chacun une direction, et éloignez-vous vite, pour rendre la tâche difficile à Cotton. Et nous faire gagner du temps. De mon côté, j'en profiterai pour ramener la capsule vers notre point de départ, aussi loin que je pourrai...

— Jusqu'au portique ? demanda Jy.

— Je n'aurai pas le temps, répondit-il.

Billie vit Kyle sur le plancher, le visage blanc comme du fromage battu, les genoux sous le menton, les yeux hagards et énormes. Elle s'agenouilla et le toucha.

— Il faut que quelqu'un tire le sac, dit Quencé. Xen. Il faut que tu essaies d'empêcher Cotton de reprendre la nourriture et de...

— Pourquoi tu aurais besoin de la capsule ? demanda Wysh.

— Parce que j'ai quelque chose à faire.

Quencé leva une main, l'ouvrit avec un effort manifeste et écarta les doigts pour montrer à tous l'objet en forme de pièce de monnaie.

— Ils en ont absolument besoin pour...

— Oh, Quencé ! dit Jy. Bravo !

— Je peux le détruire, dit Quencé en secouant la tête. Si j'avais pu tuer Cotton... tout serait fini à présent.

— Il est trop fort, dit Jy.

— Solide comme un putain de roc, dit Quencé.

— Comment tu vas détruire la mémoire dure ? demanda Xen.

— Vous vous souvenez de la zone de failles que nous avons traversée ? Ça devrait suffire de laisser tomber le truc dans le métal en fusion.

Billie saisit la main de Kyle.

Elle se mordit la lèvre inférieure et baissa les yeux sur lui.

— Je ne suis pas un Vagabond, avoua-t-il. Je n'ai jamais été un Vagabond.

Elle ferma les yeux et les rouvrit.

— J'ai menti. Je suis désolé. Je voulais simplement... c'est compliqué. Je ne sais pas comment t'expliquer...

Elle le regarda bien en face sans rien penser. Son esprit était remarquablement vide, vu les circonstances, et elle ne ressentait ni méchanceté, ni peur, ni colère, ni quoi que ce soit d'approchant. Une fois de plus, elle ferma les yeux, se tourna, les rouvrit et s'aperçut que tout le monde avait les yeux fixés sur elle. C'était elle qu'on regardait, pas Kyle.

— Je suis un imbécile, dit Kyle.

Elle sentit la pression de ses mains.

— J'ai été stupide... méchant... c'était malhonnête de ma part.

Elle soupira et se tourna vers lui, et au bout d'une minute elle s'entendit parler. Sa voix était calme, absolument calme et disait : « Ça n'a pas d'importance », parce que ça n'avait pas d'importance. Pas du tout. Comparés à tout le reste, les mensonges de Kyle n'étaient que du bruit de fond.

— Ça ne fait rien, dit-elle à Kyle et à tout le monde.

Puis elle se leva et recula d'un bon pas. Et Kyle, qui n'était pas un Vagabond, regarda la main de Billie se dégager de son étreinte.

Cotton

1

Il y a toujours un parfum qui me reste dans la gorge.

Je le sens en plein combat, lorsque les inTrouvés chargent et que je suis entouré de morts. Je le sens quand le froid ralentit mes mouvements et que l'air expire dans ma combinaison blindée. Ce que je sens, c'est l'odeur des corps en sueur, l'odeur de la bouffe et des vieux immeubles en pierre, l'odeur des pets et mille autres trop insignifiantes pour être nommées mais toutes et toutes essentielles (...).

Je parle de mon enclave d'origine.

Partout où je vais et quoi que je fasse, je peux toujours fermer les yeux et retrouver ma patrie sur le bout de la langue.

Entretien avec Cotton

Il attendit. Le sang séchait sur son visage et l'ascenseur bourdonnait. Puis le bourdonnement s'arrêta, trop haut au-dessus de Cotton pour être encore audible. L'autodoc remonta le couloir jusqu'à lui en se dandinant, aux ordres de Moliak. Sa nouvelle voix désincarnée disait que tout dépendait de lui et que tout le reste n'était que mensonge. Quencé avait échafaudé quelques hypothèses, astucieuses, mais sans fondement. Des enchaînements de coïncidences ne signifiaient rien.

— Je sais, répondit Cotton.

L'autodoc heurta maladroitement l'un des arceaux – boum ! –, grésilla, fit un pas en arrière puis continua.

— Qu'est-ce que tu fais, l'ami ?

— J'attends, dit Cotton.

Il avait vécu à plein régime pendant un temps énorme, semblait-il, et le seul repos qu'il s'était accordé avait consisté en de rares petits sommes de quelques instants : un sommeil moussieux, riche en rêves, tel qu'il en trouvait sur les champs de bataille. Il avait été tenté de manger, mais la digestion aurait abaissé son métabolisme. Quelque chose aurait pu tourner mal à tout moment, et il s'était dit qu'il ne pouvait se permettre ce luxe. De plus, il avait des réserves à profusion. Même à présent, il lui restait de la graisse. Cotton fit l'inventaire de

ses ressources et estima ce dont il pourrait avoir besoin à l'extérieur.

Quencé avait trompé sa vigilance, avait presque réussi à le tuer puis avait eu la présence d'esprit de voler ce qui leur restait de provisions.

Il n'arrivait pas à croire qu'il avait été battu par cet homme.

— Tu es là ? demanda Moliak.

— De l'autre côté.

La voix de Moliak se rapprocha avec l'autodoc.

— Il faut que tu retrouves la mémoire dure de...

— Je la retrouverai.

— Quencé va essayer de la détruire.

Cotton envisagea les possibilités et conclut que c'était vraisemblable.

— Kyle était un imposteur, dit Moliak. Incroyable, non ? Il s'est trouvé là par hasard au pire moment, et je ne me suis aperçu de rien.

— Il m'avait semblé normal à moi aussi, concéda Cotton.

— C'était ma faute ! dit Moliak.

La voix artificielle était forte mais incapable de colère ou d'angoisse sincère.

— Nous étions arrivés à destination, et j'étais beaucoup trop impatient. Je ne réfléchissais pas.

— Nous avons encore le temps, insista Cotton.

— Je l'espère.

— Personne sait ce que nous voulons ici et personne va nous trouver, dit Cotton en hochant la tête, couvant des yeux l'autodoc et la mémoire dure filandreuse. Ils peuvent pas nous arrêter, cher ami.

Moliak ne répondit pas. De temps en temps, Cotton enfonce le bouton rouge marqué *Rappel* et rien ne se passait. Plusieurs fois, Moliak se demanda tout haut si l'ascenseur revenait ou non.

— Pas encore ?

Cotton aurait préféré que son ami conserve sa voix d'origine. Il avait toujours l'impression d'entendre un inconnu, ce qui le rendait nerveux et inquiet.

Il appuya une fois encore et le voyant passa au vert.

— Maintenant ? demanda la voix dénuée d'inflexions.

— Oui, dit Cotton.

Il y avait quelque chose entre eux. Il le sentait. Il pouvait presque le flairer dans l'air vicié. Ce n'était pas de la méfiance, de la malhonnêteté ni aucune autre vilenie de ce genre. Ce n'en était que plus insolite. Non, c'était un genre de chagrin, une grave déception qu'ils ressentaient tous les deux. Ils avaient prévu de mettre ce plan à exécution avec un minimum de violence et de victimes. Ils mourraient, les otages mourraient et les Archivés seraient détruits, mais les Archivés n'étaient que des mémoires dures démodées – des

pierres tombales poussiéreuses dotées de la parole – et les tuer ne serait pas un assassinat.

En jargon militaire, leur plan prévoyait un minimum de casse.

C'était un plan innocent, songea-t-il. Effacer d'un seul geste un grandiose effort mal dirigé... c'était pour lui l'innocence pure. Il se hérissa, frissonna et secoua la tête.

Cotton ne pouvait dire à quel moment tout avait mal tourné ni comment.

— C'est pour bientôt, dit-il en regardant le voyant vert. Il n'avait rien de mieux à dire. Il craignait que, s'il disait autre chose que des banalités, il ne fasse qu'aggraver la situation. Sans s'en rendre compte, il était devenu extrêmement prudent. Ou essayait de l'être.

— Tu captures qui tu peux. N'importe quel Vagabond fera l'affaire, dit Moliak.

— D'accord.

— Peut-être que tu devrais aussi changer le code de l'ascenseur.

— Promis.

Il y eut un silence.

— Tu veux bien me ramener Jy ? dit enfin Moliak d'une voix qui aurait pu être optimiste.

— Je peux essayer.

Un bourdonnement se fit entendre derrière la lourde porte.

Cotton cilla et reprit son souffle. Il lui manquait cette impression rassurante de faire son devoir sans bavure...

— Cotton ?

— Un instant, dit-il en décrispant sa main gantée, puis sa main libre. L'ascenseur arrive.

— Très bien.

Il y eut un sifflement, plus l'amorce d'un mouvement derrière la porte, et Cotton se raidit instinctivement.

— Bonne chance, dit Moliak.

Cotton ne dit rien.

La voix de Moliak grinça, puis dit :

— Si j'étais un inTrouvé, donc si Quencé avait eu raison, je ne me fatiguerais pas à ramener Jy ici. Tu comprends ça, hein ?

— Si vous étiez un inTrouvé, dit Cotton, vous m'auriez tué avec tous les otages sauf un. Vous auriez probablement fait ça quand on s'est arrêtés sur la Terre empoisonnée et vous auriez balancé les cadavres pour diminuer le poids mort à l'intérieur du portique... si vous étiez pas réel, vous...

— Oui, j'aurais...

— C'est maintenant seulement que je comprends. Il m'a fallu tout ce temps. Je crois que je suis trop fatigué pour penser clairement, alors...

La porte se rétracta et, un instant plus tard, Cotton bondit à l'intérieur.

— Bonne chance ! cria Moliak.

Cent répliques réconfortantes lui vinrent à l'esprit, mais il n'eut que le temps de bredouiller : « Merci. » Il sentait confusément qu'il n'avait plus rien à gaspiller.

2

Cher ami, cela vous intéresserait-il de savoir comment s'est passé mon retour ?

L'enclave m'a accueilli dès mon arrivée : la famille et les amis se sont serrés contre moi pour profiter de la chaleur de l'enfant prodigue, et j'ai bien sûr employé un peu de ma richesse toute neuve à acheter quantité de viandes délicieuses et de généreux gâteaux. Les gens se sont rassemblés par milliers dans la salle des banquets et je suppose qu'ils voulaient me faire plaisir. J'étais une exception parce que j'étais allé combattre les inTrouvés – les Vagabonds recrutaient leurs meilleurs Termites dans des enclaves plus grandes, plus conservatrices – et j'avais la remarquable particularité d'avoir survécu et d'être rentré au pays. Ils voulaient que je m'amuse et, intoxiqués par la viande et l'émotion, hurlaient des insultes contre ces affreux inTrouvés. Ils disaient que les inTrouvés n'étaient que des machines. Qu'à côté de l'inTrouvé moyen, le plus vil des cafards sur la Terre la plus ignoble était un être honorable et de toute beauté.

Je me suis énervé. Comme vous, cher ami, j'ai découvert que j'avais un étrange respect pour mes ennemis, alors j'ai presque battu à mort l'un des plus proches et des plus bruyants de ces détracteurs. Mes invités ont d'abord été stupéfaits, puis horrifiés, mais ensuite, une fois qu'ils se sont rappelé tout ce que j'avais subi, ils se sont répandus en excuses ridicules... et, quelques instants plus tard, tandis que j'émergeais du brouillard de ma colère, je les ai entendus crier : « Par ici le plateau ! Par ici le gâteau glacé ! » et là, je me suis rendu compte que je n'avais absolument aucun appétit.

Entretien avec Cotton

Le paysage était déconcertant. Il y avait cette immensité, ce vide, et cette chaleur constante, surnaturelle, qui montait par vagues du sol bizarre, et puis il y avait le fait incroyable qu'une courte séquence de vieilles impulsions électriques puisse faire exploser tout cela.

Cotton courait.

Il manipula des commandes en bout de doigt et son gant émit une lumière invisible. Les insubstantielles traces de pas apparaissaient sous forme de taches ou d'éclaboussures. Il vit le chemin suivi par chacun à la sortie du véhicule magnétique. Seule la trace d'un individu aux grands pieds était repartie à peu près dans la même direction. Il s'imagina Quencé en train de courir. Il essaya de se mettre en colère après ce que Quencé lui avait fait – lui brouiller les idées et presque lui briser le crâne –, mais il n'éprouva qu'une colère légère et timide. Cotton accéléra, luttant contre l'atmosphère ténue et la redoutable pesanteur, et se prépara à rencontrer d'autres pièges. Le grand Vagabond allait le combattre jusqu'au bout.

Il entendit quelque chose sur sa gauche.

Un cri ? Un avertissement ? Une voix de femme, semblait-il, mais il ne vit personne. Aucune importance, conclut-il. Ici, le son portait très loin. Il n'était absorbé ni par le sol ni par les brises légères, et on ne pouvait se cacher nulle part. Il n'y avait pas le moindre fossé sur ce vaste plateau inflexible, illimité et inhabité.

Cotton se précipita vers le monorail noir de la capsule magnétique.

Le véhicule avait disparu. Il s'arrêta, braqua son gant et tira un éclair puissant dans le métal et les supraconducteurs, sa main libre en visière contre la lueur éblouissante qui dut être visible de loin.

Il espéra qu'elle avait passé inaperçue. Soit il y avait un Archivé dans les parages, raisonna-t-il, soit il n'y en avait pas. Il fallait qu'il tente sa chance. Il se retourna et se mit à courir à grandes foulées en suivant le rail. Il se fixa comme but le portique et estima le temps perdu, la vitesse du véhicule et celle de Quencé une fois qu'il continuerait à pied. Il n'avait pas la mémoire dure d'un Vagabond. Elle lui aurait été bien utile. Parfois, il sentait comme un brouillard dans sa tête, une impression de lourdeur et de confusion, et ses pensées mettaient plus de temps à venir qu'elles ne l'auraient dû. Mais son corps continuait d'arracher de la graisse à ses réserves et ne ralentissait jamais. Cotton luttait contre sa confusion et en vint d'abord à bout, puis feignit de l'ignorer quand elle recommença à se manifester de plus en plus souvent.

Quencé était bien reparti par là. Le gant lui dit que le rail avait servi ; les capteurs détectaient les énergies résiduelles et les prévisions se faisaient plus précises.

Il commença à avoir des accès de faiblesse accompagnés de nausées, bref, à se sentir très mal.

Il y avait une douleur au-delà de sa confusion, un malaise aigu qui lui vrillait le corps, et Cotton commençait à digérer des protéines. Ses graisses étaient presque épuisées. Les protéines étaient prélevées sur tous les muscles, le cœur compris, et cette douleur n'était qu'un

premier et dangereux symptôme.

Ses jambes se fatiguaient.

Il avait un métabolisme énorme, certes, programmé pour être prodigieusement efficace, mais les poisons de la fatigue n'en continuaient pas moins de rendre ses jambes instables, lentes et raides.

Cotton secoua la tête et poursuivit sa course.

La capsule reposait, immobile, sur le rail. Cotton éleva le gant vers le ciel et chercha des traces de vie. Quencé ? Il avait disparu. Cotton scruta le sol sans trouver de traces de pas et, l'espace d'un trouble instant, se demanda si la capsule ne faisait pas partie d'une mise en scène. Quencé aurait pu l'expédier ici pour faire diversion... mais non, voyons par là. Il bondit sur le rail, passa de l'autre côté et repéra les traces familières qui luisaient à ses pieds : les sandales de Quencé et ses longues enjambées.

L'homme courait vers la zone en fusion.

Cotton n'avait plus la mémoire des distances. Il ne pouvait plus estimer combien de temps il lui restait. Il ne pouvait qu'accélérer et par là consumer son corps jusqu'à devenir un squelette, puis une ombre galopante et enfin, si nécessaire, disparaître complètement.

3

Parfois je rêve que je vis trop vite et que je mange trop bien et que ma chair rougeoie sous une chaleur incandescente qui embrase ma graisse et mes muscles dans une soudaine flamme bleuâtre... et d'autres nuits je rêve que je me retrouve sur le champ de bataille, que le calme descend sur moi et sur le paysage mort, et je me réveille avec la nostalgie de ce lieu. N'est-ce pas étrange, cher ami ?

Entretien avec Cotton

Cotton ne cessait d'envoyer devant lui une impulsion énergétique dans l'attente d'un écho qui signifierait la présence proche de la mémoire dure de Jy.

Il n'y eut rien pendant un long moment.

Puis il y eut un léger *ping* !, minuscule et bref, et Cotton se mit à envisager de capturer le Vagabond. En aurait-il le temps ? Ils se rapprochaient de la zone en fusion. Par moments, il sentait l'odeur du métal chaud et le goût lui restait au fond de la bouche, puis la brise tournait et il ne sentait plus que sa propre haleine fétide. Il mourait de faim. Les cycles métaboliques fabriquaient des déchets aromatiques, et ces déchets s'accrochaient à lui, le rendant de plus en plus malade.

Il y eut comme du mouvement au loin.

Cotton cligna les yeux et ne vit rien.

Il envoya à nouveau l'impulsion, et l'écho fut clair et instantané. Il était très près. Son pouls s'accéléra, il avala deux fois sa salive dans sa gorge sèche et tenta un sprint. Mais ses jambes ne réagirent pas. Elles allaient aussi vite qu'elles le pouvaient et toute exigence supplémentaire ne faisait que les rendre plus lourdes et plus lentes.

Des douleurs irradièrent ses cuisses et ses mollets.

Cotton faillit trébucher, et il se rendit compte que le temps recommençait à accélérer. Il se refroidissait. Il n'avait pas prévu de survivre si longtemps : à l'heure qu'il était, il aurait dû être une fleur de lumière filant dans la Galaxie. Que pouvait-il faire ? Il avait tout essayé. Il avait l'impression d'avancer dans une gangue de boue où chaque pas était un calvaire et où son corps était prêt à tomber en panne.

Il y eut encore un mouvement. *Là-bas !* L'uniforme maculé de Quencé était comme une lueur qui flottait devant Cotton. Le colosse accélérail, propulsé par ses longues jambes.

Cotton bondit.

Il se retrouva sur le monorail et se mit à courir sur son étroit rebord supérieur, les bras partiellement écartés pour garder l'équilibre. Il lui sembla voir Quencé regarder par-dessus son épaule. L'homme avait entendu quelque chose, ou bien était inquiet. Il savait qu'il était sur le point de réussir, et il avait peur que sa chance tourne.

La zone en fusion approchait.

Cotton vit une tache rouge devant lui, et la chaleur empirait à chaque pas.

Quencé haletait et gémissait doucement.

Cotton estima qu'il était assez proche. Il sauta du haut du rail en balançant le bras et atterrit, assommant Quencé d'un méchant coup de coude à la base du crâne.

Le grand Vagabond tituba et s'effondra.

Cotton se tordit lorsque le sol métallique monta à sa rencontre et s'écrasa sur son dos, vidant ses poumons sous le choc. Le souffle coupé, immobile, allongé sur le sol, il vit Quencé se relever. Cotton songea à faire usage de son gant, mais se ravisa. Il avait besoin d'un Vagabond, un Vagabond intact et entièrement authentique. Alors il ouvrit sa main gantée tandis que Quencé se remettait à courir.

Cotton retrouva son souffle, se leva et s'obligea à bondir. Il visa le bas du corps et frappa encore plus bas, aux jambes, déséquilibrant Quencé tandis que son propre visage venait s'écraser sur l'arête dure et chaude du monorail.

Il se mit à songer à des sucreries, et il en sentit le goût dans la bouche.

Une fois de plus, il se releva tant bien que mal et Quencé essaya de le frapper. Son premier coup de poing manqua son but, le second toucha Cotton à la poitrine et Cotton fit usage de ses jambes. Il donna un coup de pied au hasard, qui trouva le genou et le fracassa. Il entendit le claquement des tendons et le craquement très précis de l'os.

Le Vagabond poussa un hurlement et se laissa tomber.

Cotton recula en titubant, à bout de souffle.

Ils se regardèrent un long moment, puis Quencé tira de sa poche de chemise le minuscule disque de mémoire dure, le porta à sa bouche, hésita puis l'avalait avec une grimace.

— Non ! hurla Cotton en le giflant.

— Et voilà, dit Quencé.

L'homme avait l'air mal en point.

Il répéta « Et voilà », d'un ton définitif, comme s'il avait fait son possible et ne regrettait rien. Il était épuisé mais arrogant. Il se remplit les poumons d'air surchauffé, essuya la sueur qui lui coulait sur les yeux et dit en souriant :

— Tu as l'air fatigué, l'ami.

— Vraiment ?

— Oui.

Quencé bougea sa jambe blessée, essayant de la ménager.

— Il se pourrait que tu meures de faim en cours de route. Tu t'es trop éloigné.

Cotton ne dit rien.

— Les Archivés... ils vont venir voir pourquoi ce monorail s'est cassé. Et finalement, tu pourras compter sur une équipe de sauveteurs venue de la Clarté...

Il toussa, puis déclara :

— Tu es coincé.

Cotton recula d'un pas. Sa décision était prise.

— Et tu vas encore avoir besoin d'un hôte pour Moliak...

Il n'avait pas le choix.

— ... Parce que tu ne peux pas te servir de moi, l'ami...

Ils avaient monté un si beau plan, Moliak et lui. Ils arrêteraient la corruption pendant qu'il était encore temps et Cotton mourrait en gardant intacte une parcelle de sa moralité. Il y avait certains tabous qu'il n'avait jamais enfreints, ni en temps de guerre ni à aucun autre moment, et il en était particulièrement fier. Mais voilà que ce plan de purification idéal et sans bavure dégénérerait en quelque chose de pire que tout ce qu'il avait affronté, même au combat.

Il leva son gant et faillit viser.

Quencé se raidit.

Puis Cotton choisit une procédure plus raffinée. Il abaissa

ostensiblement le gant, feignant d'avoir changé d'avis, et lorsque Quencé commença à se détendre et se risqua à reprendre son souffle, Cotton employa un rayon tranchant pour détacher sa tête de son corps vigoureux.

La tête tomba sur le sol avec un *bonk* ! dérisoire.

Cotton la poussa délicatement de côté, puis trancha dans les entrailles jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la mémoire dure. Ensuite, il se releva et fut pris d'un vertige persistant. Il flaira l'odeur métallique de l'air et celle de sa propre haleine, la tête rejetée en arrière pour contempler les étoiles qui brillaient sans faiblir dans un ciel immuable.

Il employa un rayon-torche réglé à faible puissance.

Soudain il ne sentit plus que les effluves alléchants de la chair grillée.

Moliak

1

Je suis Fondateur et je resterai Fondateur et si je fais ce truc, je dois au moins essayer de me faire comprendre de mon public... et si possible – mais c'est peu probable – je veux trouver une alliée en Jy avant que tout finisse.

Journal intime de Moliak

Les yeux s'ouvrirent paresseusement, avec une certaine indifférence, et Moliak fut obligé de lutter pour s'adapter au nouveau corps et à la présence submergée de sa titulaire. L'opération avait donc réussi. Ils avaient survécu et iraient maintenant jusqu'au bout de leur plan. Il cilla, leva une main et vit la peau noire et lisse dans l'air au-dessus de lui, flasque, mais en état de marche. Il inspira et perçut une myriade d'odeurs distinctes, croupies pour la plupart, et il grogna avec la voix de Wysh.

Cotton avait trouvé Wysh au retour. La chance leur avait souri à nouveau. Il l'avait assommée, l'avait chargée sur ses épaules et l'avait ramenée à Moliak.

— Je peux retrouver Jy, dit-il à Moliak avec une pointe de colère dans la voix. J'ai vu ses traces mais j'ai décidé de venir ici d'abord.

Il était sérieux et plutôt amer.

— Très bien, dit Moliak de sa voix d'emprunt.

Cotton n'avait envie d'aller nulle part. Il voulait en finir. Ils n'avaient besoin que d'eux-mêmes comme public et il serait facile de s'asseoir là pour regarder arriver la fin.

Moliak lut les pensées de son ami dans son visage et son attitude.

Cotton s'éclaircit la voix.

— Vous voulez que j'aille chercher Jy, dit-il sans y mettre d'interrogation.

Moliak acquiesça d'un signe de tête.

Le sol sembla plier et osciller.

Il fallait qu'il ait Jy avec lui. S'il n'y avait pas d'ultime rencontre, de dernières paroles, Moliak irait à la mort avec une impression de vide. Il ne pouvait imaginer que Jy soit ailleurs.

— Retrouve-la, je t'en prie, dit-il résolument. Maintenant.

Cotton ne dit rien. Il se contenta de tourner les talons et repartit au grand trot. Moliak observa sa course bondissante et huma l'air avec l'odorat phénoménal de Wysh. Moliak comprit ce qui s'était passé. La réponse était évidente. Cotton était revenu sans le sac, et pourtant il était plus fort que lorsqu'il était parti... *Aucune importance !* Moliak bloqua son esprit, tenta de s'éclaircir les idées, puis se concentra à nouveau sur Jy.

Il se sentit enfin tant bien que mal adapté et assez médiocrement à l'aise. Il réussit à se redresser sur son séant, mais tous ses mouvements étaient bizarres, maladroits, lents et *faux*. Une main noire exécuta une palpation exploratoire des seins fermes, se mit à descendre et s'arrêta au niveau de la ceinture. Il retira la main et se dit : *Non, non. Ça n'a pas d'importance.* Puis il se leva et sentit la tête blessée tourner, les deux mains se plaquer dessus pour la stabiliser, et il toucha le sang séché et la chair proprement incisée recollée pour guérir vite, sans cicatrices.

Il y avait de la faiblesse, mais elle était plus agaçante que nuisible.

Plus longtemps il restait debout, plus la position lui devenait naturelle.

La personnalité de Wysh était quasiment éteinte. Elle tentait parfois de lui résister, mais la peur et la dissemblance la rendaient inefficace. Au pire, elle n'était qu'une légère distraction ; au mieux, elle était une séquence de précieux codes signalétiques.

— Fais un pas, se dit-il.

Les pieds trop petits essayèrent d'obéir, et il ne tomba pas. C'était déjà positif. Il regarda le corps de M. Phillips et se rappela que ce corps avait trébuché en faisant son premier pas. Il essaya alors de faire quelques pas de plus ; il marcha jusqu'au cadavre, s'agenouilla et retira le gant de la main morte et raidie.

Dans ses nouvelles mains, il était mou et presque sans poids. Pourquoi s'en encombrer ? se demanda-t-il. Un gant de combat ne ferait que rendre ses nouveaux doigts encore plus maladroits, à supposer qu'il ait besoin de mains.

Moliak laissa le gant sur le sol, se releva et se dirigea vers l'étrange petit dôme posé au centre de la salle. Pour la première fois, et par petites bouchées, il commença à sonder la mémoire dure de Jy. Que devrait-il faire d'abord ? Peut-être vaudrait-il mieux se préparer, songea-t-il, pour le cas où quelque chose tournerait brusquement mal.

ENTRE DANS LE PÉRIMÈTRE DE SÉCURITÉ.

Les instructions ne pouvaient être plus claires.

D'une main, puis de l'autre, Moliak toucha le dôme et appuya dessus. Rien ne se passa. Autant essayer de déplacer le globe terrestre. Il redoubla d'efforts et entendit un bourdonnement dans sa tête : un

capteur sondait sa mémoire dure...

... et le dôme se volatilisa.

Il tomba la tête la première dans une odeur d'air huileux et de lointain passé. Il y avait sous lui une zone circulaire blanche que rien ne distinguait du reste du sol. L'impact fut violent et il roula par terre en gémissant.

Il n'y avait rien à l'intérieur : le mécanisme avait été retiré, sans doute des siècles auparavant.

Il ferma les yeux et sanglota, se demandant ce qui allait se passer.

REGARDE.

L'instruction dénotait une certaine assurance et même un peu d'impatience.

Moliak ouvrit les yeux et se retrouva sur le dos, entouré d'une herbe brune et courte, sous un ciel d'un bleu cru, éventé par une brise chaude. Il s'agissait d'une projection. Il se leva et s'émerveilla de sa complexité tout en faisant lentement et prudemment un tour complet sur lui-même.

Dans quel but Jy avait-elle conçu ce système ?

Une saute de vent lui apporta l'odeur du sol recuit par le soleil et celle de déjections animales mêlées à l'herbe. On lui parlait dans la langue des Fondateurs. Il entendit la voix et se redressa.

— Qui es-tu et que veux-tu ? lui demandait-on.

Moliak se retourna.

L'inconnue – une Fondatrice – était assise sous un bosquet de grands arbres rectilignes brusquement apparus. Elle portait la tenue grise d'un éclaireur des temps héroïques, plus compliquée que l'uniforme des Vagabonds. Une mare peu profonde, boueuse et ridée par le vent étincelait entre elle et lui.

— Puis-je faire quelque chose pour toi ? s'enquit-elle.

Moliak secoua la tête.

Au bout d'un moment, il lui dit :

— Non, pas encore.

— En es-tu certain ?

— Pas encore, dit-il, mais bientôt.

2

LA FEMME M'A DIT D'ATTENDRE ÉTERNELLEMENT, ET ELLE M'A DIT CE QUE JE DEVRAIS DEMANDER, ET CE QUE JE DEVRAIS FAIRE SI LES RÉPONSES ÉTAIENT CORRECTES ET VENAIENT D'UNE PERSONNE AUTORISÉE. ALORS, POSTÉE SUR CETTE PLAINE, J'ATTENDS D'EXÉCUTER LES ORDRES AU CAS OÙ JE LES REÇOIVE.

LA FEMME M'A DIT D'ÊTRE PATIENTE, ET JE SUIS EXTRÊMEMENT PATIENTE. ET ELLE M'A DIT D'AVOIR DU CHAGRIN SI JAMAIS ON AVAIT BESOIN DE MOI. JE FERAI TOUT COMME ELLE L'A INDIQUÉ ET AUSSI VITE QU'IL LE FAUDRA, ET J'AURAI DU CHAGRIN. LA FEMME VEUT QUE JE PLEURE.

JE GARDE MES LARMES EN RÉSERVE DEPUIS LONGTEMPS. BIEN QU'À L'OCCASION, EN SECRET, JE M'ENTRAÎNE À PLEURER RIEN QU'UN INSTANT (...).

La gardienne de la mare

Elle disparut.

Moliak plissa les yeux pour considérer le soleil simulé, brillant, haut dans le ciel, puis examina la forme bizarre de sa propre ombre. Que devrait-il faire ? Il décida de s'asseoir pour attendre Cotton et Jy, et se choisit un endroit confortable, sous les arbres. L'ombre n'était pas fraîche : elle n'était d'ailleurs pas aussi brutale que l'éclat du soleil. Il regarda le vent agiter les herbes, les branches au-dessus de lui, et conclut d'après les ombres projetées par les troncs que le soleil était immobile. La projection n'était pas complète, mais c'était peut-être intentionnel. Qu'avait voulu dire Jy en recréant cet endroit ? Était-ce une partie significative de quelque jour lointain et mémorable ? Bien sûr que si... c'était là qu'elle avait reçu l'inspiration pour la mission. C'était un site mythique. Pour une raison ou une autre, Moliak s'était imaginé les lieux différemment : ce paysage stérile était surprenant et quelque peu décevant.

Que représentait l'inconnue ?

Lorsqu'il pensa à elle, elle lui réapparut.

— Oui ? dit-elle.

Adossée à un arbre, elle avait l'air sérieuse et un peu tendue.

— As-tu besoin de moi ?

— Bientôt, répondit-il.

La femme ferma les yeux et hocha la tête. Il voyait ses grandes dents et les rides sur la peau noire de son visage. L'espace d'un instant, il sentit son odeur. Elle avait l'odeur d'un village de Fondateurs entouré de terres cultivées et de céréales en germination, et ces effluves firent souffrir Moliak. Il s'empara de la partie inquiète de son être et la réduisit au silence, puis se redressa contre l'arbre. L'écorce dans son dos était rugueuse, le tronc inflexible. Il connaissait les mots exacts qui enclencheraient le processus irréversible et faillit les penser. Puis il se ravisa. Il avait subi l'examen, avait été jugé convenable à l'intérieur des paramètres du programme, et il ne lui restait plus qu'à prononcer ces mots à haute et intelligible voix.

L'inconnue secoua la tête comme si elle avait lu ses pensées.

— Bientôt, lui promit Moliak une fois de plus.

— Bientôt, reprit-elle.

Il ferma les yeux, s'attendant à la voir disparaître.

Or, elle persista. Lorsqu'il rouvrit les yeux, elle se penchait en avant et disait, assez durement :

— Tu ne viendrais pas ici sans raison. Que veux-tu ?

— Va-t'en, lui signala-t-il.

Elle disparut.

Moliak ferma encore les yeux. Où étaient Cotton et Jy ? Il essaya d'ignorer ce lieu qui n'en était pas un et se rappela le jour où il avait pour la première fois vu Jy, debout sur la scène lors de son meeting, et où il l'avait sauvée par ses applaudissements soudains. Il savait que, sans ce meeting, elle n'aurait peut-être jamais gagné à sa cause cette région de la Terre des Fondateurs. C'était alors une vieille femme avec peu de temps à vivre, engagée dans une cause fragile qui sans elle s'essoufflerait et mourrait immédiatement, et il était facile de croire que Moliak, en cet instant reculé, avait sauvé la mission.

Il considéra la savane immense, les vagues de chaleur qui montaient du sol et le ciel d'un bleu impossible.

— Arrête, marmonna-t-il. Ça suffit.

Moliak pleurait. Il pleurait depuis longtemps, sans s'en rendre compte. Il se mit à balayer de la main les larmes qui coulaient sur son visage d'emprunt.

Soudain, il fut heureux que Jy ne soit pas encore arrivée.

Il ne pouvait plus attendre. Il se releva prestement, épousseta son pantalon gris et dit, d'une voix trop forte :

— Je suis prêt. Maintenant !

— Très bien.

La femme s'enfonça jusqu'aux genoux dans la méchante petite mare et commença à avancer non sans peine dans la vase visqueuse, un nuage d'insectes autour de la tête. Moliak espéra qu'il aurait la fermeté nécessaire. Il ne voulait pas revoir Jy : brusquement, il eut peur. Il avait l'impression bizarre d'avoir froid. Il ne savait pas exactement à quoi il pensait : des pensées obscures, insaisissables, mais qui ne le harcelaient pas moins tandis qu'il luttait pour se concentrer sur ce qui l'attendait, maintenant...

— Que veux-tu ?

Moliak cligna les yeux. L'inconnue s'adressait à lui.

— Veux-tu quelque chose de moi ?

— Pas encore, s'entendit-il répondre, pas enc...

Disparue. Elle avait disparu au premier mot qu'il avait prononcé : le système de sécurité avait perçu son indécision. Moliak discernait la vase plus sombre ramenée à la surface par les pieds de la créature. Il entra dans l'eau tiède et sentit ses orteils s'enfoncer jusqu'à trouver la fraîcheur. Il resta immobile, les yeux plissés, la bouche close, les bras ballants, et conserva cette position un très long moment. Il pouvait attendre. Il fallait qu'il attende, se dit-il. Les insectes finirent par venir

lui tourner autour. Parfois, ils se posaient sur son visage. Il les sentait sur sa peau. Il fixait un point à l'horizon, sans jamais ciller, mais il sentait les ailes sèches des insectes et leurs pattes menues, sans une seule fois les chasser d'un revers de main ni même d'un brusque mouvement de tête.

Jy

1

Si demain la mission prenait fin – si en m'éveillant je redevenais une femme ordinaire – je ne sais pas ce que je ferais de mes journées.

Journal intime de Jy

Jy avait trouvé une étoile à l'horizon, dans la direction approximative du sud, et s'était guidée sur elle. Elle avait commencé par marcher vite, surprise par sa propre endurance. (Quencé lui avait dit que Moliak avait rénové ses muscles pendant l'intervention chirurgicale.) Mais sa nouvelle jeunesse avait ses limites et, finalement, elle ralentissait, s'arrêtait pour souffler, et il lui était à chaque fois plus difficile de se remettre en route. Quencé avait voulu qu'ils se dispersent. L'idée était raisonnable, mais ses nerfs étaient à bout, ses jambes, rénovées ou non, accusaient leur âge et elle avait fortement envie de faire demi-tour et de revenir pour essayer de trouver Moliak et le persuader de renoncer à sa folle entreprise.

Que devenait Quencé ?

Elle s'inquiétait à son sujet, et elle était malade à la pensée que Cotton puisse le capturer. Trop tôt ou trop tard. L'un ou l'autre.

Un agile croissant finit par se lever et Jy décida de marcher un moment vers La lune. Elle en reconnut les traits éternels : les Fondateurs n'avaient jamais eu de raison de coloniser ni d'exploiter la compagne de la planète. Elle semblait trop grosse, mais, la Terre étant dilatée, la Lune était plus proche de sa surface et circulait bien entendu sur l'orbite rapide requise par la masse de l'hydrogène enseveli. Elle remarqua qu'elle devenait plus pleine à mesure qu'elle s'élevait. Elle adressa un clin d'œil à sa face rassurante et se surprit à se demander quand les Archivés allaient la mettre en pièces pour agrandir cette Terre.

Jamais, se rappela-t-elle. Ils n'en auront jamais l'occasion.

Au bout d'un moment, elle changea encore de direction et se servit des étoiles pour estimer la position de l'ascenseur. Elle pressa le pas. Elle se sentait un peu plus en forme à présent. Elle se dit qu'elle avait pris la décision qui s'imposait et, chemin faisant, essaya de s'imaginer Moliak avec elle dans cette salle souterraine. Elle voulait

savoir ce qui l'avait poussé à faire cette chose affreuse. Il y avait des problèmes, elle le savait bien... oui, d'horribles échecs, oui... mais de quel droit pouvait-il décider du sort de la mission ? Pourquoi un Fondateur meurtrier effacerait-il à lui seul l'œuvre intelligente de milliards d'autres ?

Elle s'y opposerait.

Elle s'imagina en train d'invectiver Moliak, de le supplier, d'utiliser tous les arguments possibles pour l'obliger à prendre le temps de réfléchir et de revenir à la raison.

— Pourquoi fais-tu cela ? marmonna-t-elle tout haut. Mon cher, mon très cher ami...

La silhouette ronde de l'ascenseur se dressait au loin sous la clarté des étoiles. Elle s'en rapprochait lorsqu'elle tomba sur Billie et Kyle. Ils étaient sur le sol vitrifié, Billie assise, Kyle sur le dos, la tête calée sur la jambe tendue de la fille. Il semblait assoupi, elle contemplait fixement l'horizon. Jy l'appela doucement par son nom et Billie se retourna en sursautant.

— C'est sa blessure qui le gêne, expliqua-t-elle. Le truc à la tête. Il fallait s'occuper de lui... quand on vous a quittés... je ne pouvais pas le laisser.

Kyle n'avait pas l'air bien en point, mais sa poitrine se soulevait et s'abaissait régulièrement.

— Il ne s'est jamais réveillé depuis, signala Billie.

— C'est le traumatisme du sondage ultrasonique, lui dit Jy, mais je ne crois pas que ce soit sérieux.

La fille soupira.

— Tout va bien se terminer, dit Jy sans émotion.

Elle prononçait des mots, rien de plus. Elle était gênée et bouleversée de s'entendre parler avec si peu d'énergie. Son solide enthousiasme s'était éteint.

— Je sais qu'on va s'en tirer, dit Billie en esquissant un hochement de tête.

Jy ne dit rien.

Billie la contemplait avec une expression de chagrin sincère, l'émotion à fleur de peau. Elle avait du chagrin pour tout le monde et pour la destruction imminente. Jy fit un pas en avant, se pencha et lui donna un baiser sur le front.

Elles pleuraient toutes les deux.

Bien malgré elle, Jy recula d'un pas, se retourna et se remit en route.

— Vous retournez là-bas ?

— Oui.

— Cotton n'est plus là, dit Billie. Je l'ai vu partir.

Qu'avait-elle vu d'autre ? Jy se posa la question mais ne la

formula pas tout haut, ne voulant pas en savoir plus. Elle trouva l'ascenseur ouvert, comme s'il l'attendait. Elle entra et poussa des boutons jusqu'à ce que ce soit manifestement inutile. Il ne se passa rien. Alors elle s'assit au fond et attendit une éternité, essayant de mettre au point les discours qu'elle allait tenir à Moliak. Même dans son imagination, ils étaient creux et vains. Elle entendit les mots qui avaient touché au but d'innombrables fois sur toutes sortes de Terres, et qui donnaient pourtant l'impression d'être vides de sens, peu naturels, voire ridicules.

Elle essaya d'autres boutons, puis se rassit.

Et Quencé ?

Se couvrant le visage des deux mains, elle essaya de se reposer et d'y voir clair, une fois de plus. Comment pourrait-elle y voir clair ?

Puis il y eut un léger bruit de pas, presque inaudible. Elle regarda entre ses doigts et vit Cotton sur le seuil. Il secouait la tête d'un air mécontent avec un mince sourire amer.

— Vous aviez réussi à vous cacher, marmonna-t-il.

Elle resta assise.

Il entra dans l'ascenseur, composa quelque nouvelle séquence sur le panneau de commande, et la porte se referma en grinçant juste avant qu'ils commencent à tomber.

2

Mais la mission ne se terminera pas demain. J'en suis tout à fait convaincue (...).

Journal intime de Jy

Jy aperçut Wysh debout parmi les arbres, au milieu de la pièce. Elle s'éloigna de la porte et foula l'herbe desséchée. Puis elle ne put plus avancer. Ses jambes se figèrent, et Cotton la toucha d'une main qui semblait sortir d'un haut fourneau. Elle tremblait, ne maîtrisait plus ses mains ni ses pieds. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit une plaine infinie sans le moindre accident de terrain. La porte elle-même était invisible.

— Je suis prête, s'écria Wysh en fondateur. Je suis prête !

Jy se retourna.

Deux femmes se tenaient sous les arbres.

L'une d'elles semblait être Wysh, mais sa posture était anormale. Ses pieds étaient trop écartés et ses mains étaient sur ses hanches, dans une attitude masculine. Et lorsqu'elle baissa la tête, Jy vit la

trace révélatrice des mousses coagulantes. Elle comprit ce qui avait dû se passer.

Elle frissonna à nouveau.

— Que veux-tu ? demanda la Fondatrice. Que puis-je faire pour t'aider ?

Jy reconnut tout ce décor pour ce qu'il était – tout lui revenait, à présent – et elle se souvint d'avoir conçu ces systèmes pour son usage personnel. Elle avait cru qu'il lui échoirait un jour la lourde tâche de se rendre dans l'un de ces lieux profondément enterrés, et de dire à la Fondatrice illusoire :

— La mission doit prendre fin, l'amie.

Wysh parlait, mais ce n'était pas Wysh. Moliak prononçait la formule correcte, et Jy commença à s'avancer.

— C'est une triste nouvelle, dit la Fondatrice.

— Je ne serais jamais venue si j'avais eu l'impression qu'il y ait une autre possibilité, répondit Moliak en étouffant un soupir.

Jy fit le tour de la petite mare. Elle vit le cadavre de M. Phillips et la silhouette chromée de l'autodoc. Cotton resta derrière elle : elle sentait sa présence. Ses douleurs et son épuisement avaient diminué, et elle entendit la Fondatrice demander :

— Que devrai-je faire ?

— Rien ! hurla Jy. Non !

La femme regardait Moliak sans ciller. Pour elle, seul Moliak était réel, car ses programmes ne reconnaissaient que les codes et la mémoire dure qui les englobait.

— Je veux que tu allumes un feu pour moi, dit Moliak.

— Non ! cria Jy.

Elle le chargea, les poings levés, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait.

— Tu vas t'arrêter ?

Elle faillit le frapper mais Moliak la saisit par les poignets et la repoussa.

Jy trébucha et atterrit sur son séant – *floc !* – dans la vase de la berge.

— Quel type de feu ? demanda la femme.

— Un très grand feu, s'il te plaît, énonça-t-il avec la voix de Wysh.

Puis il se passa la main sur la bouche.

— Tu n'as pas le droit ! lui dit Jy en se relevant. C'est injuste. Ce n'est pas une réponse !

— Non ? fit Moliak en haussant les épaules.

— J'allumerai le feu, promit la Fondatrice, puis je reviendrai pour demander ce que je dois faire avec.

— J'attendrai, dit Moliak en hochant la tête.

La femme disparut.

— Ne fais pas ça, implora Jy.

Moliak ne semblait pas l'entendre.

Jy s'approcha à nouveau de lui, et dit, d'une voix faible :

— Ce n'est pas une solution. Tu ne peux pas...

— *Pourquoi je fais ça ?* lâcha-t-il. Tu sais pourquoi je l'ai voulu comme ça, l'amie ?

— Parce que la mission est malade...

— Corrompue et condamnée. Oui, tu as raison, en partie. Tout est tordu, tout est malade de mon côté de la Clarté, et il faut bien que quelqu'un y mette fin et...

— Alors nous devrions travailler ensemble, coupa Jy, essayer de guérir la mission et recommencer d'une manière ou d'une autre.

Il la fixa sans rien dire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Imagine, dit-il, que nous réussissions à guérir la mission. Je ne vois pas comment, mais imagine que je me trompe et qu'un genre d'état stable sans guerre soit atteint et que tu puisses continuer d'avancer de ton côté de la Clarté. Il y a toujours cette voie sans risque. Tu avances avec succès pendant dix Terres, ou peut-être un million, voire dix millions de Terres. La Clarté te fait découvrir des Terres de rêve et des humains d'exception... et voilà que tu tombes sur des gens comme les inTrouvés. Si les inTrouvés ont pu évoluer une fois, Jy, ils peuvent certainement avoir des cousins quelque part. Ou peut-être quelque chose d'encore pire !

— Laisse-moi les trouver ! Je peux te démontrer que tu as tort.

— Ma chère Jy, tu m'écoutes ? cria-t-il. Des gens presque aussi compétents que toi ont échoué. J'ai échoué. C'était une mission magnifique, tant qu'elle a duré, et elle a failli durer éternellement. Mais, un jour ou l'autre, les inTrouvés seront des deux côtés de la Clarté, ils vont apprendre l'existence de toutes ces Terres bonnes à prendre... et tu vas être obligée de les combattre, Jy, si tu ne veux pas être mise à l'écart tandis que d'autres combattront. Tu ne comprends donc pas ? Je suis en train de te sauver. Je t'aime, je t'ai toujours aimée et je suis venu t'achever avant que tu sois aussi abîmée que je le suis !

Elle ne dit rien.

— *Dès le début, les Fondateurs étaient une anomalie, Jy. Nous étions les premiers humains évolués, pacifiques et rationnels, mais nous nous sommes révélés inefficaces !*

Elle secoua la tête. Elle n'était pas inefficace !

— L'humanité avait là une chance extraordinaire, et l'humanité a échoué ! cria Moliak d'une voix aiguë en menaçant d'un poing nu le ciel factice. Maintenant, nous sommes obligés de nous retirer en

espérant que, quelque part sur la Clarté, une Terre aura la chance insigne de produire une meilleure espèce que nous. Il faudra que ce soit des humains plus purs que les Fondateurs, et plus généreux, et suffisamment intelligents pour affronter des fléaux tels que les inTrouvés, et...

— Arrête ! hurla-t-elle.

— ... et une Jy supérieure naîtra parmi eux...

— Non !

— ... et elle les conduira à ta place, chère amie !

Jy sentit un goût d'acide lui monter à la gorge.

— Peut-être que dans un million d'années, gémit-il, il y aura une intelligence supérieure et une Jy plus efficace, que la mission idéale sera formée et qu'elle trouvera enfin les Créateurs...

Jy se jeta sur lui, tentant de frapper le corps épais et les yeux flamboyants. Elle battait l'air de ses poings, pleurait et criait. Cotton l'attrapa par derrière, l'arracha du sol d'un seul mouvement et la souleva comme une plume.

— Mets-la de l'autre côté de la mare, s'il te plaît, dit Moliak.

Il gesticulait, apparemment en pleine euphorie.

— Je n'ai rien d'autre à te dire, conclut-il en secouant la tête à l'adresse de Jy.

Elle se débattit en vain. Cotton fit le tour de la mare en la portant, puis s'arrêta. Un tonnerre étrangement urgent résonnait quelque part sous leurs pieds. Ça commence, se dit-elle. Elle cessa de résister et écouta. Cotton la reposa prestement sur le sol et fit un grand pas en arrière, les yeux fixés sur elle.

— Reviens ici, s'il te plaît, dit Moliak.

Jy pouvait à peine respirer.

Cotton partit en courant et fut près de Moliak en un instant. Puis le sol trembla et oscilla. L'eau de la mare reflua, les arbres s'agitaient comme dans une tempête. Jy réussit à se mettre sur son séant, à reprendre son souffle et finalement à se relever. Et tandis qu'elle luttait pour conserver son équilibre, elle jeta par hasard un regard oblique vers la dépouille de M. Phillips et remarqua les mains. Elles étaient nues.

Moliak criait dans le vide, ou à lui-même.

— Avec un milliard d'années de plus d'évolution et un milliard de Terres de plus sur la Clarté, quelque organisme méritant atteindra les Créateurs ! C'est inévitable !

Cotton tenait la main droite de Moliak dans sa main gantée.

Où était le gant manquant ?

— *Je tiens une forme fantastique !* cria Moliak par-dessus le tonnerre.

Puis la femme se dressa devant lui, et les secousses s'atténuèrent.

Il y eut un silence déconcertant.

— Devrai-je laisser le feu brûler ? demanda-t-elle.

Jy trouva le gant recroquevillé et abandonné dans l'herbe.

Oubliant Jy, Cotton fixait l'apparition d'un air ahuri. Jy avança d'un pas, s'agenouilla et plaça la main gauche dans le gant. Elle sentit une chaleur sèche et un picotement, puis le gant se rétrécit pour épouser parfaitement sa main. Gardant la main près du sol, difficilement visible, elle la referma soigneusement jusqu'à ce qu'elle sente timidement poindre le premier flux d'énergie.

Les illusions créées par Moliak, où ils avaient combattu ensemble, lui avaient appris comment se comportait le gant. Ses nerfs s'interfçaient avec les mécanismes : elle les sentait réagir.

La Fondatrice attendait la réponse de Moliak. Elle pleurait. Moliak souriait comme s'il avait répété son sourire pendant une éternité, et Cotton ne quittait pas la femme des yeux, comme s'il s'attendait à quelque soudaine supercherie.

— Laisse le feu brûler, dit Moliak. Peux-tu le laisser brûler ?

— Il pourrait s'échapper, prévint-elle.

— Laisse-le s'échapper.

— Veux-tu que le feu se propage ?

Cotton jeta un coup d'œil vers Jy et loucha comme s'il était brusquement inquiet. Que voyait-il ? S'était-il lui aussi rappelé l'existence du gant, ou y avait-il un éclat suspect aux pieds de Jy ?

— Dans un instant, dit la femme en larmes, je ne serai plus en mesure d'arrêter le feu. Je n'en aurai plus le pouvoir.

Moliak ne dit rien et serra plus fort la main de Cotton.

— Je t'en supplie, dit l'apparition, permets-moi de l'éteindre.

S'il lui disait « Non », il serait trop tard. Toute énonciation négative déclencherait la séquence finale. Et Jy n'y pourrait rien. Il fallait qu'elle agisse immédiatement. Elle leva le poing, essaya de viser, et Cotton regardait Moliak, puis l'apparition, puis se tournait vers Jy...

Moliak ouvrit la bouche.

Cotton tentait de lever sa main gantée, l'arrachant de la main de Moliak, mais trop lentement. Son compagnon s'accrochait à lui et souriait béatement, savourant cette ultime seconde au bord de...

... et une incandescente flamme blanche jaillit du gant de Jy, fila d'un trait par-dessus la mare et trancha dans le vif et le virtuel les trois silhouettes qui se volatilèrent instantanément. Cotton avait réagi trop tard. Sa décharge manqua Jy, la précipitant à terre, et le poing de Jy continua de cracher du feu qui brûlait les arbres et l'herbe. L'eau de la mare se mit à bouillir, le ciel et le soleil factices prirent la couleur de la suie fraîche.

ÉPILOGUE

Quencé

Je sais ce que je dois faire. Je le vois très clairement.

Les discours de Jy

Quencé fut le dernier survivant à être retrouvé. Un robot d'entretien détecta son corps partiellement consumé et en rassembla adroitement tous les morceaux, mémoire dure comprise. Plus tard, les Archivés le tirèrent sans ménagement du coma et l'équipèrent d'une bouche, d'une oreille et d'un œil provisoires. Il se réveilla à contrecœur, puis se félicita d'être encore en vie sur une Terre intacte... mais le choc fut sévère. Quencé grogna et gémit, fit pivoter l'œil malhabile et vit des visages partout. Il était entouré de Vagabonds de haut rang et se rendit compte qu'il les connaissait. Ils se tenaient dans une vaste construction provisoire installée par les Archivés. Ce devaient être les Vagabonds envoyés à la recherche de Jy. Étaient-ce eux qui l'avaient sauvé ? Combien de temps était-il resté dans le coma ? D'une voix peinée et maladroite, il s'inquiéta du sort de Jy :

— Elle est vivante ?

Son estomac imaginaire se noua.

— Où est-elle ? Vous avez retrouvé Jy ? Où est-elle... ?

— Elle va bien, dit l'un des Fondateurs. Elle a survécu, et elle est indemne.

— Et Moliak ?

— Mort. Lui et son compagnon ont été tués.

Quencé sentit monter une nausée glaciale, mais la crispation s'atténua.

— Qui d'autre a survécu ? demanda-t-il.

— Le couple d'indigènes, et Xen.

— Pas Wysh ?

— Non.

Pauvre Wysh, songea-t-il. Soudain, il ne put se rappeler avoir une seule fois pensé du mal de cette femme.

— Mais est-ce que c'est fini ? insista-t-il. Sommes-nous hors de danger ?

Plusieurs voix dirent « Oui » en même temps.

Bien, se dit-il. *Enfin*.

Puis la Fondatrice à l'expression grave et décidée se mit à parler à

Quencé d'un ton assuré. Elle expliqua ce qui s'était passé après que Cotton l'avait capturé et avait tué son corps, et conclut par l'horrible et courageux exploit de Jy au tout dernier moment. Ensuite, elle décrivit en détail les changements que Jy avait déjà ordonnés.

— Elle voulait que vous soyez dès que possible mis au courant de ce qui doit arriver...

— Quoi ?

Des bouleversements radicaux étaient prévus suite aux révélations de Moliak, et Quencé allait à l'avenir y jouer un rôle actif. Jy voulait qu'il aide à modifier la répartition de l'énergie produite par la Terre des Fondateurs. La section malade de la Clarté devrait recevoir une fraction de sa part normale : assez pour maintenir les liens entre les Terres pacifiques, mais rien de plus. Les pires des Terres contaminées seraient isolées. Il fallait le faire au plus vite. La Termitière, les Terres inTrouvées et les autres devraient être maintenues en stase. Seuls certains Vagabonds – des personnes de toute confiance – auraient le droit de se rendre sur ces Terres, de circuler entre elles et d'en revenir.

Quencé tenta de hocher sa tête inexistante.

La Fondatrice semblait offensée d'être obligée de lui expliquer tous ces détails.

— Jy voulait que vous commenciez à travailler dès que votre nouveau corps sera cultivé, avoua-t-elle. Vous allez travailler avec les Archivés, ensuite vous pourrez revenir parmi nous et nous aider à poursuivre la mission. Jy espérait que nous pourrions trouver un zèle nouveau et un sens rajeuni de l'engagement.

Quencé réfléchissait.

— Elle nous enverra des instructions plus explicites ultérieurement, dit la Fondatrice. En attendant, nous devons travailler ensemble en son absence et...

— Où est Jy ?

Il avait tant bien que mal réussi à forcer le volume de sa bouche provisoire.

— Jy est partie, dit la Fondatrice.

Hochements de tête dans l'assistance.

— Mais où ? demanda Quencé, dont l'œil pivotait désespérément sans trouver Xen, ni Billie, ni Kyle. Ils sont repartis ensemble ? Ils vont à Lincoln, peut-être... ?

— Pas Jy, dit la Fondatrice.

— Alors, où ?

Le visage noir et sans âge prit une gravité nouvelle. La Fondatrice inspira, retint son souffle, puis dit :

— Jy est partie dès qu'elle l'a pu, dès qu'elle a pu formuler clairement ses désirs.

Elle reprit son souffle.

— Elle est allée dans l'autre direction, en se servant des codes des messagers... elle a dit qu'elle n'avait pas de temps à perdre.

— *Et vous l'avez laissée partir seule ?*

Il y eut un silence gêné.

— Qu'est-ce qu'elle croit pouvoir faire là-bas ? rugit Quencé. Toute seule ! Qu'est-ce qu'elle veut ?

Ça n'avait aucun sens. Quencé aurait voulu secouer la tête, faire la grimace et hurler. Puis il entendit une autre voix, la voix onctueuse d'un Cousin :

— J'y est allée sur place se rendre compte de la situation et faire de son mieux pour les sauver...

Évidemment.

Quencé savait pourquoi elle était partie : il l'avait compris tout de suite.

Pour les sauver.

C'était là sa mission, sa charge écrasante. Il le comprenait. Bien sûr qu'elle irait là-bas. Elle n'hésiterait pas.

— Je vois, réussit-il à dire.

Personne ne parlait.

— Mais a-t-elle donné une... elle a peut-être dit quand elle reviendrait ?

Et non.

Les Vagabonds secouèrent la tête.

— Nous n'allons pas la voir avant très longtemps, marmonna quelqu'un.

Sans doute, songea Quencé. Sans aucun doute.

Puis ils le rendirent à nouveau sourd et aveugle, et la bouche lui fut enlevée. Les Archivés et leurs robots se chargèrent de l'opération. Pour eux, c'était tout nouveau de travailler sur du vivant. Ils placèrent la mémoire dure de Quencé dans un moule approprié, dans lequel ils versèrent des millions de milliards de cellules totipotentes. Quencé fut mis en sommeil profond tandis que les cellules se différenciaient en tissus et organes distincts pour donner un corps complètement fonctionnel. Il commença à rêver et finit par se retrouver sur l'une de ses Terres oniriques idéales. Le paysage était vert émeraude, sillonné de ruisseaux limpides ; des villes flottantes dérivait dans le ciel. Il rencontra la fille de ses rêves sur une étroite piste forestière, la suivit jusqu'à chez elle et ils firent l'amour sur un lit de coussins parfumés dans un décor splendide, comme toujours ; il était infatigable, comme toujours, puis vint un moment où il sentit qu'il se réveillait. Des cordons invisibles commencèrent à tirer par secousses sur son esprit, lui dérobant...

... mais les machines qui s'occupaient de Quencé voulaient qu'il

dorme.

Elles employèrent de puissantes impulsions électriques pour le maintenir en état de rêve, et le décor changea. Le lit de coussins devint un tapis de brins d'herbe dont le soleil avait bu la rosée. Ils étaient en plein air. Son amante et lui étaient au sommet d'une colline, épuisés l'un et l'autre. Quencé reprit son souffle et regarda en contrebas un assemblage complexe de champs verts et un petit village aux maisons blanches, très blanches, et il faillit reconnaître l'endroit. Où était-il ? Puis son amante prononça son nom, une fois, d'une voix douce, et Quencé se retourna vers elle.

Plus tard, il se rappellerait ce moment et comprendrait que pour lui rien n'avait été aussi étrange que son propre manque de surprise.

Il ne sentit absolument rien de tel.

— Quencé, dit-elle encore en souriant, des reflets dorés au pourtour des yeux.

Et Quencé tendit la main pour caresser la fourrure grise et humide de son beau ventre plat.

Kyle

Je ne suis pas venue ici pour vous sauver. Je suis ici pour me sauver moi-même et le faire par votre intermédiaire.

Les discours de Jy

Xen les escorta jusqu'à leur Terre d'origine. C'était pour lui un devoir et une corvée, et il s'arrêta de faire semblant d'y prendre plaisir au bout de quelques jours. Xen restait dans son coin la plupart du temps, et c'était bien ainsi. Les dix ou douze premiers jours, Kyle se contenta lui aussi de rester seul à contempler la lente et presque sensuelle apparition de chaque Terre nouvelle. Ils avaient beau remonter la Clarté à toute allure, ils allaient au bas mot dix fois moins vite qu'à l'aller. Chaque Terre s'attardait, invitant leur regard attentif, et il n'y avait aucune menace dans l'air. Une tension résiduelle avivait les nerfs de tout le monde, mais jamais au point de constituer une distraction. Sans avoir à se lever, Kyle pouvait à loisir admirer la vaste féerie.

Billie parlait lorsque Kyle l'y invitait et semblait bien disposée envers lui. Non, elle ne le détestait pas. Non, elle n'était plus en colère, si tant est qu'elle l'ait jamais été. Elle affirmait être préoccupée, voilà tout, et elle regrettait de ne pouvoir mieux lui tenir compagnie. Elle avait l'air normale lorsqu'elle s'excusait de son silence, de son attitude distante. Elle pensait à des trucs, c'est tout. *Des trucs.*

Parfois Kyle lui demandait à quoi elle pensait.

Elle se déroba. Elle regardait ailleurs, poussait un soupir calculé. Elle était absolument polie et jamais sincère.

Kyle s'excusait chaque fois qu'il trouvait un prétexte à lui parler, disant que c'était sa faute et qu'il était désolé de la voir malheureuse. Elle était malheureuse, n'est-ce pas ? Elle disait : « Non, ça va très bien » et elle en restait là. Parfois, elle veillait toute la nuit et parlait toute seule. À deux voix, comme si elle avait deux personnalités distinctes. Et Kyle restait éveillé pour l'écouter, sans jamais totalement parvenir à déchiffrer ses paroles.

Billie était dans son propre univers, conclut-il. Qu'elle y reste et qu'on n'en parle plus !

Ensuite, après trois semaines passées à remonter la Clarté – un défilé de Terres innombrables, dont aucune ne ressemblait à la

sienne – Kyle commença à être dégoûté du fondu enchaîné permanent, des humains bizarrement bâtis, des aperçus de villes et de technologies insolites et de toutes les autres étrangetés lassantes censées lui donner l'impression d'être un respectable survivant.

Il en avait marre de la Clarté.

Il voulait rentrer chez lui. C'était tout ce qu'il voulait : la normalité, l'occasion de retrouver une vie normale. Parfois, il abordait Billie rien que pour la faire parler de petits riens. Il aurait voulu pouvoir sentir l'odeur des échappements de voiture, savourer le piquant d'un bon hot-dog, aller acheter des beignets de bon matin, tout chauds, leur glaçage intact, et voir ses émissions de télévision préférées. Billie savait de quoi il parlait : elle avait elle-même grandi au milieu de tout cela et comprenait, ou devait comprendre. Seulement, c'était Kyle qui assumait la majeure partie de ces réminiscences et de la conversation. Le regard de Billie se fixait sur un point quelconque derrière lui, ses yeux sombres devenaient vitreux, et Kyle savait très bien ce qu'elle pensait.

Elle était en colère contre lui.

Elle était encore en colère et serait toujours en colère.

Mais ils avaient survécu, n'est-ce pas ? Kyle voulait la secouer et hurler pour lui faire apercevoir la vérité. Comment pouvait-il avoir mauvaise conscience alors que l'histoire s'était si bien terminée ?

Xen, pour une fois en veine de confidences, lui dit :

— Sans vous, nous n'aurions peut-être pas gagné. Vous nous avez aidés et nous avons une dette énorme envers vous.

— Vraiment ?

Xen hocha vigoureusement la tête.

— Si vous n'aviez pas été là pour détourner l'attention du Termite... je crois que nous n'aurions pas pu nous échapper.

— J'ai été utile ?

— Vous avez été utiles tous les deux.

Il était donc partiellement responsable. Intéressant, n'est-ce pas ? Ça ferait une belle histoire à raconter, mais qui le croirait ?

— Nous avons eu de la chance par plus d'un côté, conclut Xen avec un sourire et un signe de tête satisfait. Nous avons eu beaucoup de chance, et je suis obligé de me demander s'il n'y a pas... quelque chose derrière tout cela...

— « Quelque chose » ? Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Je ne sais pas, répondit Xen avec une grande conviction. Je ne sais pas.

Il leur fallut cinq semaines et demie pour rentrer chez eux, après avoir vu défiler un demi-million de Terres. Saturé par ce flux de nouveauté et frustré par leur propre inactivité – ils n'avaient pas une

seule fois quitté le dôme du portique –, Kyle était excédé par les silences de Billie, qui étaient autant de reproches. Comme s'il avait commis un vrai crime.

Mais qu'il était doux de se retrouver chez soi !

Ils arrivèrent la nuit. Du haut de la colline, Kyle voyait les rues illuminées de la ville, les immeubles éclairés et la balise rouge qui clignotait sur le toit du Sénat. Flottant à côté du portique, rampe déployée, un petit vaisseau attendait Xen. Le nouveau gardien du portique, personne fluette au sexe indéterminé, les salua chacun par leur nom et informa Billie et Kyle que leur véhicule les attendait. Une main minuscule indiqua la direction du parking.

— Ça fait plaisir de vous voir revenir sains et saufs, dit la sentinelle en souriant.

Kyle regarda la prairie déserte et demanda :

— Personne n'est au courant de notre arrivée ?

— Mlle Zacharia a demandé à ce que personne ne soit présent, dit la sentinelle avec une petite révérence. Si nous avions dit à sa famille et à ses amis qu'elle arrivait, il y aurait eu une foule d'admirateurs et de journalistes.

Pas question de Kyle ni de sa famille.

Il haussa les épaules et essaya d'oublier ce détail. Aucune importance. Il était arrivé à bon port, ne risquait absolument rien, c'était merveilleux d'être ici... et où était ce véhicule qui devait les amener en ville ?

Xen leur faisait ses adieux.

— Merci... merci pour tout, dit Billie.

Elle se jeta au cou du petit homme et le serra dans ses bras. Ses yeux s'agrandirent démesurément. C'était pour lui le summum de l'embarras.

— Oui, merci, dit Kyle.

Il n'en dit pas plus et ne tendit même pas la main.

Puis Xen battit en retraite. Il gravit les marches sans se retourner. Kyle regarda le vaisseau décoller. La nuit était fraîche – c'était l'automne, ici – il frissonna sous une rafale de vent, se retourna et s'aperçut qu'il était seul. Billie ? Elle était déjà au milieu de la prairie et se hâtait de rejoindre la lointaine voiture, impatiente de rentrer, tout comme lui. Il se lança à sa poursuite au petit trot et dit « Attends ! » Elle lui accorda un regard sans expression mais ne ralentit pas.

Le vent prit de la force pendant qu'ils marchaient. Il était froid et sec, et venait tout droit du Canada. À part marcher, Kyle ne pouvait rien faire pour s'empêcher de grelotter.

Billie ne disait rien.

Elle avançait la tête basse, recroquevillée sur elle-même, et Kyle

feignait de pester contre le vent et la distance.

— Xen aurait pu au moins nous porter jusqu'à la bagnole, plaisanta-t-il. Tu crois pas ?

Elle ne dit rien.

Il attendit un moment, puis demanda :

— Tu sais ce que je vais faire, pas plus tard que ce soir ?

Son visage pivota ; l'expression en était indéchiffrable.

— Je vais ressortir mes vraies fringues et les mettre. Dès que je serai rentré.

— Bien, dit-elle.

Bien. Qu'est-ce qu'elle voulait dire par là ?

Kyle toucha la manche grise de sa chemise. Leur véhicule était droit devant et les attendait comme promis. C'était une petite voiture conduite par un énorme Vagabond au visage horriblement tatoué. Une tête d'araignée, toutes mandibules dehors, était superposée à la sienne. Il parlait à peine en conduisant. Il était prudent, peut-être trop. Il roulait au pas en entrant en ville malgré l'absence de circulation. Tout passait lentement sous leurs yeux, et avait l'air affreusement familier : les longues avenues, les rideaux d'arbres intermittents, et puis des maisons et des magasins à n'en plus finir, et Kyle se laissa aller contre le dossier avec un sourire secret.

Que savaient les humains de cette Terre de l'enlèvement de Jy ?

Avaient-ils entendu parler de Moliak ?

Xen avait expliqué la situation sans entrer dans le détail : les Vagabonds avaient reconnu que Jy avait été enlevée, puis libérée, saine et sauve. Il faudrait évoquer Moliak et les inTrouvés plus tard, après un travail préparatoire considérable, et c'était valable non seulement pour cette Terre, mais pour toutes les autres.

Jusqu'à quel point Kyle pourrait-il évoquer publiquement ce qui s'était passé ?

Xen leur dit nettement qu'ils n'étaient pas tenus au secret.

— Nous préférierions une certaine discrétion, avoua-t-il, mais c'est à vous de choisir ce que vous dites. Vous pouvez raconter ce que vous voulez à qui vous voulez.

Billie demanda au chauffeur de la déposer chez elle d'abord.

Kyle cligna les yeux, se tourna vers elle – ils étaient assis tous les deux à l'arrière – et faillit ne rien dire. Il avait horreur de la manière dont elle feignait de l'ignorer, mais il n'en avait rien à faire. À quoi bon essayer de lui parler ?

Mais, emporté par l'habitude, il demanda :

— Je peux rester avec toi, après ?

Billie le regarda.

— Billie ?

Puis elle sembla sourire et dit :

— Si tu veux.

Il découvrit qu'il était heureux. Il était ému, plein d'espoir, il regardait ce joli visage et se rappelait tous les bons moments qu'ils avaient eus ensemble. Les souvenirs lui revinrent brusquement, il souffla et sourit tout seul en gardant les mains sur les genoux.

Ils s'arrêtèrent devant chez elle. Elle sortit de la voiture.

— À tout à l'heure, lui rappela Kyle.

Elle agita la main et se mit à courir. Le chauffeur démarra et Kyle se retourna pour regarder Billie s'éloigner en balançant son mignon petit derrière. Il en eut brusquement chaud aux joues.

— Tout est réglé, l'ami.

Le chauffeur lui parlait.

— Nous repartons dans un mois.

— On repart ? dit Kyle.

— La Terre suivante est facile, dit le chauffeur en esquissant un hochement de tête. Les habitants sont des gens simples et peu nombreux. Pratiquement des Cousins.

— Une Terre... facile ? marmonna Kyle.

— Il y en a de moins en moins, fit observer le chauffeur. Vous ne croyez pas que ça commence à devenir l'exception ?

— Je crois bien.

Ils s'arrêtèrent une nouvelle fois et le chauffeur resta assis derrière son volant.

Kyle hésita avant de regarder autour de lui.

— C'est bien l'adresse, non ?

Kyle cligna les yeux.

— Excusez-moi. Si, si, c'est bien ici.

Il descendit, prit congé du chauffeur, qui lui répondit en fondateur. Mais quoi ? L'araignée tatouée sourit de toutes ses dents humaines, puis Kyle sourit et hocha vaguement la tête avant de tourner et de s'éloigner.

Son propriétaire avait laissé un mot sur la porte, à l'intérieur, scotché sur le papier peint fatigué. Kyle lui devait deux mois de loyer, mais le propriétaire lui faisait confiance parce qu'il était Vagabond et qu'il était solvable. Mais comme il était en retard, est-ce que ça ne le générerait pas d'ajouter dix pour cent au total ? Et de payer dès que possible, S.V.P. ?

La liasse était là où Kyle l'avait cachée.

Kyle avait déjà fait son sac. Après avoir payé le loyer, il ne lui restait plus tellement d'économies. Que faire ? Il ne le savait pas vraiment. Il pouvait déballer ses affaires, rester ici et trouver du boulot... peut-être. Il pourrait travailler, continuer d'économiser et rester proche de Billie. Voilà qui lui semblait soudain important : il avait besoin de rester sur place. Un nouvel emploi, une nouvelle vie

avaient de quoi séduire. Il se remettrait à lui faire la cour, et ferait tout comme il faut cette fois-ci, et cette fois-ci c'est en son propre nom qu'il se ferait aimer. Il ne serait plus un Vagabond, non. Il serait Kyle Stevens Hastings pour la première fois depuis de longs mois.

Voilà ce qu'il allait faire.

Sa décision était prise.

Au fond de son sac de voyage, il y avait quelques vêtements civils ordinaires... mais voilà, ils ne feraient pas l'affaire. Il n'avait emporté que des shorts, des T-shirts légers et il allait geler avec le temps qu'il faisait.

Au lieu de quoi, Kyle enfila deux chemises grises de plus, se jurant d'acheter des vêtements normaux au plus vite. Puis il ressortit, reprenant d'un pas rapide le chemin familier de la maison de Billie. Il gravit les marches usées, sourit tout seul et frappa. Puis il frappa plus fort. Où était-elle ? Où était-elle allée ? Il y avait un peu de lumière dans la cuisine, mais la porte était fermée à clef. Il essaya plusieurs fois de forcer le bouton, puis tapa dessus à coups de poing jusqu'à en avoir mal aux phalanges.

Finalement, il retourna devant la maison et remarqua que la voiture de Janice n'était plus là. Était-elle garée le long du trottoir quand ils étaient arrivés ? Il ne s'en souvenait pas. Où étaient les filles ? Peut-être qu'elles étaient allées quelque part arroser le retour de Billie. Sans lui.

Kyle se sentit assez refroidi pour frissonner.

Il remonta sur le perron et essaya encore de frapper à la porte à cette heure tardive, de plus en plus furieux. Billie lui avait bien dit de venir, non ? S'il le voulait ? Elle avait dit quoi, exactement ? Qu'est-ce qu'elle avait voulu dire ?

La salope.

Les mots lui vinrent à l'esprit avant même qu'il s'aperçoive qu'il les pensait.

Salope d'allumeuse !

Une fois de plus, il dévala les marches et fit le tour de la maison. Janice était là. Elle venait de garer sa voiture. Elle pleurait. Il l'entendait pleurer derrière les vitres fermées. Que se passait-il ? Qu'est-ce qui clochait ?

— Janice ?

Elle se retourna en sursautant, puis dit :

— Oh, c'est vous.

— Avez-vous vu Billie ? commença-t-il. Elle m'a dit de...

— *Elle est partie !*

Le ton était amer et sans réplique.

Kyle se raidit. Partie ? Qu'était-il arrivé ?

— Elle est descendue dans le portique pour aller Dieu sait où, et

elle rentre comme ça, sans prévenir, et puis elle se jette sur moi et me dit qu'elle veut que je l'emmène quelque part en bagnole. En vitesse. Elle dit comme ça qu'elle vient enfin de se décider, y a pas deux minutes, et qu'elle peut pas attendre...

— De se décider à quoi faire ?

— Je sais même pas où elle est allée ! Quelque part sur la Clarté, c'est tout. Un de ces affreux grands Vagabonds est venu me dire qu'elle était en bonne santé et qu'elle allait revenir... mais je savais pas quand elle se pointerait et puis, *pouf !*, la revoilà, et elle veut que je l'emmène quelque part. Elle avait peur de changer d'avis si elle attendait encore.

Kyle inspira et retint son souffle.

— Elle était cinglée, dit Janice.

— Où est-elle ?

— J'ai tous ces messages à transmettre. Faut que j'annonce ça à ses parents, et à tout le monde...

— Où est-elle ?

Janice cilla, sortit de la voiture et s'avança. Elle s'accrocha à lui, collant ses seins contre sa poitrine froide dans un concert de sanglots atrocement bruyants et forcés qui ne s'arrêtaient plus. C'était ridicule.

— Où l'avez-vous emmenée ?

— Y avait pas deux secondes qu'elle était revenue, et voilà pas qu'elle doit revenir au portique. Tout de suite. Pour prêter le serment, ou un truc dans ce genre – ce que vous faites tous.

Kyle comprenait à présent ce que Billie avait voulu dire.

Je peux rester avec toi, après ?

Si tu veux.

Seulement, ça demanderait un peu plus que d'aller au coin de la rue. Elle exigeait de lui un voyage considérable et un engagement écrasant, et Kyle n'avait pas le moindre doute quant à sa réponse.

Non.

Ni maintenant, ni jamais, non. Kyle ne pouvait pas... il ne pouvait même pas envisager de faire une chose pareille. Il en devenait dingue rien que d'y penser. *Quelle connerie !*

Janice renifla et dit :

— Vous êtes frigorifié. Venez donc à l'intérieur. Je pourrais vous faire un café ou autre chose.

Kyle souffla.

— Dites-moi au moins qu'elle a fait ce qu'il fallait, qu'elle le regrettera pas, n'importe quoi !

— Non, s'entendit-il répondre d'une voix atone. Plus tard. Je ne peux pas... Je repasserai...

Elle le laissa partir, lui tourna le dos et disparut. Sans un mot...

Kyle battit en retraite et se mit à marcher au hasard dans la rue,

en proie à ses pensées. Il se retrouva en plein vent, près du talus de la voie ferrée, et resta très longtemps immobile. Puis il y eut un bruit, lointain, mais urgent. Il sortit de sa transe, entendit le klaxon d'un train de charbon et secoua la tête, puis gravit le talus de gravier et enjamba le premier rail.

Il vit poindre à l'ouest le feu blanc bleuté de la locomotive.

L'espace d'un instant, Kyle envisagea d'attendre là. Il s'imagina sur le dos, les reins creusés par le rail. Des milliers de tonnes de métal et de charbon lui passeraient sur le corps et le couperaient en deux. Ce serait bien, non ? Non ?

Mais il ne pouvait pas s'obliger à attendre.

Le vent le transperçait. Il frissonnait, sans défense, et peut-être, en effet, qu'il aimerait être mort. Mais il n'aimait pas avoir froid.

Bizarre, non ?

Il était trop mal à l'aise pour attendre de se suicider ici. Il se coula en bas de la pente. Le ballast cliqueta avec un bruit creux de céramique. Puis il retourna à son appartement, récupéra son sac de voyage et sa carte de bus. Ensuite, puisqu'il n'était plus un Vagabond, il reprit l'argent du loyer et se promit vaguement de payer le propriétaire quand il aurait un peu de liquide d'avance. Et il se dirigea vers la gare routière, à grands pas, puis au trot, poussé par le vent et tentant de conserver sa chaleur.

Jy

Pour notre propre salut, il nous faut pour l'instant envisager la Clarté comme un énorme anneau torsadé. Le jour viendra où les deux groupes de Vagabonds se rencontreront, l'anneau ayant été exploré sur toute sa circonférence... et il est vital, absolument vital que les groupes soient encore capables de reconnaître réciproquement leur caractère humain. Nous serons des frères, des âmes secourables et des amis perdus de vue depuis longtemps (...).

Pour l'instant, il serait très, très peu réaliste de s'attendre à trouver les Créateurs et leurs grandioses réponses.

Les discours de Jy

Elle tint ce meeting, comme tant d'autres, à l'intérieur d'un des bunkers abandonnés par les inTrouvés, construction titanesque enfouie très loin sous la croûte terrestre meurtrie, avec des murs en fibre de carbone et en composites, de l'air recyclé et un mobilier permanent dispersé sur une immense étendue de sol en céramique. Le public de Jy fut d'abord un important rassemblement de soldats et d'autres éléments. Il y avait des Vagabonds, quelques novices, le reste étant essentiellement des Termites. Ce qui faisait un auditoire de plusieurs centaines d'individus – une foule énorme, compte tenu qu'ils étaient tous volontaires.

C'était la Terre la plus lointaine encore possédée par les Vagabonds.

Il y avait eu des combats sur la Terre suivante, mais les interruptions de fourniture énergétique ordonnées par Jy avaient provoqué une retraite soudaine et imprévue. Les soldats exposés avaient besoin de trop de ravitaillement. Les divers commandants, furieux mais impuissants, n'eurent d'autre choix que de rapatrier leurs unités, compter les morts et essayer de se tenir prêts au cas où des tribus inTrouvées quelconques détecteraient leurs faiblesses et seraient en mesure de réinventer la technologie des portiques.

Ici, les seuls inTrouvés étaient parmi les comètes et ne se montraient jamais.

Les autres planètes inférieures et leurs satellites avaient disparu, un soleil rouge et froid brillait sur les artefacts inTrouvés.

À la surface, c'était presque l'aube.

Jy s'exprimait depuis huit heures, avec de rares pauses. Elle disait

à ses auditeurs qu'ils avaient mal agi, leur rappelait les buts sublimes de la mission et leur exposait l'avenir qu'elle envisageait pour eux dès maintenant.

Un public typique, songea-t-elle.

Chacun d'eux était un tueur en puissance, voire confirmé. Conditionnés pour être des tueurs, ils étaient prompts à se mettre en colère et se laissaient difficilement convaincre par tout ce que Jy pouvait leur raconter. L'opinion générale la rendait responsable de leur recul devant les inTrouvés. Même les Vagabonds du plus haut rang étaient agacés par sa présence et son discours moralisateur. Ils avaient l'impression que ce combat était leur affaire, et ils iraient jusqu'à la victoire. À l'aune de leur existence, Jy n'avait jamais été une force efficace – et encore ! – existant depuis un million d'années : elle était un mythe archaïque venu du passé des Vagabonds. Elle était inutile et stupide, et elle se trompait.

L'auditoire avait commencé à diminuer dès le début.

Individuellement, puis par deux et parfois plus, les soldats, lassés, décidaient qu'ils en avaient assez entendu.

Ils se levaient et partaient en secouant la tête avec parfois un regard à l'adresse de Jy, se demandant peut-être si ses écrans de protection étaient assez forts pour résister à la salve d'un gant de combat.

Elle avait parlé toute la nuit, s'efforçant de convaincre ceux qui restaient, et c'est à peine si elle sentait le temps passer.

Son corps avait de nouveau rajeuni. Elle avait un pelage brun sombre, des muscles puissants tendus sur des os solides, et elle était l'image même de la vigueur et de la ténacité tandis qu'elle arpentait de long en large la petite scène construite pour elle par quelques fidèles partisans : des Vagabonds qui avaient retrouvé la foi et les quelques autres qu'elle avait déjà réussi à rassembler.

Lorsqu'elle se mit à évoquer l'avenir, il ne restait que quelques douzaines de spectateurs, réduction prévisible vu le taux de désaffection. Les gens étaient éparpillés dans la salle en petits groupes, et elle savait qu'il était inutile d'essayer de les faire se rapprocher. S'aidant d'hologrammes, elle leur montrait différents avenir, et posait de temps en temps la même question :

— Comment faire face aux inTrouvés tout en préservant la mission ?

Elle leur montra de puissants vaisseaux interstellaires en pleine accélération qui s'éloignaient du Soleil amoindri, se frayaient un passage dans la ceinture de comètes et se dispersaient dans la Galaxie.

— Est-il raisonnable de croire que la Terre soit le seul point d'accès à la Clarté ?

Elle marqua une pause et les regarda longuement, calmement.

— Je connais votre réponse : « Jy, direz-vous, les humains ont cherché d'autres points d'accès. Des dizaines de milliers de planètes colonisées ont été examinées. » Mais il me faut vous rappeler une évidence, mes amis. Il y a peut-être des dizaines de millions de planètes habitables rien que dans notre Galaxie, plus des centaines de milliards de planètes trop petites ou trop grosses pour permettre leur examen dans des conditions normales. J'avoue que c'est impressionnant. Ces chiffres font peur, et peut-être que toutes ces recherches se solderont par un échec. Mais pourquoi les Créateurs n'auraient-ils qu'un seul point d'accès ? Et si nous trouvions au moins un astéroïde ou une lune de glace où les Créateurs auraient laissé leur marque ? Et si nous pouvions faire un détour et échapper complètement aux inTrouvés ? L'expérience ne vaut-elle pas la peine d'être tentée ?

Il y eut quelques hochements de tête optimistes sur fond de grognements.

Jy changea d'hologramme et remplit la salle d'une image saisissante de la Clarté elle-même.

— Nous devrions concentrer nos énergies et notre intelligence sur l'œuvre des Créateurs. Que pourrions-nous apprendre sur la Clarté ? Y a-t-il un meilleur moyen d'en tirer parti ? Peut-être pourrions-nous trouver une méthode quelconque pour sauter une Terre sur deux, ou deux mille Terres, ou peut-être que nous trouverons le secret d'un mouvement sans solution de continuité qui transporterait en quelques minutes cette salle vers un point nodal où attendraient les Créateurs, prêts à donner la solution de toutes les énigmes...

Ses auditeurs lui concédèrent qu'il y avait là une lointaine possibilité. Ils étaient trop fatigués pour insulter son optimisme délirant ou mentionner les nombreuses recherches qui avaient déjà conclu dans un sens différent. Ils se contentèrent de hocher la tête, les mains calées sous les cuisses.

Jy changea encore d'hologramme.

Une Terre verte flotta au-dessus des spectateurs qui virent les continents familiers se diviser et glisser sur la face du globe. Les fragments entrèrent en collision, s'agglutinèrent, les montagnes surgirent, les océans changèrent de forme. L'image suggérait une durée vertigineuse.

— Si les deux options se soldent par un échec, concéda Jy, il ne nous restera plus qu'une possibilité. Nous attendrons. Nous ne combattons pas les inTrouvés, et s'ils viennent nous les isolerons avec des écrans et d'autres dispositifs de protection, du mieux que nous pourrions...

Il y eut des huées dans le fond de la salle et quelques toux sèches et gutturales.

— ... et nous pourrions attendre ici et alimenter la mission. Le temps travaillera pour nous, parce que les forces infatigables de la sélection naturelle finiront un jour par provoquer l'extinction des inTrouvés. *Nous leur survivrons !* Un jour, nous enverrons des éclaireurs, peut-être pour la première fois depuis un million d'années, et ils reviendront pour nous informer que nos ennemis sont à présent dociles, calmes et même pacifiques...

Une fraction importante de l'auditoire dégarni se leva et quitta la salle. Réaction typique. Soldats et Vagabonds partirent en secouant la tête, renversant des sièges au passage. Attendre sans rien faire ? se dirent-ils. L'idée était ridicule... *Tu parles d'une option !*

Et tandis qu'ils franchissaient la porte étroite à l'usage des inTrouvés, Jy leur cria, de sa voix ô combien irritante :

— Pourquoi ne pas prendre patience ? N'avez-vous aucune foi en l'esprit humain ? Quand on veut faire correctement une grande chose, une seule... est-ce trop d'attendre un milliard d'années ? Je vous le demande ! Est-ce trop ?

Elle avait parlé huit heures, et la foule dense du début était devenue une poignée d'auditeurs. La soirée avait été bonne car, le plus souvent, il ne restait plus personne à ce stade du meeting. Et Jy avait tout loisir de dormir, mal, comme d'habitude, et d'examiner, le cas échéant, les communications en provenance de l'Autre Côté.

Mais pas ce matin, toutefois.

Elle avait cinq authentiques candidats assis devant elle. Ils semblaient impatients de rejoindre les rangs encore clairsemés de ses disciples. Elle leur sourit et leur demanda de s'approcher. Étaient-ils des candidats sérieux ? se demanda-t-elle. Il était très probable qu'un ou deux soient des agents infiltrés par ses ténébreux adversaires, et il lui faudrait tendre l'oreille aux nuances, faire de son mieux pour éliminer ceux à qui elle ne pourrait jamais faire confiance.

Jy assimilait rapidement les mécanismes de la confiance et du devoir, notamment comme ils étaient perçus sur cette Terre. Moliak s'était contenté de faire allusion à la violence possible et à la profondeur de la maladie...

... parfois elle aurait voulu se faire aider.

Elle songeait à son entourage et aux divers Fondateurs et Cousins à qui elle faisait confiance depuis une éternité, et à des gens comme Quencé, dotés de puissantes facultés. Pourquoi ne pas les amener ici ? se demandait-elle. Elle pourrait donner les ordres appropriés et trouver des collaborateurs talentueux et absolument dévoués comme ce cher Quencé... et la partie saine de la Clarté s'en trouverait du même coup affaiblie : ils auraient alors à porter le fardeau qu'elle-même portait.

Quencé lui envoyait des messages sporadiques.

Il décrivait son travail et les plans à long terme : pour l'instant, tout se passait bien. Il prenait soin de s'inquiéter de ce qu'elle devenait – un soin peut-être excessif – et parfois Jy avait nettement l'impression que derrière ses phrases prudentes il songeait à des choses pour le moins insolites.

L'image holographique de Quencé la regardait droit dans les yeux.

Ce regard avait le chic pour la troubler... alors elle secouait la tête et pensait à d'autres problèmes. Il y avait trop à faire. Cette Terre et plusieurs douzaines d'autres exigeaient son attention et ses rigides convictions. Et puis non, elle ne ferait venir personne pour l'aider. La tâche et la responsabilité lui incombaient, et les malades allaient se guérir eux-mêmes à la force de leur volonté.

Voilà ce qu'elle expliqua à son petit groupe de Nouveaux Vagabonds.

Ainsi terminait-elle les rares meetings réussis.

Jy décrivit son enlèvement et le plan de Moliak. Elle raconta toute l'histoire de sa voix experte, et elle expliqua comment elle en était venue à se retrouver avec Moliak et Cotton dans la savane factice.

— Je les ai tués, avoua-t-elle. Je les ai assassinés l'un et l'autre. Mille millénaires durant, j'ai été l'infatigable avocate de la paix et de la raison, et je les ai assassinés allègrement et volontairement.

Un couple de Termites l'observaient, ainsi qu'un Cousin et deux Vagabonds issus de Terres obscures. Ils hochaient la tête au rythme de sa confession, dont ils voyaient mal le but. Bien sûr qu'elle avait tué, se disaient-ils, parce que c'était pour se défendre. Il n'y avait jamais eu d'exemple plus net de légitime défense, du moins dans leur propre expérience. Il n'y avait pas là de motif à pardon.

Elle les regarda fixement et attendit.

Enfin, l'un des Vagabonds, une femme musclée, de haute taille, à l'air sérieux, lui fit remarquer :

— Vous semblez être en colère contre vous-même, Jy, et je ne comprends pas. Vous aviez toutes les raisons de faire ce que vous avez fait. Vous avez pris vos responsabilités. Quiconque se serait trouvé à votre place n'aurait pas hésité à les tuer.

— Je suis d'accord, répondit Jy. Sur le fond, oui, vous avez raison.

La grande Vagabonde attendit.

Jy leva la main gauche, montrant à tous le gant qu'elle portait depuis le moment fatidique. C'était un gant inTrouvé vidé de son énergie, qui semblait terne et froid sous le chiche éclairage.

La femme ne put plus se retenir.

— Pourquoi pleurer sur Moliak et sur l'autre ? Vous étiez dans votre droit, non ? Vous avez survécu pour recommencer. Vous avez fait ce qui s'imposait, et vous l'avez dit vous-même !

— Mais pourquoi l'ai-je fait ? rétorqua Jy. Pourquoi ai-je agi comme j'ai agi ?

L'interlocutrice cilla et sembla décontenancée.

— Écoutez, dit Jy en se penchant en avant comme si elle allait confier un secret. Rappelez-vous : au milieu de ses imprécations, Moliak m'a dit que l'espèce humaine n'était pas digne de survivre et qu'un jour une autre espèce, conduite par une autre Jy, recommencerait la mission...

— Oui, mais...

— Mettez-vous ceci dans la tête : je n'ai pas tué Moliak et Cotton pour sauver la vie de qui que ce soit ni pour sauver la mission.

Jy se mit à pleurer. Elle n'aurait pas pu s'arrêter de pleurer, même si elle l'avait voulu. Elle les laissa regarder son visage souffrant et s'adressa à leur groupe hétéroclite :

— Je les ai tués pour protéger ma réputation. C'est aussi simple que cela. Je ne voulais pas qu'une autre Jy prenne ma place. *Comprenez-vous ?*

Personne ne dit mot.

— Et voilà pourquoi je suis venue ici comme je l'ai fait, seule.

Elle gémit et se balança d'avant en arrière, disant à tous et à toutes :

— Comme vous, je suis une criminelle. Comme vous, je veux trouver un moyen quelconque de recouvrer mon intégrité. Comme vous, je suis un être humain abîmé. Comme vous... comme vous tous !

Billie

Aujourd'hui, j'ai vu une Terre que je n'ai pas reconnue, et c'était la mienne.

Journal intime de Billie

La cérémonie fut modeste, rapide et plutôt informelle. Y assistaient deux des professeurs de Billie et le Fondateur de service, un jovial petit bonhomme qui aimait raconter des histoires d'un goût douteux, plus quelques personnes qui se trouvaient habiter dans les parages. La cérémonie eut lieu à l'endroit approximatif où Janice et elle avaient vécu et, lorsqu'elle fut terminée, Billie demanda au professeur le plus proche si elle pourrait faire une brève promenade et voir ce qu'il y avait à voir.

L'enseignante, une femme de type Sasquatch, facile à vivre, lui répondit :

— Vous pouvez faire ce qu'il vous plaît, ma petite. Vous n'êtes plus une novice soumise... je me trompe ?

Elle avait été novice pendant des siècles, et le changement était difficile à accepter. Elle n'était plus une novice. Elle était une Vagabonde d'un rang extrêmement bas, fraîchement créée.

— Allez-y, Billie. Allez !

Elle se promena. C'était l'été, la fin de l'été. Le pâturin et les herbes indiennes montaient jusqu'aux épaules, piquetés çà et là de fleurs sauvages, et il n'y avait pas de traces marquantes de la ville disparue. Billie discernait quelques vagues contours qui indiquaient peut-être des rues ensevelies, et quelques petits marécages plutôt rectangulaires qui auraient pu être les vestiges inondés de quelques anciens sous-sols. À part cela, le pays était sauvage. La prairie allait jusqu'à l'horizon, les herbes pliaient sous le vent infatigable ; Billie voyait dans le lointain des points noirâtres signalant des herbivores de forme et d'espèce imprécises.

Les humains de cette Terre – la Terre de Billie – avaient émigré dans l'espace.

Cela s'était passé à une vitesse remarquable.

Des milliards d'humains vivaient d'un bout à l'autre du ciel. Le croissant vert de la Lune dilatée était accompagné de satellites supplémentaires fabriqués à partir d'astéroïdes capturés, creusés et remplis de villes, qui circulaient sur des orbites basses et rapides. Les

colons atteignaient déjà les étoiles proches, tant avaient prospéré les héritiers de cette Terre. Et le berceau originel de l'espèce était à présent verdoyant, intact et pratiquement inhabité.

Billie ne pensait à rien de précis lorsqu'elle aborda l'éminence qui avait été le remblai de la voie ferrée. Elle grimpa au milieu des herbes anémiques, atteignit le sommet aplati puis tira un petit livre de la poche de son pantalon. Elle voulait s'asseoir pour lire, ne serait-ce qu'un instant. D'ici, elle voyait mieux le paysage. Et tandis qu'elle cherchait un endroit confortable, elle tomba sur un jeune homme assis en tailleur dans l'herbe, qui l'observait en souriant.

— Puis-je vous aider ? demanda Billie.

Il sourit de plus belle. Au bout d'un moment, il demanda « Vous savez quoi ? » dans un dialecte anglophone et se leva. C'était un beau spécimen de métis multiracial, au visage agréable, à la voix prompte et intelligente.

— Vous savez quoi ? répéta-t-il.

— Qu'est-ce que je devrais savoir ?

Il rit, puis tira de sa ceinture un couteau pliant, en sortit la longue lame en céramique, sourit à nouveau et s'agenouilla devant Billie pour creuser le sol.

Il n'y avait plus tellement d'habitants dans cette région.

À en juger par ceux qui assistaient à la cérémonie, il s'agissait essentiellement de groupes religieux vivant en autarcie dans l'isolement offert par la Terre sacrée.

Billie se demanda où habitait le jeune homme.

— Qu'est-ce que vous faites là ? s'enquit-elle.

Il retira le couteau du trou fraîchement creusé et enfonça un doigt dans la cavité.

— Si vous creusez, vous allez les trouver.

— Trouver quoi ?

— Les vieilles traverses en bois. Les traverses du chemin de fer.

Évidemment. Elle hocha la tête.

— Elles sont toujours là, hein ? dit-elle en reculant d'un demi-pas.

Il lui jeta un regard bizarre et se leva en disant :

— Les trains ne passent plus, mais les traverses sont toujours là. Toutes de la même forme, de la même taille et faites du même bois.

Elle attendit.

Il replia le couteau et le rangea.

— Vous avez raison, dit-elle en souriant.

Il regardait Billie fixement. Elle ne savait comment interpréter son expression intense ni son petit discours sur les traverses.

— Vous pensez beaucoup aux anciens trains ? demanda-t-elle finalement.

— Non.

— Non ?

— Je ne pense pas à ça, non.

Elle attendit avant de demander :

— Alors qu'est-ce que vous trouvez d'intéressant ?

— Vous ne les retrouverez jamais, déclara-t-il.

— Qui ?

— Vous savez qui je veux dire.

Elle comprit. Les Créateurs, eh oui...

— Je ne sais pas ce qu'ils ont pu être dans le temps, dit-il avec force et conviction, mais maintenant ils sont partis quelque part, ils sont devenus autre chose et ils ont mis la Clarté au rencard. Vous ne les rattraperez jamais. C'est impossible.

Billie inspira profondément.

Elle sourit.

Puis elle hocha la tête.

— Il y a des jours où je crois précisément ce que vous croyez, avoua-t-elle.

Elle reprit son souffle et dit :

— Mais il y a aussi d'autres jours...

FIN



[1] Le Livre de Poche, n° 7177.

[2] Le Livre de Poche, n° 7190.

[3] Sur le thème des mondes parallèles, voir les préfaces de *Charisme* (Le Livre de Poche, n° 7192) et du *Gnome* (Le Livre de Poche, n° 7204), tous deux de Michael Coney.

[4] *Founder*, approximation facétieuse de *found her* – « l'a trouvée ». (N.d.T.)